19 CHO.

LE SAVOIR DU PSYCHANALYSTE

Ste Anne le 4 Novembre 1971

En revenant parler à Ste Anne, ce que j'aurais espéré, c'est qu'il y eût là des internes, comme on appelle ça, qui s'appelaient de mon temps "les internes des asiles"; ce sont maintenant "des hôpitaux psychiatriques", sans compter le reste. C'est ce public-là qu'en revenant à Ste Anne je visais. J'avais l'espoir que certains d'entre eux se dérangeraient. Est-ce que s'il y en a ici -je parle d'internes en exercice- ils me feraient le plaisir de lever la main? C'est une écrasante minorité, mais enfin, ils me suffisent tout à fait.

A partir de là -et pour autant que je pourrais soutenir ce souffle- je vais essayer de vous dire quelques mots. Il est évident que ces mots, comme toujours, je les fais improvisés, ce qui ne veut pas dire que je n'aie pas là quelques petites notes, mais ils sont improvisés depuis ce matin, parce que je travaille beaucoup ... Mais il ne faut pas vous croire obligés d'en faire autant. Un point sur lequel j'ai insisté, c'est sur la distance qu'il y a entre le travail et le savoir, car n'oublions pas que ce soir, c'est du savoir que je vous promets, donc pas tellement besoin de vous fatiguer. Vous allez voir pourquoi, certains le soupçonnent déjà, pour avoir assisté à ce qu'on appelle mon séminaire.

Pour en venir au savoir, j'ai fait remarquer, dans un temps déjà lointain, ceci : que l'ignorance puisse être considérée, dans le bouddhisme, comme une passion, c'est un fait qui se justifie avec un peu de méditation; mais comme c'est pas notre fort, la méditation, il n'y a pour le faire connaître qu'une expérience. C'est une expérience que j'ai eue, marquante, il y a longtemps, justement, au niveau de la salle de garde. Parce que ça fait une paye que je fréquente ces murailles - pas spécialement celles-là à cette époque- et ça devrait être, c'est inscrit quelque part, du côté de 25-26, et les internes à cette époque -je ne parle pas de ce qu'ils sont maintenant- les internes aussi bien des hopitaux que de ce qu'on appelait les asiles, c'était sans doute un effet de groupe, mais pour ce qui est d'en tenir à l'ignorance, ils étaient un peu là, semble-t-il ! On peut considérer que c'est lié à un moment de la médecine, ce moment devait forcément

être suivi de la vacillation présente. A cette époque, après tout, cette ignorance, n'oubliez pas que quand je parle d'ignorance, je viens de dire que c'est une passion, c'est pas pour moi une moins value, ce n'est pas non plus un déficit. C'est autre chose :l'ignorance est liée au savoir.

C'est une façon de l'établir, d'en faire un savoir établi. Par exemple, quand on voulait être médecin dans une époque qui, bien sûr, était la fin d'une époque, eh bien, c'est normal qu'on ait voulu -à cette époque, on avait encore un peu d'orientation- qu'on ait voulu bénéficier, montrer, manifester une ignorance, si je puis dire, consolidée. Ceci dit, après ce que je viens de vous dire de l'ignorance, vous ne vous étonnerez pas que je fasse remarquer que l'"ignorance docte", comme s'exprimait un certain cardinal, au temps où ce titre n'était pas un certificat d'ignorance, un certain cardinal appelait "ignorance docte" le savoir le plus élevé. C'était Nicolas de Cuez, pour le rappeler en passant. De sorte que la corrélation de l'ignorance et du savoir est quelque chose dont il nous faut partir essentiellement et voir qu'après tout, si l'ignorance, comme ça, à partir d'un certain moment, dans une certaine zone, porte le savoir à son niveau le plus bas, ce n'est pas la faute à l'ignorance, c'est même le contraire.

Depuis quelque temps, dans la médecine, l'ignorance n'est plus assez docte pour que la médecine survive d'autre chose que de superstitions. Sur le sens de ce mot, et précisément en ce qui concerne à l'occasion la médecine, je reviendrai peut-être tout-à-l'heure, si j'ai le temps. Mais enfin, pour pointer quelque chose qui est de cette expérience avec laquelle je tiens beaucoup à nouer le fil après ces quelques 45 ans de fréquentation de ces murailles -c'est pas pour m'en vanter, mais depuis que j'ai livré quelques-uns de mes Ecrits à la poubellication, tout le monde sait mon âge, c'est un des inconvénients!- à ce moment, je dois dire que le degré d'ignorance passionnée qui régnait à la salle de garde de Ste Anne, je dois dire que c'est inévocable. C'est vrai que c'étaient des gens qui avaient la vocation et, à ce moment-là, avoir la vocation des asiles, c'était quelque chose d'assez particulier.

Dans cette même salle de garde arrivèrent en même temps quatre personnes dont je ne trouve pas à dédaigner de réévoquer les noms, puisque je suis l'un d'entre eux. L'autre que je me plairais à faire resurgir ce soir, c'était Henri Ey. On peut bien dire, n'est-ce-pas, avec l'espace de temps parcouru, que cette ignorance, Ey en fut le civilisateur. Et je dois dire que je salue son travail. La civilisation, enfin, ça ne débarrasse d'aucun malaise, comme l'a fait remarquer Freud, bien au contraire, Unbehagen, le pas-bon aise, mais enfin, ça a un côté précieux. Si vous croyez qu'il devait y avoir le moindre degré d'ironie dans ce que je viens de dire, vous vous tromperiez lourdement, mais vous ne pouvez que vous tromper, parce que vous ne pouvez pas imaginer ce que c'était dans le milieu des asiles, avant que Ey y ait eu mis la main. C'était quelque chose d'absolument fabuleux!

Maintenant l'histoire a avancé et je viens de recevoir une circulaire marquant l'alarme qu'on a dans une certaine zone du dit milieu, en égard à ce mouvement prometteur de toutes sortes de flammèches qu'on appelle l'anti-psychiatrie. On voudrait bien que je prenne position là-dessus, comme si on pouvait prendre position sur quelque chose qui est déjà une opposition. Car, à vrai dire, je ne sais pas s'il conviendrait de faire là-dessus quelques remarques, quelques remarques inspirées de ma vieille expérience, celle que je viens d'évoquer précisément, et de distinguer, à cette occasion, entre la Psychiatrie et la psychiatrerie. La question des malades mentaux ou de ce qu'on appelle, pour mieux dire, les psychoses, c'est une question pas du tout résolue par l'anti-psychiatrie, quelles que puissent être là-dessus les illusions qu'entretiennent quelques entreprises locales. L'anti-psychiatrie est un mouvement dont le sens est la libération du psychiatre, si j'ose m'exprimer ainsi. Et il est bien certain que ça n'en prend pas le chemin.

Ca n'en prend pas le chemin parce qu'il y a une caractéristique qu'il ne faudrait quand même pas oublier dans ce qu'on appelle les révolutions, c'est que ce mot est admirablement choisi de vouloir dire: retour au point de départ. Le cercle de tout ceci était déjà connu, mais est amplement démontré dans le livre qui s'appelle "Naissance de la Folie", de Michel Foucault: le psychiatre a en effet un service social. Il est la création d'un certain tournant historique. Celui que nous traversons n'est pas près d'alléger cette charge, ni de réduire sa place, c'est le moins qu'on puisse en dire. De sorte que ça laisse les questions de l'anti psychiatrie un peu en porte à faux.

Enfin, ceci est une indication introductive, mais je voudrais faire remarquer que, pour ce qui est des salles de garde, il y a quelque chose tout de même de frappant qui fait à mes yeux leur continuité avec les plus récentes, c'est

à quel point la psychanalyse n'a, au regard des biais qu'y prennent les savoirs, la psychanalyse n'a rien amélioré. Le psychanalyste, au sens où j'en ai posé la question, dans l'année 67-68, où j'avais introduit la notion "du psychanalyste", précédé de l'article défini, au temps où j'essayais devant un auditoire à ce moment-là assez large, de rappeler la valeur logique, celle de l'article défini, enfin passons, le psychanalyste ne semble pas avoir rien changé à une certaine assiette du savoir. Après tout, tout cela est régulier. C'est pas des choses qui arrivent d'un jour à l'autre, qu'on change l'assiette du savoir. L'avenir est à Dieu, comme on dit, c'est-à-dire à la bonne chance, à la bonne chance de ceux qui ont eu la bonne inspiration de me suivre. Quelque chose sortira d'eux si les petits cochons ne les mangent pas. C'est ce que j'appelle la bonne chance. Pour les autres, il n'est pas question de bonne chance. Leur affaire sera réglée par l'automatisme, qui est tout à fait le contraire de la chance, bonne ou mauvaise.

Ce que je voudrais ce soir, c'est ceci: c'est que ceux-là, ce que je voudrais, ce à quoi ils puissent se vouer, pour ce que la psychanalyse dont ils usent ne leur laisse aucune chance, je voudrais éviter pour ceux là que s'établisse un malentendu au nom, comme ça, de quelque chose qui est l'effet de la bonne volonté de certains de ceux qui me suivent. Ils ont assez bien entendu -enfin comme ils peuvent- ce que j'ai dit du savoir comme fait de corrélat d'ignorance, et alors ça les a un peu tourmentés.

Il y en a parmi eux, je ne sais quelle mouche a piqués, une mouche littéraire, bien sûr, des trucs qui traînent dans les écrits de Georges Bataille, par exemple, parce qu'autrement, je pense que ça ne leur serait pas venu... il y a le non-savoir. Je dois dire que Georges Bataille a fait un jour une conférence sur le non-savoir, et ça traîne peut-être dans deux ou trois coins de ses écrits. Enfin, Dieu sait qu'il n'en faisait pas des gorges chaudes et que tout spécialement le jour

de sa conférence, là, à la salle de Géographie, à St Germain des Prés, que vous connaissez bien parce que c'est un lieu de culture, il n'a pas sorti un mot, ce qui n'était pas une mauvaise façon de faire l'ostention du non-savoir. On a ricané et on a tort, parce que maintenant ça fait chic, le non-savoir. Ça traîne, n'est-ce-pas, un peu partout dans les mystiques, c'est même d'eux que ça vient, c'est même chez eux que ça a un sens. Et puis alors enfin, on sait que j'ai insisté sur la différence entre savoir et vérité. Alors, si la vérité, c'est pas le savoir, c'est que c'est le non-savoir! Logique aristotélicienne : "tout ce qui n'est pas noir, c'est le non-noir", comme je l'ai fait remarquer quelque part. Je l'ai fait remarquer, c'est certain, j'ai articulé que cette frontière sensible entre la vérité et le savoir, c'est là précisément que se tient le discours analytique. Alors voilà, la route est belle pour proférer, lever le drapeau du non-savoir. C'est pas un mauvais drapeau. Ça peut servir justement de ralliement à ce qui n'est, quand même, pas excessivement rare à recruter comme clientèle : l'ignorance crasse, par exemple. Ça existe aussi, enfin, c'est de plus en plus rare. Seulement il y a d'autres choses, il y a des versants..: à la paresse par exemple, dont j'ai parlé depuis très longtemps. Et puis il y a certaines formes d'institutionnalisation, de camps de concentration du Bon Dieu, comme on disait autrefois, à l'intérieur de l'université, où ces choses-là sont bien accueillies, parce que ça fait chic. Bref, on se livre à toute une mimique, n'est-ce-pas, passez la première, Madame la Vérité, le trou est là, n'est-ce-pas, c'est votre place. Enfin c'est une trouvaille, ce non-savoir!

Pour introduire une confusion définitive sur un sujet délicat, celui qui est très précisément le point en question dans la psychanalyse, ce que j'ai appelé cette frontière sensible entre vérité et savoir, on ne fait pas mieux. Il n'y a pas besoin de dater.

Enfin, 10 ans avant, on avait fait une autre trouvaille qui n'était pas mauvaise non plus, à l'endroit de ce qu'il faut bien que j'appelle mon discours. Je l'avais commencé en disant que "l'inconscient était structuré comme un langage". On avait trouvé un machin formidable: les deux types les mieux qui auraient pu travailler dans cette trace, filer ce fil, on leur avait donné un très joli travail: "Vocabulaire de la Philosophie". Qu'est-ce que je dis? "Vocabulaire de la Psychanalyse". Vous voyez le lapsus, hein? Enfin ça vaut le Lalande.

"Lalangue", comme je l'écris maintenant -j'ai pas de tableau noir...ben, écrivez lalangue en un seul mot: c'est comme ça que je l'écrirai désormais- Voyez comme ils sont cultivés! Alors on n'entend rien! C'est l'acoustique? Vous voulez bien faire la correction? C'est pas un d c'est un gu. Je n'ai

pas dit: l'inconscient est structuré comme lalangue, mais est structuré comme un langage, et j'y reviendrai tout à l'heure.

Mais quand on a lancé les responsifs dont je parlais tout à l'heure sur le "Vocabulaire de la Psychanalyse", c'est évidemment parce que j'avais mis à l'ordre du jour ce terme saussurien: "lalangue", que, je le répète, j'écrirai désormais en un seul mot. Et je justifierai pourquoi. Eh bien, lalangue n'a rien à faire avec le dictionnaire, quel qu'il soit. Le dictionnaire, comme déjà il suffirait d'entendre le mot pour le comprendre, le dictionnaire a affaire avec la diction, c'est-à-dire avec la poésie et avec la rhétorique par exemple. C'est pas rien, hein? Ca va de l'invention à la persuasion, enfin, c'est très important.

Seulement, c'est justement pas ce côté-là qui a affaire avec l'inconscient. Contrairement à ce que je pense, la masse des auditeurs pense, mais que tout de même une part importante sait déjà, sait déjà s'il a écouté les quelques termes dans lesquels j'ai essayé de faire passage à ce que je dis de l'inconscient: l'inconscient a à faire d'abord avec la grammaire, il a aussi un peu à faire, beaucoup à faire, tout à faire, avec la répétition, c'est-à-dire le versant tout contraire à ce à quoi sert un dictionnaire. De sorte que c'était une assez bonne façon de faire comme ceux qui auraient pu m'aider à ce moment-là à faire ma trace, de les dériver. La grammaire et la répétition, c'est un tout autre versant que celui que j'épinglais tout à l'heure de l'invention, qui n'est pas rien sans doute, la persuasion non plus. Contrairement à ce qui est, je ne sais pourquoi, encore très répandu, le versant utile dans la fonction de lalangue, le versant utile pour nous psychanalystes, pour ceux qui ont affaire à l'inconscient, c'est la logique.

Ceci est une petite parenthèse qui se raccorde à ce qu'il y a de risque de perte dans cette promotion absolument improvisée et éthique, à laquelle je n'ai vraiment prêté nulle occasion qu'on fasse erreur, celle qui se propulse du non-savoir. Est-ce qu'il y a besoin de démontrer qu'il y a dans la psychanalyse, fondamental et premier, le savoir. C'est ce qu'il va me falloir vous démontrer.

Accrochons-le par un bout, ce caractère premier, massif, la primauté de ce savoir dans la psychanalyse. Faut-il vous rappeler que, quand Freud essaie de rendre compte des difficultés qu'il y a dans le frayage de la psychanalyse, un article de 1917 dans IMAGO, si mon souvenir est bon, et en tout cas qui a été traduit, il est paru dans le premier numéro de l'International Journal of Psychoanalysis, "Une difficulté sur la voie de la Psychanalyse", c'est comme cela que ça s'intitule, c'est que le savoir dont il s'agit, il ne passe

pas aisément, comme ça. Freud l'explique comme il peut , et c'est même comme ça qu'il prête à malentendu -c'est pas de hasard- ce fameux terme de résistance, dont je crois être arrivé au moins dans une certaine zone, qu'on ne nous en rebatte plus les oreilles; mais il est certain qu'il y en a une où, je n'en doute pas, il fleurit toujours, ce fameux terme de résistance qui est évidemment pour lui d'une appréhension permanente. Et alors, je dois dire, pourquoi ne pas oser le dire que nous avons tous nos glissements, c'est surtout les résistances qui favorisent les glissements. On en découvrira dans quelque temps dans ce que j'ai dit; mais après tout, c'est pas si sûr. Enfin bref, il tombe dans un travers, Freud. Il pense que contre la résistance il n'y a qu'une chose à faire, c'est la révolution. Et alors, il se trouve masquer complètement ce dont il s'agit, à savoir la difficulté très spécifique qu'il y a à faire entrer en jeu une certaine fonction du savoir. Il confond avec le faire ce qui est épinglé de révolution dans le savoir.

C'est là dans ce petit article -il le reprendra ensuite dans Malaise dans la civilisation- qu'il y a le premier grand morceau sur la révolution copernicienne. C'était un bateau du savoir universitaire de l'époque. Copernic -pauvre Copernic!- avait fait la révolution. C'était lui -qu'on dit dans les manuels- qu'avait remis le soleil au centre et la Terre à tourner autour. Il est tout à fait clair que malgré le schéma qui montre bien ça en effet dans"De revolutionnibus" etc... Copernic là-dessus n'avait strictement aucun parti pris et personne n'eût songé à lui là-dessus chercher noise. Mais enfin, c'est un fait en effet, que nous sommes passés du géo à l'héliocentrisme et que ceci est censé avoir porté un coup, un "blow" comme on s'exprime dans le texte anglais, à je ne sais quel prétendu narcissisme cosmologique.

Le deuxième "blow" qui, lui, est biologique. Freud nous l'évoque au niveau de Darwin sous prétexte que, comme pour ce qui est de la terre, les gens ont mis un certain temps à se remettre de la nouvelle annonce, celle qui mettait l'homme en relation de cousinage avec les primates modernes. Et Freud explique la résistance à la psychanalyse par ceci: c'est que ce qui est atteint, c'est à proprement parler

cette consistance du savoir qui fait que quand on sait quelque chose, le minimum qu'on puisse en dire, c'est qu'on sait qu'on le sait.

Laissons ce qu'il évoque à ce propos, car c'est là l'os, ce qu'il ajoute, à savoir la peinturlure en forme de Moi qui est fait là autour, c'est à savoir que celui qui sait qu'il sait, ben c'est moi.

Il est clair que cette référence au Moi est seconde par rapport à ceci qu'un savoir se sait et que la nouveauté c'est que ce que la psychanalyse révèle : c'est un savoir in-su à lui-même. Mais je vous le demande, qu'est-ce qu'il y aurait là de nouveau, voire de nature à provoquer la résistance, si ce savoir était de nature de tout un monde, animal précisément, où personne ne songe à s'étonner qu'en gros l'animal sache ce qu'il lui faut, à savoir que, si c'est un animal à vie terrestre, il s'en va pas plonger dans l'eau plus d'un temps limité : il sait que ça ne lui vaut rien. Si l'inconscient est quelque chose de surprenant, c'est que ce savoir, c'est autre chose : c'est ce savoir dont nous avons l'idée, combien d'ailleurs peu fondée depuis toujours, puisque c'est pas pour rien qu'on a évoqué l'inspiration, l'enthousiasme, ceci depuis toujours, c'est à savoir que le savoir in-su dont il s'agit dans la psychanalyse, c'est un savoir qui bel et bien s'articule, est structuré comme un langage.

En sorte qu'ici, la révolution, si je puis dire, mise en avant par Freud, tend à masquer ce dont il s'agit: c'est que ce quelque chose qui ne passe pas, révolution ou pas, c'est une subversion qui se produit où? dans la fonction, dans la structure du savoir. Et c'est ça qui ne passe pas, parce qu'à la vérité, la révolution cosmologique , on peut vraiment pas dire, mis à part le dérangement que ça donnait à quelques docteurs de l'Eglise, que ce soit quelque chose qui d'aucune façon soit de nature à ce que l'homme, comme on dit, s'en sente d'aucune façon humilié. C'est pourquoi l'emploi du terme de révolution est aussi peu convainquant, car le fait même qu'il y ait eu sur ce point révolution, est plutôt exaltant, pour ce qui est du narcissisme. Il en est tout à fait de même pour ce qui est du darwinisme. Il n'y a pas de doctrine qui mette plus haut la production humaine que l'évolutionnisme, il faut bien le dire. Dans un cas comme dans l'autre, cosmologique ou biologique, toutes ces révolutions n'en laissent pas moins l'homme à la place de la fleur de la création. C'est pourquoi on peut dire que cette référence est vraiment mal inspirée. C'est

peut-être elle qui est faite justement pour masquer, pour faire passer ce dont il s'agit, à savoir que ce savoir, ce nouveau statut du savoir, c'est cela qui doit entraîner un tout nouveau type de discours, lequel n'est pas facile à tenir et, jusqu'à un certain point, n'a pas encore commencé.

L'inconscient, ai-je dit, est structuré comme un langage, lequel? Et pourquoi ai-je dit un langage? Parce qu'en fait de langage, nous commençons d'en connaître un bout. On parle de langage-objet dans la logique, mathématique ou pas. On parle de métalangage. On parle même de langage, depuis quelques temps, au niveau de la biologie. On parle de langage à tort et à travers. Pour commencer, je dis que si je parle de langage, c'est parce qu'il s'agit de traits communs à se rencontrer dans "lalangue", étant elle-même sujette à une très grande variété, il y a pourtant des constantes. Le langage dont il s'agit, comme j'ai pris le temps, le soin, la peine et la patience de l'articuler, c'est le langage où l'on peut distinguer le code du messag , entre autres. Sans cette distinction minimale, il n'y a pas de place pour la parole. C'est pourquoi quand j'introduis ces termes, je les intitule de "Fonction et champ de la parole"- pour la parole, c'est la fonction - "et du langage"- pour le langage, c'est le champ. La parole, la parole définit la place de ce qu'on appelle la vérité. Ce que je marque, dès son entrée, pour l'usage que j'en veux faire, c'est sa structure de fiction, c'est-à-dire aussi bien de mensonge. A la vérité, c'est le cas de le dire, la vérité ne dit la vérité - pas à moitié - que dans un cas: c'est quand elle dit "je mens". C'est le seul cas où l'on est sûr qu'elle ne ment pas, parce qu'elle est supposée le savoir.. Mais Autrement, c'est-à-dire Autrement avec un grand A, il est bien possible qu'elle dise tout de même la vérité sans le savoir. C'est ce que j'ai essayé de marquer de mon grand S, parenthèse du grand A, S (Ⱥ), précisément, et barré. Ca, au moins ça, vous pouvez pas dire que c'est pas en tout cas un savoir, pour ceux qui me suivent, qui ne soit pas à ce qu'il faille en tenir compte pour se guider, fût-ce à la petite semaine. C'est le premier point de l'inconscient structuré comme un langage.

Le deuxième, vous ne m'avez pas attendu -je parle aux psychanalystes- vous ne m'avez pas attendu pour le savoir puisque c'est le principe même de ce que vous faites dès que vous interprétez. Il n'y a pas une interprétation qui ne concerne ... quoi? le lien de ce qui,

dans ce que vous entendez, se manifeste de parole , le lien de ceci à la jouissance. Il se peut que vous le fassiez, en quelque sorte , innocemment, à savoir sans vous être jamais aperçu qu'il n'y a pas une interprétation qui veuille jamais dire autre chose, mais enfin une interprétation analytique, c'est toujours ça. Que le bénéfice soit secondaire ou primaire, le bénéfice est de jouissance. Et ça, il est tout à fait clair que la chose a émergé sous la plume de Freud, pas tout de suite, car il y a une étape, il y a le principe du plaisir, mais enfin il est clair qu'un jour ce qui l'a frappé, c'est que, quoi qu'on fasse, innocent ou pas, ce qui se formule, quoi qu'on y fasse, est quelque chose qui se répète.

"L'instance, ai-je dit, de la lettre", et si j'emploie instance, c'est comme pour tous les emplois que je fais des mots, non sans raison, c'est qu'instance résonne aussi bien au niveau de la juridiction, il résonne aussi au niveau de l'insistance, où il fait surgir ce module que j'ai défini de l'instant, au niveau d'une certaine logique. Cette répétition, c'est là que Freud découvre l'Au-delà du principe du plaisir. Seulement voilà, s'il y a un au-delà, ne parlons plus du principe, parce qu'un principe où il y a un au-delà, c'est plus un principe, et laissons de côté du même coup le principe de réalité. Tout ça est très clairement à revoir. Il n'y a tout tout de même pas deux classes d'êtres parlants: ceux qui se gouvernent selon le principe du plaisir et le principe de réalité, et ceux qui sont au-delà du principe du plaisir, surtout que, comme on dit -c'est le cas de le dire- cliniquement, ce sont bien les mêmes.

Le processus primaire s'explique dans un premier temps par cette approximation qu'est l'opposition, la bipolarité principe du plaisir/ principe de réalité; il faut bien le dire, cette ébauche est intenable et seulement faite pour faire gober ce qu'elles peuvent aux oreilles contemporaines de ces premiers énoncés qui sont -je ne veux pas abuser de ce terme- des oreilles bourgeoises, à savoir qui n'ont absolument pas la moindre idée de ce que c'est que le principe du plaisir. Le principe du plaisir est une référence de la morale antique: dans la morale antique, le plaisir, qui consiste précisément à en faire le moins possible "otium cum dignitate" , c'est une ascèse dont on peut dire qu'elle rejoint celle des pourceaux, mais c'est pas du tout dans le sens où l'on l'entend. Le mot "pourceau"ne signifiai pas dans l'Antiquité, être cochon, ça

voulait dire que ça confinait à la sagesse de l'animal. C'était une appréciation, une touche, une note, donnée de l'extérieur par des gens qui ne comprenaient pas de quoi il s'agissait, à savoir du dernier raffinement de la morale du Maître. Qu'est-ce que ça peut bien avoir à faire avec l'idée que le bourgeois se fait du plaisir et d'ailleurs, il faut bien le dire, de la réalité?

Quoi qu'il en soit -c'est le troisième point- ce qui résulte de l'insistance avec laquelle l'inconscient nous livre ce qu'il formule, c'est que si d'un côté notre interprétation n'a jamais que le sens de faire remarquer ce que le sujet y trouve, qu'est-ce qu'il y trouve? Rien qui ne doive se cataloguer du registre de la jouissance. C'est le troisième point.

Quatrième point: où est-ce que ça gîte, la jouissance? Qu'est-ce qu'il y faut? Un corps. Pour jouir, il faut un corps. Même ceux qui font promesse des béatitudes éternelles ne peuvent le faire qu'à supposer que le corps s'y véhicule: glorieux ou pas, il doit y être. Faut un corps. Pourquoi? Parce que la dimension de la jouissance pour le corps, c'est la dimension de la descente vers la mort. C'est d'ailleurs très précisément en quoi le principe du plaisir dans Freud annonce qu'il savait bien dès ce moment-là ce qu'il disait, car si vous le lisez avec soin, vous y verrez que le principe du plaisir n'a rien à faire avec l'hédonisme, même s'il nous est légué de la plus ancienne tradition, il est en vérité le principe du déplaisir. Il est le principe du déplaisir, c'est au point qu'à l'énoncer à tout instant, Freud dérape. Le plaisir, en quoi consiste-t-il, nous dit-il: c'est à abaisser la tension. Si ce n'est le principe même de tout ce qui a le nom de jouissance, de quoi jouir, sinon qu'il se produise une tension. C'est bien en quoi, alors que Freud est sur le chemin du "Jenseits des Lustprinzips", de l'Au-delà du principe du plaisir, qu'est-ce qu'il nous énonce dans "Malaise dans la civilisation", sinon que très probablement bien au-delà de la répression dite sociale, il doit y avoir une répression -il l'écrit textuellement- organique.

Il est curieux, il est dommage qu'il faille se donner tant de peine pour des choses dites avec tant d'évidence, et pour faire percevoir ceci: c'est que la dimension dont l'être parlant se distingue de l'animal, c'est assurément qu'il y a en lui cette béance par où il se perdait, par où il lui est permis d'opérer sur le ou les corps, que ce soit le sien ou celui de ses semblables, ou celui des animaux qui l'entourent, pour en faire surgir, à leur ou à son bénéfice, ce qui s'appelle à proprement parler la jouissance.

Il est assurément plus étrange que les cheminements que je viens de souligner, ceux qui vont de cette description sophistiquée du principe du plaisir à la reconnaissance ouverte de ce qu'il en est de la jouissance fondamentale, il est plus étrange de voir que Freud, à ce niveau, croit devoir recourir à quelque chose qu'il désigne de l'instinct de mort. Non que ce soit faux, seulement le dire ainsi, de cette façon tellement savante, c'est justement ce que les savants qu'il a engendrés sous le nom de psychanalystes ne peuvent absolument pas avaler.

Cette longue cogitation, cette rumination autour de l'instinct de mort, qui est ce qui caractérise -on peut le dire- enfin l'ensemble de l'institution psychanalytique internationale, cette façon qu'elle a de se cliver, de se partager, de se répartir, admet-elle, n'admet-elle pas, "là, je m'arrête","je ne le suis pas jusque là",ces interminables dédales autour de ce terme, qui semble choisi pour donner l'illusion que, dans ce champ, quelque chose a été découvert qu'on puisse dire analogue à ce qu'en logique on appelle paradoxe, il est étonnant que Freud, avec le chemin qu'il avait déjà frayé, n'ait pas cru devoir le pointer purement et simplement. La jouissance qui est vraiment dans l'ordre de l'érotologie à la portée de n'importe qui -il est vrai qu'à cette époque les publications du marquis de Sade étaient moins répandues - c'est bien pourquoi j'ai cru devoir, histoire de prendre date, marquer quelque part dans mes Ecrits la relation de Kant avec Sade.

Si, à procéder ainsi pourtant, je pense tout de même qu'il y a une réponse, il n'est pas forcé que,pour lui, plus que pour aucun d'entre nous, il ait su tout ce qu'il disait. Mais, au lieu de raconter des bagatelles autour de l'instinct de mort primitif, venu de l'extérieur ou venu de l'intérieur ou se retournant de l'extérieur sur l'intérieur et engendrant sur le tard, enfin se rejetant sur l'agressivité et la bagarre, on aurait peut-être pu lire ceci, dans l'instinct de mort de Freud, qui porte peut-être à dire que le seul acte, somme toute -s'il y en a un- qui serait un acte achevé- entendez bien que je parle, comme l'année dernière je parlais, d'"Un discours qui ne serait pas du semblant", dans un cas comme dans l'autre il n'y en a pas, ni de discours, ni d'acte tel -cela donc serait, s'il pouvait être, le suicide.

C'est ce que Freud nous dit. Il ne nous le dit pas comme ça ,

en cru, en clair, comme on peut le dire maintenant, maintenant que la doctrine a un tout petit peu frayé sa voie et qu'on sait qu'il n'y a d'acte que raté et que c'est même la seule condition d'un semblant de réussir. C'est bien en quoi le suicide mérite objection. C'est qu'on n'a pas besoin que ça reste une tentative pour que ce soit de toute façon raté, complètement raté du point de vue de la jouissance. Peut-être que les bouddhistes, avec leurs bidons d'essence - car ils sont à la page... on n'en sait rien, car ils ne reviennent pas porter témoignage.

C'est un joli texte, le texte de Freud. C'est pas pour rien s'il nous ramène le soma et le germen. Il sent, il flaire que c'est là qu'il y a quelque chose à approfondir. Oui, ce qu'il y a à approfondir, c'est le cinquième point que j'ai énoncé cette année dans mon séminaire et qui s'énonce ainsi: il n'y a pas de rapport sexuel.

Bien entendu, ça paraît comme ça un peu zinzin, un peu éfloui. Suffirait de baiser un bon coup pour me démontrer le contraire. Malheureusement, c'est la seule chose qui ne démontre absolument rien de pareil, parce que la notion de rapport ne coïncide pas tout à fait avec l'usage métaphorique que l'on fait de ce mot tout court "rapport": "ils ont eu des rapports", c'est pas tout à fait ça. On peut sérieusement parler de rapport, non seulement quand l'établit un discours, mais quand on l'énonce, le rapport. Parce que c'est vrai que le réel est là avant que nous le pensions, mais le rapport c'est beaucoup plus douteux: non seulement il faut le penser, mais il faut l'écrire. Si vous êtes pas foutus de l'écrire, il n'y a pas de rapport. Ce serait peut-être très remarquable s'il s'avérait, assez longtemps pour que ça commence à s'élucider un peu, qu'il est impossible de l'écrire, ce qu'il en serait du rapport sexuel. La chose a de l'importance, parce que justement, nous sommes, par le progrès de ce qu'on appelle la science, en train de pousser très loin un tas de menues affaires qui se situent au niveau du gamète, au niveau du gène, au niveau d'un certain nombre de choix, de tris, qu'on appelle comme on veut, méiose ou autre, et qui semblent bien élucider quelque chose, quelque chose qui se passe au niveau du fait que la reproduction, au moins dans une certaine zone de la vie, est sexuée

Seulement ça n'a absolument rien à faire avec ce qu'il en est du rapport sexuel, pour autant qu'il est très certain que, chez l'être parlant, il y a autour de ce rapport, en tant que fondé sur la jouissance, un éventail tout à fait admirable en son étalement et que deux

choses en ont été, par Freud, par Freud et le discours analytique, mises en évidence, c'est toute la gamme de la jouissance, je veux dire tout ce qu'on peut faire à convenablement traiter un corps, voire son corps, tout cela, à quelque degré, participe de la jouissance sexuelle. Seulement, la jouissance sexuelle elle-même, quand vous voulez mettre la main dessus, si je puis m'exprimer ainsi, elle n'est plus sexuelle du tout, elle se perd.

Et c'est là qu'entre en jeu tout ce qui s'édifie du terme de Phallus qui est bien là ce qui désigne un certain signifié, un signifié d'un certain signifiant parfaitement évanouissant, car pour ce qui est de définir ce qu'il en est de l'homme ou de la femme, ce que la psychanalyse nous montre, c'est très précisément que c'est impossible et que jusqu'à un certain degré, rien n'indique spécialement que ce soit vers le partenaire de l'autre sexe que doive se diriger la jouissance, si la jouissance est considérée, même un instant, comme le guide de ce qu'il en est de la fonction de reproduction.

Nous nous trouvons là devant l'éclatement de la, disons, notion de sexualité. La sexualité est au centre, sans aucun doute, de tout ce qui se passe dans l'inconscient. Mais elle est au centre en ceci qu'elle est un manque, c'est-à-dire qu'à la place de quoi que ce soit qui pourrait s'écrire du rapport sexuel comme tel, se substituent les impasses qui sont celles qu'engendre la fonction de la jouissance précisément sexuelle, en tant qu'elle apparaît comme cette sorte de point de mirage dont quelque part Freud lui-même donne la note comme de la jouissance absolue. Et c'est si près que précisément elle ne l'est pas, absolue. Elle ne l'est dans aucun sens, d'abord parce que, comme telle, elle est vouée à ces différentes formes d'échec que constituent la castration, pour la jouissance masculine, la division pour ce qu'il en est de la jouissance féminine et que, d'autre part, ce à quoi la jouissance mène n'a strictement rien à faire avec la copulation, pour autant que celle-ci est, disons, le mode usuel -ça changera- par où se fait, dans l'espèce de l'être parlant, la reproduction.

En d'autres termes, il y a une thèse: il n'y a pas de rapport sexuel - c'est de l'être parlant que je parle. Il y a une antithèse qui est la reproduction de la vie. C'est un thème bien connu. C'est l'actuel drapeau de l'Eglise catholique, en quoi il faut saluer son courage. L'Eglise catholique affirme qu'il y a un rapport sexuel: c'est celui qui aboutit à faire de petits enfants. C'est une affirmation qui est tout

à fait tenable, simplement elle est indémontrable. Aucun discours ne peut la soutenir, sauf le discours religieux, en tant qu'il définit la stricte séparation qu'il y a entre la vérité et le savoir. Et troisièmement, il n'y a pas de synthèse, à moins que vous n'appeliez synthèse cette remarque qu'il n'y a de jouissance que de mourir.

Tels sont les points de vérité et de savoir dont il importe de scander ce qu'il en est du savoir du psychanalyste, à ceci près qu'il n'y a pas un seul psychanalyste pour qui ce ne soit lettre morte. Pour la synthèse, on peut se fier à eux pour en soutenir les termes et les voir tout à fait ailleurs que dans l'instinct de mort. Chassez le naturel, comme on dit, n'est-ce pas, il revient au galop.

Il conviendrait tout de même de donner son vrai sens à cette vieille formule proverbiale. Le naturel, parlons-en, c'est bien de ça qu'il s'agit. Le naturel, c'est tout ce qui s'habille de la livrée du savoir -et Dieu sait que ça ne manque pas !- et un discours qui est fait uniquement pour que le savoir fasse livrée, c'est le discours universitaire. Il est tout à fait clair que l'habillement dont il s'agit, c'est l'idée de la nature. Elle n'est pas prête de disparaître du devant de la scène. Non pas que j'essaie de lui en substituer une autre. Ne vous imaginez pas que je suis de ceux qui opposent la culture à la nature. D'abord ne serait-ce que parce que la nature, c'est précisément un fruit de la culture. Mais enfin ce rapport, $\frac{\text{le savoir}}{\text{la vérité}}$, ou, comme vous voudrez : $\frac{\text{la vérité}}{\text{le savoir}}$, c'est quelque chose à quoi nous n'avons même pas commencé d'avoir le plus petit commencement d'adhésion, comme de ce qu'il en est de la médecine, de la psychiatrie et d'un tas d'autres problèmes. Nous allons être submergés avant pas longtemps, avant 4,5 ans, de tous les problèmes ségrégatifs qu'on intitulera ou qu'on fustigera du terme de racisme, tous les problèmes qui sont précisément ceux qui vont consister à ce qu'on appelle simplement le contrôle de ce qui se passe au niveau de la reproduction de la vie chez des êtres qui se trouvent, en raison de ce qu'ils parlent, avoir toutes sortes de problèmes de conscience. Ce qu'il y a d'absolument inouï, c'est qu'on ne se soit pas encore aperçu que les problèmes de conscience sont des problèmes de jouissance.

Mais enfin, on commence seulement à pouvoir les dire. Il n'est pas sûr du tout que ça ait la moindre conséquence, puisque nous savons en effet que l'interprétation, ça demande, pour être reçue, ce que j'appelais, en commençant, du travail. Le savoir, lui , est de l'ordre de la jouissance.

On ne voit absolument pas pourquoi il changerait de lit. Ce que les gens attendent, dénoncent du titre d'intellectualisation, ça veut simplement dire ceci qu'ils sont habitués par expérience à s'apercevoir qu'il n'est nullement nécessaire, il n'est nullement suffisant de comprendre quelque chose pour que quoi que ce soit change. La question du savoir du psychanalyste n'est pas du tout que ça s'articule ou pas, la question est de savoir à quelle place il faut être pour le soutenir. C'est évidemment là-dessus que j'essaierai d'indiquer quelque chose dont je ne sais pas si j'arriverai à lui donner une formulation qui soit transmissible. J'essaierai pourtant.

La question est de savoir dans quelle mesure ce que la science, la science à laquelle la psychanalyse, dans l'occasion tout autant qu'au temps de Freud, ne peut rien faire de plus que faire cortège, ce que la science peut atteindre qui relève du terme de réel.

Le symbolique, l'Imaginaire et le Réel.

Il est très clair que la puissance du Symbolique n'a pas à être démontrée. C'est la puissance même. Il n'y a aucune trace de puissance dans le monde avant l'apparition du langage. Ce qu'il y a de frappant dans ce que Freud esquisse de l'avant-Copernic, c'est qu'il s'imagine que l'homme était tout heureux d'être au centre de l'univers et qu'il s'en croyait le roi. C'est vraiment une illusion absolument fabuleuse! S'il y a quelque chose dont il prenait l'idée dans les sphères éternelles, c'était précisément que là était le dernier mot du savoir. Ce qui sait dans le monde quelque chose -il faut du temps pour que ça passe- ce sont les sphères éthérées. Elles savent, C'est bien en quoi le savoir est associé, dès l'origine, à l'idée du pouvoir.

Et dans cette petite annonce qu'il y a au dos du gros paquet de mes Ecrits , vous le voyez,parce que -pourquoi ne pas l'avouer- c'est moi qui l'ai écrite, cette petite note- qui d'autre.que moi aurait pu le faire, on reconnaît mon style et c'est pas mal écrit du tout! - j'invoque les Lumières.

Il est tout à fait clair que les Lumières ont mis un certain temps à s'élucider. Dans un premier temps, elles ont bien raté leur coup. Mais enfin, comme l'Enfer, elles étaient pavées de bonnes intentions. Contrairement à tout ce qu'on en a pu dire, les Lumières avaient pour but d'énoncer un savoir qui ne fût hommage à aucun pouvoir. Seulement, on a bien le regret de devoir constater que ceux qui se sont employés à cet

office étaient un peu trop dans des positions de valets par rapport à un certain typo - je dois dire assez heureux et florissant- de maître, les nobles de l'époque, pour qu'ils aient pu d'aucune façon aboutir à autre chose qu'à cette fameuse révolution française qui a eu le résultat que vous savez, à savoir l'instauration d'une race de maître plus féroce que tout ce qu'on avait vu jusque là à l'oeuvre.

Un savoir qui n'en peut mais, le savoir de l'impuissance, voilà ce que le psychanalyste, dans une certaine perspective, une perspective que je ne qualifierai pas de progressive, voilà ce que le psychanalyste pourrait véhiculer.

Et pour vous donner le ton de la trace dans laquelle cette année, j'espère poursuivre mon discours, je vais vous donner le titre, la primeur -pourléchez-vous les babines- je vais vous donner le titre du séminaire que je vais donner à la même place que l'année dernière, par la grâce de quelques personnes qui ont bien voulu s'employer à nous la préserver.

Ca s'écrit comme ça ... d'abord avant de le prononcer, ça c'est un O, et ça un U ... Trois points, vous mettrez ce que voudrez, comme ça je vais le livrer à votre méditation ... Ce OU, c'est le OU qu'on appelle "vel" ou "aut" en latin, ou pire :

.. ... OU PIRE.

---

ooo

- LACAN

L E S A V O I R D U P S Y C H A N A L Y S T E

Ste Anne, 2 Décembre 1971 II

Ce que je fais avec vous, ce soir, ce n'est évidemment pas -pas plus ça ne le sera que ça ne l'a été la dernière fois -ce n'est évidemment pas ce que je me suis proposé, cette année, de donner comme pas suivant de mon séminaire. Ca sera, comme la dernière fois, un entretien.

Chacun sait - beaucoup l'ignorent - l'insistance que je mets auprès de ceux qui me demandent conseil, sur les entretiens préliminaires dans l'analyse. Ca a une fonction, bien sûr, pour l'analyse, essentielle. Il n'y a pas d'entrée possible dans l'analyse sans entretiens préliminaires. Mais il y a quelque chose qui en approche sur le rapport entre ces entretiens et ce que je vais vous dire, cette année, à ceci près que ça ne peut absolument pas être le même, étant donné que, comme c'est moi qui parle, c'est moi qui suis ici dans la position de l'analysant.

Alors ce que j'allais vous dire - j'aurais pu prendre bien d'autres biais, mais en fin de compte, c'est toujours au dernier moment que je sais ce que je choisis de dire - et pour cet entretien d'aujourd'hui, l'occasion m'a semblée propice d'une question qui m'a été posée hier soir par quelqu'un de mon Ecole. C'est une des personnes qui prennent un peu à coeur leur position et qui m'a posé la question suivante qui a, bien sûr, à mes yeux l'avantage de me faire entrer tout de suite dans le vif du sujet. Chacun sait que ça m'arrive rarement, j'approche à pas prudents. La question qui m'a été posée est la suivante : l'incompréhension de Lacan est-elle un symptôme ?

Je la répète donc textuellement. C'est une personne à qui, en l'occasion, je pardonne aisément pour avoir mis mon nom, ce qui s'explique puisqu'elle était en face de moi, à la place de ce qui eût convenu, à savoir de mon discours. Vous voyez que je ne me dérobe pas : je l'appelle "mon". Nous verrons tout à l'heure si ce "mon" mérite d'être maintenu.

Qu'importe. L'essentiel de cette question était dans ce sur quoi elle porte, à savoir si l'incompréhension de ce dont il s'agit, que vous l'appeliez d'une façon ou d'une autre, est un symptôme.

Je ne le pense pas. Je ne le pense pas, d'abord parce que, en un sens, on ne peut pas dire que quelque chose qui a quand même un certain rapport

avec mon discours, qui ne se confond pas, qui est ce qu'on pourrait appeler ma parole, on ne peut pas dire qu'elle soit absolument incomprise; on peut dire, à un niveau précis, que votre nombre en est la preuve. Si ma parole était incompréhensible, je ne vois pas bien ce que, en nombre, vous feriez là. D'autant plus qu'après tout ce nombre est fait en grande partie de gens qui reviennent et puis que, comme ça, au niveau d'un échantillonnage qui me parvient quand même, il arrive que des personnes qui s'expriment de cette façon qu'elles ne comprennent pas toujours bien ou tout au moins qu'elles n'ont pas le sentiment de comprendre, pour reprendre enfin un des derniers témoignages que j'en ai reçu, de la façon dont chacun exprime ça, eh bien, malgré ce sentiment un peu de ne pas y être, il n'empêche, me disait-on dans le dernier témoignage, que ça l'aidait, la personne en question, à se retrouver dans ses propres idées, à s'éclaircir, à s'éclaircir elle-même sur un certain nombre de points.On ne peut pas dire qu'au moins pour ce qui en est de ma parole, qui est bien évidemment à distinguer du discours - nous allons tâcher de voir en quoi - il n'y a pas à proprement parler ce qu'on appelle incompréhension.

Je souligne tout de suite que cette parole est une parole d'enseignement. L'enseignement donc, en l'occasion, je le distingue du discours. Comme je parle ici à Ste Anne et que peut-être à travers ce que j'ai dit la dernière fois on peut sentir ce que ça signifie pour moi, j'ai choisi de prendre les choses au niveau, disons, de ce qu'on appelle l'élémentaire. C'est complètement arbitraire, mais c'est un choix.

Quand j'ai été à la Société de Philosophie faire une communication sur ce que j'appelais à l'époque mon enseignement, j'ai pris le même parti. J'ai parlé comme en m'adressant à des gens très en retard; ils ne le sont pas plus que vous, mais c'est plutôt l'idée que j'ai de la philosophie qui veut ça. Et je ne suis pas le seul. Un de mes très bons amis qui en a fait une récente, à la Société de Philosophie, de communication, m'a passé un article sur le fondement des mathématiques où je lui ai fait observer que son article était d'un niveau dix fois ou vingt fois plus élevé que ce qu'il avait dit à la Société de Philosophie. Il m'a dit qu'il ne fallait pas que je m'en étonne, vu les réponses qu'il en avait obtenu. C'est bien ce qu'il m'a prouvé aussi, parce que j'ai eu des réponses du même ordre au même endroit, c'est bien ce qui m'a rassuré d'avoir articulé certaines choses que vous pouvez trouver dans mes "Ecrits", au même niveau.

Il y a donc dans certains contextes un choix moins arbitraire que celui que je soutiens ici. Je le soutiens ici en fonction d'éléments mémoriaux, qui sont liés à ceci : c'est qu'en fin de compte, si à un certain

niveau mon discours est encore incompris, c'est parce que, disons pendant longtemps, il a été, dans toute une zone, interdit, non pas de l'entendre, ce qui aurait été, comme l'expérience l'a prouvé, à la portée de beaucoup, mais interdit de venir l'entendre. C'est ce qui va nous permettre de distinguer cette incompréhension d'un certain nombre d'autres. Il y avait de l'interdit. Et que, ma foi, cet interdit soit provenu d'une institution analytique est sûrement significatif.

Significatif veut dire quoi ? J'ai pas du tout dit signifiant. Il y a une grande différence entre le rapport signifiant-signifié et la signification. La signification, ça fait signe. Un signe n'a rien à faire avec un signifiant. Un signe est - j'expose ça dans un coin quelque part dans le dernier numéro de ce "SCILICET" - un signe est, quoi qu'en en pense, toujours le signe d'un sujet. Qui s'adresse à quoi - c'est également écrit dans ce "SCILICET" - je ne peux pas maintenant m'y étendre, mais ce signe, ce ce signe d'interdiction venait assurément de vrais sujets, dans tous les sens du mot, de sujets qui obéissent en tout cas. Que ce soit un signe venu d'une institution analytique est bien fait pour nous faire faire le pas suivant.

Si la question a pu m'être posée sous cette forme, c'est en fonction de ceci que l'incompréhension en psychanalyse est considérée comme un symptôme. C'est reçu dans la psychanalyse, c'est, si l'on peut dire, généralement admis. La chose en est au point que c'était passé dans la conscience commune. Quand je dis que c'est généralement admis, c'est au-delà de la psychanalyse, je veux dire de l'acte psychanalytique. Les choses dans une certaine conscience - il y a quelque chose qui donne le mode de la conscience commune - en sont au point où on se dit, où on s'entend dire : "Va te faire psychanalyser" quand... quand quoi ?

Quand la personne qui le dit considère que votre conduite, vos propos sont, comme dirait Monsieur de Lapalisse, symptôme.

Je vous ferai remarquer que tout de même, à ce niveau, par ce biais, symptôme a le sens de valeur de vérité. C'est en quoi ce qui est passé dans la conscience commune est plus précis que l'idée qu'arrivent à avoir, hélas !, beaucoup de psychanalystes - disons qu'il il y en a trop peu - à savoir l'équivalence de symptôme avec valeur de vérité. C'est assez curieux, mais d'ailleurs ça a ce répondant historique que ça démontre que ce sens du mot symptôme a été découvert, dénoncé, avant que la psychanalyse entre en jeu. Comme je le souligne souvent, c'est à très proprement parler le pas essentiel fait par la pensée marxiste que cette équivalence.

Valeur de vérité, pour traduire le symptôme en une valeur de vérité, nous devons ici toucher du doigt, une fois de plus, ce que suppose de savoir chez l'analyste le fait qu'il faille bien que ce soit à son su qu'il interprète. Et pour faire ici une parenthèse, simplement en passant - ça n'est pas dans le fil de ce que j'essaie de vous faire suivre - je dois marquer, je marque pourtant que ce savoir est, à l'analyste, si je puis dire, présupposé. Ce que j'ai accentué du "sujet supposé savoir" comme fondant les phénomènes du transfert, j'ai toujours souligné que ça n'emporte aucune certitude chez le sujet analysant que son analyste en sache long. Bien loin de là. Mais c'est parfaitement compatible avec le fait que soit envisagé par l'analysant comme fort douteux le savoir de l'analyste, ce qui d'ailleurs, - il faut l'ajouter - est fréquemment le cas pour des raisons fort objectives : les analystes, somme toute, n'en savent pas toujours autant qu'ils devraient pour cette simple raison que souvent ils ne foutent pas grand chose. Ca ne change absolument rien au fait que le savoir est présupposé à la fonction de l'analyste et que c'est là-dessus que reposent les phénomènes de transfert. La parenthèse est close. Voici donc le symptôme avec sa traduction comme valeur de vérité.

Le symptôme est valeur de vérité et - je vous le fais remarquer au passage - la réciproque n'est pas vraie, la valeur de vérité n'est pas symptôme. Il est bon de le remarquer en ce point pour la raison que la vérité n'est rien dont je prétende que la fonction soit isolable. Sa fonction, et nommément là où elle prend place : dans la parole, est relative. Elle n'est pas séparable d'autres fonctions de la parole. Raison de plus pour que j'insiste sur ceci que, même à la réduire à la valeur, elle ne se confond en aucun cas avec le symptôme. C'est autour de ce point de ce qu'est le symptôme qu'ont pivoté les premiers temps de mon enseignement. Car les analystes sur ce point étaient dans un brouillard tel que le symptôme - et après tout peut-être doit-on à mon enseignement que ça ne s'étale plus si aisément - que le symptôme s'articule - j'entends : dans la bouche des analystes - comme le refus de la dite valeur de vérité. Ca n'a aucun rapport.

Ca n'a aucun rapport avec cette équivalence à un seul sens - je viens d'y insister - du symptôme à une valeur de vérité. Ca fait entrer en jeu ce que j'appellerai - ce que j'appellerai comme ça parce qu'on est entre soi et que j'ai dit que c'était un entretien - ce que j'appellerai sans plus de forme, sans me soucier que les termes que je vais pousser en avant en soient déjà usités à la pointe la plus avancée de la philosophie, ça fait entrer en

jeu l'être d'un étant. Je dis l'être parce qu'il semble acquis que depuis le temps que la philosophie tourne en rond, sur un certain nombre de points, je dis l'être parce qu'il s'agit de l'être parlant. C'est d'être parlant - excusez-moi du premier être - qu'il vient à l'être, enfin, qu'il en a le sentiment. Naturellement il n'y vient pas, il rate. Mais cette dimension ouverte tout d'un coup de l'être, on peut dire que pendant un bon bout de temps, elle a porté sur le système... des philosophes tout au moins. Et on aurait bien tort d'ironiser, parce que si elle a porté sur le système des philosophes, c'est qu'ils portent sur le système de tout le monde et que ce qui se désigne dans cette dénonciation par les analystes de ce qu'ils appellent la résistance, ce autour de quoi j'ai fait, pendant toute une étape de cet enseignement dont mes "Ecrits portent" la trace, j'ai fait pendant toute une étape bagarre, c'est bien pour les interroger sur ce qu'ils savaient ce qu'ils faisaient en faisant entrer dans l'occasion ce qu'on pourrait donc appeler ceci que l'être de ce sacré étant dont ils parlent - pas tout à fait à tort et à travers : ils appellent ça"l'homme"de temps en temps, en tout cas, on l'appelle de moins en moins depuis que je suis de ceux qui font là-dessus quelques réserves - cet être n'a pas à l'endroit de la vérité de tropisme spécial. N'en disons pas plus.

Donc il y a deux sens du symptôme : le symptôme est valeur de vérité, c'est la fonction qui résulte de l'introduction, à un certain temps historique que j'ai daté suffisamment, de la notion de symptôme. Il ne se guérit pas, le symptôme, de la même façon dans la dialectique marxiste et dans la psychanalyse. Dans la psychanalyse, il a affaire à quelque chose qui est la traduction en paroles de sa valeur de vérité. Que ceci suscite ce qui est, par l'analysée, ressenti comme un être de refus, ne permet nullement de trancher si ce sentiment mérite d'aucune façon d'être retenu, puisqu'aussi bien, dans d'autres registres, celui précisément que j'ai évoqué tout à l'heure, c'est à de tout autres procédés que doit céder le symptôme. Je ne suis pas en train de donner à aucun de ces procédés la préférence et ceci d'autant moins que ce que je veux vous faire entendre, c'est qu'il y a une autre dialectique que celle qu'on impute à l'histoire.

Entre la question : "l'incompréhension psychanalytique est-elle un symptôme" et "l'incompréhension de Lacan est-elle un symptôme", j'en placerai une troisième: l'incompréhension mathématique - c'est quelque chose qui se désigne, il y a des gens, et même des jeunes gens, parce que ça n'a d'intérêt qu'auprès des jeunes gens pour qui cette dimension de l'incompréhension mathématique, ça existe - est-elle un symptôme ?

Il est certain que quand on s'intéresse à ces sujets qui manifestent l'incompréhension mathématique, assez répandue encore à notre temps, on a le sentiment - j'ai employé le mot sentiment tout à fait comme tout à l'heure, pour ce dont les analystes ont fait la résistance - on a le sentiment qu'elle provient, chez le sujet en proie à l'incompréhension mathématique de quelque chose qui est comme une insatisfaction, un décalage, quelque chose d'éprouvé dans la maniement précisément de la valeur de vérité.

Les sujets en proie à l'incompréhension mathématique attendent plus de la vérité que la réduction à ces valeurs qu'on appelle, au moins dans les premiers pas de la mathématique, des valeurs déductives. Les articulations dites démonstratives leur paraissent manquer de quelque chose qui est précisément au niveau d'une exigence de vérité. Cette bivalence : vrai ou faux, sûrement et, disons-le, non sans raisons, les laisse en déroute et, jusqu'à un certain point, on peut dire qu'il y a une certaine distance de la vérité à ce que nous pouvons appeler dans l'occasion le chiffre. Le chiffre, ce n'est rien d'autre que l'écrit, l'écrit de sa valeur. Que la bivalence s'exprime selon les cas par 0 et 1 ou par V et F, le résultat est le même en raison de quelque chose qui est exigé ou paraît exigible chez certains sujets, dont vous avez pu voir ou entendre que tout à l'heure je n'ai pas parlé que ce soit d'aucune façon un contenu - au nom de quoi l'appellerait-on de ce terme, puisque contenu ne veut rien dire, tant qu'on ne peut pas dire de quoi il s'agit. Une vérité n'a pas de contenu, une vérité qu'on dit une : elle est vérité ou bien elle est semblant, distinction qui n'a rien à faire avec l'opposition du vrai et du faux; car si elle est semblant, elle est semblant de vérité précisément et ce dont procède l'incompréhension mathématique, c'est que justement la question se pose de savoir si vérité ou semblant, ce n'est pas- permettez moi de le dire, je le reprendrai plus savamment dans autre contexte - ce n'est pas tout un.

En tout cas sur ce point, ce n'est certainement pas l'élaboration logicienne qui s'est faite des mathématiques qui ici viendra s'opposer, car si vous lisez en n'importe quel point de ses textes Mr.Bertrand Russell, qui d'ailleurs a pris soin de le dire en propres termes, la mathématique c'est très précisément ce qui s'occupe d'énoncés dont il est impossible de dire s'ils ont une vérité, ni même s'ils signifient quoi que ce soit. C'est bien une façon un peu poussée de dire que tout le soin précisément qu'il a prodigué à la rigueur de la mise en forme de la déduction mathématique, est quelque chose qui assurément s'adresse à tout autre chose que la vérité, mais a

une face qui n'est tout de même pas sans rapport avec elle , sans ça il n'y aurait pas besoin de l'en séparer d'une façon si appuyée !

Il est certain que, non identique à ce qu'il en est de la mathématique, la logique, qui s'efforce précisément de justifier l'articulation mathématique au regard de la vérité, aboutit ou plus exactement s'affirme, s'affirme à notre époque dans cette logique propositionnelle, dont le moins qu'on puisse dire est qu'il paraît étrange que la vérité étant posée comme valeur qui fait la dénotation d'une proposition donnée, de cette proposition, il est posé dans la même logique qu'elle ne saurait engendrer qu'une autre proposition vraie. Que l'implication pour tout dire y est définie de cette étrange généalogie d'où résulterait que le vrai une fois atteint ne saurait d'aucune façon par rien de ce qu'il implique retourner au faux. Il est tout à fait clair que, si minces que soient les chances de ce qu'une proposition fausse - ce qui par contre est tout à fait admis - engendre une proposition vraie, depuis le temps qu'on propose dans cette allée qu'on nous dit être sans retour, il ne devrait plus depuis longtemps y avoir que des propositions vraies !

A la vérité, il est singulier, il est étrange, il n'est supportable qu'en raison de l'existence des mathématiques, de leur existence indépendamment de la logique, que pareil énoncé puisse même un instant tenir. Il y a quelque part ici une embrouille, celle qui fait qu'assurément les mathématiciens eux-mêmes sont là-dessus si peu en repos, que tout ce qui a effectivement stimulé cette recherche logicienne concernant les mathématiques, tout, en tous ses points, cette recherche a procédé du sentiment que la non-contradiction ne saurait d'aucune façon suffire à fonder la vérité, ce qui ne veut pas dire qu'elle ne soit souhaitable, voir exigible. Mais qu'elle soit suffisante, assurément pas.

Mais ne nous avançons pas là-dessus, ce soir, plus loin puisqu'il ne s'agit que d'un entretien introductif à un maniement qui est précisément celui dont je me propose cette année de vous faire suivre le chemin. Cette embrouille autour de l'incompréhension mathématique est de nature à nous mener à cette idée qu'ici le symptôme - l'incompréhension mathématique - c'est en somme l'amour de la vérité, si je puis dire, pour elle-même qui le conditionne.

C'est autre chose que ce refus dont je parlais tout à l'heure, c'est même le contraire, c'est un tropisme, si je puis dire, positif pour la vérité en un point où on aurait réussi à en escamoter tout à fait le pathétique. Seulement ça se passe, ça, au niveau d'une certaine façon d'exposer les mathématiques, qui, pour illustrer que je l'ai faite de l'effort dit logicien, n'en est pas

moins présentée d'une façon maniable, courante et sans autre introduction logique, d'une façon simple et élémentaire où l'évidence, comme on dit, permet d'excamoter beaucoup de pas. Il est curieux que, au point, chez les jeunes, où se manifeste l'incompréhension mathématique, ce soit sans doute d'un certain vide senti sur ce qu'il en est du véridique de ce qui est articulé, que se produisent les phénomènes d'incompréhension et qu'on aurait tout à fait tort de penser que la mathématique c'est quelque chose qui en effet a réussi à vider tout ce qu'il en est du rapport à la vérité de son pathétique. Parce qu'il n'y a pas que la mathématique élémentaire et que nous savons assez d'histoire pour savoir la peine, la douleur qu'ont engendrées au moment de leur ex-cogitation les termes et les fonctions du calcul infinitésimal pour simplement nous en tenir là, voire plus tard la régularisation, l'entérinement, la logification des mêmes termes et des mêmes méthodes, voire l'introduction d'un nombre de plus en plus élevé, de plus en plus élaboré de ce qu'il nous faut bien à ce niveau appeler mathème et pour savoir qu'assurément les dits mathèmes ne comportent nullement une généalogie rétrograde, ne comportent aucun exposé possible pour lequel il faudrait employer le terme d'historique - la mathématique grecque montre très bien les points où même là où elle avait la chance, par les procédés dits d'exhaustion , d'approcher ce qu'il en est advenu au moment de la sortie du calcul infinitésimal, elle n'y est pourtant pas parvenue, elle n'a pas franchi le pas et que, s'il est aisé, à partir du calcul infinitésimal ou, pour mieux dire, de sa réduction parfaite, de situer, de classer, mais après coup, ce qu'il en était à la fois des procédés de démonstration de la mathématique grecque et aussi des impasses qui leur étaient à l'avance données comme parfaitement repérables après coup, s'il en est ainsi, nous voyons qu'il n'est absolument pas vrai de parler du mathème comme de quelque chose qui d'aucune façon serait détaché de l'exigence véridique.

C'est bien au cours d'innombrables débats, de débats de paroles, que le surgissement en chaque temps de l'histoire - et si j'ai parlé de Leibniz et de Newton implicitement, voire de ceux qui avec une incroyable audace dans je ne sais quel élément de rencontre ou d'aventure à propos de quoi le terme de tour de force ou de coup de chance s'évoque, les ont précédés, un Isaac Barrow, par exemple, et ceci s'est renouvelé dans temps très proche de nous avec l'effraction cantorienne où rien assurément n'est fait pour diminuer ce que j'ai appelé tout à l'heure la dimension du pathétique, qui a pu aller chez Cantor jusqu'à la menace de la folie, dont je ne crois pas qu'il suffise non plus de nous dire que c'était ensuite des déceptions de carrière, des oppositions, voire

des injures que le dit Cantor recevait des universitaires régnant à son époque, nous n'avons pas l'habitude de trouver la folie motivée par des persécutions objectives - assurément tout est fait pour nous faire nous interroger sur la fonction du mathème. L'incompréhension mathématique doit donc être autre chose que ce que j'ai appelé cette exigence qui ressortirait en quelque sorte d'un vide formel. Bien loin de là, il n'est pas sûr,à en juger par ce qui se passe dans l'histoire des mathématiques,que ce ne soit pas de quelque rapport du mathème, fût-il le plus élémentaire, avec une dimension de vérité que l'incompréhension ne s'engendre. Ce sont peut-être les plus sensibles qui comprennent le moins. Nous avons déjà une espèce d'indication, de notion de ça, au niveau des dialogues - de ce qui nous en reste, de ce que nous pouvons en présumer - des dialogues socratiques. Il y a des gens après tout pour qui peut-être la rencontre justement avec la vérité, ça joue ce rôle que les dits grecs empruntaient à une métaphore, ça a le même effet que la rencontre avec la torpille : ça les engourdit. Je vous ferai remarquer que cette idée qui procède - je veux dire dans la métaphore elle-même - de l'apport, l'apport confus sans doute, mais c'est bien à ça que ça sert, la métaphore, c'est à faire surgir un sens qui en dépasse de beaucoup les moyens : la torpille, et puis celui qui la touche et qui en tombe raide, c'est évidemment, on ne le sait pas encore au moment où on fait la métaphore, c'est évidemment la rencontre de deux champs non accordés entre eux, champ étant pris au sens propre ici de champ magnétique.

Je vous ferai remarquer également que tout ce que nous venons de toucher et qui aboutit au mot, champ - c'est le mot que j'ai employé quand j'ai dit: "Fonction et champ de la parole et du langage", le champ est constitué par ce que j'ai appelé l'autre jour avec un lapsus : "lalangue". Ce champ considéré ainsi en y faisant clé de l'incompréhension comme telle, c'est précisément cela qui nous permet d'en exclure toute psychologie. Les champs dont il s'agit sont constitués de Réel, aussi réel que la torpille et le doigt, qui vient de la toucher, d'un innocent. Le mathème, ce n'est pas parce que nous y abordons par les voies du Symbolique pour qu'il ne s'agisse pas de Réel. La vérité en question dans la psychanalyse, c'est ce qui au moyen du langage, j'entends par la fonction de la parole, approche, mais dans un abord qui n'est nullement de connaissance, mais, je dirai , de quelque chose comme d'induction,au sens que ce terme a dans la constitution d'un champ, d'induction de quelque chose qui est tout à fait réel, encore que nous n'en puissions parler comme de signifiant. Je veux dire qui n'ont pas d'autre existence que celle de signifiant.

De quoi est-ce que je parle ? Eh bien, de rien d'autre que ce qu'on appelle en langage courant des hommes et des femmes. Nous ne savons rien de réel sur ces hommes et ces femmes comme tels, car c'est de ça qu'il s'agit : il ne s'agit pas des chiens et des chiennes. Il s'agit de ce que c est réellement que ceux qui appartiennent à chacun des sexes à partir de l'être parlant. Il n'y a pas là une ombre de psychologie. Des hommes et des femmes, c'est réel. Mais nous ne sommes pas, à leur propos, capables d'articuler la moindre chose dans "lalangue" qui ait le moindre rapport avec ce Réel. Si la psychanalyse ne nous apprend pas ça, mais qu'est-ce qu'elle dit, parce qu'elle ne fait que le ressasser !

C'est ça que j'énonce quand je dis qu'il n'y a pas de rapport sexuel pour les êtres qui parlent. Parce que leur parole telle qu'elle fonctionne, dépend, est conditionnée comme parole par ceci que ce rapport sexuel, il lui est très précisément, comme parole, interdit d'y fonctionner d'aucune façon qui permette d'en rendre compte. Je ne suis pas en train de donner à rien, dans cette corrélation, la primauté : je ne dis pas que la parole existe parce qu'il n'y a pas de rapport sexuel, ce serait tout à fait absurde. Je ne dis pas non plus qu'il n'y a pas de rapport sexuel parce que la parole est là. Mais il n'y a certainement pas de rapport sexuel parce que la parole fonctionne à ce niveau qui se trouve, de par le discours psychanalytique, être découvert comme spécifiant l'être parlant, à savoir l'importance, la prééminence dans tout ce qui va faire à son niveau, du sexe le semblant, semblant de bonshommes et de bonnes-femmes, comme ça se disait après la dernière guerre. On ne les appelait pas autrement : les bonnes-femmes. C'est pas tout à fait comme ça que j'en parlerai parce que je ne suis pas existentialiste.

Quoi qu'il en soit, la constitution de par le fait que l'étant, dont nous parlions tout à l'heure, que cet étant parle, le fait que ce n'est que de **la parole que procède ce point essentiel est tout à fait, dans l'occasion, à distinguer du rapport sexuel, qui s'appelle la jouissance, la jouissance qu'on** appelle sexuelle et qui seule détermine chez l'étant dont je parle ce qu'il s'agit d'obtenir, à savoir l'accouplement. La psychanalyse nous confronte à ceci que tout dépend de ce point pivot qui s'appelle la jouissance sexuelle et qui se trouve - c'est seulement les propos que nous recueillons dans l'expérience psychanalytique qui nous permettent de l'affirmer - qui se trouve ne pouvoir s'articuler dans un accouplement un peu suivi, voire même fugace qu'à exiger de rencontrer ceci qui n'a dimension que de "lalangue" et qui s'appelle la castration.

L'opacité de ce noyau qui s'appelle jouissance sexuelle et dont je vous ferai remarquer que l'articulation dans ce registre à explorer qui s'appelle la castration ne date que de l'émergence historiquement récente du discours psychanalytique, voilà, me semble-t-il, ce qui mérite bien qu'on s'emploie à en formuler le mathème, c'est-à-dire à ce que quelque chose se démontre autrement que de subi, subi dans une sorte de secret honteux, qui, pour voir été par la psychanalyse publié, n'en demeure pas moins aussi honteux, aussi dépourvu d'issue, c'est à savoir que la dimension entière de la jouissance, à savoir le rapport de cet être parlant avec son corps - car il n'y a pas d'autre définition possible de la jouissance - personne ne semble s'être aperçu que c'est à ce niveau-là qu'est la question. Qu'est-ce qui, dans l'espèce animale, jouit de son corps et comment, certainement nous en avons des traces chez nos cousins les chimpanzés qui se déparasitent l'un l'autre avec tous les signes du plus vif intérêt. Et après ? A quoi est-ce que tient que chez l'être parlant, ce soit beaucoup plus élaboré, ce rapport de la jouissance qu'on appelle, au nom de ceci qui est la découverte de la psychanalyse, que la jouissance sexuelle émerge plus tôt que la maturité du même nom. Ça semble suffire à faire infantile tout ce qu'il en est de cet éventail, court sans doute, mais non sans variété, des jouissances que l'on qualifie de perverses. Que ceci soit en relation étroite, avec cette curieuse énigme qui fait qu'on ne saurait en agir avec ce qui semble directement lié à l'opération à quoi est supposée viser la jouissance sexuelle, qu'on ne saurait d'aucune façon s'engager dans cette voie dont la parole tient les chemins, sans qu'elle s'articule en castration, il est curieux que ce n'est jamais avant un ...., je ne veux pas dire un essai, parce que, comme disait Picasso : "Je ne cherche pas, je trouve", "Je n'essaie pas, je tranche", avant que j'aie tranché que le point-clé, le point noeud, c'était "lalangue" et dans le champ de "lalangue", l'opération de la parole. Il n'y a pas une interprétation analytique qui ne soit pour donner à quelque proposition qu'on rencontre sa relation à une jouissance, à quoi ... qu'est-ce que veut dire la psychanalyse ? Que cette relation à la jouissance, c'est la parole qui assure la dimension de vérité. Et encore n'en reste-t-il pas moins assuré qu'elle ne peut d'aucune façon la dire complètement. Elle ne peut, comme je m'exprime, que la mi-dire, cette relation, et en forger du semblant, très précisément ce qu'on appelle - sans pouvoir en dire grand chose justement : on en fait quelque chose, mais on ne peut pas en dire long, semble-t-il, sur le type - le semblant de ce qui s'appelle un homme ou une femme.

Si, il y a quelques deux ans, je suis arrivé dans la voie que j'essaie de tracer, à articuler ce qu'il en est de quatre discours, pas des discours historiques, pas de la mythologie - la nostalgie de Rousseau, voire du néolithique, c'est des choses qui n'intéressent que le discours universitaire; il n'est jamais si bien, ce discours, qu'au niveau des savoirs qui ne veulent plus rien dire pour personne, puisque le discours universitaire se constitue de faire du savoir un semblant - il s'agit de discours qui constituent là, d'une façon tangible, quelque chose de réel. Ce rapport de frontière entre le Symbolique et le Réel, nous y vivons, c'est le cas de le dire : le discours du Maître, ça tient toujours, et encore ! Vous pouvez le toucher, je pense, suffisamment du doigt pour que je n'aie pas besoin de vous indiquer ce que j'aurais pu faire si ça m'avait amusé, c'est-à-dire si je cherchais la popularité : vous montrer le tout petit tournant quelque part qui en fait le discours du capitaliste. C'est exactement le même truc, simplement c'est mieux foutu, ça fonctionne mieux, vous êtes plus couillonnés ! De toute façon, vous n'y songez même pas. De même que pour le discours universitaire, vous y êtes à plein tube, en croyant faire l'émoi, les mois de mai ! Ne parlons pas du discours hystérique, c'est le discours scientifique lui-même. C'est très important à connaître pour avoir des petits pronostics. Ca ne diminue en rien les mérites du discours scientifique.

S'il y a une chose qui est certaine, c'est que je n'ai pu, ces trois discours , les articuler en une sorte de mathème que parce que le discours analytique est surgi. Et quand je parle du discours analytique, je ne suis pas en train de vous parler de quelque chose de l'ordre de la connaissance, il y a longtemps qu'on aurait pu s'apercevoir que le discours de la connaissance est une métaphore sexuelle et lui donner sa conséquence, à savoir que puisqu'il n'y a pas de rapport sexuel, il n'y a pas non plus de connaissance. On a vécu pendant des siècles avec une mythologie sexuelle et, bien entendu, une grande part des analystes ne demande pas mieux que de se délecter à ces chers souvenirs d'une époque inconsistante. Mais il ne s'agit pas de ça. Ce qui est dit, écris-je à la première ligne de quelque chose que je suis en train d'ex-cogiter pour vous le laisser dans quelque temps, ce qui est dit est de fait : du fait de le dire.

Seulement il y a l'achoppement; l'achoppement, tout est là, tout en sort. C'est ce que j'appelle l'Hachose -j'ai mis un H devant pour que vous voyez qu'il y a une apostrophe, mais justement je ne devrais pas en mettre, ça devrait s'appeler la Hachose, bref l'objet a. L'objet a, c'est un objet,

certes, seulement en ce sens qu'il se substitue définitivement à toute notion de l'objet comme supporté par un sujet. Ca n'est pas le rapport dit de la connaissance. Il est assez curieux, quand on l'étudie en détail, de voir que ce rapport de la connaissance, on avait fini par faire que l'un des termes, le sujet en question, n'était plus que l'ombre d'une ombre, un reflet parfaitement évanoui. L'objet a n'est un objet qu'en ce sens qu'il est là pour affirmer que rien de l'ordre du savoir n'est sans le produire. C'est tout à fait autre chose que de le connaître. Que le discours psychanalytique ne puisse s'articuler qu'à montrer que cet objet a, pour qu'il y ait chance d'analyste, il faut qu'une certaine opération, qu'on appelle l'expérience psychanalytique, ait fait venir l'objet a à la place du semblant. Bien entendu, il ne pourrait absolument pas occuper cette place si les autres éléments réductibles dans une chaîne signifiante n'occupaient pas les autres, si le sujet et ce que j'appelle signifiant-Maître, et ce que je désigne du corps du savoir n'étaient pas répartis aux quatre points d'un tétraèdre qui est ce que pour votre repos je vous ai dessiné au tableau sous la forme de petites choses qui se croisent comme ça, à l'intérieur d'un carré dont il manque un côté, il est évident qu'il n'y aurait absolument pas de discours. Et ce qui définit un discours, ce qui l'oppose à la parole, je dis, parce que c'est cela qui est le mathème, je dis que c'est ce que détermine pour l'approche parlante, ce que détermine le Réel. Et le Réel dont je parle est absolument inapprochable, sauf par une voie mathème-atique, c'est à savoir en repérant - pour cela, il n'y a pas d'autre voie que ce discours dernier venu des quatre, celui que je définis comme le discours analytique et qui permet d'une façon dont il serait excessif de dire qu'elle est consistante, tout au contraire, d'une béance, et proprement celle qui s'exprime de la thématique de la castration, qu'on peut voir d'où s'assure le Réel dont tient tout ce discours.

Le réel dont je parle, et ceci conformément à tout ce qui est reçu - mais comme si c'était par des sourds ! - reçu dans l'analyse, à savoir que rien n'est assuré de ce qui semble la fin, la finalité, de la jouissance sexuelle, à savoir la copulation sans ces pas très confusément aperçus, mais jamais dégagés dans une structure comparable à celle d'une logique et qui s'appelle la castration.

C'est très précisément en cela que l'effort logicien doit nous être un modèle, voire un guide. Et ne me faites pas parler d'isomorphisme. Et qu'il y ait quelque part un brave petit coquin de l'université qui trouve que mes énoncés sur la vérité, le semblant, la jouissance et le plus-de-jouir,

seraient formalistes, voire herméneutiques ... pourquoi pas ? Il s'agit de ce qu'on appelle en mathématique plutôt - chose curieuse, c'est une rencontre - une opération de générateur. Nous essaierons cette année, et ailleurs qu'ici, d'approcher comme ça prudemment, de loin et pas à pas - parce qu'il ne faut pas trop attendre, en cette occasion, de ce qu'il pourrait se produire d'étincelles, mais ça viendra.

L'objet a dont je vous ai parlé tout à l'heure, c'est pas un objet : c'est ce qui permet de tétraédrer ces quatre discours, chacun de ces discours à sa façon - et c'est bien entendu ce que ne peuvent pas voir, que ne peuvent pas voir qui ? Chose curieuse, les analystes. C'est que l'objet a , ce n'est pas un point qui se localise quelque part parmi les quatre autres, ou les quatre qu'il forment ensemble, c'est la construction, c'est le mathème tétraédrique de ces discours.

La question est donc celle-ci : d'où les êtres "achosiques", les a incarnés que nous sommes tous à des titres divers, sont-ils le plus en proie à l'incompréhension de mon discours ? Ca,c'est vrai que la question peut être posée. Qu'elle soit un symptôme ou qu'elle ne le soit pas, la chose est secondaire. Mais ce qui est très certain, c'est que théoriquement c'est au niveau du psychanalyste que doit dominer l'incompréhension de mon discours. Et justement parce c'est le discours analytique. Peut-être n'est-ce pas le privilège du discours analytique. Après tout, même ceux qui ont fait, celui qui a fait, qui a poussé le plus loin, qui a évidemment loupé parce qu'il ne connaissait pas l'objet a, mais qui a poussé le plus loin le discours du Maître avant que j'amène l'objet a au monde, c'est Hegel, pour le nommer; il nous a toujours dit que s'il y avait quelqu'un qui ne comprenait rien au discours du Maître, c'était le Maître. En quoi, bien sûr, il reste dans la psychologie, parce qu'il n'y a pas de Maître, il y a le signifiant-Maître et que le Maître, le Maître suit comme il peut. Ca ne favorise pas du tout la compréhension du discours du Maître chez le Maître. C'est en ce sens que la psychologie de Hegel est exacte.

Il serait également, bien sûr, très difficile de soutenir que l'hystérique, au point où elle est placée, c'est-à-dire au niveau du semblant, c'est là qu'elle soit le mieux pour comprendre son discours. Il n'y aurait pas besoin du virage de l'analyse,sans ça. Ne parlons pas, bien sûr, des universitaires ! Personne n'a jamais cru qu'ils avaient le front de soutenir un alibi aussi prodigieusement manifeste que l'est tout le discours universitaire.

Alors pourquoi les analystes auraient-ils le privilège d'être accessibles à ce qui, de leur discours, est le mathème ? Il y a toutes les raisons

au contraire pour qu'ils s'installent dans une sorte de statut dont justement l'intérêt - mais ce ne sont pas des choses qui peuvent se faire en un jour - dont l'intérêt en effet pourrait être de démontrer ce qu'il en résulte dans ces inconcevables élucubrations théoriques qui sont celles qui remplissent les revues du monde psychanalytique.

L'important n'est pas là. L'important est de s'intéresser et j'essaierai sans doute de vous dire en quoi peut consister cet intérêt. Il faut absolument l'épuiser sous toutes ses faces. Je viens de donner l'indication de ce qu'il peut en être du statut de l'analyste au niveau du semblant, et il n'est, bien sûr, pas moins important de l'articuler dans son rapport à la Vérité. Et le plus intéressant - c'est le cas de le dire, c'est un des seuls sens qu'on puisse donner au mot d'intérêt - c'est le rapport qu'a ce discours à la jouissance, la jouissance, en fin de compte, qui le soutient, qui le conditionne, qui le justifie, le justifie très précisément de ceci que la jouissance sexuelle ... je voudrais pas terminer en vous donnant l'idée que je sais ce que c'est que l'homme; il y a sûrement des gens qui ont besoin que je leur jette ce petit poisson, je peux leur jeter après tout, parce que ça ne connote aucune espèce de promesse de progrès "...ou pire". Je peux leur dire que c'est très probablement ça en effet qui spécifie cette espèce animale : c'est un rapport tout à fait anomalique et bizarre avec sa jouissance. Ca peut avoir quelques petits prolongements du côté de la biologie, pourquoi pas ? Ce que je constate simplement, c'est que les analystes n'ont pas fait faire le moindre progrès à la référence biologisante de l'analyse, je le souligne très souvent. Ils n'y ont pas fait faire le moindre progrès, pour la simple raison que c'est très précisément le point anomalique où une jouissance, dont, chose incroyable, il s'est trouvé des biologistes pour, au nom de ceci, de cette jouissance boiteuse et combien amputée, la castration elle-même, qui a l'air chez l'homme d'avoir un certain rapport à la copulation, à la conjonction donc, de ce qui biologiquement, mais sans, bien sûr, que ça ne conditionne absolument rien dans le semblant, ce qui chez l'homme donc aboutit à la conjonction des sexes, il y a eu donc des biologistes pour étendre ce rapport parfaitement problématique aux espèces animales et nous étaler - on a fait tout un gros bouquin là-dessus, qui a reçu tout de suite l'heureux patronage de mon cher camarade Henri Ey, dont je vous ai parlé avec la sympathie que vous avez pu toucher, la dernière fois - la perversion chez les espèces animales, au nom de quoi ? Que les espèces animales copulent, mais qu'est-ce qui nous prouve que ce soit au nom d'une jouissance

quelconque, perverse ou pas ? Il faut vraiment être un homme pour croire que de copuler, ça fait jouir ! Alors il y a des volumes entiers là-dessus pour expliquer qu'il y en a qui font ça avec des crochets, avec leurs pa-pattes, et puis il y en a qui s'envoient les machins, les trucs, les spermatos à l'intérieur de la cavité centrale comme chez la punaise, je crois, et alors, on s'émerveille, qu'est-ce qu'ils doivent jouir à des trucs pareils !!! Si nous, on se faisait ça avec une seringue dans le péritoine... ça serait voluptueux ! C'est avec ça qu'on croit qu'on construit des choses correctes. Alors que la première chose à toucher du doigt, c'est très précisément la dissociation et qu'il est évident que la question, la seule question, la question très intéressante, c'est de savoir comment quelque chose que nous pouvons, momentanément, dire corrélatif de cette disjonction de la jouissance sexuelle, quelque chose que j'appelle "lalangue", évidemment que ça a un rapport avec quelque chose du réel, mais de là que ça puisse conduire à des mathèmes qui nous permettent d'édifier la science, alors ça, c'est véritablement la question. Si nous regardions d'un peu plus près comment c'est foutu, la science - essayez de faire ça une toute petite fois, une toute petite approche, - la "Science et la vérité"... Il y avait un pauvre type, une fois, dont j'étais l'hôte à ce moment-là, qui a été malade de m avoir entendu là-dessus, et après tout c'est bien là que l'on voit que mon discours est compris, c'est le seul qui en ait été malade ! C'est un homme qui s'est démontré de mille façons pour être quelqu'un de pas très fort. Enfin, moi, je n'ai aucune espèce de passion pour les débiles mentaux, je me distingue en cela de ma chère amie Maud Mannoni, mais comme les débiles mentaux on les rencontre aussi à l'Institut, je ne vois pas pourquoi je m'émeuvrais. Enfin la "Science et la vérité", ça essayait d'approcher un petit quelque chose comme ça. Après tout, c'est peut-être fait avec presque rien du tout, cette fameuse science. Auquel cas on s'expliquerait mieux comment les choses, l'apparence aussi conditionnée par un déficit que "lalangue", peut y mener tout droit.

Voilà, ce sont des questions que peut-être j'aborderai cette année. Enfin, je ferai de mon mieux, "...Ou pire"!

---

ooo

LACAN

LE SAVOIR DU PSYCHANALYSTE

8 III

6 Janvier 1972

On ne sait pas si la série est le principe du sérieux. Néanmoins, je me trouve devant cette question qui se propose de ce qu'évidemment je ne peux pas ici continuer ce qui ailleurs se définit de mon enseignement, de ce qu'on appelle mon séminaire. Ne serait-ce que parce que tout le monde n'est pas averti que je fais une petite conversation par mois ici. Et comme il y a des gens qui se dérangent quelquefois d'assez loin pour suivre ce que je dis ailleurs sous ce nom de séminaire, ça ne serait pas correct, je veux dire avec eux, de continuer ici.

Alors en somme, il s'agit de savoir ce que je fais ici. Il est certain que ce n'est pas tout à fait ce que j'attendais. Je suis infléchi par cette affluence qui fait que ceux qu'en fait je convoquais à quelque chose qui s'appelait "le savoir du psychanalyste", ne sont pas du tout forcément absents d'ici, mais sont un peu noyés. A ceux qui sont ici même, je ne sais pas si, en faisant allusion à ce séminaire, je parle de quelque chose qu'ils connaissent. Il faut aussi qu'ils tiennent compte que, par exemple depuis la dernière fois, ceux que je rencontre ici s'y sont trouvés, justement je l'ai ouvert, ce séminaire. Je l'ai ouvert, si on est un peu attentif et rigoureux, on ne peut pas dire que ça puisse se faire en une seule fois. Effectivement, il y en a eu deux. Et c'est pour ça que je peux dire que je l'ai ouvert, parce que s'il n'y avait pas eu de deuxième fois, il n'y en aurait pas de première. Ça a son intérêt pour rappeler quelque chose que j'ai introduit il y a un certain temps à propos de ce qu'on appelle la répétition. La répétition ne peut évidemment commencer qu'à la deuxième fois, qui se trouve, du fait que, si il n'y en avait pas, de deuxième, il n'y en aurait pas de première, qui se trouve donc être celle qui inaugure la répétition. C'est l'histoire du zéro et du 1. Seulement avec le 1, il ne peut pas y avoir de répétition, de sorte que, pour qu'il y ait répétition, pas pour que ça soit ouvert, il faut qu'il y en ait une troisième.

C'est ce dont on semble s'être aperçu à propos de Dieu : il ne commence... on a mis le temps à s'en apercevoir, ou bien on le savait depuis toujours, mais ça n'a pas été noté parce que, après tout, on ne peut jurer de rien dans ce sens, mais enfin mon cher ami Kojève insistait beaucoup sur cette question de la Trinité chrétienne.

Quoi qu'il en soit, il y a évidemment un monde, du point de vue de ce qui nous intéresse - et ce qui nous intéresse est analytique - entre la deuxième fois qui est ce que j'ai cru devoir souligner du terme de "Nachtrag", l'après-coup. C'est évidemment des choses que je ne reprendrai - pas ici - qu'à mon séminaire, j'essaierai d'y revenir cette année. C'est important parce que c'est en ça qu'il y a un monde entre ce qu'apporte la psychanalyse et ce qu'a apporté une certaine tradition philosophique qui n'est certes pas négligeable, surtout quand il s'agit de Platon qui a bien souligné la valeur de la dyade. Je veux dire qu'à partir d'elle, tout dégringole. Qu'est-ce qui dégringole, il devait savoir quoi, mais il ne l'a pas dit. Quoi qu'il en soit, ça n'a rien à faire avec le "Nachtrag" analytique, le second temps. Quant au troisième dont je viens de souligner l'importance, ça n'est pas seulement pour nous qu'il le prend, c'est pour Dieu lui-même.

Dans un temps, et à propos d'une certaine tapisserie qui était étalée au musée des Arts Décoratifs, qui était bien belle, que j'ai vivement incité tout le monde à aller voir, on y voit le Père et le Fils et le Saint Esprit qui étaient représentés strictement sous la même figure, la figure d'un personnage assez noble et barbu, ils étaient trois à s'entre-regarder, ça fait plus d'impression que de voir quelqu'un en face de son image. A partir de trois, ça commence à faire un certain effet.

De notre point de vue de sujets, qu'est-ce qui peut bien commencer à trois pour Dieu lui-même ? C'est une vieille question que j'ai posée très vite du temps que j'ai commencé mon enseignement, je l'ai posée très vite et puis je ne l'ai pas renouvelée, je vous dirai tout de suite pourquoi, c'est que ça n'est évidemment qu'à partir de trois qu'il peut croire en lui-même.

Parce que c'est assez curieux, c'est une question qui n'a jamais été posée, à ma connaissance : est-ce que Dieu croit en lui ? Ca serait pourtant un bon exemple pour nous. C'est tout à fait frappant que cette question que j'ai posée assez tôt et que je ne crois pas vaine, n'ait soulevé, apparemment au moins, aucun remous, au moins parmi mes corréligionnaires, je veux dire ceux qui se sont instruits à l'ombre de la Trinité. Je comprends que

pour les autres, ça ne les ait pas frappés, mais pour ceux-là, vraiment, ils sont "incorreligionnigibles". Il n'y a rien à en faire. Pourtant j'avais là quelques personnes notoires de la hiérarchie qu'on appelle chrétienne. La question se pose de savoir si c'est parce qu'ils y sont si dedans - ce que j'ai peine à croire - qu'ils entendent rien ou - ce qui est de beaucoup plus probable - qu'ils sont d'un athéisme assez intégral pour que cette question ne leur fasse aucun effet. C'est la solution pour laquelle je penche. On ne peut pas dire que ce soit ce que j'appelais tout à l'heure une garantie de sérieux, puisque ça ne peut être qu'un athéisme, en quelque sorte une somnolence, ce qui est assez répandu. En d'autres termes, ils n'ont pas la moindre id e de la dimension du milieu dans lequel il y a à nager : ils surnagent - ce qui n'est pas tout à fait pareil - ils surnagent grâce au fait qu'ils se tiennent la main. Alors comme ça, ça finit par faire ce qu'on appelle un réseau, et à se tenir tous comme ça par la main... il y a un poème de Paul Fort dans ce genre-là : "Si toutes les filles du monde ... - ça commence comme ça - se tenaient par la main, etc ... elles pourraient faire le tour du monde ..." . C'est une idée folle, parce qu'en réalité les filles du monde n'ont jamais songé à ça, mais les garçons par contre - il en parle aussi - les garçons pour ça s'y entendent. Ils se tiennent tous par la main. Ils se tiennent tous par la main, d'autant plus que s'ils ne se tenaient pas par la main, il faudrait que chacun affronte la fille tout seul et ça, ils aiment pas ! Il faut qu'ils se tiennent par la main. Les filles, c'est une autre affaire. Elles y sont entraînées dans, dans le contexte de certains rites sociaux, confert "Les danses et légendes de la Chine ancienne", ça c'est..., c'est chic, c'est même "Che King" - pas schocking - c'est "Che King" : ça a été écrit par un nommé Granet, qui avait une espèce de génie qui n'a absolument rien à faire ni avec l'ethnologie - il était incontestablement ethnologue - ni avec la sinologie - il était incontestablement sinologue ...Alors le nommé Granet donc avançait que, dans la Chine antique, les filles et les garçons s'affrontaient à nombre égal, pourquoi ne pas le croire. Dans la pratique, dans ce que nous connaissons de nos jours, les garçons se mettent toujours un certain nombre, au-delà de la dizaine, pour la raison que je vous ai exposée tout à l'heure, parce que, être tout seul, chacun à chacun en face de sa chacune, je vous l'ai expliqué : c'est trop plein de risques. Pour les filles, c'est autre chose. Comme nous ne sommes plus au temps du "Che King", elles se groupent deux par deux, elles

font amie-amie avec une amie jusqu'à ce qu'elles aient, bien entendu, arraché un gars à son régiment. Oui, monsieur! Quoi que vous en pensiez et même si superficiels que vous paraissent ces propos, ils sont fondés, fondés sur mon expérience d'analyste. Quand elles ont détourné un gars de son régiment, naturellement elles laissent tomber l'amie, qui d'ailleurs ne s'en débrouille pas plus mal pour autant.

Oui! Enfin tout ça, je me suis laissé un peu entraîner. Où est-ce que je me crois! C'est venu comme ça de fil en aiguille, à cause de Granet et de cette histoire étonnante de ce qui alterne dans les poèmes du "Che King", ce choeur de garçons opposé au choeur des filles. Je me suis laissé entraîner comme ça à parler de mon expérience analytique, sur laquelle j'ai fait un flash, ça n'est pas le fond des choses. C'est pas ici que j'expose le fond des choses. Mais où est-ce que je suis, que je me crois, pour parler en somme, pour parler du fond des choses. Je me croirais presque avec des êtres humains ou cousus main, même! C'est comme ça, c'est pourtant comme ça que je m'adresse à eux. Mais c'est ça, c'est de parler de mon séminaire qui m'a entraîné, dans le fond. Comme, après tout, vous êtes peut-être les mêmes, j'ai parlé comme si je parlais à eux, ce qui m'a entraîné à parler comme si je parlais de vous et - qui sait ? - ça entraîne à parler comme si je parlais à vous. Ce qui n'était quand même pas dans mes intentions. C'était pas du tout dans mes intentions parce que, si je suis venu parler à Ste Anne, c'était pour parler aux psychiatres, et très évidemment vous n'êtes très évidemment pas tous psychiatres. Alors enfin, ce qu'il y a de certain, c'est que c'est un acte manqué. C'est un acte manqué qui donc à tout instant risque de réussir, c'est-à-dire qu'il se pourrait bien que je parle quand même à quelqu'un. Comment savoir à qui je parle? Surtout qu'en fin de compte, vous comptez dans l'affaire, quoique je m'efforce... Vous comptez au moins pour ceci que je ne parle pas là où je comptais parler, puisque je comptais parler à l'amphithéatre Magnan et que je parle à la chapelle.

Quelle histoire! vous avez entendu ?

- (...)

- VOUS AVEZ ENTENDU ? JE PARLE A LA CHAPELLE! C'est la réponse. Je parle à la chapelle, c'est-à-dire AUX MURS!

De plus en plus réussi, l'acte manqué! Je sais maintenant à qui je suis venu parler : à ce à quoi j'ai toujours parlé à Ste Anne, aux murs! J'ai pas besoin d'y revenir, ça fait une paye. De temps en temps, je suis revenu avec un petit titre de conférence, sur ce que j'enseigne, par exemple, et puis quelques autres,

je ne vais pas faire la liste. J'y ai toujours parlé aux murs.

X -(...)

LACAN - Qui a quelque chose à dire ?

- On devrait tous sortir si vous parlez aux murs.

LACAN - Qui... qui me parle là ?

X - Les murs.

LACAN - C'est maintenant que je vais pouvoir faire commentaire de ceci qu'à parler aux murs, ça intéresse quelques personnes. C'est pourquoi je demandais à l'instant qui parlait. Il est certain que les murs, dans ce qu'on appelle - dans ce qu'on appelait au temps où on était honnête, un asile, l'asile clinique, comme on disait - les murs tout de même, c'est pas rien.

Je dirais plus : cette chapelle, ça me paraît bien un lieu extrêmement bien fait pour que nous touchions de quoi il s'agit quand je parle des murs. Cette sorte de concession de la laïcité aux internés, une chapelle avec sa garniture d'aumoniers, bien sûr. C'est pas qu'elle soit formidable, hein, du point de vue architectural, mais enfin c'est une chapelle avec la disposition qu'on en attend. On omet trop que l'architecte, quelque effort qu'il fasse pour en sortir, il est fait pour ça : pour faire des murs. Et que les murs, ma foi ... c'est quand même très frappant que, depuis ce dont je parlais tout à l'heure, à savoir le christianisme, penchent peut-être par là un peu trop vers l'hégelianisme, mais c'est fait pour entourer un vide. Comment imaginer qu'est-ce qui remplissait les murs du Parthénon et de quelques autres babioles de cette espèce dont il nous reste quelques murs écroulés, c'est très difficile à savoir. Ce qu'il y a de certain, c'est que nous n'en avons absolument aucun témoignage. Nous avons le sentiment que pendant toute cette période que nous épinglons de cette étiquette moderne du paganisme, il y avait des choses qui se passaient dans diverses fêtes qu'on appelle, dont on a conservé les noms de ce que c'était parce qu'il y a des Annales, qui dataient les choses comme ça : "C'est aux grandes Panathénées qu'Adymante et Glaucon ... etc" vous savez la suite "...ont rencontré le nommé Céphale". Qu'est-ce qui s'y passait ? C'est absolument incroyable que nous n'en n'ayons pas la moindre espèce d'idée!

Par contre, pour ce qui est du vide, nous en avons une grande, parce que tout ce qui nous est resté légué, légué par une tradition qu'on appelle philosophique, ça fait une grande place au vide. Il y a même un nommé Platon qui a fait pivoter autour de là toute son idée du monde, c'est le cas de le dire, c'est lui qui a inventé la caverne. Il en a fait une chambre noire. Il y avait quelque

chose qui se passait à l'extérieur, et tout ça passant par un petit trou faisait toutes les ombres. C'est curieux, c'est là que peut-être on aurait un petit fil, un petit bout de trace. C'est manifestement une théorie qui nous fait toucher du doigt ce qu'il en est de l'objet a.

Supposez que la caverne de Platon, ça soit ces murs, où se fait entendre ma voix. Il est manifeste que les murs, ça me fait jouir! Et c'est en ça que vous jouissez tous, et tout un chacun, par participation. Me voir parler aux murs est quelque chose qui ne peut pas vous laisser indifférents. Et réflechissez : supposez que Platon ait été structuraliste, il se serait aperçu de ce qu'il en est de la caverne, vraiment, à savoir que c'est sans doute là là qu'est né le langage. Il faut retourner l'affaire, parce que, bien sûr, il y a longtemps que l'homme vagit, comme n'importe lequel des petits animaux piaillent pour avoir le lait maternel; mais pour s'apercevoir qu'il est capable de faire quelque chose que, bien entendu, il entend depuis longtemps,- parce que dans le babillage, le bafouillage, tout se produit - mais pour choisir, il a dû s'apercevoir que les K ça résonne mieux du fond, le fond de la caverne, du dernier mur, et que les B et les P ça jaillit mieux à l'entrée, c'est là qu'il en a entendu la résonnance.

Je me laisse entraîner ce soir, puisque je parle aux murs. Il ne faut pas croire que ce que je vous dis, ça veut dire que j'ai rien tiré d'autre de Ste Anne. A Ste Anne, je suis arrivé à parler que très tard, je veux dire que ça ne m'était pas venu à l'idée, sauf à accomplir quelques devoirs de broutille, quand j'étais chef de clonique, je racontais quelques petites histoires aux stagiaires, c'est même là que j'ai appris à me tenir à carreau sur les histoires que je raconte. Je racontais un jour l'histoire d'une mère de patient, un charmant homosexuel que j'analysais, et, n'ayant pas pu faire autrement que de la voir arriver, la tortue en question , elle avait eu ce cri : "Et moi qui croyait qu'il était impuissant !". Je raconte l'histoire, dix personnes parmi les stagiaires, la reconnaissent tout de suite ! Ca ne pouvait être qu'elle. Vous vous rendez compte de ce que c'est qu'une personne mondaine! Ca a fait une histoire, naturellement, parce qu'on me l'a reproché, alors que je n'avais absolument rien dit d'autre que ce cri sensationnel. Ca m'inspire depuis beaucoup de prudence pour la communication des cas. Mais enfin c'est encore une petite digression, reprenons le fil.

il n'y avait pas que des

Avant de parler à Ste Anne, enfin, j'y fait bien d'autres choses, ne serait-ce que d'y venir et d'y remplir ma fonction et bien entendu, pour moi,

pour mon discours, tout part de là. Parce qu'il est évident que, si je parle aux murs, je m'y suis mis tard, à savoir que, avant d'entendre ce qu'ils me renvoient, c'est-à-dire ma propre voix prêchant dans le désert - c'est une réponse à la personne ... - bien avant ça, j'ai entendu, j'ai entendu des choses tout à fait décisives, enfin, qui l'ont été pour moi. Mais ça, c'est mon affaire personnelle. Je veux dire que les gens qui sont ici au titre d'être entre les murs, sont tout à fait capables de se faire entendre, à condition qu'on ait les esgourdes appropriées!

Pour tout dire et lui rendre hommage de quelque chose où elle n'est en somme personnellement pour rien, c'est, comme chacun sait, autour de cette malade que j'ai épinglée du nom d'Aimée - qui n'était pas le sien, bien sûr - que j'ai été aspiré vers la psychanalyse.

Il n'y a pas qu'elle, bien sûr. Il y en a eu quelques autres avant et puis il y en a encore pas mal à qui je laisse la parole. C'est en ça que consiste ce qu'on appelle mes présentations de malades. Il m'arrive après d'en parler avec quelques personnes qui ont assisté à cette sorte d'exercice, enfin cette présentation qui consiste à les écouter, ce qui évidemment ne leur arrive pas à tous les coins de rue. Il arrive qu'en en parlant après avec quelques personnes qui étaient là pour m'accompagner, pour en attraper ce qu'elles pouvaient, il m'arrive, en en parlant après, d'en apprendre, parce que c'est pas tout de suite, il faut évidemment qu'on accorde sa voix à la renvoyer sur les murs.

C'est bien autour de ça que va tourner ce que je vais essayer peut-être, cette année, de mettre en question : c'est le rapport de quelque chose à quoi je donne beaucoup d'importance, c'est à savoir la logique. J'ai appris très tôt ce que la logique pouvait rendre "odieux au monde". C'était dans un temps où je pratiquais un certain Abélard, Dieu sait attiré par je ne sais quelle odeur de mouche! Moi, la logique, je peux pas dire qu'elle m'ait rendu absolument odieux à quiconque, sauf à quelques psychanalystes, parce que malgré tout...c'est peut-être parce que j'arrive à sérieusement on tamponner le sens.

J'y arrive d'autant plus facilement, que je ne crois absolument pas au sens commun. Il y a du sens, mais il n'y en a pas de commun. Il n'y a probablement pas un seul d'entre vous qui m'entendiez dans le même sens. D'ailleurs, je m'efforce que, de ce sens, l'accès ne soit pas trop aisé, de sorte que vous deviez en mettre du vôtre, ce qui est une secrétion salubre, et même thérapeutique. Secrétez le sens avec vigueur et vous verrez combien la vie devient plus aisée !!

C'est bien pour ça que je me suis aperçu de l'existence de l'objet a dont chacun de vous a le germe en puissance. Ce qui fait sa force et du même coup la force de chacun de vous en particulier, c'est que l'objet a est tout à fait étranger à la question du sens. Le sens est une petite peinturlure ajoutée sur cet objet a avec lequel vous avez chacun votre attache particulière.

Ca n'a rien à faire, ni avec le sens, ni avec la raison. La question à l'ordre du jour, c'est ce que la raison a à faire avec ce à quoi, enfin, je dois dire que beaucoup penchent à la réduire:à la "réson". Ecrivez: R.E.S.O.N. Ecrivez, faites-moi plaisir. C'est une orthographe de Francis Ponge qui, étant poète et, étant ce qu'il est, un grand poète, n'est pas tout à fait n'est pas tout à fait sans qu'on doive, en cette question, tenir compte de ce qu'il nous raconte. Il n'est pas le seul. C'est une très grave question que je n'ai vu sérieusement formulée que, outre ce poète, au niveau des mathématiciens, c'est à savoir ce que la raison, dont nous nous contenterons pour l'instant de saisir qu'elle part de l'appareil grammatical, a à faire avec quelque chose qui s'imposerait - je veux pas dire "d'intuitif", car ce serait retomber sur la pente de l'intuition, c'est-à-dire de quelque chose de visuel - mais avec quelque chose justement de résonnant.

Est-ce que ce qui résonne, c'est l'origine de la "res", de ce qu'on fait la réalité ? C'est une question, une question qui touche à très proprement parler à tout ce qu'il en est qu'on puisse extraire du langage, au titre de la logique. Chacun sait qu'elle ne se suffit pas et qu'il lui a fallu depuis quelque temps - on aurait pu le voir venir depuis un bout de temps, depuis Platon précisément - mettre en jeu la mathématique. Et c'est là, c'est là que la question se pose d'où centrer ce réel à quoi l'interrogation logique nous fait recourir et qui se trouve être au niveau mathématique. Il y a des mathématiciens pour dire qu'on ne peut point s'axer sur cette jonction dite formaliste, ce point de jonction mathématico-logique, qu'il y a quelque chose au-delà, auquel après tout ne font que rendre hommage toutes les références intuitives dont on a cru pouvoir, cette mathématique, la purifier et qui cherche au-delà à quelle réson, R E S O N, recourir pour ce dont il s'agit, à savoir du Réel. Ce n'est pas cé soir, bien sûr, que je vais pouvoir aborder la chose ici.

Ce que je peux dire, c'est que par un certain biais qui est celui d'une logique que j'ai pu dans un parcours qui, pour partir de ma malade Aimée, a abouti, à mon avant-dernière année de séminaire, à énoncer, sous le titre de 4 discours, vers quoi converge le crible d'une certaine actualité, que j'ai pu, par cette voie, quoi faire ? Donner au moins la raison des murs.

Car quiconque y habite dans ces murs, ces murs-ci, les murs de l'asile clinique, il convient de savoir que ce qui situe et définit le psychiatre en tant que tel, c'est sa situation par rapport à ces murs, ces murs par quoi la laïcité a fait en elle exclusion de la folie et de ce que ça veut dire. Ceci ne s'aborde que par la voie d'une analyse du discours. A vrai dire, l'analyse a été si peu faite avant moi qu'il est vrai de dire qu'il n'y a jamais eu de la part des psychanalystes la moindre discordance qui s'élevât à l'endroit de la position du psychiatre. Et que pourtant, dans mes "Ecrits", on voit recueilli quelque chose que j'ai fait entendre, dès avant 1950, sous le titre de "Propos sur la causalité psychique", je m'y élevais contre toute définition de la maladie mentale qui s'abritât de cette construction faite d'un semblant qui, pour s'épingler de l'organo-dynamisme, ne laissait pas moins entièrement à côté ce dont il s'agit, dans la ségrégation de la maladie mentale, à savoir quelque chose qui est autre, qui est lié à un certain discours, celui que j'épingle du discours du Maître. Encore l'histoire montre-t-elle qu'il a vécu pendant des siècles, ce discours, d'une façon profitable pour tout le monde, jusqu'à un certain détour, où il est devenu, en raison d'un infime glissement qui est passé inaperçu des intéressés eux-mêmes, ce qui le spécifie dès lors comme le discours du capitaliste, dont nous n'aurions aucune espèce d'idée si Marx ne s'était pas employé à le compléter, à lui donner son sujet : le prolétaire. Grâce à quoi le discours du capitalisme, s'épanouit partout où règne la forme d'état marxiste.

Ce qui distingue le discours du capitalisme est ceci : la Verwerfung, le **rejet**, le rejet en dehors de tous les champs du symbolique avec ce que j'ai déjà dit que ça a comme conséquence. Le rejet de quoi ? De la castration. Tout ordre, tout discours qui s'apparente du capitalisme laisse de côté ce que nous appellerons simplement les choses de l'amour, mes bons amis. Vous voyez ça, hein, c'est un rien !

C'est bien pour ça que deux siècles après ce glissement - appelons-le calviniste après tout, pourquoi pas - la castration fait enfin son entrée irruptive sous la forme du discours analytique. Naturellement, le discours analytique n'a pas encore été foutu d'en donner même une ébauche d'articulation,

mais enfin, il en a multiplié la métaphore et il s'est aperçu que toutes les métonymies en sortaient.

Voilà! Voilà au nom de quoi, porté par une sorte, une espèce de brouhaha qui s'était produit quelque part du côté des psychanalystes, j'ai été amené à introduire ce qu'il y avait d'évident dans la nouveauté psychanalytique, à savoir qu'il s'agissait de langage et que c'était un nouveau discours.

Comme je vous l'ai dit enfin, l'objet a en personne, c'est-à-dire cette position dans laquelle on ne peut même pas dire que se porte le psychanalyste : il y est porté, il y est porté par son analysant... la question que je pose c'est: comment est-ce qu'un analysant peut jamais avoir envie de devenir psychanalyste. C'est impensable, ils y arrivent comme les billes de certains jeux de tric-trac, comme ça, que vous connaissez bien, qui finissent par tomber dans le machin. Ils y arrivent sans avoir la moindre idée de ce qui leur arrive. Enfin, une fois qu'ils sont là, ils y sont et il y a, à ce moment-là, tout de même quelque chose qui s'éveille, c'est pour ça que j'en ai proposé l'étude.

Quoi qu'il en soit, à l'époque où s'est produit ce tourbillon parmi les billes, on peut pas dire dans quelle gaîté j'ai écrit ce "Fonction et champ de la parole et du langage". Comment se fait-il que j'ai accueilli comme ça, parmi toutes sortes d'autres choses sensées, une sorte d'exergue du genre ritournelle, que vous trouverez dans... vous n'avez qu'à regarder au niveau de la partie 4, tout autant que je me souvienne, c'est un truc que j'avais trouvé dans un almanach... hein... ça s'appelait: "Paris en l'an 2000". C'est pas sans talent! C'est pas sans talent encore qu'on ait jamais plus entendu parler du nom du type dont je cite le nom - je suis honnête - et qui raconte cette chose qui n'a enfin... , qui vient là dans cette histoire de "Fonction et champ" comme des cheveux sur la soupe, ça commence comme ça:

" Entre l'homme et la femme,
" Il y a l'amour,
" Entre l'homme et l'amour,...

- Vous l'avez jamais remarqué, hein, ce truc-là, dans mon machin! -

" .....
" Il y a un monde.
" Entre l'homme et le monde,
" Il y a un mur,

Vous voyez, j'avais prévu ce que je vous dirai ce soir: je parle aux murs. Vous verrez, ça n'a aucun rapport avec le chapitre qui suit. Mais

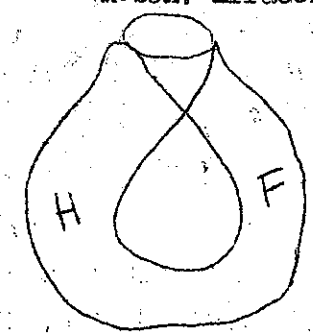
j'ai pas pu y résister. Comme ici je parle aux murs, je fais pas de cours, alors je vais pas vous dire ce qui, dans Jakobson, suffit à justifier que ces 6 vers de mirliton soient quand même de la poésie. C'est de la poésie proverbiale, parce que ça ronronne :

" Entre l'homme et la femme,
" Il y a l'amour.
- Mais, bien sûr! ... Il n'y a que ça, même, !
" Entre l'homme et l'amour,
" Il y a un monde.

C'est toujours ce qu'on dit, "il y a un monde", comme ça, "il y a un monde", ça veut dire: "Vous, vous y arriverez jamais!" Mine de rien, au début: "Entre l'homme et la femme, il y a l'amour", ça veut dire que ...(Lacan frappe dans ses mains) ... ça colle, un monde, ça flotte, hein! Mais avec : "Il y a un mur" ... alors là, vous avez compris que "entre" veut dire " interposition". Parce que c'est très ambigu, le "entre". Ailleurs, à mon séminaire, nous parlerons de la mésologie, qu'est-ce qui a fonction d'"entre". Mais là nous sommes dans l'ambiguïté poétique et - il faut le dire - ça vaut le coup.

Réson! Effacez réson! (du tableau)

Amour



"L'amour, il est là, là, le petit rond"

Bon! Ce que je viens de vous tracer là, au tableau, ce tableau qui tourne, c'est une façon, une façon comme une autre, de représenter la bouteille de Klein. C'est une surface qui a certaines propriétés topologiques sur lesquelles ceux qui n'en sont pas informés se renseigneront, ça ressemble beaucoup à une bande de Moebius, c'est-à-dire à simplement ce qu'on fait en tordant une petite bande de papier et en collant la chose après un demi-tour. Seulement là, ça fait tube, c'est un tube qui, à un certain endroit, se rebrousse. Je veux pas vous dire que ce soit la définition topologique de la chose, c'est une façon de l'imaginer dont j'ai fait déjà assez d'usage pour qu'une partie des personnes qui sont ici sachent de quoi je parle.

Alors, voyez-vous, comme tout de même l'hypothèse, c'est que, entre l'homme et la femme, ça devrait faire là, comme disait Paul Fort tout à l'heure, un rond, alors j'ai mis l'homme à gauche, pure convention, la femme à droite, j'aurais pu le faire inversement. Essayons de voir topologiquement ce qui m'a plu dans ces 6 petits vers d'Antoine Tudal pour le nommer. "Entre l'homme et la femme, il y a l'amour". Ça communique à plein tube. Là, vous voyez, ça circule! C'est mis en commun, le flux, l'influx et tout ce qu'on y rajoute quand on est obsessionnel, par exemple l'oblativité, cette sensationnelle invention d'obsessionnel. Bon! Alors l'amour, il est là, le petit rond qui est là partout, à part qu'il y a un endroit où ça va se rebrousser, et vachement! Mais restons-en au premier temps: entre l'homme (à gauche), la femme (à droite), il y a l'amour, c'est le petit rond. Ce personnage dont je vous ai dit qu'il s'appelait Antoine, ne croyez pas du tout que je dise jamais un mot de trop, c'est pour vous dire qu'il était du sexe masculin, de sorte qu'il voit les choses de son côté.

Il s'agit de voir ce qu'il va y avoir maintenant, comment on peut l'écrire, ce qu'il va y avoir entre l'homme, c'est-à-dire lui, le "pouète", le "pouète de Pouasie", comme disait le cher Léon-Paul Farguo, qu'est-ce qu'il y a entre lui et l'amour ? Est-ce que je vais être forcé de remonter au tableau ? Vous avez vu que c'était un exercice tout à l'heure un peu vacillant. Bon! eh ben, pas du tout, pas du tout: parce que quand même, à gauche, il occupe toute la place. Donc ce qu'il y a entre lui et l'amour, c'est justement ce qui est de l'autre côté, c'est-à-dire que c'est la partie droite du schéma. Entre l'homme et l'amour, il y a un monde, c'est-à-dire que ça recouvre le territoire d'abord occupé par la femme, là où j'ai écrit F dans la partie droite. C'est pour ça que celui que nous appellerons l'homme, dans l'occasion, il s'imagine qu'il "connaît" le monde, au sens biblique comme ça, qu'il "connaît" le monde, c'est-à-dire tout simplement cette sorte de rêve de savoir qui vient là à la place de ce qui était, là dans ce petit schéma, marquée de l'F de la femme.

Ce qui nous permet de voir topologiquement tout à fait ce dont il s'agit, c'est que, ensuite, quand on nous dit: "Entre l'homme et le monde...", ce monde substitué à la volatilisation du partenaire sexuel - comment est-ce que c'est arrivé, c'est ce que nous verrons après - ben, "il y a un mur", c'est-à-dire l'endroit où se produit ce rebroussement, ce rebroussement que j'ai introduit un jour comme signifiant la jonction entre vérité et savoir. J'ai pas dit,

moi, que c'était coupé, c'est un poète de Papouasie qui dit que c'est un mur, c'est pas un mur: c'est simplement le lieu de la castration. Ce qui fait que le savoir laisse intact le champ de la vérité, **réciproquement** d'ailleurs.

Seulement, ce qu'il faut voir, c'est que ce mur, il est partout. Car ce qui définit cette surface : c'est que le cercle ou le point de rebroussement - disons le cercle, puisque là je l'ai représenté par un cercle - il est homogène sur toute la surface. C'est même ce qui fait que vous auriez tort de vous la représenter comme une surface intuitivement représentable. Si je vous montrais tout de suite la sorte de coupure qui suffit à la volatiliser, cette surface, en tant que spécifique, topologiquement définie, la volatiliser instantanément, vous verriez que c'est pas une surface qu'on se représente, mais que c'est quelque chose qui se définit par certaines coordonnées - appelons-les, si vous voulez, vectorielles - telles qu'en chacun des points de la surface le rebroussement soit toujours là, en chacun de ses points. De sorte que, quant au rapport entre l'homme et la femme, et tout ce qui en résulte au regard de chacun des partenaires, à savoir sa position comme aussi bien son savoir, la castration, elle est partout.

L'amour, l'amour, que ça communique, que ça flue, que ça fuse, que c'est l'amour, quoi! L'amour, le bien que veut la mère pour son fils, "l'(a)mur", il suffit de mettre entre parenthèses le a pour retrouver ce que nous touchons du doigt tous les jours, c'est que même entre la mère et le fils, le rapport que la mère a avec la castration, ça compte pour un bout!

Peut-être, pour se faire une saine idée de ce qu'il en est de l'amour, il faudrait peut-être partir de ce que, quand ça se joue, mais sérieusement, entre un homme et une femme, c'est toujours avec l'enjeu de la castration. C'est ce qui est châtrant. Et qu'est-ce qui passe par ce défilé de la castration, c'est quelque chose que nous essaierons d'approcher par des voies qui soient un peu rigoureuses: elles ne peuvent l'être que logiques, et même topologiques.

Ici, je parle aux murs, voire aux (a)murs, et aux (a)mur-sements. Ailleurs, j'essaie d'en rendre compte. Et quelque que puisse être l'usage des murs pour le maintien en forme de la voix, il est clair que les murs, pas plus que le reste, ne peuvent avoir de support intuitif, même avec tout l'art de l'architecte à la clé.

Chose curieuse, quand j'ai défini ces 4 discours, dont je parlais tout à l'heure et qui sont si essentiels pour repérer ce dont, quoi que vous

fassiez, vous êtes toujours en quelque façon les sujets, et des sujets, je veux dire "des supposés", supposés à ce qui se passe d'un signifiant dont il est clair que c'est lui le maître du jeu et que vous n'en êtes, au regard de quelque chose qui est autre, pour ne pas dire l'Autre, que vous n'en êtes que le supposé. Vous ne lui donnez pas de sens. Vous n'en avez pas assez vous-mêmes pour ça. Mais vous lui donnez un corps, à ce signifiant qui vous représente, le signifiant-Maître!

Eh bien! Ce que vous êtes là-dedans, ombres d'ombre littéralement, ne vous imaginez pas que la substance qu'il est du rêve de toujours de vous attribuer, soit autre chose que cette jouissance dont vous êtes coupés. Comment ne pas voir ce qu'il y a de semblable dans cette invocation substantielle et cet incroyable mythe, dont Freud lui-même s'est fait le reflet, de la jouissance sexuelle qui est bien cet objet qui court, qui court, comme dans le jeu du furet, mais dont personne n'est capable d'énoncer le statut si ce n'est comme le statut suprême, précisément. Il est le suprême d'une courbe à laquelle il donne son sens, et très précisément aussi, dont le suprême échappe. Et c'est de pouvoir articuler l'éventail des jouissances " sexuelles" que la psychanalyse fait son pas décisif. Ce qu'elle démontre, c'est justement que la jouissance qu'on pourrait dire sexuelle, qui ne serait pas du semblant du sexuel, celle-là se marque de l'indice - rien de plus, jusqu'à nouvel ordre - de ce qui ne s'énonce, de ce qui ne s'annonce que de l'indice de la castration.

Les murs, avant de prendre statut, de prendre forme, c'est logiquement que je les reconstruis, cet $\not{S}$, S1, S2 et ce a dont j'ai fait pour vous, pendant quelques mois, joujou, c'est tout de même ça le mur derrière lequel, bien sûr, vous pouvez mettre le sens de ce qui nous concerne, de ce dont nous croyons que nous savons ce que ça veut dire: la vérité et le semblant, la jouissance, le plus-de-jouir.

Mais tout de même, par rapport à ce qui aussi bien n'a pas besoin de murs pour s'écrire, ces termes, comme 4 points cardinaux par rapport auxquels vous avez à situer ce que vous êtes, il pourrait bien après tout, le psychiatre, s'apercevoir que les murs, les murs auxquels il est lié par une définition de discours ... car ce dont il a à s'occuper c'est quoi ? Ca n'est pas d'autre maladie que celle qui se définit par la loi du 30 Juin 1838, à savoir "quelqu'un de dangereux pour soi-même et pour les autres".

C'est très curieux, cette introduction du danger dans le discours dont s'assied l'ordre social. Qu'est-ce que c'est que ce danger ? "Dangereux

pour eux-mêmes" enfin, la sociéta ne vit que de ça, et"dangereux pour les autres" Dieu sait que toute liberté est laissée à chacun dans ce sens.

Quand je vois s'élever de nos jours des protestations contre l'usage qu'on fait - pour appeler les choses par leur nom et aller vite, il est tard - en U.R.S.S. des asiles, ou de quelque chose qui doit avoir un nom plus prétentieux, pour y mettre à l'abri, disons, les opposants, mais il est bien évident qu'ils sont dangereux pour l'ordre social où ils s'insèrent.

Qu'est-ce qui sépare, quelle distance, entre la façon d'ouvrir les portes de l'hopital psychiatrique dans un endroit où le discours capitaliste est parfaitement cohérent avec lui-même, et dans un endroit comme le nôtre, où il en est encore aux balbutiements ? La première chose que peut-être les psychiatres, s'il en est quelques-uns ici, pourraient recevoir, je ne dis pas de ma parole, qui n'a rien à voir en l'affaire, mais de la réflexion de ma voix sur ces murs, c'est de savoir d'abord ce qui les spécifie comme psychiatres.

Ca ne les empêche pas, dans les limites de ces murs, d'entendre autre chose que ma voix. La voix, par exemple, de ceux qui y sont internés, puisqu'après tout, ça peut conduire quelque part ... jusqu'à se faire une idée juste de ce qu'il en est de l'objet a .

Je vous ai fait part, ce soir, en somme, de quelques réflexions, et, bien sûr, ce sont des réflexions auxquelles ma personne comme telle ne peut pas être étrangère. C'est ce que je déteste le plus chez les autres . Parce qu'après tout, parmi les gens qui m'écoutent de temps en temps et qu'on appelle pour ça Dieu sait pourquoi! - mes élèves, on peut pas dire qu'ils se privent de se réfléchir.

Le mur, ça peut toujours faire "muroir".

C'est sans doute pour ça que je suis revenu raconter des trucs à Ste Anne. C'est pas à proprement parler pour délirer, mais quand même, que ces murs, j'en gardais quelque chose sur le coeur.

Si je peux, avec le temps, avoir réussi à édifier avec mon ϕ, mon S indice 1, mon S indice 2 et l'objet a la "réson" d'être, de quelque façon que vous l'écriviez, peut-être qu'après tout, vous ne prendrez pas la réflexion de ma voix sur ces murs pour une simple réflexion personnelle.

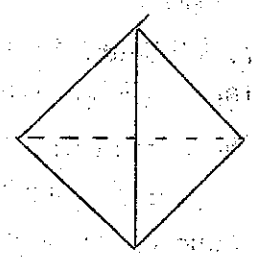
ooo

LACAN

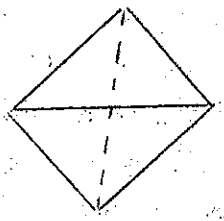
LE SAVOIR DU PSYCHANALYSTE

IV

Ste. Anne, 3 Février 1972



GAUCHE



DROITE

Je vais donc continuer un peu sur le thème du "Savoir du Psychanalyste". Je ne le fais ici que dans la parenthèse que j'ai déjà, les deux premières fois, ouverte. Je vous ai dit que c'est ici que j'avais accepté, à la prière d'un de mes élèves, de reparler cette année pour la première fois depuis 63.

Je vous ai dit, la dernière fois, quelque chose qui s'articulait en harmonie avec ce qui nous enserre: "je parle aux murs!" Il est vrai que, de ce propos, j'ai donné un commentaire: un certain petit schéma, celui repris de la bouteille de Klein, qui devait rassurer ceux qui, de cette formule, pouvaient se sentir exclus: comme je l'ai longtemps expliqué, ce qu'on adresse aux murs a pour propriété de se répercuter. Que je vous parle ainsi indirectement n'était certes, pas fait pour offenser personne, puisqu'après tout, on peut dire que ce n'est pas là un privilège de mon discours!

Je voudrais aujourd'hui éclairer à propos de ce mur, qui n'est pas du tout une métaphore, éclairer ce que je peux dire ailleurs. Car évidemment, ça se justifiera, pour parler de Savoir, que ça ne soit pas à mon séminaire que je le fasse. Il ne s'agit pas en effet de n'importe lequel, mais du "Savoir du psychanalyste".

Voilà! Pour introduire un peu les choses, suggérer une dimension à certains, j'espère, je dirais que... qu'on ne puisse pas parler "d'amour", comme on dit, sinon de manière imbécile ou abjecte, ce qui est une aggravation

- abjecte, c'est comme on en parle dans la psychanalyse - qu'on ne puisse donc parler d'amour, mais qu'on puisse en écrire, ça devrait frapper. La lettre, la lettre d'(a)mur, pour donner suite à cette petite ballade en 6 vers que j'ai commentée ici, la dernière fois, il est clair qu'il faudrait que ça se morde la queue, et que, si ça commence entre l'homme, dont personne ne sait ce que c'est, "entre l'homme et l'amour, il y a la femme" et puis, comme vous le savez, ça continue - je ne vais pas recommencer aujourd'hui - et ça devrait se terminer à la fin, à la fin il y a le mur : entre l'homme et le mur, il y a justement ... l'amour, la lette d'amour. Ce qu'il y a de mieux dans ce curieux élan qu'on appelle l'amour, c'est la lettre, c'est la lettre qui peut prendre d'étranges formes.

Il y a un type, comme ça, il y a 3000 ans, qui était certainement à l'acmé de ses succès, de ses succès d'amour, qui a vu apparaître sur le mur quelque chose que j'ai déjà commenté - je ne m'en vais pas le reprendre - "Mené, Mené" que ça se disait, "Téqel, Oupharsim", ce que d'habitude - je ne sais pas pourquoi - on articule : "Mané, Thécel, Phares".°

Quand la lettre d'amour nous parvient - car, comme je l'ai expliqué quelquefois, les lettres viennent toujours à destination, heureusement elles arrivent trop tard, outre qu'elles sont rares; il arrive aussi qu'elles arrivent à temps : c'est les cas rares où les rendez-vous ne sont pas ratés; il n'y a pas beaucoup de cas dans l'histoire où ça soit arrivé, comme à ce Nabuchodonosor quelconque.

Comme entrée en matière, je ne pousserai pas la chose plus loin, quitte à la reprendre. Car cet (a)mur, tel que je vous le présente, ça n'a rien de très amusant. Or, moi, je ne peux pas me soutenir autrement que d'amuser, amusement sérieux ou comique : ce que j'avais expliqué la dernière fois, c'est que les amusements sérieux, ça se passerait ailleurs, dans un endroit où l'on m'abrite et que, pour ici, je réservais les amusements comiques. Je ne sais si je serai, ce soir, tout à fait à la hauteur, en raison peut-être de cette entrée sur la lettre d'(a)mur. Néanmoins, j'essaierai.

J'ai expliqué, il y a 2 ans, quelque chose qui, une fois passé dans la bonne voie, "poubellique", a pris le nom de "quadripode", c'était moi qui avait choisi ce nom et vous pourrez vous demander pourquoi je lui ai donné un nom aussi étrange : pourquoi pas "quadripède" ou "tétrapode" ? Ca aurait eu l'avantage de ne pas être bâtard. Mais, en vérité, je me le suis demandé

° Cf La Bible, Le Livre de Daniel, V, 25 à 28
c'est-à-dire : mesuré, pesé, divisé

moi-même en l'écrivant, je l'ai maintenu je ne sais pas pourquoi, puis je me suis demandé ensuite comment on appelait dans mon enfance ces termes bâtards comme ça, mi-latins, mi-grecs. Je suis sûr d'avoir su comment les puristes appellent ça, et puis je l'ai oublié. Est-ce qu'il y a ici une personne qui sait comment on désigne les termes faits par exemple comme le mot "sociologie" ou "quadripode", d'un élément latin et d'un élément grec ? Je l'en supplie, que celui qui le sait l'émette!... Eh bien! c'est pas encourageant! Parce que depuis hier, hier, c'est-à-dire que c'était avant-hier - que j'ai commencé à le chercher et comme je ne trouvais toujours pas, depuis hier j'ai téléphoné à une dizaine de personnes qui me paraissaient les plus propices à me donner cette réponse.... Bon... eh bien, tant pis !

Mes quadripodes en question, je les ai appelés ainsi pour vous donner l'idée qu'on peut s'asseoir dessus... histoire, puisque j'étais dans les mass-media, de rassurer un peu les personnes. Mais en réalité, j'explique à l'intérieur ceci, à propos de ce que j'ai isolé des 4 discours, 4 discours qui résultent de l'émergence du dernier venu, du discours de l'analyste. Le discours de l'analyste apporte en effet, dans un certain état actuel des penséas, un ordre dont s'éclairent d'autres discours qui ont émergé bien plus tôt. Je les ai disposés selon ce qu'on appelle une topologie, une topologie des plus simples, mais qui n'en est pas moins une topologie, topologie en ce sens qu'elle est mathématisable, et elle l'est de la façon la plus rudimentaire, à savoir qu'elle repose sur le groupement de pas plus de quatre points que nous appellerons "monade".

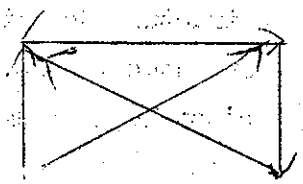
Ca n'a l'air de rien. Néanmoins, c'est si fortement inscrit dans la structure de notre monde qu'il n'y a pas d'autre fondement au fait de l'espace que nous vivons. Remarquez bien ceci que, mettre quatre points à égale distance, c'est le maximum de ce que vous pouvez faire dans notre espace. Vous ne mettrez jamais cinq points à égale distance l'un de l'autre. Cette menue forme, que je viens de rappeler là, est là pour faire sentir de quoi il s'agit: si les quadripodes sont, non pas tétraèdre, mais tétrade, que le nombre des sommets soit égal à celui des surfaces est lié à ce même triangle arithmétique que j'ai tracé à mon dernier séminaire (cf. 19.1.72.). Comme vous le voyez, pour s'asseoir, ça n'est pas de tout repos, ni l'un, ni l'autre. La position de gauche (cf. schéma plus haut), vous y êtes habitués, de sorte que vous ne la sentez même plus, mais

celle de droite n'est pas plus confortable: imaginez-vous assis sur un tétraèdre posé sur la pointe. C'est pourtant de là qu'il faut partir pour tout ce qu'il en est de ce qui constitue ce type d'assiette sociale qui repose sur ce qu'on appelle un discours. Et c'est cela que j'ai proprement avancé dans mon avant-avant-dernier séminaire. Le tétraèdre, pour l'appeler par son aspect présent, a de curieuses propriétés: c'est que s'il n'est pas comme celui-là, régulier - l'égale distance n'est là que pour vous rappeler les propriétés du nombre 4, eu égard à l'espace - s'il est quelconque , il vous est proprement impossible d'y définir une symétrie. Néanmoins, il a ceci de particulier, c'est que, si ses côtés, à savoir ces petits traits que vous voyez qui joignent ce qu'on appelle , en géométrie, des sommets, si ces petits traits vous les vectorisez, c'est-à-dire, que vous y marquiez un sens, il suffit que vous posiez comme principe qu'aucun des sommets ne sera privilégié de ceci, qui serait forcément un privilège - puisque, si ça se passait, il y en aurait au moins deux qui ne pourraient pas en bénéficier - si donc vous posez que nulle part il ne peut y avoir convergence de trois vecteurs, ni nulle part divergence de trois vecteurs du même sommet, vous obtenez alors nécessairement la répartition:

2 arrivants	1 partant
2 arrivants	1 partant
1 arrivant	2 partants
1 arrivant	2 partants,

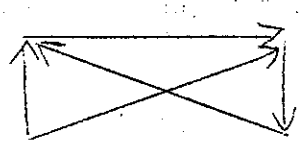
c'est-à-dire que tous les dits tétraèdres seront strictement équivalents et que dans tous les cas, vous pourrez, par suppression d'un des côtés, obtenir la formule par laquelle j'ai schématisé mes 4 discours:

Discours dit du Maître
Discours de l'Universitaire
Discours de l'Analyste
Discours de l'Hystérique,



selon ceci:

semblant — jouissance



vérité — plus-de-jouir

qui est la propriété d'un des sommets, la divergence, mais sans aucun vecteur qui arrive pour le nourrir, le discours, mais qu'inversement, à l'opposé, vous avez ce trajet triangulaire. Ceci suffit à permettre de distinguer en tous

les cas, par un caractère qui est absolument spécial, ces quatre pôles que j'énonce des termes de la Vérité, du Semblant, de la Jouissance et du Plus-de-jouir.

Ceci est la topologie fondamentale d'où ressort toute fonction de la parole et mérite d'être commenté.

C'est en effet une question que le discours de l'analyste est bien fait pour faire surgir que de savoir quelle est la fonction de la parole. "Fonction et champ de la parole et du langage", c'est ainsi que j'ai introduit ce qui devait nous mener jusqu'à ce point présent de la définition d'un nouveau discours. Non pas certes que ce discours soit le mien: à l'heure où je vous parle, ce discours est bel et bien, depuis près de 3/4 de siècle, installé. Ce n'est pas une raison parce que l'analyste lui-même est capable, dans certaines zones, de se refuser à ce que j'en dis, qu'il n'est pas support de ce discours et, à la vérité, "être support", ça veut dire seulement, dans l'occasion, "être supposé". Mais que ce discours puisse prendre sens de la voix même de quelqu'un qui y est - c'est mon cas " tout autant sujet qu'un autre, c'est justement ce qui mérite qu'on s'y arrête, afin de savoir d'où se prend ce sens.

A entendre ce que je viens d'avancer , la question du sens, bien sûr, peut vous sembler ne pas poser de problèmes, je veux dire qu'il semble que le discours de l'analyste fait assez appel à l'interprétation pour que la question ne se pose pas. Effectivement, sur un certain gribouillage analytique, il semble qu'on peut lire - et ce n'est pas surprenant, vous allez voir pourquoi - tous les sens que l'on veut jusqu'au plus archaïque, je veux dire y voir comme l'écho, la sempiternelle répétition de ce qui, du fond des âges, nous est venu sous ce terme, ce terme de sens, sous des formes dont il faut bien dire qu'il n'y a que leur superposition qui fasse sens. Car, à quoi doit que nous comprenons quoi que ce soit du symbolisme usité dans l'Ecriture, Sainte par exemple ? La rapprocher d'une mythologie, quelle qu'elle soit, chacun sait que c'est là une sorte de glissement des plus trompeurs; personne, depuis un temps, ne s'y arrête. Que quand on étudie d'une façon sérieuse ce qu'il en est des mythologies, ce n'est pas à leur sens qu'on se réfère, c'est à la combinatoire des mythèmes. Référez-vous là-dessus à des travaux dont je n'ai pas, je pense, à vous réévoquer, une fois de plus, l'auteur.

La question est donc bien de savoir d'où ça vient , le sens.

Je me suis servi parce que c'était bien nécessaire, je me suis servi, pour introduire ce qu'il en est du discours analytique, je me suis servi sans scrupules du frayage dit linguistique et, pour tempérer des ardeurs qui, autour de moi, auraient pu s'éveiller trop tôt, vous faire retourner dans la "fange" ordinaire, j'ai rappelé que ne s'est soutenu quelque chose digne de ce titre "linguistique" comme science, que ne s'est soutenu quelque chose qui semble avoir la langue comme telle, voire la parole,comme objet, que ça ne s'est soutenu qu'à condition de se jurer entre soi, entre linguistes, de ne jamais, plus jamais - parce qu'on n'avait fait que ça pendant des siècles - plus jamais, même de loin, faire allusion à l'origine du langage. C'était,entre autres, un des mots d'ordre que j'avais donné à cette forme d'introduction qui s'est articulée de ma formule: "L'inconscient est structuré comme un langage".

Quand je dis que c'était pour éviter à mon audience le retour à une certaine "équivoque fangeuse" - c'est pas moi qui me sers de ce terme, c'est Freud lui-même, et nommément **justement** à propos des archétypes dits jungiens - ça n'est certainement pas pour lever maintenant cet interdit. Il n'est nullement question de spéculer sur quelque origine du langage, j'ai dit qu'il est question de formuler la <u>fonction</u> de la parole.

La fonction de la parole, il y a très longtemps que j'ai avancé ça, c'est d'être la seule forme d'action qui se pose comme vérité. Qu'est-ce que c'est, non pas que la parole , c'est une question superflue: non seulement je parle, vous parlez, et même "ça parle", comme je l'ai dit, ça va tout seul, c'est un fait, je dirai même que c'est l'origine de tous les faits parce que quoi que ce soit ne prend rang de fait que quand c'est dit, il faut dire que je n'ai pas dit "quand c'est parlé": il y a quelque chose de distinct entre parler et dire. Une parole qui fonde le fait, ça, c'est un dire, mais la parole fonctionne même quand elle ne fonde aucun fait : quand elle commande, quand elle prie, quand elle injurie, quand elle émet un voeu, elle ne fonde aucun fait.

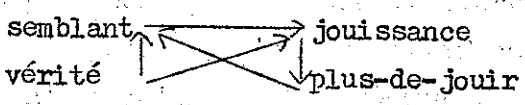
Nous pouvons aujourd'hui ici - c'est pas des choses que j'irais produire là-bas, à l'autre place où heureusement, je dis des choses plus sérieuses! - ici, parce que c'est impliqué dans ce sérieux que je développe toujours plus en pointe et en restant toujours à ladite pointe, comme à mon dernier séminaire - j'espère qu'il se fera qu'au prochain, il y aura moins de monde parce qu'il n'était pas rigolo - mais enfin ici on peut rigoler, c'est des amusements comiques.

Dans l'ordre de l'amusement comique, la parole, c'est pas pour rien que, dans les dessins animés, on vous la chiffre sur des banderoles, la parole c'est comme là où ça bande... rôle où pas...! C'est pas pour rien que ça instaure la dimension de la vérité, parce que la vérité, la vraie, la vraie vérité, la vérité telle qu'il se fait qu'on a commencé à l'entrevoir seulement avec le discours analytique, c'est ce que révèle ce discours à tout un chacun, qui simplement s'y engage d'une façon axante comme analysant, c'est que - excusez-moi de reprendre ce terme, mais puisque j'ai commencé, je ne l'abandonne pas - c'est que, là-bas, place du Panthéon, j'appelle Ⅎ de x - c'est que de bander, ça n'a aucun rapport avec le sexe, pas avec l'autre, en tout cas !

Bander - on est ici entre des murs - bander pour une femme - il faut tout de même appeler ça par son nom - ça veut dire lui donner la fonction Φ de x, ça veut dire : la prendre comme phallus. C'est pas rien, le phallus ! Je vous ai déjà expliqué, là-bas où c'est sérieux, je vous ai expiqué ce que ça fait, je vous ai dit que la signification du phallus, c'est le seul cas de génitif pleinement équilibré. Ca veut dire que le phallus, c'est ce que vous expliquait, ce matin - je dis ça pour ceux qui sont un peu avertis - c'est que ce que vous expliquait Jakobson : le phallus, c'est la signification, c'est ce par quoi le langage signifie, il n'y a qu'une seule Bedeutung, c'est le phallus.

Partons de cette hypothèse, ça nous expliquera très largement l'ensemble de la fonction de la parole, car elle n'est pas toujours appliquée à dénoter des faits - c'est tout ce qu'elle peut faire, on ne dénote pas des choses, on dénote des faits - mais c'est tout à fait par hasard, de temps en temps... la plupart du temps, elle supplée à ceci que la fonction phallique est justement ce qui fait qu'il n'y a chez l'homme que les relations que vous savez... mauvaises entre les sexes. Alors que partout ailleurs, au moins pour nous, ça semble aller... comme à la coule.

Alors c'est pour ça que dans mon petit... quadripode, dans mon petit quadripode, vous voyez au niveau de la vérité, deux choses, deux vecteurs qui divergent, ce qui exprime que la jouissance, qui est tout au bout de la branche de droite, c'est une jouissance certes phallique, mais qu'on ne peut dire jouissance sexuelle et que, pour que se maintienne quiconque de ces drôles d'animaux, ceux qui sont proie de la parole, il faut qu'il y ait ce pôle qui est corrélatif du pôle de la jouissance en tant qu'obstacle au rapport sexuel : c'est ce pôle que je désigne du semblant. C'est aussi clair pour un partenaire, enfin si nous osons, comme ça se fait tous les jours les épingler de



de leur sexe, il est éclatant que l'homme, comme la femme, ils font semblant chacun dans ce rôle. Quand il n'y a que cette histoire ..... mais l'important au moins quand il s'agit de la fonction de la parole, c'est que les pôles soient définis, celui du semblant et celui de la jouissance.

S'il y avait chez l'homme, ce que nous imaginons de façon purement gratuite qu'il y ait, une jouissance spécifiée de la polarité sexuelle, ça se saurait. Ca s'est peut-être su, des âges entiers s'en sont vantés, et après tout - nous avons de nombreux témoignages - malheureusement purement ésotériques - qu'il y a eu des temps où on croyait vraiment savoir comment tenir ça. Il y a eu un Van Gennep dont le livre m'a paru excellent, qui pique par-ci, par-là - enfin, il fait comme tout le monde, il pique plus près de ce qu'il a de la tradition écrite chinoise - dont le sujet est le savoir sexuel, ce qui n'est pas très étendu, je vous assure, ni non plus très éclairé! Mais enfin, regardez ça, si ça vous amuse: "La vie sexuelle dans la chine ancienne", je vous défie d'en tirer rien qui puisse vous servir dans ce que j'appellis, tout à l'heure, l'état actuel des pensées!

L'intérêt de ce que je pointe, ce n'est pas de dire que depuis toujours les choses en sont de même que le point où nous en sommes venus. Il y a peut-être eu, il y a peut-être encore même quelque part, mais, c'est curieux, c'est toujours dans des endroits où il faut vraiment sérieusement montrer patte blanche pour entrer, des endroits où il se passe entre l'homme et la femme cette conjonction harmonieuse qui les ferait être au septième ciel, mais c'est tout de même très curieux qu'on n'en entende jamais parler que du dehors.

Par contre, il est bien clair qu'à travers une des façons que j'ai enfin de définir que c'est plutôt avec grand Φ que chacun a rapport qu'avec l'autre, ça devient pleinement confirmé dès qu'on regarde ce qu'on appelle, d'un terme qui tombe si bien, comme ça, grâce à l'ambiguïté du latin ou du grec, qu'on appelle des "homos" -"ecce homo", comme je disais... - il est tout à fait certains que les homos, ça bande bien mieux et plus souvent, et plus ferme.

Ce qui est curieux, mais enfin c'est tout de même un fait auquel pour une personne qui, depuis un certain temps, a un peu entendu parler, ça ne fait pas de doute. Ne vous y trompez pas, quand même, il y a "homo" et "homo", hein! Je ne parle pas d'André Gide, il ne faut pas croire qu'André Gide était un homo!

Ca, ça nous introduit à la suite. Ne perdons pas la corde, il s'agit du sens. Pour que quelque chose ait du sens, dans l'état actuel des pensées, c'est triste à dire, mais il faut que ça se pose comme normal. C'est bien

pour ça qu'André Gide voulait que l'homosexualité fût normale; et, comme vous pouvez peut-être en avoir des échos, dans ce sens, il y a foule : en moins de deux, ça, ça va tomber sous la cloche du normal, à tel point qu'on aura de nouveaux clients en psychanalyse qui viendront nous dire : "Je viens vous trouver parce que je ne pédale pas normalement !". Ça va devenir un embouteillage !

Et l'analyse est partie de là. Si la notion de normal n'avait pas pris, à la suite des accidents de l'histoire, une pareille extension, elle n'aurait jamais vu le jour. Tous les patients, non seulement qu'a pris Freud, mais c'est très clair à le lire que c'est une condition : pour entrer en analyse, au début, le minimum, c'était d'avoir une bonne formation universitaire. C'est dit dans Freud en clair. Je dois le souligner, parce que le discours universitaire dont j'ai dit beaucoup de mal, et pour les meilleures raisons, mais quand même c'est lui qui abreuve le discours analytique.

Vous comprenez, vous ne pouvez plus vous imaginer - c'est pour vous faire imaginer quelque chose, si vous en êtes capables, mais qui sait ? ... à l'entraînement de ma voix... - vous pouvez même pas imaginer ce que c'était une zone du temps qu'on appelle, à cause de ça, "antique", où la δοχα - vous savez, la δοχα..., la célèbre δοχα dont on parle dans le Menon, mais non, mais non :!!! - il y avait de la δοχα qui n'était pas universitaire. Mais actuellement, il n'y a pas une δοχα , si futile, si boiteuse, cahin-caha, voire conne, soit-elle, qui ne soit rangée quelque part dans un enseignement universitaire ! Il n'y a pas d'exemple d'une opinion, aussi stupide soit-elle, qui ne soit repérée, voire, à l'occasion de ce qu'elle est repérée, d'être enseignée.

Ça, ça fausse tout ! Parce que, quand Platon, enfin, parle de δοχα comme de quelque chose dont il ne sait littéralement que faire, lui, philosophe, qui cherche à fonder une science, il s'aperçoit que la δοχα, il en rencontre à tous les coins de rue : il y en a de vraies. Naturellement, il n'est pas foutu de dire pourquoi, non plus qu'aucun philosophe, mais personne ne doute qu'elles soient vraies, parce que la vérité, ça s'impose. Cela faisait un contexte, mais complètement différent à quoi qui s'appelle philosophie, que la δοχα ne soit pas normée. Il n'y a pas trace du mot "norme" nulle part dans le discours antique. C'est nous qui avons inventé ça, et naturellement en allant chercher un nom grec rarissime !

Il faut quand même partir de là pour voir que le discours de l'analyste, c'est pas apparu par hasard. Il fallait qu'on en soit au dernier état d'extrême urgence pour que ça sorte. Bien entendu, puisque c'est un discours de l'analyste, ça prend, comme tous mes discours, les 4 que j'ai nommés, le sens du génitif objectif : le discours du Maître, c'est le discours sur le Maître, on l'a bien vu, à l'acmé de l'épopée philosophique, dans Hegel. Le discours de l'analyste, c'est la même chose : on parle de l'analyste, c'est lui l'objet a, comme je l'ai souvent souligné. Cela ne lui rend pas facile naturellement de bien saisir quelle est sa position. Mais d'un autre côté, elle est de tout repos, puisque c'est celle du semblant.

Alors, notre Gide, pour continuer la tresse - je prends le Gide, puis je le relaisserai, puis on le reprendra ensemble, et ainsi de suite - notre Gide là, parce qu'il est quand même exemplaire, il ne nous sort pas de notre petite affaire, bien loin de là ! Son affaire, c'est d'être désiré, comme nous trouvons ça couramment dans l'exploration analytique. Il y a des gens à qui ça a manqué dans leur petite enfance, d'être désiré. Cela les pousse à faire des trucs pour que ça leur arrive sur le tard. C'est très répandu. Mais il faut tout de même bien cliver les choses. Cela n'est pas sans rapport, pas du tout avec le discours. C'est pas de ces paroles comme il en sort un peu partout quand on est au Carnaval. Le discours et le désir, là, ça a le rapport le plus étroit. C'est même pour ça que je suis arrivé à isoler - enfin, du moins, je le pense - la fonction de l'objet a. C'est un point-clé dont on n'a pas encore beaucoup tiré parti, je dois dire, ça viendra tout doucement.

L'objet a, c'est ce par quoi l'être parlant, quand il est pris dans discours se détermine. Il ne sait pas du tout ce qui le détermine : c'est l'objet a, en quoi il est déterminé, il est déterminé comme sujet, c'est-à-dire qu'il est divisé comme sujet, il est la proie du désir. Ca a l'air de se passer au même endoit que les paroles subvertissantes, mais c'est pas du tout pareil, c'est tout à fait régulier, ça produit -c'est une production - ça produit mathématiquement - c'est le cas de le dire - cet objet a en tant que cause dudit désir.

C'est encore celui que j'ai appelé, comme vous le savez, l'objet métonymique : ce qui court tout au long de ce qui se déroule comme discours, discours plus ou moins cohérent, jusqu'à ce que ça bute et que toute l'affaire se termine en eau de boudin. Il n'en reste pas moins que c'est de là - et c'est

ça l'intérêt - que nous prenons l'idée de la cause. Nous croyons que dans la nature, il faut que tout ait une cause, sous prétexte que nous sommes causés par notre propre bla-bla-bla. Oui! Il y a tous les traits, chez André Gide, que les choses sont bien telles que je vous l'ai dit. C'est d'abord sa relation avec l'Autre suprême: il ne faut pas croire du tout, malgré tout ce qu'il a pu dire, que ça n'avait pas d'incidence, le grand Autre. Là où ça prend forme, le a , il en avait même une notion tout à fait spécifiée, c'est à savoir que le plaisir de ce grand Autre, c'était de déranger celui de tous les petits!... Moyennant quoi il pigeait très bien qu'il y avait là un point de tracas qui le sauvait évidemment du délaissement de son enfance. Toutes ses taquineries avec Dieu, c'était, enfin, quelque chose de fortement compensatoire pour quelqu'un qui avait si mal commencé. C'est pas son privilège.

J'avais commencé autrefois - je n'en ai fait qu'une leçon dans mes séminaires qu'on appelle - quelque chose sur le Nom du Père. Naturellement, j'ai commencé par le père même. Enfin, j'ai parlé pendant une heure, une heure et demie, de la jouissance de Dieu. Si j'ai dit que c'était un badinage... mystique, c'était pour ne plus jamais en parler. Il est certain que depuis qu'il n'y a qu'un Dieu, seul et unique, enfin, le Dieu qui a fait émerger une certaine ère historique, c'est justement celui-là, celui qui dérange le plaisir des autres. Il n'y a même que ça qui compte. Il y a bien les épicuriens, qui ont tout fait pour enseigner la méthode, pour ne pas se laisser déranger de chacun, ça a foiré. Il y en avait d'autres, qui s'appelaient les stoïciens et qui ont dit: "Mais il faut au contraire se rouler dans le plaisir divin". Mais, ça rate aussi, vous savez, ça ne joue qu'entre les deux. C'est la tracasserie qui compte. Avec ça, vous êtes tous dans votre aire naturelle. Vous ne jouissez pas, bien sûr, ça serait exagéré de le dire, d'autant plus que, de toute façon, c'est trop dangereux. Mais enfin, on ne peut pas dire que vous n'ayez pas du plaisir, hein! C'est même là-dessus qu'est fondé le processus primaire.

Tout ça nous remet au pied du mur: qu'est-ce que c'est que le sens? Eh bien, il vaut mieux repartir au niveau du désir. Le plaisir que l'autre vous fait, c'est courant, on appelle ça même, dans une zone plus noble, de "l'art" - L- apostrophe. C'est là qu'il faut attentivement considérer le mur, parce qu'il y a une zone du sens bien éclairée, bien éclairée par exemple par le nommé Léonard de Vinci, comme vous le savez, qui a laissé quelques manuscrits et menues babioles - pas tellement, il n'a pas peuplé les musées, mais il a dit de profondes vérités, il a dit de profondes vérités dont tout le monde devrait

toujours se souvenir - il a dit :"Regardez le mur"... comme moi, puis, depuis ce temps, il est devenu le Léonard des familles, on fait cadeau de ses manuscrits, il y a un ouvrage de luxe, même à moi, on m'en a donnée une paire, vous vous rendez compte, enfin. Mais ça ne veut pas dire que c'est pas lisible... Alors il vous explique: "Regardez bien le mur ..." comme ici, c'est un peu sale. Si c'était mieux entretenu, il y aurait des taches d'humidité et peut-être même des moisissures. Eh bien, si vous en croyez Léonard, s'il y a une tache de moisissure, c'est une très belle occasion pour la transformer en madone ou bien en athlète musculeux - ça, ça se prête encore mieux, parce que dans la moisissure, il y a toujours des ombres, des creux - c'est très important ça, s'apercevoir qu'il y a une classe des choses sur les murs, qui prête à la figure, à la création d'art, comme on dit. C'est le figuratif même ici, la tache question. Il faut tout de même savoir le rapport qu'il y a entre ça et quelque chose d'autre qui peut venir sur le mur, c'est à savoir les ravinements, non pas seulement de la parole - encore que ça arrive, c'est bien comme ça que ça commence toujours - mais du discours. Autrement dit, si c'est du même ordre, la moisissure sur le mur ou l'écriture. Ça devrait intéresser ici un certain nombre de personnes qui, je pense, il n'y pas très/longtemps - ça commence à vieillir - se sont beaucoup occupées d'écrire des choses, des lettres d'amour sur les murs. C'était un vachement beau temps. Il y en a qui ne s'en sont jamais consolés, du temps où on pouvait écrire sur les murs et où d'un truc dans Publicis, on déduisait que les murs avaient la parole. Comme si ça pouvait arriver! Je voudrais simplement faire remarquer qu'il vaudrait beaucoup mieux qu'il n'y ait jamais rien eu d'écrit sur les murs. Ce qui y est déjà écrit, il faudrait même l'en retirer. "Liberté - Egalité - Fraternité" par exemple, c'est indécent! "Défense de fumer", c'est pas possible, d'autant plus que tout le monde fume, il y a là une erreur de tactique. Je l'ai déjà dit/tout à l'heure pour la lettre d'(a)mur: tout ce qui s'écrit renforce le mur. C'est pas forcément une objection. Mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il ne faut pas croire que ça soit absolument nécessaire, mais ça sert quand même parce que si on n'avait jamais rien écrit sur un mur, quel qu'il soit, celui-là ou les autres, eh bien! c'est un fait, on n'aurait pas fait un pas dans le sens de ce qui peut-être est à regarder au-delà du mur.

Voyez-vous, il y a quelque chose où je serai amené un peu à vous parler cette année: c'est les rapports de la logique et de la mathématique. Au-delà du mur, pour vous le dire tout de suite, il n'y a, à notre connaissance, que ce Réel qui se signale justement de l'impossible, de l'impossible de l'atteindre au-delà du mur. Il n'en reste pas moins que c'est le réel. Comment est-ce qu'on a pu faire pour en avoir l'idée, il est certain que le langage y a servi pour un bout. C'est même pour ça que j'essaie de faire ce petit pont dont vous avez pu voir dans mes derniers séminaires l'amorce, à savoir comment est-ce que l'UN fait son entrée. C'est ce que j'ai exprimé déjà depuis 3 ans avec des symboles: le S1 et le S2. Le premier, je l'ai désigné, comme ça, pour que vous y entendiez un petit quelque chose, du signifiant-Maître et le second, du savoir.

Mais est-ce qu'il y aurait S1 s'il n'y avait pas S2 ? C'est un problème, parce qu'il faut qu'ils doient deux d'abord pour qu'il y ait S1. J'ai abordé la chose, là, au dernier séminaire, en vous montrant que de toutes façons, ils sont au moins deux même pour qu'un seul surgisse: zéro et un, comme on dit, ça fait deux. Mais ça, c'est au sens où l'on dit que c'est infranchissable. Néanmoins, ça se franchit quand on est logicien, comme je vous l'ai déjà indiqué à me référer à Frege. Mais enfin, il ne en vous est, bien sûr, pas moins apparu que c'était franchi d'un pied allègre et que je vous indiquais à ce moment - j'y reviendrai - qu'il y avait peut-être plus d'un petit pas. L'important n'est pas là.

Il est très clair que quelqu'un dont vous avez entendu, sans doute certains, parler pour la première fois ce matin, René Thom, qui est mathématicien, il n'est pas pour ceci que la logique, c'est-à-dire le discours qui se tient sur le mur, soit quelque chose qui suffise même à rendre compte du nombre, premier pas de la mathématique. Par contre, il lui semble pouvoir rendre compte, non seulement de ce qui se trace sur le mur - ça n'est rien d'autre que la vie même, ça commence à la moisissure, comme vous savez - rendre compte par le nombre, l'algèbre, les fonctions, la topologie, rendre compte de tout ce qui se passe dans le champ de la vie. J'y reviendrai. Je vous expliquerai que le fait qu'il retrouve, dans telle fonction mathématique, le tracé même de ces courbes que fait la prime moisissure avant de s'élever jusqu'à l'homme, que ce fait le pousse jusqu'à cette extrapolation de penser que la topologie peut fournir une typologie des langues naturelles. Je ne

sais pas si la question est actuellement tranchable. J'essaierai de vous donner une idée d'où est son incidence actuelle, rien de plus.

Ce que je peux dire, c'est qu'en tout cas, le clivage du mur, le fait qu'il y ait quelque chose d'installé devant, que j'ai appelé parole et langage, et que c'est d'un autre côté que ça travaille, peut-être mathématiquement, il est bien certain que nous ne pouvons pas en avoir d'autre idée. Que la science repose, non, comme on le dit, sur la quantité, mais sur le nombre, la fonction et la topologie, c'est ce qui ne fait pas de doute. Un discours qui s'appelle la Science, a trouvé le moyen de se construire derrière le mur. Seulement ce que je crois devoir nettement formuler et ce en quoi je crois être d'accord avec tout ce qu'il y a de plus sérieux dans la construction scientifique, c'est qu'il est strictement impossible de donner à quoi que ce soit qui s'articule en termes algébriques ou topologiques, l'ombre d'un sens. Il y a du sens pour ceux qui, devant le mur, se complaisent de taches de moisissure qui se trouvent si propices à être transformées en madone ou en dos d'athlète. Mais il est évident que nous ne pouvons pas nous contenter, enfin, de ces sens confusionnels. Cela ne sert, en fin de compte, qu'à retentir sur la lyre du désir, sur l'érotisme, pour appeler les choses par leur nom.

Mais devant le mur, il se passe d'autres choses, et c'est ce que j'appelle des discours. Il y en a eu d'autres que ces miens quatre, que j'ai énumérés et qui ne se spécifient d'ailleurs qu'à devoir vous faire percevoir tout de suite qu'ils se spécifient comme tels comme n'étant que quatre. Il est bien sûr qu'il y en a eu d'autres dont nous ne connaissons plus rien que ce qui se converge dans ceux-là qui sont les quatre qui nous restent, ceux qui s'articulent de la ronde du petit a, du S1 et du S2 et même du sujet - qui paye les pots cassés - et qui, de cette ronde, à se déplacer selon ces 4 sommets à la suite, nous ont permis de détacher quelque chose pour nous repérer. C'est quelque chose qui nous donne l'état actuel de ce qui, de lien social, se fonde du discours, c'est-à-dire quelque chose où, quelque place qu'on y occupe, du maître, de l'esclave, du produit ou de ce qui supporte toute l'affaire, quelque soit la place qu'on y occupe, on n'y entrave jamais que pouic.

Le sens, d'où surgit-il ? C'est en ça qu'il est très important d'avoir fait ce clivage, maladroit sans doute, qu'a fait Saussure - comme le rappelait ce matin Jakobson - du signifiant et du signifié, chose d'ailleurs qu'il héritait - c'est pas pour rien - des stoïciens dont tout à l'heure, je vous ai dit la position bien particulière dans ces sortes de

manipulations. Ce qu'il y a d'important, bien sûr, c'est pas que le signifiant et le signifié s'unissent et que ce soit le signifié qui nous permette de distinguer ce qu'il y a de spécifique dans le signifiant, bien au contraire, c'est que le signifié d'un signifiant, ce que j'articule des petites lettres que je vous ai dit tout à l'heure, le signifié d'un signifiant, là où on accroche quelque chose qui peut ressembler à un sens, ça vient toujours de la place que le même signifiant occupe dans un autre discours. C'est bien ça qui leur est, à tous, monté à la tête quand le discours analytique s'est introduit; il leur a semblé qu'ils comprenaient tout!... Les pauvres! Heureusement que, grâce à mes soins, ce n'est pas votre cas. Si vous compreniez ce que je raconte ailleurs, là où je suis sérieux, vous n'en croiriez pas vos oreilles. C'est même pour ça que vous n'en croyez pas vos oreilles. C'est parce qu'en réalité, vous le comprenez, mais enfin, vous vous tenez à distance; et c'est bien compréhensible puisque, dans la grande majorité, le discours analytique ne vous a pas encore attrapé. Ca viendra malheureusement, car il a de plus en plus d'importance.

Je voudrais quand même dire quelque chose sur le savoir de l'analyste, à condition que ne vous ne vous en teniez pas là. Si mon ami René Thom arrive si aisément à trouver par des coupes de surfaces mathématiques compliquées, quelque chose comme un dessin, une zébrure, enfin, quelque chose qu'il appelle aussi bien une pointe, une écaille, une fronce, un pli, et à en faire un usage véritablement captivant, si, en d'autres termes, il y a entre telle tranche d'une chose qui n'existe qu'à ce qu'on puisse écrire: "existe $\exists x$. Fx qui satisfait à la fonction F de x", oui, s'il fait ça avec tellement d'aisance, il n'en reste pas moins que, tant que ça n'aura pas rendu raison d'une façon exhaustive de ce avec quoi, malgré tout, il est bien forcé de vous l'expliquer, à savoir le langage commun et la grammaire autour, il restera là une zone que j'appelle "zone du discours" et qui est celle sur laquelle l'analytique des discours jette un vif jour.

Qu'est-ce qui là-dessus peut se transmettre d'un savoir ? Enfin, il faut choisir! Ce sont les nombres qui savent, qui savent parce qu'ils ont fait, ils ont fait s'émouvoir cette matière organisée en un point, bien sûr, immémorial, et qui continuent de savoir ce qu'ils font. Il y a une chose bien certaine, c'est que c'est de la façon la plus abusive que nous mettons là-dedans un sens, que toute idée d'évolution, de perfectionnement, alors

que dans la chaîne animale supppsée, nous ne voyons absolument rien qui atteste tout de même cette adaptation soi-disant continue, à tel point qu'il a bien fallu tout de même qu'on y renonce et qu'on dise qu'après tout, ceux qui passent, alors là, ce sont ceux qui ont pu passer. On appelle ça, la sélection naturelle. Ca veut strictement rien dire. Ca a comme ça un petit sens emprunté à un discours de pirate, et puis pourquoi pas celui-là ou un autre ? La chose la plus claire qui nous apparaît, c'est qu'un être vivant ne sait pas toujours très bien quoi faire d'un de ses organes. Et après tout, c'est peut-être un cas particulier de la mise en évidence, par le discours analytique, du côté embarrassant que ça a, le phallus.

Qu'il y ait un corrélat entre ça, comme je l'ai souligné, au début de ce discours, un corrélat entre ça et ce qui se fomente de la parole, nous ne pouvons rien en dire de plus. Que, au point où nous en sommes de l'état actuel des pensées - ça fait la 6ème fois que je viens d'employer cette formule, il est bien clait que ça n'a pas l'air de tracasser personne, c'est pourtant bien quelque chose qui vaudrait qu'on y revienne parce que, l'état actuel des pensées, j'en fais un meuble, c'est pourtant vrai, hein ? C'est pas un idéalisme de dire que les pensées sont aussi strictement déterminées que le dernier gadjet. En tout cas dans l'état actuel des pensées, on a le discours analytique qui, quand on veut bien l'entendre pour ce qu'il est, se montre lié à une curieuse adaption, parce qu'enfin, si c'est vrai, cette histoire de castration, ça veut dire que chez l'homme, la castration, c'est le moyen d'adaptation à la survie. C'est impensable, mais c'est vrai. Tout cela n'est peut-être qu'un artifice, un artefact de discours. Que ce discours, si savant à compléter les autres, que ce discours se soutienne, c'est peut-être seulement une phase historique. La vie sexuelle de la Chine ancienne va peut-être refleurir, elle aura un certain nombre de jolies sales ruines à engloutir avant que ça se passe...

Mais pour l'instant, qu'est-ce que ça veut dire, ce sens que nous apportons ?

Ce sens, en fin de compte, est énigme, et justement parce qu'il est sens. Il y a quelque part, dans la seconde édition d'un volume de ce volume là que j'ai laissé, dans un temps, sortir, qui s'appelle "Ecrits", il y a un petit ajout qui s'appelle: "La métaphore du sujet". J'ai joué longtemps sur la formule dont se régalait mon cher ami Perelman, "un océan de fausse science". On n'est jamais bien sûr - et je vous conseille de partir de là -

de ce que j'ai derrière la tête, quand je m'amuse justement! "Un océan de fausse science", c'est peut-être le savoir de l'analyste, pourquoi pas ? Pourquoi pas, justement si justement c'est seulement de sa perspective que se décante ceci que la science n'a pas de sens, mais qu'aucun sens de discours, ne se soutenir que d'un autre, n'est que sens partiel.

Si la vérité ne peut jamais que se mi-dire, c'est là le noyau, c'est là l'essentiel du savoir de l'analyste, c'est qu'à cette place là que j'ai appelée tétrapode ou quadripède à la place de la vérité se tient S2, le savoir. C'est un savoir lui-même qui est donc toujours à mettre en question. De l'analyse, il y a une chose par contre à prévaloir: c'est qu'il y a un savoir qui se tire du sujet lui-même; à la place pôle de la jouissance, le discours analytique met $. C'est dans le trébuchement, dans l'action ratée, dans le rêve, dans le travail de l'analysant que résulte ce savoir, ce savoir qui, lui, n'est pas supposé, il est savoir, savoir caduque, rogaton de savoir, surrogaton de savoir: c'est cela l'inconscient. Ce savoir-là, c'est ce que j'assume, je définis pour ne pouvoir se poser, trait nouveau dans l'émergence, que de la jouissance du sujet.

---

ooo

LACAN

LE SAVOIR DU PSYCHANALYSTE

3 Mars 1972

2?

V

Je m'excuse, c'est la première fois que je suis en retard, je vous avertis : je suis malade. Vous êtes là, j'y suis aussi, c'est bien pour vous. Je veux dire par là que je me sens anormalement bien sous l'influence d'une petite température et de quelques drogues, de sorte que, si jamais, tout d'un coup cette situation changeait, j'espère que ceux qui m'entendent depuis longtemps expliqueront aux nouveaux que c'est la première fois que ça m'arrive.

Alors je vais essayer, ce soir, donc d'être au niveau de ce que vous attendez, ce que vous attendez ici où j'ai dit ~~que je m'amuse~~. Ca n'est pas absolument forcé que ça reste toujours du même ton. Vous voudrez bien m'excuser, ça ne sera certainement pas dû à mon état anormal. Ca sera bien selon la ligne de ce que j'ai, ce soir, l'intention de vous dire.

Ailleurs évidemment je ne ménage guère mon auditoire. Si quelques-uns qui sont là - j'en aperçois quelques-uns - se souviennent de ce dont j'ai parlé la dernière fois, j'ai parlé en somme de cette chose que j'ai résumée dans le noeud borroméen, je veux dire une chaîne de trois, et tels qu'à détacher un des anneaux de cette chaîne, les deux autres ne peuvent plus un seul instant tenir ensemble. De quoi ça relève ? Je suis bien forcé de vous l'expliquer, puisqu'après tout je ne suis pas sûr que, donné tout simple, tout brut comme ça, ça se suffise pour tous.

Ca veut dire une question concernant ce qui est la condition du discours de l'inconscient, ça veut dire une question posée à ce qu'est le langage. En effet, c'est là une question qui n'est pas tranchée. Le langage doit-il être abordé dans sa grammaire, auquel cas - c'est certain - il relève d'une topologie...

X : - Qu'est-ce que c'est une topologie ?

LACAN : - Ah ! Qu'est-ce que c'est qu'une topologie ? Comme cette personne

est gentille ! Une topologie, c'est une chose qui a une définition mathématique. La topologie, c'est ceci qui s'aborde d'abord par des rapports non métriques, par des rapports déformables. C'est à proprement parler le cas de ces sortes de cercles souples qui constituaient mon :

JE TE DEMANDE DE ME REFUSER CE QUE JE T'OFFRE

Chacun est une chose fermée souple et qui ne tient qu'à être enchaînée aux autres. Rien ne se soutient tout seul. Cette topologie, du fait de son insertion mathématique, est liée à des rapports - justement c'est ce que srvait à démontrer mon dernier séminaire - elle est liée à des rapports de pure signifiance, c'est-à-dire que c'est en tant que ces trois termes sont trois que nous voyons que de la présence du troisième, s'établit entre les deux autres une relation. C'est cela que veut dire le noeud borroméen.

Il y a une autre façon d'aborder le langage et, bien sûr, la chose est actuelle, elle est actuelle pour le fait que quelqu'un que j'ai nommé - il se trouve que je l'ai nommé juste après que l'eût fait Jakobson, mais que, comme il arrive, je l'avais connu juste avant - c'est à savoir un nommé René Thom, et ce quelqu'un tente en somme, certainement non sans en avoir déjà frayé certaines voies, à aborder la question du langage sous le biais sémantique, c'est-à-dire non pas de la combinaison signifiante en tant que la mathématique pure peut nous aider à la concevoir comme telle, mais sous l'angle sémantique, c'est-à-dire non sans recourir aussi à la mathématique, à trouver dans certaines courbes, ajouterais-je, certaines formes, ajouterais-je, qui se déduisent de ces courbes, quelque chose qui nous permettrait de concevoir le langage comme, dirais-je, quelque chose comme l'écho des phénomènes physiques. C'est à partir, par exemple, dans ce qui est purement et simplement communication de phénomènes de résonnance que seraient élaborées des courbes qui, pour valoir dans un certain nombre de relations fondamentales, se trouveraient secondairement se rassembler, s'homogénéiser, si l'on peut dire, être prises dans une même parenthèse d'où résulteraient les diverses fonctions grammaticales. Il me semble qu'il y a déjà un obstacle à concevoir les choses ainsi : c'est qu'on est forcé de mettre sous le même terme "verbe" des types d'action fort différentes. Pourquoi le langage aurait-il en quelque sorte rassemblé dans une même catégorie des fonctions qui ne peuvent se concevoir d'origine que sous des modes d'émergence très différents ? Néanmoins la question reste en suspens.

Il est certain qu'il y aurait quelque chose d'infiniment satisfaisant à considérer que le langage est en quelque sorte modelé sur les fonctions supposées être de la réalité physique, même si cette réalité n'est abordable que par le biais d'une fonctionnalisation mathématique.

Ce que je suis, pour moi, en train, pour vous, d'avancer, c'est quelque chose qui foncièrement s'attache à l'origine purement topologique du langage. Cette origine topologique, je crois pouvoir en rendre compte à partir de ceci qu'elle est liée essentiellement à quelque chose qui arrive sous le biais, chez l'être parlant, de la sexualité. L'être parlant est-il parlant à cause de ce quelque chose qui est arrivé à la sexualité ou quelque chose est-il arrivé à la sexualité parce qu'il est l'être parlant, c'est une affaire où je m'abstiens de trancher, vous en laissant le soin.

Le schème fondamental de ce dont il s'agit et que, ce soir, je vais tenter de pousser devant vous un peu plus avant est ceci : la fonction dite "**sexualité**" est définie, autant que nous en sachions quelque chose - nous en savons quand même un bout, ne serait-ce que par expérience - de ceci que les sexes sont deux, quoi qu'en pense un auteur célèbre, qui, je dois dire, dans son temps, avant qu'elle eût pondu ce livre qui s'appelle "Le deuxième sexe", avait cru, en raison de je ne sais quelle orientation - car, à la vérité, je n'avais encore commencé de rien enseigner - avait cru devoir en référer à moi avant de pondre "Le deuxième sexe". Elle m'appela au téléphone pour me dire qu'assurément elle avait besoin de mes conseils pour l'éclairer sur ce qui devait être l'affluent psychanalytique à son ouvrage. Comme je lui faisais remarquer qu'il faudrait bien au moins - c'est un minimum, puisque je parle depuis 20 ans et ce n'est pas par hasard - qu'il faudrait bien 5 ou 6 mois pour que je lui débrouille la question, elle me fit observer qu'il n'était pas question , bien sûr, qu'un livre qui était déjà en cours d'exécution attendît si longtemps, les lois de la production littéraire étant telles qu'il lui semblait exclu d'avoir avec moi plus de 3 ou 4 entretiens. A la suite de quoi, je déclinais cet honneur.

Le fondement de ce que je suis, depuis un moment, en train de sortir pour vous, très récisément depuis l'année dernière, est très précisément ceci qu'il n'y a pas de deuxième sexe : il n'y a pas de deuxième sexe à partir du moment où entre en fonction le langage. Ou pour dire les choses autrement concernant ce qu'on appelle l'hétérosexualité, c'est très précisément en ceci : c'est que le mot ἕτερος, qui est le terme qui sert à dire "autre" en grec, est très précisément dans cette position

$\exists x . \overline{\Phi} x$ $\quad$ $\overline{\exists x} . \overline{\Phi} x$

$\forall x . \overline{\Phi} x$ $\quad$ $\overline{\forall x} . \Phi x$

pour le rapport que chez l'être parlant on appelle sexuel, de se vider en tant qu'être et c'est précisément ce vide qu'il offre à la parole que j'appelle le lieu de l'Autre, à savoir ce où s'inscrivent les effets de ladite parole. Je ne vais pas nourrir ce que je dis - parce qu'après tout ça nous retarderait ici - de quelques références étymologiques, comment ἕτερος se dit dans certain dialecte grec que je vous épargnerais même de vous nommer, ἄτερος, comment cet ἕτερος se rallie à δεύτερος et très précisément marque que ce δεύτερος, dans l'occasion, est, si je puis dire, élidé.

Il est clair que ceci peut paraître surprenant, comme il est évident que depuis des temps - car je ne sache pas qu'il y ait un repère d'un temps où elle aurait été formulée - une telle formule est très précidément ce qui est ignoré. Je prétends néanmoins et je vous soutiens - c'est ce que vous voyez au tableau - que c'est là ce qu'apporte l'expérience psychanalytique. Pour ceci, rappelons sur quoi repose ce que nous pouvons avoir de la conception, non pas de l'hétérosexualité - puisqu'elle est en somme fort bien nommée, si vous suivez ce que je viens d'avancer à l'instant - mais de la bisexualité.

Au point où nous en sommes de nos énoncés concernant ladite sexualité, qu'avons-nous ? Ce à quoi nous nous référons - et ne croyez pas que ça aille de soi - ce à quoi nous nous référons, c'est au modèle supposé animal. Il y a donc du rapport entre les sexes et l'image animale de la copulation, qui nous semble pour nous un modèle suffisant de ce qu'il en est du rapport et, du même coup, que ce qu'il est sexuel, est considéré comme besoin. Ce n'est pas là - loin de là, croyez-le - ce qui a été de toujours. Je n'ai pas besoin de rappeler ce que veut dire "connaître" au sens biblique du mot. Depuis toujours le rapport du νοῦς à quelque chose qui en subirait l'empreinte passive, qu'on appelle diversement, mais assurément dont la dénomination grecque la plus usuelle est celle de la ὕλη, depuis toujours le mode de relation qui s'engendre de l'esprit a été considéré comme modelant non pas du tout simplement la relation animale, mais le mode fondamental d'être de ce qu'on tenait pour être le monde. Les chinois depuis longtemps font appel à deux essences fondamentales qui sont respectivement l'essence féminine qu'ils appellent le Yin pour l'opposer au Yang qu'il se trouve que j'ai écrit - pas par hasard sans doute - au-dessous.

S'il y avait un rapport articulable sur le plan sexuel, s'il y avait un rapport articulable chez l'être parlant, devrait-il s'énoncer - c'est là la question - de tous ceux d'un même sexe à tous ceux de l'autre

C'est évidemment l'idée que nous suggère, au point où nous en sommes la référence à ce que j'ai appelé le modèle animal : aptitude de chacun d'un côté à valoir pour tous les autres de l'autre. Vous voyez donc que l'énoncé se promulgue selon la forme, la forme sémantique significative, de l'Universelle. A remplacer, dans ce que j'ai dit "chacun" par "quiconque" ou par "n'importe qui" - n'importe qui d'un de ces côtés - nous serions tout à fait dans l'ordre de ce que suggère ce qui s'appellerait - reconnaissez dans ce conditionnel quelque chose à quoi fait écho mon "Discours qui ne SERAIT pas du semblant" - eh bien, à remplacer "chacun" par "quiconque", vous seriez bien dans cette indétermination de ce qu'il est choisi dans chaque "tous" pour répondre à tous les autres.

Le "chacun" que j'ai employé d'abord a tout de même cet effet de vous rappeler qu'après tout, si j'ose dire, le rapport effectif n'est pas sans évoquer l'horizon du "un à un", de l'"à chacun sa chacune". Ceci, correspondance bi-univoque, fait écho à ce que nous savons qu'il est essentiel à présentifier le nombre. Remarquons ceci, c'est que nous ne pouvons dès l'abord éliminer l'existence de ces deux dimensions et qu'on peut même dire que le modèle animal est justement ce qui suggère le fantasme "animique". Si nous n'avions pas ce modèle animal, même si le choix est de rencontre, l'accouplement bi-univoque est ce qui nous en apparaît, à savoir qu'il y a deux animaux qui copulent ensemble, eh bien, nous n'aurions pas cette dimension essentielle qui est très précisément que la rencontre est unique. Ce n'est pas hasard si je dis que c'est de là, de là seulement, que se fomente le modèle animique : appelons ça la rencontre d'âme à âme. Celui qui sait la condition de l'être parlant n'a en tout cas pas à s'étonner que la rencontre, à partir de ce fondement, sera justement à répéter en tant qu'unique. Il n'y a là besoin de faire entrer en jeu aucune dimension de vertu. C'est la nécessité même de ce qui, chez l'être parlant, se produit d'unique : c'est qu'il se répète. C'est bien en quoi ce n'est que du modèle animal que se soutient et se fomente le fantasme que j'ai appelé "animique", c'est- à-dire que c'est un fantasme qui est là pour dire :"le langage n'existe pas", ce qui n'est évidemment pas sans intérêt dans le champ analytique.

Ce qui nous donne l'illusion du rapport sexuel chez l'être parlant, c'est tout ce qui matérialise l'Universel dans un comportement qui est effectivement de troupe dans les rapports entre les sexes. J'ai

déjà souligné que dans la quête ou la chasse, comme vous voudrez, sexuelle, les garçons s'encouragent et que, pour les filles, elles se aiment à se relever, tant cela les avantage. C'est une remarque que éthologique que j'ai faite, quant à moi, mais qui ne tranche rien, car il suffit de réfléchir pour y voir un virage assez équivoque pour qu'il ne puisse pas se soutenir longtemps. Pour être ici plus insistant et m'en tenir au niveau de l'expérience la plus rase - je veux dire "à ras de terre" - l'expérience analytique, je vous rappellerai que l'Imaginaire qui est ce que nous reconstituons dans le modèle animal - que nous reconstituons à notre idée, bien sûr, car il est clair que nous ne pouvons le reconstruire que par l'observation - mais l'Imaginaire, par contre, nous en avons une expérience, une expérience qui n'est pas aisée, mais que la psychanalyse nous a permis d'étendre et, pour dire les choses crûment, il ne me sera pas difficile de me faire entendre que si j'avance - je vais appeler ça crûment tout de suite, c'est cruel qu'il faut dire - eh bien, mon Dieu, qu'en toute rencontre sexuelle, s'il y a quelque chose que la psychanalyse permet d'avancer, c'est bien je ne sais quel profil d'autre présence pour lequel le terme vulgaire de "partouze" n'est pas absolument exclu. Cette référence en elle-même n'a rien de décisif, puisqu'après tout on pourrait prendre l'air sérieux et dire que c'est justement là le stigmate de l'anomalie, comme si la normale - en deux mots - était situable quelque part. Il est certain qu'à avancer ce terme, celui que je viens d'épingler ce nom de vulgaire, je n'ai certainement pas cherché à faire vibrer chez vous la lyre érotique et que si simplement ça a une petite valeur d'éveil, que ça vous donne au moins cette dimension, non pas cel qui peut ici faire écho d'Eros, mais simplement la dimension pure du réveil. Je ne suis certes pas là pour vous amuser dans cette corde !

Tâchons maintenant de frayer ce qu'il en est de la parenté de l'Universelle avec notre affaire, à savoir l'énoncé par quoi les objets devraient se répartir en deux "tous" d'équivalence opposée. Je viens de vous faire sentir qu'il n'y a nullement lieu d'exiger l'équinuméricité des individus et j'ajouterai que j'ai cru soutenir ce que j'avais à avancer simplement de la bi-univocité de l'accouplement. Ce sont ce qui serait, si c'était possible, deux Universelles définies donc par le seul établissement de la possibilité d'un rapport de l'un à l'autre ou de l'autre à l'un. Ledit rapport n'a absolument rien à faire avec ce qu'on appelle couramment des rapports sexuels. On a des tas de rapport à ces rapports. Et sur ces rapports, on a aussi quelques petits

rapports : ça occupe notre vie terestre... Au niveau où je le place, il s'agit de fonder ce rapports dans des universelles : comment l'universelle "Homme" se rapporte à l'universelle "Femme" ? C'est là la question qui s'impose à nous du fait que le langage très précisément exige que ce soit par là qu'il soit fondé. S'il n'y avait pas de langage, eh bien, il n'y aurait pas non plus de question. Nous n'aurions pas à faire entrer en jeu l'universel.

Ce rapport, pour préciser, rendre l'Autre absolument étranger à ce qui pourrait être ici purement et simplement secondant, est ce qui peut-être, ce soir, me forcera d'accentuer le A dont je marque cet Autre comme vide, de quelque chose de supplémentaire, un "H", le "Hautre" qui ne serait pas une si mauvaise manière de faire entendre la dimension de "Hun" qui peut ici entrer en jeu, soit de nous apercevoir que, par exemple, tout ce que nous avons d'élucubrations philosophiques n'était pas par hasard sorti d'un nommé Socrate manifestement hystérique, je veux dire cliniquement. Enfin nous avons le rapport de ses manifestations d'ordre cataleptique. Le nommé Socrate, s'il a pu soutenir un discours dont il n'est pas pour rien qu'il est à l'origine du discours de la science, c'est très précisément pour avoir fait venir, comme je le définis, à la place du semblant, le sujet. Et ceci, il l'a pu très précisément en raison de cette dimension qui, pour lui, présentifiait le "Hautre" comme tel, à savoir cette haine de sa femme, pour l'appeler par son nom : cette personne, c'était sa femme au point qu'elle "s'affemmait" à tel point que, lui, il a fallu au moment de sa mort qu'il la prie poliment de se retirer pour laisser à ladite, ladite mort, toute sa signification politique. C'est simplement une dimension d'indication concernant le point où gît la question que nous sommes en train de soulever.

J'ai dit que, si nous pouvons dire qu'il n'y a pas de rapport sexuel, ce n'est assurément pas en toute innocence, C'est parce que l'expérience, à savoir un mode de discours qui n'est point absolument celui de l'Hystérique, mais celui que j'ai inscrit sous une répartition quadripodique comme étant le discours analytique et que ce qui ressort de ce discours, c'est la dimension jamais jusqu'à présent évoquée de la fonction phallique, c'est à savoir que ce quelque chose par quoi ce n'est pas du rapport sexuel que se caractérise au moins l'un des deux termes et très précisément celui auquel s'attache ici ce mot, l'Hun, non pas que sa position d'Hun serait réductible à ce quelque chose qu'on appelle du terme "mâle", soit, dans la terminologie chinoise, l'essence du Yang, c'est très précisément au contraire

en raison de ce qui après tout mérite d'être rappelé pour accentuer le sens, le sens voilé parce qu'il nous vient de loin, du terme d'organe, c'est justement ce qui n'est organe, pour accentuer les choses, que comme un ustensile. C'est autour de l'ustensile que l'expérience analytique nous incite à voir tourner tout ce qui s'énonce du rapport sexuel. Ceci est une nouveauté, je veux dire, répond à l'émergence d'un discours qui assurément n'était jamais venu encore au jour, et qui ne saurait se concevoir sans la préalable émergence du discours de la science en tant qu'il est insertion du langage sur le réel mathématique.

J'ai dit que ce qui stigmatise ce rapport d'être dans le langage profondément subverti est très précisément ceci qu'il n'y a plus moyen, comme ça s'est fait pourtant, mais dans une dimension qui me paraît être de mirage, il ne peut plus s'écrire en termes d'essence mâle et femelle. Que c'est de "ne pouvoir s'écrire", qu'est-ce que ça veut dire, puisqu'après tout ça s'est déjà écrit. Si je repou e cette ancienne écriture au nom du discours analytique, vous pourriez m'objecter une objection bien plus valable : que je l'écris, moi aussi, puisqu'aussi bien - c'est ce que je viens de remontrer une fois de plus au tableau - c'est quelque chose qui prétend supporter d'une écriture quoi ? Le réseau de l'affaire sexuelle.

Néanmoins cette écriture ne s'autorise, ne prend sa forme que d'une écriture très spécifiée, à savoir ce qu'a permis d'introduire dans la logique l'irruption précisément de ce qu'on me demandait tout à l'heure, à savoir une topologie mathématique. Ce n'est qu'à partir de l'existence de la formulation de cette topologie que nous avons pu, de toute proposition, imaginer que nous fassions fonction propotionnelle, c'est-à-dire quelque chose qui se spécifie de la place vide qu'on y laisse et en fonction de laquelle se détermine l'argument.

Ici, je veux vous faire remarquer que très précisément ce que j'emprunte, à l'occasion, à l'inscription mathématique, en tant qu'elle se substitue aux premières formes, je ne dis pas formalisations, aux formes ébauchées par Aristote dans un style logistique, que donc cette inscription sous le terme fonction-argument pourra, semble-il, nous offrir un terme aisé à spécifier l'opposition sexuelle. Qu'y

faudrait-il ? Il y suffirait que les fonctions respectives du mâle et de la femelle se distinguassent très précisément comme le Yin et le Yang. C'est très précisément de ce que la fonction est unique, qu'il s'agit toujours de Φ de x, que s'engendre, comme vous le savez - comme il n'est pas possible, du seul fait que vous soyez ici, que vous n'en ayez pas au moins une petite idée - que s'engendre la difficulté et la complication.

Φ de x affirme qu'il est vrai - c'est le sens qu'a le terme de fonction - qu'il est vrai que ce qui se rapporte à l'exercice, au registre de l'acte sexuel, relève de la fonction phallique. C'est très précisément en tant qu'il s'agit de fonction phallique, de quelque côté que nous regardions, je veux dire d'un côté ou de l'autre, que quelque chose nous sollicite de demander alors en quoi les deux partenaires diffèrent et c'est très précisément ce qu'inscrivent les formules que j'ai mises au tableau.

S'il s'avère que, du fait de dominer également les deux partenaires, la fonction phallique ne les fait pas différents, il n'en reste pas moins que c'est d'abord ailleurs que nous devons chercher la différence. Et c'est en quoi ces formules, celles inscrites au tableau, méritent d'être interrogées sur les deux versants, le versant de gauche s'opposant au versant de droite, le niveau supérieur s'opposant au niveau inférieur, qu'est-ce que cela veut dire ? Ce que ça veut dire mérite d'être ausculté, si je puis dire, c'est à savoir d'être interrogé je dirais d'abord sur ce en quoi elles peuvent faire montre d'un certain abus

$$\exists x \cdot \overline{\Phi x} \qquad \overline{\exists x} \cdot \overline{\Phi x}$$

$$\forall x \cdot \Phi x \qquad \overline{\forall x} \cdot \Phi x$$

Il est clair que ce n'est pas parce que j'ai usé d'une formulation faite de l'irruption des mathématiques dans la logique, que je m'en sers tout à fait de la même façon. Et mes premières remarques vont consister à montrer qu'en effet la façon dont j'en use est telle qu'elle n'est aucunement traductible en termes de logique des propositions. Je veux dire que le mode sous lequel la variable, ce qu'on appelle la variable, à savoir ce qui fait place à l'argument, est quelque chose qui est ici tout à fait spécifié par la forme quadruple sous laquelle la relation de l'argument à la fonction est posée.

Pour simplement introduire ce dont il s'agit, je vous rappellerai qu'en logique des propositions, nous avons, de premier plan - il

y en a d'autres - les quatre relations fondamentales qui en quelque sorte sont le fondement de la logique des propositions, qui sont respectivement la négation, la conjonction, la disjonction et l'implication. Il y en a d'autres, mais ce sont les premières et toutes les autres s'y ramènent. J'avance que la façon dont se trouvent écrites nos positions d'argument et de fonction est telle que la relation dite de négation par quoi ce qui est posé comme vérité ne saurait se nier que par le mot "faux", eh bien, très précisément ceci ici est insoutenable. Car vous pouvez voir qu'au niveau, quel qu'il soit, je veux dire le niveau inférieur et le niveau supérieur, l'énoncé de la fonction, à savoir qu'elle est phallique, l'énoncé de la fonction est posé, soit comme vérité, soit précisément comme à écarter, puisqu'après tout la vraie vérité, ça serait justement ce qui ne s'écrit pas, ce qui ici ne peut s'écrire que sous la forme qui conteste la fonction phallique, à savoir : "Il n'est pas vrai que la fonction phallique soit ce qui fonde le rapport sexuel" et dans les deux cas, à ces deux niveaux qui sont comme tels indépendants, dont il ne s'agit pas du tout de faire de l'un la négation de l'autre, mais au contraire de l'un l'obstacle à l'autre, par contre, ce que vous voyez se répartir, c'est justement un "Il existe" et un "Il n'existe pas", c'est un "Tout" d'un côté, "Tout x", à savoir le domaine de ce qui est là ce qui se définit par la fonction phallique, et la différence de la position de l'argument dans la fonction phallique, c'est très précisément que ce n'est "Pas toute" femme qui s'y inscrit, vous voyez bien que, loin que l'un s'oppose à l'autre comme sa négation, c'est tout au contraire de leur subsistance, ici très précisément comme niée, qu'il y a un x qui peut se soutenir dans cet au-delà de la fonction phallique, et de l'autre côté, il n'y en a pas pour la simple raison qu'une femme ne saurait être châtrée pour les meilleures raisons. C'est un certain niveau, c'est le niveau de ce qui justement nous est barré dans le rapport sexuel, tandis qu'au niveau de la fonction phallique, c'est très précisément en ce qu'au "Tout" s'oppose le "Pas Toute" qu'il y a chance d'une répartition de gauche à droite de ce qui se fondera comme mâle et comme femelle. Loin donc que la relation de négation nous force à choisir, c'est au contraire en tant que, loin d'avoir à choisir, nous avons à répartir, que les deux côtés s'opposent légitimement l'un à l'autre.

J'ai parlé, après la négation, de la conjonction. La conjonction, je n'aurai besoin, pour lui régler son compte dans l'occasion, que de faire la remarque, la remarque dont j'espère qu'il y a ici assez de

gens qui auront vaguement brouillé un livre de logique pour que je n'aie pas besoin d'insister, c'est à savoir que la conjonction est fondée très précisément sur ceci qu'elle ne prend valeur que du fait que deux propositions peuvent être toutes deux vraies. C'est justement ce que d'aucune façon ne nous permet ce qui est inscrit au tableau, puisque vous voyez bien que, de droite à gauche, il n'y a aucune identité et que très précisément là où il s'agit de ce qui est posé comme vrai, à savoir $\exists$ de x, c'est justement à ce niveau que les Universelles ne peuvent se conjoindre, l'Universelle du côté gauche ne s'opposant de l'autre côté, du côté droit, qu'au fait qu'il n'y a pas d'Universelle articulable, c'est à savoir que la femme au regard de la fonction phallique ne se situe que de "pas toute" y être sujette. L'étrange est que pour autant la disjonction ne tient pas plus, si vous vous rappelez que la disjonction ne prend valeur que du fait que deux propositions ne peuvent être, c'est impossible qu'elles soient fausses en même temps. C'est assurément la relation, dirons-nous la plus forte ou la plus faible, c'est assurément la plus forte en ceci que c'est celle qui est la plus dure à cuire, puisqu'il faut un minimum pour qu'il y ait disjonction, que la disjonction rend valable qu'une proposition soit vraie, l'autre fausse, que bien sûr toutes les deux soient vraies, ceci s'ajoutant à ce que j'ai appelé "l'une vraie, l'autre fausse" - c'est peut-être "l'une fausse, l'autre vraie" - il y a donc au moins trois cas combinatoires où la disjonction se soutient, la seule chose qu'elle ne puisse pas admettre, c'est que toutes les deux soient fausses.

Or nous avons ici deux fonctions qui sont posées comme n'étant pas - je vous l'ai dit tout à l'heure - la vraie vérité, à savoir celles qui sont en haut, nous semblons ici tenir quelque chose qui donne l'espoir, à savoir qu'à tout le moins nous aurions articulé une véritable disjonction. Or remarquez ce qui est écrit qui est quelque chose que j'aurai l'occasion d'articuler d'une façon qui le fasse vivre, c'est qu'il n'y a très précisément d'un côté que ce $\overline{\exists}$ de x avec le signe de la négation au-dessus, à savoir que c'est en tant que la fonction phallique ne fonctionne pas qu'il y a chance de rapport sexuel, que nous avons posé qu'il faut qu'il existe un x pour cela. Or de l'autre côté, qu'avons-nous ? Qu'il n'en existe pas d'autre, de sorte qu'on peut dire que le sort de ce qui serait un mode sous lequel se soutiendrait la différenciation du mâle et de la femelle, de l'homme et de la femme, chez l'être parlant, cette chance que nous avons qu'il y ait ceci, c'est que, si à un niveau il y a discorde - et nous verrons ce

que tout à l'heure j'entends dire par là - je veux dire au niveau des Universelles qui ne se soutiennent pas du fait de l'inconsistance d'un d'entre eux, que se passe-t-il là où nous écartons la fonction elle-même, c'est que, si d'un côté il est supposé qu'il existe un x qui satisfasse à Φ de x nié, $\overline{\Phi x}$, de l'autre nous avons l'expresse formulation qu'aucun x, ce que j'ai illustré de dire que la femme, pour les meilleures raisons, ne saurait être châtrée, mais il n'y a justement que l'énoncé aucun x, c'est-à-dire qu'au niveau où la disjonction aurait chance de se produire, nous ne trouvons d'un côté que UN - ou tout au moins ce que j'ai avancé de l'"au-moins-un" - et de l'autre très précisément la non-existence, c'est-à-dire le rapport de UN à ZERO.

Très précisément, au niveau où le rapport sexuel aurait chance, non pas du tout d'être réalisé, mais simplement d'être espéré au-delà de l'abolition par l'écart de la fonction phallique, nous ne trouvons plus comme présence, oserais-je dire, que l'un des deux sexes. C'est très précisément ceci qui est évidemment ce qu'il nous faut rapprocher de l'expérience telle que vous êtes habitués à la voir s'énoncer sous cette forme que la femme suscite de ce que l'universelle pour elle ne fasse surgir que la fonction phallique, où elle participe, comme vous le savez - ceci est l'expérience, hélas, trop quotidienne pour ne pas voiler la structure - mais elle n'y participe qu'à la vouloir

- soit ravir à l'homme,

- soit, mon Dieu, qu'elle lui en impose le service, pour le cas "... ou pire" - c'est le cas de le dire - qu'elle le lui rendrait. Mais très précisément ceci ne l'universalise pas, ne serait-ce que de ceci qui est cette racine du "pas-toute", qu'elle recèle une autre jouissance que la jouissance phallique, la jouissance dite proprement féminine qui n'en dépend nullement.

Si la femme n'est "pas-toute", c'est que sa jouissance, elle, est duelle et c'est bien ce qu'a révélé Tirésias quand il est revenu d'avoir été, par la grâce de Zeus, Thérèse pour un temps, avec naturellement la conséquence que l'on sait et qui était là enfin comme étalée, si je puis dire, visible - c'est le cas de le dire - pour Oedipe pour lui montrer ce qui l'attendait comme d'avoir existé, justement lui, comme homme de cette possession suprême qui résultait de la duperie où sa partenaire le maintenait de la véritable nature de ce qu'elle

offrait à sa jouissance ou bien - disons-le autrement - faute que sa partenaire lui demandât de refuser ce qu'elle lui offrait, ceci évidemment manifestant, mais au niveau du mythe, ceci que, pour exister comme homme à un niveau qui échappe à la fonction phallique, il n'avait d'autre femme que celle-là qui pour lui n'aurait justement pas dû exister.

Voilà. Pourquoi ce "n'aurait pas dû", pourquoi la théorie de l'inceste, ça rendrait nécessaire enfin que je m'engage sur cette voie des "Noms du Père" où très précisément j'ai dit que je ne m'engagerai plus jamais. C'est comme ça, parce qu'il s'est trouvé que j'ai relu, parce que quelqu'un m'en a prié, cette première conférence de l'année 1963 - vous souvenez - à Ste. Anne, c'est bien pour ça que j'y suis revenu, j'ai relu ça, ça se relit, ça se lit, ça a même une certaine dignité, de sorte que je la publierai si je publie encore, ce qui ne dépend pas de moi ! Il faudrait que d'autres publient un peu avec moi, ça m'encouragerait. Si je le publie, on verra avec quel soin j'ai repéré alors - mais je l'ai déjà dit depuis cinq ans - sur un certain nombre de registre, la métaphore paternelle notamment, le nom propre, il y avait tout ce qu'il fallait pour que, avec la Bible, on donne un sens à cette élucubration mythique de mes dires. Mais je ne le ferai plus jamais. Je ne le ferai plus jamais parce qu'après tout je peux me contenter de formuler les choses au niveau de la structure logique qui, après tout, a bien ses droits.

Ce que je veux vous dire, c'est que cet $\exists$ de x barré, $\overline{\exists}x$, à savoir qu'il n'existe pas rien d'autre qui, à un certain niveau, celui où il y aurait chance qu'il y ait le rapport sexuel, que cet être posé tant qu'absent, c'est pas du tout forcément le privilège du sexe féminin, c'est simplement l'indication de ce qui est dans mon graphe - je dis ça parce que ça a eu son petit sort - de ce que j'inscris du signifiant de $\not A$, ça veut dire : l'Autre, d'où qu'on le prenne, l'Autre est absent, à partir du moment où il s'agit du rapport sexuel.

Naturellement au niveau de ce qui fonctionne, c'est-à-dire la fonction phallique, il y a simplement cette discorde que je viens de rappeler, à savoir que, d'un côté et de l'autre, là, pour le coup, on n'est pas dans la même position, à savoir que d'un côté on a l'Universelle fondée sur un rapport nécessaire à la fonction phallique et de l'autre côté un rapport contingent parce que la femme n'est "pas-toute".

Je souligne donc qu'au niveau supérieur le rapport fondé sur la disparition, l'évanouissement de l'existence de l'un des partenaires

qui laisse la place vide à l'inscription de la parole, n'est pas à ce niveau-là le privilège d'aucun côté. Seulement pour qu'il y ait fondement du sexe, comme on dit, il faut qu'ils soient deux. Zéro et Un, assurément ça fait deux, ça fait deux sur le plan symbolique,à savoir pour autant que nous accordions que l'existence s'enracine dans le symbole. C'est ce qui définit l'être parlant.

Assurément il est quelque chose, peut-être bien... qu'est ce qui n'est pas ce qu'il est . Seulement cet être, il est absolument insaisissable. Et il est d'autant plus insaisissable qu'il est forcé, pour se supporter,de passer par le symbole. Il est clair qu'un être quand il en vient à n'être que du symbole, est justement cet être sans être, auquel, du seul fait que vous parliez, vous participez tous; mais par contre il est bien certain que ce qui se supporte, c'est l'existence, et pour autant qu'exister ce n'est pas être, c'est-à-dire que c'est dépendre de l'autre. Vous êtes bien là, tous par quelque côté, à exister, mais pour ce qui est de votre être, vous n'êtez pas tellement tranquilles ! Autrement vous ne viendriez pas en chercher l'assurance dans tant d'efforts psychanalytiques

C'est évidemment là quelque chose qui est tout à fait originel dans la première émergence de la logique. Dans la première émergence de la logique, il y a quelque chose qui est tout à fait frappant, c'est la difficulté, la difficulté et le flottement,qu'Aristote manifeste à propos du statut de la proposition particulière. Ce sont des difficultés qui ont été soulignées ailleurs, que je n'ai pas découvertes, et pour ceux qui voudront s'y reporter, je leur conseille le cahier numéro 10 des "Cahiers pour l'analyse" où un premier article d'un nommé Jacques Brunswig est là-dessus excellent. Ils y verront parfaitement pointée la difficulté qu'Aristote a avec la Particulière. C'est qu'assurément il perçoit que l'existence d'aucune façon ne saurait s'établir que hors l'Universelle, c'est bien en quoi il situe l'existence au niveau de la Particulière, laquelle Particulière n'est nullement suffisante pour la soutenir, encore qu'il en donne l'illusion grâce à l'emploi du mot "quelque".

Il est clair qu'au contraire ce qui résulte de la formalisation dite des quanteurs - dite des quanteurs en raison d'une trace laissée, dans l'histoire philosophique, par le fait qu'un nommé Apulée qui était un romancier pas de très bon goût et un mystique certainement effréné et qui s'appelait Apulée, je vous l'ai dit, il a fait "L'âne d'or" - c'est cet Apulée qui, un jour, a introduit que dans Aristote ce qui

concernait le "plus" et le "quelque" était de l'ordre de la quantité. Ce n'est rien de tel, c'est au contraire simplement deux modes différents de ce que je pourrais appeler, si vous me passez ça qui est un peu improvisé, l'incarnation du symbole, à savoir que le passage dans la vie courante, qu'il y ait des "tous" et des"quelques" dans toutes les langues, c'est bien là ce qui assurément nous force à poser que le langage doit tout de même avoir une racine commune et que, comme les langues sont très profondément différentes dans leur structure, il faut bien que ce soit par rapport à quelque chose qui n'est pas le langage.

Bien sûr, on comprend ici que les gens glissent et que, sous prétexte que ce qu'on pressent être cet au-delà du langage ne peut être que mathématique, on s'imagine, parce que c'est le nombre, qu'il s'agit de la quantité. Mais peut-être justement, mais peut-être justement n'est-ce pas à proprement parler le nombre dans toute sa réalité auquel le langage donne accès, mais seulement d'être capable d'accrocher le Zéro et le Un. Ce serait par là que se serait faite l'entrée de ce Réel, ce Réel seul à pouvoir être l'au-delà du langage, à savoir le seul domaine où peut se formuler une impossibilité symbolique.

Ce fait que, du rapport, lui accessible au langage, accessible au langage s'il est fondé très justement du non-rapport sexuel, qu'il ne puisse donc qu'affronter le Zéro et le Un, ceci trouverait, assurerait aisément son reflet dans l'élaboration par Frege de sa génèse logique des nombres.

Je vous ai dit, indiqué tout au moins, ce qui fait difficulté dans cette génèse logique, à savoir justement la béance,que je vous ai soulignée du triangle mathématique, entre ce Zéro et ce Un, béance que redouble leur opposition d'affrontement. Que déjà ce qui peut intervenir ne soit là que du fait que ce soit là l'essence du premier couple, que ce ne puisse être qu'un troisième et que la béance comme telle soit toujours laissée du deux, c'est là quelque chose d'essentiel à rappeler en raison de quelque chose de bien plus dangereux à laisser subsister dans l'analyse que les aventures mythiques d'Oedipe, qui sont en elles-mêmes sans aucun inconvénient, pour autant qu'elles structurent admirablement la nécessité qu'il y ait quelque part au moins Un qui transcende ce qu'il en est de la prise de la fonction phallique. Le mythe du Père primitif ne veut rien dire d'autre. Ceci y est très suffisamment exprimé pour que nous puissions en faire aisément usage, outre que nous le trouvons confirmé par la structuration logique qui est celle que je vous rappelle de ce qui est inscrite au tableau.

Par contre, assurément rien de plus dangereux que les confusions sur ce qu'il en est de l'Un. L'Un, comme vous le savez, est fréquemment évoqué par Freud comme signifiant ce qu'il en est d'une essence de l'Eros qui serait faite justement de la fusion, à savoir que la libido serait de cette sorte d'essence qui, des deux, tendrait à faire Un et qui, mon Dieu, selon un vieux mythe qui assurément n'est pas du tout de bonne mystique, serait ce à quoi tendrait une des tensions fondamentales du monde, à savoir de ne faire qu'un, ce mythe qui est véritablement quelque chose qui ne peut fonctionner qu'à un horizon de délire et qui n'a à proprement parler rien à faire avec quoi que ce soit que nous rencontrions dans l'expérience. S'il y a quelque chose qui est bien patent dans les rapports entre les sexes et que l'analyse, non seulement articule, mais est faite pour faire jouer dans tous les sens, et s'il y a bien quelque chose qui, dans le rapport, fait difficulté, c'est très précisément les rapports entre les femmes et les hommes et que rien ne saurait y ressembler à je ne sais quoi de spontané, hors précisément cet horizon dont je parlais tout à l'heure comme étant à la limite fondé sur je ne sais quel mythe animal et que d'aucune façon l'Eros soit une tendance à l'Un. Bien loin de là !

C'est dans cette mesure, c'est dans cette fonction que toute articulation précise de ce qu'il en est des deux niveaux, de ce où ce n'est que dans la discorde que se fonde l'opposition entre les sexes en tant qu'ils ne pourraient d'aucune façon s'instituer d'un Universel, qu'au niveau de l'existence, au contraire, c'est très précisément dans une opposition qui consiste dans l'annulation, le vidage d'une des fonctions comme étant celle de l'autre, que recèle la possibilité de l'articulation du langage, c'est cela qui me paraît essentiellement à mettre en évidence.

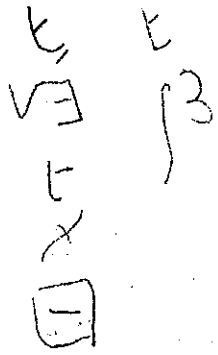
Observez que tout à l'heure, vous ayant parlé successivement de la négation, de la conjonction et de la disjonction, je n'ai pas poussé jusqu'au bout de ce qu'il en était de l'implication. Il est clair ici encore qu'implication, elle, ne saurait fonctionner qu'entre les deux niveaux, celui de la fonction phallique et celui qui l'écarte. Or rien de ce qui est disjonction, au niveau inférieur, au niveau de l'insuffisance de la spécification universelle, rien n'implique pour autant, rien n'exige que ce soit si, et si seulement, la syncope d'existence qui se produit au niveau supérieur, effectivement se produise, que la discorde du niveau inférieur soit exigible, et très précisément réciproquement.

Par contre, ce que nous voyons, c'est, une fois de plus, fonctionner d'une façon, mais distincte, mais séparée, la relation du niveau supérieur au niveau inférieur. L'exigence qu'il existe "au-moins-un-homme", qui est celle qui paraît émise au niveau de ce féminin qui se spécifie d'être un "pas-toute", d'une dualité, le seul point où la dualité a chance d'être représentée, il n'y là qu'un requisit, si je puis dire, gratuit (?). Cet "au-moins-un", rien ne l'impose, sinon la chance unique - encore faut-il qu'elle soit jouée - de ce que quelque chose fonctionne sur l'autre versant, mais comme un point idéal, comme possibilité pour tous les hommes d'y atteindre par quoi ? Par identification. Il n'y a là qu'une nécessité logique qui ne s'impose qu'au niveau du pari.

Mais observez par contre ce qu'il en résulte concernant l'Universelle barrée - et c'est en quoi cet "au-moins-un" dont se supporte le Nom du Père, le nom du Père mythique, est indispensable - c'est ici que j'avance un aperçu qui est celui qui manque à la fonction, à la notion de l'espèce ou de la classe. C'est en ce sens que ce n'est pas par hasard que toute cette dialectique dans les formes aristotéliciennes a été manquée.

Où fonctionne enfin cet $\exists$ de x, cet "il en existe au-moins-un" qui ne soit pas serf de la fonction phallique ? Ce n'est que d'un requisit, je dirais du type désespéré du point de vue de quelque chose qui même ne se supporte pas d'une définition universelle. Mais par contre observez qu'au regard de l'Universelle marquée du $\forall$ de x . Φ de x, tout mâle est serf de la fonction phallique. Cet "au-moins-un" comme fonctionnant d'y échapper, qu'est-ce à dire ? Je dirai que c'est l'exception. C'est bien la fois où ce que dit, sans savoir ce qu'il dit, le proverbe que "l'exception confirme la règle", se trouve pour nous supportée. Il est singulier que ce ne soit qu'avec le discours analytique que ceci, qu'un Universel puisse trouver, dans l'existence de l'exception, son fondement véritable, ce qui fait qu'assurément nous pouvons en tout cas distinguer l'Universel ainsi fondé de tout usage rendu commun par la tradition philosophique du dit Universel. Mais il est une chose singulière que je retrouve par voie d'enquête, et parce que, d'une formation ancienne, je n'ignore pas tout à fait le chinois, j'ai demandé à un de mes chers amis de me rappeler ce qu'évidemment je n'ai gardé plus ou moins que comme trace et qu'il a fallu que je me fasse confirmer par quelqu'un dont c'est la langue maternelle, il est assurément très étrange que, dans le chinois, la dénomination du "Tout homme", si je puis m'exprimer ainsi, qu'il s'agisse de l'articulation de "TO",

que je ne vous écris pas au tableau parce que je suis fatigué, ou de l'articulation plus ancienne qui se dit "Tchia" (?) enfin, si ça vous amuse , je vais quand même vous l'écrire.



Est-ce que vous vous imaginez qu'on peut dire par exemple : "Tous les hommes bouffent", eh bien ça se dit :.....?..... "Meî" insiste sur le fait qu'il est bien là, et si vous en doutiez, la numérale "Go" vous montre bien qu'on les compte. Mais ça ne les fait pas "tous" , on ajoute donc " ? ", ce qui veut dire "sans exception".

Je pourrais vous citer, bien sûr, d'autres choses, je peux vous dire que "Tous les soldats ont péri", ils sont tous morts, en chinois, ça se dit : "Soldats sans exception caput".

Le "tout" que nous voyons pour nous s'étaler de l'intérieur et ne trouver sa limite que de l'inclusion, est pris dans des ensembles de plus en plus vastes. Dans la langue chinoise, on ne dit jamais " ? " ni " ? " qu'en pensant la totalité dont il s'agit comme contenu.

Vous me direz "sans exception"... mais, bien sûr, ce que, nous, nous découvrons dans ce que je vous articule comme relation ici de l'existence unique par rapport au statut de l'universel, prend la figure d'une exception. Mais aussi bien n'est-ce, cette idée-là, que le corrélat de ce que j'ai appelé tout à l'heure "le vide de l'autre".

Ce en quoi nous avons progressé dans la logique des classes, c'est que nous avons créé la logique des ensembles. La différence entre la classe et l'ensemble, c'est que, quand la classe se vide, il n'y a plus de classe, mais que, quand l'ensemble se vide, il y a encore cet élément de l'ensemble vide. C'est bien en quoi, une fois de plus, la mathématique fait faire un progrès à la logique.

Et c'est ici que nous pourrons puisque nous continuons à nous entretenir, mais que ça va finir bientôt, je vous l'assure, c'est de voir alors là où reprendre l'unilatéralité de la fonction existentielle pour ce qui est de l'autre, de l'autre partenaire en tant qu'il est "sans exception". Ce "sans exception", qu'indique la non-existence de x dans la partie droite du tableau, à savoir qu'il n'y a pas d'exception et que c'est là quelque chose qui n'a plus ici de parallèlisme, de symétrie avec l'exigence que j'ai appelée tout à l'heure "désespérée" de l'"au-moins-un", c'est une exigence autre et qui repose sur ceci,

c'est qu'en fin de compte l'Universel masculin peut prendre son asiette dans l'assurance qu'il n'existe pas de femme qui ait à être châtrée, et ceci pour des raisons qui lui paraissent évidentes. Seulement ceci n'a en fait - vous le savez - pas plus de portée pour la raison que c'est une assurance tout à fait gratuite, à savoir que ce que j'ai rappelé tout à l'heure du comportement de la femme montre assez que sa relation à la fonction phallique est tout à fait active. Seulement là, comme tout à l'heure, si la supposition fondée sur, en quelque sorte, l'assurance qu'il s'agit bien d'un impossible - ce qui est le comble du réel - ceci n'ébranle pas pour autant la fragilité, si je puis dire, de la conjecture parce qu'en tout cas la femme n'en est pas plus assurée dans son essence universelle, pour la simple raison de ceci : c'est que le contraire de la limite, à savoir qu'il n'y en ait pas, qu'ici il n'y ait pas d'exception, le fait qu'il n'y ait pas d'exception, n'assure pas plus l'Universel déjà si mal établi en raison de ceci qu'il est discordant, n'assure pas plus l'Universel de la femme. Le "sans exception", bien loin de donner à quelque "Tout" une consistance, naturellement en donne encore moins à ce qui se définit comme "pas-tout", comme essentiellement duel.

Voilà ! Je souhaite que ceci vous reste comme cheville, cheville nécessaire à ce que nous pourrons tenter ultérieurement comme grimpette, si assurément nous sommes portés sur la voie où doit sévèrement s'interroger l'irruption de cette chose la plus étrange, à savoir la fonction de l'Un. On se demande bien des choses sur ce qu'il en est de la mentalité animale qui ne nous sert après tout ici que de référence en miroir, un miroir devant lequel, comme devant tous les miroirs, on dénie purement et simplement.

Il y a quelque chose qu'on pourrait se demander : pour l'animal, y a-t-il de l'Un ?

Le côté exorbitant de l'émergence de cet Un, c'est ce que nous serons amenés ailleurs à tenter de frayer et c'est bien pour ça que, depuis longtemps, je vous ai invités à relire, avant que je l'aborde, le "Parménide" de Platon.

ooo

LACAN

LE SAVOIR DU PSYCHANALYSTE

Jeudi 4 Mai 1972

VI

C'est un drôle d'emploi du temps - mais enfin pourquoi pas - pendant le week-end, il m'arrive de vous écrire. C'est une façon de parler. J'écris parce que je sais que dans la semaine on se verra.

Enfin le week-end dernier, je vous ai écrit. Naturellement, dans l'intervalle, j'ai eu tout à fait le temps d'oublier cette écriture et je viens de la relire pendant le dîner hâtif que je fais pour être là à l'heure.

Je vais commencer par là. Naturellement, c'est un peu difficile, mais peut-être que vous prendrez des notes. Puis après ça, je dirai les les choses que j'ai pensées depuis, en pensant plus réellement à vous.

J'avais écrit ceci que, bien sûr, je ne livrerai jamais à la "poubellication" - je ne vois pas pourquoi j'augmenterai le contenu des bibliothèques - il y a deux horizons du signifiant. Là-dessus écrit, je fais une accolade - comme c'est écrit, il faut que vous fassiez attention, je veux dire que vous ne croyiez pas comprendre.

Deux horizons du signifiant { maternel (matériel) / mathématique

Alors dans l'accolade, il y a le maternel, qui est aussi le matériel, et puis il y a écrit le mathématique.

Je ne peux pas me mettre tout de suite à parler, sans ça je ne vous lirai jamais ce que j'ai écrit. Peut-être que dans la suite, j'aurai à revenir sur cette distinction dont je souligne qu'elle est d'horizon.

Les articuler - je veux dire comme tels, ça c'est une parenthèse, je ne l'ai pas écrit - les articuler dans chacun de ces deux horizons, c'est donc - ça, je l'écris - procéder selon ces horizons eux-mêmes, puisque la mention de leur au-delà - au-delà de l'horizon - ne se soutient que de leur position - quand ça vous ennuiera vous me le direz et je vous raconterai les choses que j'ai à vous raconter ce soir - de leur position, écris-je, en un discours de fait.

Pour le discours analytique, ce "de fait" m'implique assez dans ses effets pour qu'on le dise être de mon fait, qu'on le désigne par mon nom.

L'a-mur, ce que j'ai désigné ici pour tel, le répercute diversement avec les moyens de ce qu'on appelle justement le bord, les moyens du bord, de ce "bord-homme. Le "bord-homme", ça m'a inspiré, je l'ai écrit ça : "brrom - brrom - ouap - ouap". C'était une trouvaille d'une personne qui, dans l'ancien temps, m'a donné des enfants. C'est une indication concernant la voix, l'a-voix qui, comme chacun sait, aboie, et l'a-regard aussi, qui n'y "aregarde" pas de si près. Et l'a-stucoqui fait l'astuce. Et puis l'a-merde aussi, qui fait de temps en temps graffito d'intentions plutôt injurieuses, dans les pages journalistiques à mon nom. Bref, c'est l'a-vie. Comme dit une personne qui se divertit pour l'instant, c'est gai ! C'est vrai, en somme.

Ces effets n'on rien à faire avec la dimension qui se mesure de mon fait, c'est à savoir que c'est d'un discours qui n'est pas le mien propre que je fais la dimension nécessaire. C'est du discours analytique qui, pour n'être pas encore - et pour cause - proprement institué, se trouve avoir besoin de quelques frayages à quoi je m'emploie, à partir de quoi ? Seulement de ce fait que ma position en est déterminée.

Bon. Alors maintenant, parlons de ce discours et du fait qu'y est essentielle la position comme telle du signifiant.

Je voudrais quand même, vu ce public que vous constituez, vous faire une remarque : c'est que cette position du signifiant se dessine d'une expérience qu'il est à la portée de chacun de vous de faire, pour vous apercevoir de quoi il s'agit et combien c'est essentiel.

Quand vous connaissez imparfaitement une langue et que vous lisez un texte, eh bien, vous comprenez, vous comprenez toujours. Ca devrait vous mettre un peu en éveil. Vous comprenez dans le sens où d'avance vous savez ce qui s'y dit.

Bien sûr, il en résulte que le texte peut se contredire. Quand vous lisez par exemple un texte sur la "Théorie des Ensembles", on vous explique ce qui constitue l'ensemble infini des nombres entiers. A la ligne suivante, on vous dit quelque chose que vous comprenez, parce que vous continuez de lire : " Ne croyez pas que c'est parce que ça continue toujours qu'il est infini". Comme on vient de vous expliquer que c'est pour ça qu'il l'est, vous sursautez. Mais, quand vous y regardez de près, vous trouvez le terme qui désigne qu'il s'agit de "deem", c'est-à-dire que ce n'est pas sur ça que vous devez juger, parce qu'ils savent qu'elle ne s'arrête pas, cette série des nombres entiers, qu'elle est infinie, ce n'est pas parce qu'elle est indéfinie. De sorte que vous vous apercevez que c'est parce que, soit vous avez sauté "deem", soit vous

n'êtes pas assez familier avec l'anglais, que vous avez compris trop vite, c'est-à-dire que vous avez sauté cet élément essentiel qui est celui d'un signifiant qui rend possible ce changement de niveau grâce auquel vous avez eu un instant le sentiment d'une contradiction.

Il ne faut jamais sauter un signifiant. C'est dans la mesure où le signifiant ne vous arrête pas que vous comprenez. Or comprendre, c'est être toujours compris soi-même dans les effets du discours, lequel discours en tant que tel ordonne les effets du savoir déjà précipités par le seul formalisme du signifiant. Ce que la psychanalyse nous apprend, c'est que tout savoir naïf - ça, c'est [illegible] c'est pour ça que je vous le lis - est associé à un voilement de la jouissance qui s'y réalise et pose la question de ce qui s'y trahit des des limites de la puissance, c'est-à-dire quoi ? Du tracé imposé à la jouissance.

Dès que nous parlons, c'est un fait que nous supposons quelque chose à ce qui se parle, ce quelque chose que nous imaginons préposé, encore qu'il soit sûr que nous ne le supposions jamais qu'après-coup.

C'est seulement au fait de parler que se rapporte, dans l'état actuel de nos connaissances que puisse s'apercevoir que ce qui parle, quoi que ce soit, est ce qui jouit de soi comme corps, ce qui jouit d'un corps qu'il vit comme ce que j'ai déjà énoncé du "tu-able", c'est-à-dire comme tutoyable, d'un corps qu'il tutoie et d'un corps à qui il dit "tue-toi" dans la même ligne.

La psychanalyse, qu'est-ce ? C'est le repérage de ce qui se comprend d'obscurci, de ce qui s'obscurcit en compréhension, du fait d'un signifiant qui a marqué un point du corps. La psychanalyse, c'est ce qui reproduit - vous allez retrouver les rails ordinaires - une production de la névrose. Là-dessus, tout le monde est d'accord. Il n'y a pas un psychanalyste qui ne s'en soit aperçu. Cette névrose qu'on attribue non sans raisons à l'action des parents n'est atteignable que dans toute la mesure où l'action des parents s'articule justement - c'est le terme par quoi j'ai commencé la troisième ligne - de la position du psychanalyste. C'est dans la mesure où elle converge vers un signifiant qui en émerge que la névrose va s'ordonner selon le discours dont les effets ont produit le sujet. Tout parent traumatique est en somme dans la même position que le psychanalyste. La différence, c'est que le psychanalyste, de sa position, reproduit la névrose et que le parent traumatique, lui, la produit innocemment.

Ce dont il s'agit, c'est, ce signifiant, de le reproduire à partir de ce qui d'abord a été son efflorescence. Faire un modèle de la névrose, c'est en somme l'opération du discours analytique. Pourquoi ? Dans la mesure où il y ôte [illegible] de jouissance. La jouissance exige en effet le privilège : il n'y a pas deux façons d'y faire pour chacun. Toute reduplication la tue. Elle ne survit qu'à ce que la répétition en soit vaine, c'est-à-dire toujours la même. C'est l'introduction du modèle qui, cette répétition vaine, l'achève. Une répétition achevée le dissout de ce qu'elle soit une répétition simplifiée.

C'est toujours, bien sûr, du signifiant que je parle quand je parle du "yadl'un". Pour étendre ce"dl'Un" à la mesure de son empire, puisqu'il est assurément le signifiant-maître, il faut l'approcher, là où on l'a laissé à ses talents, pour le mettre, lui, au pied du mur.

Voilà ce qui rend utile comme incidence le point où j'en suis arrivé cette année, n'ayant le choix que de ça "...ou pire", cette référence mathématique, ainsi appelée parce que c'est l'ordre où règne la mathème, c'est-à-dire ce qui produit un savoir qui, de n'être que produit, est lié aux normes du plus-de-jouir, c'est-à-dire du mesurable. Un mathème, c'est ce qui proprement et seul s'enseigne ; ne s'enseigne que l'Un. Encore faut-il savoir de quoi il s'agit Et c'est pour ça que cette année, je l'interroge.

Je ne poursuivrai pas plus loin ma lecture, que j'ai lue, je pense, assez lentement et qui est un peu difficile, pour que, sur chacun de ses termes, que j'ai bien épelés, quelques questions pour vous s'accrochent. Et c'est pour ça que maintenant, je vais vous parler plus librement.

Il y a quelqu'un, l'autre jour, qui, au sortir du dernier truc au Panthéon - il est peut-être là encore - est venu m'interpeller sur le sujet de savoir si je croyais à la liberté. Je lui ai dit qu'il était drôle. Et puis comme je suis toujours assez fatigué, j'ai rompu avec lui. Mais ça ne veut pas dire que je ne serai pas prêt, là-dessus, à lui faire personnellement quelques confidences. Il est un fait que j'en parle rarement. En sorte que cette question est de son initiative. Je ne déplorerai pas de savoir pourquoi il me l'a posée.

Ce que je voudrais alors plus librement dire, c'est que, faisant allusion dans cet écrit à ce en quoi, à ce par quoi je me trouve en position, ce discours analytique, de le frayer, c'est bien évidemment en tant que je le considère comme constituant, au moins en puissance, cette sorte de structure que je désigne du terme de discours, c'est-à-dire ce par quoi, par l'effet pur et simple du langage, se précipite un lien social. On s'est aperçu de ça sans avoir besoin pour autant de la psychanalyse. C'est même ce qu'on appelle couramment idéologie.

La façon dont un discours s'ordonne de façon telle qu'il précipite un lien social comporte inversement/que tout ce qui s'y articule s'ordonne de ses effets. C'est bien ainsi que j'entends ce que pour vous j'articule du discours de la psychanalyse : c'est que, s'il n'y avait pas de pratique psychanalytique, rien de ce que je puis en articuler n'aurait d'effets que je puisse attendre. Je n'ai pas dit "n'aurait de sens". Le propre du sens, c'est d'être toujours confusionnel, c'est-à-dire de faire le pont, de croire faire le pont entre un discours, en tant que s'y précipite un lien social, avec ce qui, d'un autre ordre, provient d'un autre discours.

L'ennuyeux, c'est que quand vous procédez, comme je viens de dire dans cet écrit "qu'il est question de procéder", c'est-à-dire de viser d'un discours ce qui y fait fonction de l'Un, qu'est-ce que je fais en l'occasion ? Si vous me permettez ce néologisme, je fais de"l'énologie". Avec ce que j'articule, n'importe qui peut faire une ontologie d'après ce qu'il suppose, au-delà justement de ces deux horizons que j'ai marqués être définis comme horizons du signifiant.

On peut se mettre dans le discours universitaire à reprendre ce qui, de ma construction, fait modèle, en y supposant, en un point arbitraire, je ne sais quelle essence qui deviendrait, on ne sait d'ailleurs pourquoi, la valeur suprême. C'est tout particulièrement propice à ce qui s'offre au discours universitaire dans lequel ce dont il s'agit, c'est, selon le diagramme que j'en ai dessiné, de mettre S2 où ? A la place du semblant.

$$\frac{sS2}{S1} \longrightarrow \frac{a}{\$}$$

Avant qu'un signifiant soit vraiment mis à sa place, c'est-à-dire justement repéré de l'idéologie pour laquelle il est produit, il a toujours des effets de circulation. La signification précède, dans ses effets, la reconnaissance de sa place, sa place instituante.

Si le discours universitaire se définit de ce que le savoir y soit mis en position de semblant, c'est ce qui se contrôle, c'est ce qui se confirme de la nature même de l'enseignemont où qu'est-ce/que vous voyez ? C'est une fausse mise en ordre de ce qui a pu s'éventailler, si je puis dire, au cours des siècles, d'ontologies diverses. Son sommet, son culmen c'est ce qui s'appelle glorieusement "L'histoire de la philosophie", comme si la philosophie n'avait pas - et c'est simplement démontré - son ressort dans les aventures et mésaventures du discours/du Maître, qu'il faut bien de temps en temps renouveler. La cause

Je pense quand même là-dessus avoir frappé les oreilles, même les plus sourdes, par l'énoncé de ceci qui mérite d'être commenté qu'il n'y a pas de rapport sexuel. Bien sûr, cela mérite d'être articulé. Pourquoi est-ce que le psychanalyste s'imagine que ce qui fait le fond de ce à quoi il se réfère, c'est le sexe ?

Que le sexe ça soit réel, ceci ne fait pas le moindre doute. Et sa structure même, c'est le duel, le nombre "deux". Quoi qu'on en pense, il n'y en a que deux : les hommes, les femmes, dit-on, et on s'obstine à y ajouter les auvergnats ! C'est une erreur. Au niveau du réel, il n'y a pas d'auvergnats. Ce dont il s'agit quand il s'agit de sexe, c'est de l'autre, de l'autre sexe, même quand on y préfère le même. Ce n'est pas parce que j'ai dit tout à l'heure que, pour ce qui est de la réussite d'un amour, l'aide de la psychanalyse est précaire qu'il faut croire que le psychanalyste s'en foute, si je puis m'exprimer ainsi. Que le partenaire en question soit de l'autre sexe et que ce qui est en jeu, ce soit quelque chose qui ait rapport à sa jouissance - je parle de l'autre, du tiers, à propos duquel il est énoncé ce "parlage" autour de l'amour - le psychanalyste ne saurait y être indifférent, parce que celui qui n'est pas là, pour lui, c'est bien ça, le réel.

Cette jouissance-là, celle qui n'est pas "en analyse", si vous me permettez de m'exprimer ainsi, elle fait fonction pour lui de réel. Ce qu'il a par contre en analyse, c'est-à-dire le sujet, il le prend pour ce qu'il est, c'est-à-dire pour effet de discours. Je vous prie de remarquer au passage qu'il ne le subjective pas. Ca ne veut pas dire que tout ça, c'est ses petites idées, mais que comme sujet, il est déterminé par un discours dont il provient depuis longtemps, et c'est ça qui est analysable.

L'analyste, je précise, n'est nullement nominaliste. Il ne pense pas aux représentations de son sujet, mais il a à intervenir dans son discours, en lui procurant un supplément de signifiant. C'est ce qu'on appelle l'interprétation. Pour ce qu'il n'a pas à sa portée, c'est-à-dire ce qui est en question à savoir la jouissance de celui qui n'est pas là, en analyse, il la tient pour ce qu'elle est, c'est-à-dire assurément de l'ordre du réel, puisqu'il ne peut rien lui faire.

Il y a une chose frappante, c'est que le sexe, comme réel, je veux dire duel, je veux dire qu'il y en ait deux, jamais personne, même l'évêque Berkeley n'a osé énoncer que c'était une petite idée que chacun avait dans la tête, que c'était une représentation. Et c'est bien instructif que, dans toute

des chatoiements de la philosophie est, comme c'est suffisamment affirmé à partir des points d'où justement est sortie la notion d'idéologie, comme si donc la cause dont il s'agit ne gisait pas ailleurs. Mais il est difficile que tout procès d'articulation d'un discours, surtout s'il ne s'est pas encore repéré donne prétexte à un certain nombre de soufflures prématurées de nouveaux êtres.

Je sais bien que tout ça n'est pas facile et qu'il faut quand même - et ce dans la bonne tradition de ce que je fais ici - que je vous dise des choses plus amusantes.

Alors parlons de "l'analyste et l'amour".

L'amour, dans l'analyse - et, bien entendu, c'est du fait de la position de l'analyste - l'amour, on en parle. Toutes proportions gardées, on n'en parle pas plus qu'ailleurs, puisqu'après tout, l'amour, c'est à ça que ça sert. Ce n'est pas ce qu'il y a de plus réjouissant. Mais enfin, dans le siècle, on en parle beaucoup. Il est même prodigieux, depuis le temps, qu'on continue à en parler parce qu'enfin, depuis le temps on aurait pu s'apercevoir que ça ne réussit pas mieux pour autant. Il est donc clair que c'est en en parlant qu'on fait l'amour. Alors l'analyste, quel est son rôle là-dedans ? Est-ce que vraiment une analyse peut faire réussir un amour ? Je dois vous dire, quant à moi, que je n'en connais pas d'exemple. Et pourtant j'ai essayé ! C'était pour moi, bien sûr, parce que je ne suis pas complètement né des dernières pluies, une gageure. J'espère que la personne dont il s'agit n'est pas là, j'en suis quasiment sûr ! J'ai pris quelqu'un, Dieu merci, que je savais d'avance avoir besoin d'une psychanalyse, mais sur la base de cette demande - vous vous rendez compte de ce que je peux faire comme saloperies pour vérifier mes affirmations ! - sur la base de ceci qu'il fallait à tout prix qu'il ait le conjugo avec la dame de son coeur. Naturellement, bien sûr, ça a raté, Dieu merci, dans les plus brefs délais !

Abrégeons, parce que tout ça, ce sont des anecdotes. C'est une autre histoire. Un jour où je serai en veine et où je me risquerai à faire du La Bruyère, je traiterai la question des rapports de l'amour avec le semblant. Nous ne sommes pas là, ce soir, pour nous attarder à ces babioles !

Il s'agit de savoir ceci sur quoi je reviens parce qu'il me semblait avoir frayé la chose : c'est le rapport de tout ça que je suis en train de réénoncer, que je vous rappelle d'une brève touche, des vérités d'expérience, c'est de savoir la fonction, dans la psychanalyse, du sexe.

l'histoire de la philosophie, jamais personne ne se soit avisé d'étendre jusque là l'idéalisme.

Ce que je viens de vous définir à ce propos, c'est ceci que surtout depuis quelque temps, le sexe, nous avons vu ce que c'était au microscope - je ne parle pas des organes sexuels, je parle des gamètes; rendez-vous compte qu'on manquait de ça, jusqu'à Leeuwenhoek et Swammerdam. Pour ce qui en est du sexe, on en était réduit à penser que le sexe, c'était partout : ? la nature, le νοῦς, tout le bastringue, tout ça, c'était le sexe. Et les vautours femelles faisaient l'amour avec le vent !....

Le fait que nous sachions d'une façon certaine, que le sexe, ça se trouve là, dans deux petites cellules qui ne se ressemblent pas, de cela et sous le prétexte du sexe, bien sûr, depuis bien avant qu'on ait su qu'il y a deux espèces de gamètes, au nom de cela, le psychanalyste croit qu'il y a rapport sexuel.

On a vu des psychanalystes, dans la littérature, dans un domaine dont on ne peut pas dire qu'il soit très filtré, trouver dans l'intrusion du gamète mâle, du "spermato" comme on dit, et "zoïde "encore, dans l'enveloppe de l'ovule, trouver là le modèle de je ne sais quelle effraction redoutable. Comme s'il y avait le moindre rapport entre cette référence qui n'a pas le moindre rapport, si ce n'est de la plus grossière métaphore, avec ce dont il s'agit dans la copulation, comme s'il pouvait y avoir là quoi que ce soit qui se réfère avec ce qui entre en jeu dans les rapports dits de l'amour, à savoir, comme je l'ai dit et tout d'abord, beaucoup de paroles.

C'est bien là toute la question. Et c'est bien là que l'évolution des formes du discours est pour nous bien plus indicative dans ce dont il s'agit - c'est d'effets du discours - bien plus indicative que toute référence à ce qui totalement, même s'il est sûr que les sexes soient deux, à ce qui totalement reste en suspens, c'est à savoir si ce que ce discours est capable d'articuler comprend oui ou non le rapport sexuel.

C'est ça qui est digne d'être mis en question. Les petites choses que je vous ai déjà écrites au tableau, à savoir :

$$\exists x \,.\, \Phi x \qquad \overline{\exists x \,.\, \Phi x}$$

$$\forall x \,.\, \Phi x \qquad \overline{\forall x \,.\, \Phi x}$$

l'opposition d'un $\exists x$ et d'un non - $\exists x$, d'un "il existe" et d'un "non il existe",

au même niveau, celui d'"il n'est pas vrai que $\exists x$", et d'autre part d'un "tout x est conforme à la fonction Φx" et de "pas tout" - qui est une formule nouvelle, "pas tout" - et rien de plus - "n'est susceptible" - dans la colonne de droite - "de satisfaire à la fonction dite phallique", c'est cela autour de quoi, comme je tâcherai de l'expliquer dans les séminaires qui vont suivre, c'est-à-dire ailleurs, c'est cela, c'est-à-dire dans une série de béances qui se trouvent en tous les points de présumer en fonction de ces termes, c'est-à-dire ici, ici, ici et ici - les 4 points énoncés plus haut - mais béances diverses, pas toujours les mêmes, c'est cela qui mérite d'être pointé pour donner son statut à ce qu'il en est, au niveau du sujet, du rapport sexuel.

Ceci nous montre assez à quel point le langage trace dans sa grammaire même les effets dits de sujet, ceci recouvre assez ce qui ne s'est découvert d'abord que de la logique, pour que nous puissions dès maintenant nous attacher, comme je le fais depuis quelques-uns de ces appels que je fais ici, à l'audition d'un signifiant, pour que je puisse tenter d'y donner sens, car c'est le seul cas - et pour cause - où ce terme "sens" soit justifié à l'énoncer : "y a d'l'Un".

Parce qu'il y a une chose qui doit quand même vous apparaître, c'est que s'il n'y a pas de rapport, c'est que des deux, chacun reste un. L'inoui, c'est que les psychanalystes, dont, à plus ou moins juste titre, on dénonce la mythologie, il est drôle que justement celle qu'on manque à dénoncer soit la plus à portée de la main.

Quand les gamètes se conjoignent, ce qui en résulte, ce n'est pas la fusion des deux. Avant que ça se réalise, il y faut une vache d'évacuation : la méiose qu'on appelle ça. Et ce qui est un, nouveau, ça se fait avec ce que nous pouvons appeler assez justement - pourquoi pas, je ne veux pas aller trop loin - je ne dirai pas des débris de chacun d'eux, mais enfin un chacun d'eux qui a lâché un certain nombre de débris.

Trouver - et mon Dieu, sous la plume de Freud - l'idée que l'Eros se fonde - dans le subjonctif : voyez l'équivoque, mais je ne vois pas pourquoi je ne me servirai pas de la langue française, entre fondation et fusion - que l'Eros se fonde de faire de l'un avec les deux, c'est évidemment une idée étrange à partir de laquelle, bien sûr, procède cette idée absolument exorbitante qui s'incarne dans la prêcherie à laquelle pourtant le cher Freud répugne de tout son être, il nous la lâche de la façon la plus claire dans "L'avenir d'une illusion, dans bien d'autres choses encore dans bien d'autres

endroits, dans "Malaise de la civilisation", sa répugnance à cette idée de l'amour universel. Et pourtant, la force fondatrice de la vie, de l'instinct de vie, comme il s'exprime, serait tout entière dans cet Eros qui serait principe d'union.

Ce n'est pas seulement pour des raisons didactiques que je voudrais produire devant vous sur le sujet de l'Un ce qui peut être dit pour contrebattre cette mythologie grossière, outre qu'elle nous permettra peut-être, non seulement d'exorciser l'Eros - j'entends l'Eros de doctrine, freudienne - mais la chère Thanatos aussi avec laquelle on nous emmerde depuis assez longtemps.

Et il n'est pas vain, à cet endroit, de nous servir de quelque chose dont ce n'est pas par hasard que c'est venu au jour depuis quelque temps. J'ai déjà introduit, la dernière fois, une considération sur ce qui se repère comme la Théorie des Ensembles. Bien sûr, ne vous précipitez pas, comme ça ! Pourquoi pas aussi, parce qu'on peut aussi un peu rigoler : les hommes et les femmes, ils sont ensemble eux aussi. Ca ne les empêche pas d'être chacun de leur côté.

Il s'agit de savoir si, sur ce "y a d'l'Un", dont il est question, nous ne pourrions pas de l'ensemble, un ensemble, bien sûr, qui n'a jamais été fait pour ça, tirer quelque lumière.

Alors, puisqu'ici je fais des ballons d'essai, je me propose simplement de tâcher de voir avec vous ce qui là-dedans peut servir, je ne dirai pas d'illustration, il s'agit de bien autre chose. Il s'agit de ce que le signifiant a à faire avec l'Un. Parce que, bien sûr, l'Un, ce n'est pas d'hier qu'il est surgi. Mais il est surgi quand même à propos de deux choses tout à fait différentes : à propos d'un certain usage des instruments de mesure et, en même temps, de quelque chose qui n'avait absolument aucun rapport, à savoir de la fonction de l'individu.

L'individu, c'est Aristote. Aristote, ces êtres qui se reproduisent toujours les mêmes, ça le frappait. Ca en avait frappé déjà un autre, un nommé Platon, dont à la vérité je pense que c'est parce qu'il n'avait rien de mieux à s'offrir pour nous donner l'idée de la forme qu'il en arrivait à énoncer que la forme est réelle ; il fallait bien qu'il illustre, comme il le pouvait, son idée de l'idée. L'autre, bien sûr, fait remarquer que quand même, la forme, c'est très joli, mais que ce en quoi elle se distingue, c'est ceci : c'est que c'est simplement elle que nous reconnaissons dans un certain nombre d'individus qui se ressemblent.

Nous voilà partis sur des pentes métaphysiques diverses. Ceci ne nous intéresse à aucun degré, la façon dont l'Un s'illustre, que ce soit de l'individu ou que ce soit d'un certain usage pratique de la géométrie, quels que soient les perfectionnements que vous puissiez ajouter à la dite géométrie par la considération des proportions, de ce qui se manifeste de différence entre la hauteur d'un pieu et celle de son ombre, il y a beau temps que nous nous sommes aperçus que l'Un pose d'autres problèmes, et ceci pour ce simple fait que la mathématique a un tant soit peu progressé. Je ne vais pas revenir sur ce que j'ai énoncé la dernière fois, à savoir sur le calcul différentiel, les séries trigonométriques et, d'une façon générale, la conception du nombre comme défini par une séquence. Ce qui apparaît très clairement, c'est que la question est là posée tout autrement de ce qu'il en est de l'Un, parce qu'une séquence, ça se caractérise de ceci que c'est foutu comme la suite des nombres entiers. Il s'agit de rendre compte de ce que c'est que le nombre entier.

Je ne vais pas, bien sûr, vous faire d'énoncé de la Théorie des Ensembles. Je veux simplement pointer ceci que premièrement il a fallu attendre assez tard, la fin du dernier siècle, ça n'est pas depuis plus de cent ans qu'il a été tenté de rendre compte de la fonction de l'Un, qu'il est remarquable que l'ensemble se définisse d'une façon telle que le premier aspect sous lequel il apparaisse soit celui de l'ensemble vide et que, d'autre part ceci constitue un ensemble, à savoir celui dont le dit ensemble vide est le seul élément : ça fait un ensemble à <u>un</u> élément.

C'est de là que nous partons et, la dernière fois - je le dis pour ceux qui n'y étaient pas, au Panthéon, là où j'ai commencé d'aborder ce sujet glissant - que le fondement de l'Un de ce fait-là s'avère être proprement constitué de la place d'Un manque.

Je l'ai illustré grossièrement de l'usage pédagogique dans ce dont il s'agit de faire entendre de la dite Théorie des Ensembles, pour faire sentir que la dite Théorie des Ensembles n'a d'autre objet direct que de faire apparaître comment peut s'engendrer la notion propre de nombre cardinal. Par la correspondance biunivoque - je l'ai illustré la dernière fois - c'est au moment où manque, dans les deux séries comparées, un partenaire, que la notion de l'Un surgit : il y en a <u>un</u> qui manque.

Tout ce qui s'est dit du nombre cardinal ressortit de ceci, c'est que si la suite des nombres comporte toujours nécessairement un, et un seul successeur, si pour autant que ce que, dans le cardinal, se réalise de l'ordre

du nombre, ce dont il s'agit, c'est proprement la suite cardinale en tant que commençant à zéro, elle va jusqu'au nombre qui précède immédiatement le successeur.

En vous énonçant ainsi d'une façon improvisée dans mon énoncé j'ai fait une faute : celle par exemple de parler d'une suite comme si elle était d'ores et déjà ordonnée. Retirez ceci que je n'ai point affirmé, mais simplement que chaque nombre cardinalement correspond au cardinal qui le précède en y ajoutant l'ensemble vide.

L'important de ce que je voudrais, ce soir, vous faire sentir, c'est que si l'Un surgit comme de l'effet du manque, la considération des ensembles prête à quelque chose qui, je crois, est digne d'être mentionné et que je voudrais mettre en valeur, de la référence à ceci que la Théorie des Ensembles a permis de distinguer, dans l'ordre de ce qu'il en est de l'ensemble, deux types : l'ensemble fini et d'admettre l'ensemble infini.

Dans cet énoncé, ce qui caractérise l'ensemble infini est proprement de pouvoir être posé comme équivalant à l'un quelconque de ses sous-ensembles. Comme l'avait déjà remarqué Galilée, qui n'avait pas pour cela attendu Cantor, la suite de tous les carrés est en correspondance biunivoque avec chacun des nombres entiers. Il n'y a en effet aucune raison jamais de considérer qu'un de ces carrés serait trop grand pour être dans la suite des entiers. C'est ceci qui constitue l'ensemble infini au moyen de quoi on dit qu'il peut être réflexif. Par contre, dans ce qu'il en est de l'ensemble **fini** il est dit, comme étant sa propriété majeure, qu'il est propice à ce qu'il s'exerce dans le raisonnement proprement mathématique, c'est-à-dire dans le raisonnement qui s'en sert, à ce qu'on appelle l'induction. L'induction est recevable quand un ensemble est fini.

Ce que je voudrais vous faire remarquer, c'est que, dans la Théorie des Ensembles, il est un point que, quant à moi, je considère comme problématique : c'est celui qui relève de ce qu'on appelle la non-dénombrabilité des parties - entendez par là "sous-ensembles" - telles qu'elles peuvent se définit à partir d'un ensemble.

Il est très facile, si vous partez de ceci, pour prendre le nombre cardinal, vous avez un ensemble composé par exemple de cinq éléments. Si vous appelez sous-ensemble la saisie en un ensemble de chacun de ces cinq éléments, puis des groupes que forment deux de ces éléments sur cinq, il vous est facile de calculer combien ceci fera de sous-ensembles. Il y an a très exactement dix. Puis vous les prenez par trois : il y en aura encore dix. Puis vous les

prenez par quatre : il y en aura cinq. Et vous arriverez à la fin à l'ensemble en tant qu'il n'y en a qu'un, là présent, à comprendre cinq éléments. Ce à quoi il convient d'ajouter l'ensemble vide qui, en tout cas, sans être élément de l'ensemble, est manifestable comme une de ses parties. Car les parties, ça n'est pas l'élément. Ce qui s'en ordonne, ceci s'écrit comme ça :

1 1
4 5
6 10
4 10
1 5

Qu'est-ce qu'il se trouve que nous avons défini comme partie de l'ensemble ?

L'ensemble vide est là, les cinq éléments $\alpha\beta\gamma\delta\varepsilon$ par exemple sont là.

Ce qui est ensuite, c'est $\alpha\beta, \alpha\gamma, \alpha\delta, \alpha\varepsilon$. Vous pouvez en faire autant à partir de β, puis à partir de etc. Vous verrez qu'il y en a dix.

Ensuite, ici vous avez $\alpha\beta\gamma\delta$, avec le manque de ε . Et vous pouvez, en faisant manquer chacune de ses lettres, obtenir le nombre nécessaire de cinq pour le regroupement comme parties des éléments. Moyennant quoi, vous trouvez, ce qui est certain / - il suffirait que je complète cet énoncé d'un ensemble à cardinal 5 par la suite qu'on pourrait mettre à côté, qui est celle qui se réfère à un ensemble à quatre éléments. Autrement dit, imagez-le d'un tétraèdre ; vous verrez que vous avez une tétrade, que vous avez 6 arêtes, que vous avez 4 sommets, que vous avez 4 faces, et que vous avez aussi l'ensemble vide (colonne de gauche).

La remarque que je fais a ceci qui en résulte. Je n'ai fait allusion à l'autre cas que pour montrer que dans les deux cas, la somme de parties est égale à 2^N. N étant précisément le nombre cardinal des éléments de l'ensemble. Il ne s'agit pas ici, en quoi que ce soit, de quelque chose qui ébranle la Théorie des Ensembles. Ce qui est énoncé à ce propos de la dénombrabilité a toutes ses applications, par exemple dans la remarque que rien ne change à la catégorie d'infini d'un ensemble si en est retirée une suite quelconque dénombrable.

Néanmoins l'apport qui est fait de la non-dénombrabilité en ceci qu'assurément, et en tout cas, on ne saurait appliquer sur un ensemble, un ensemble fini, la somme de ses parties définie telle qu'elle vient de l'être, est-ce - j'interroge - la meilleure façon d'introduire la non-dénombrabilité d'un ensemble infini ?

Il s'agit d'une introduction didactique. Je le conteste à partir du moment où la propriété de réflexivité telle qu'elle est affectée à l'ensemble infini et qui comporte que lui manque l'inductivité caractéristique des ensembles finis, laisse écrire pourtant - comme j'ai pu le voir en certains lieux - que la non-dénombrabilité des parties de l'ensemble fini ressortirait - je le souligne - par induction de ceci que ces parties s'écriraient comme s'écrit l'ensemble infini des nombres entiers : $2^{\aleph_0}$.

Je le conteste, et comment fais-je pour le contester ? Je le conteste à partir de ceci, c'est qu'il y a quelque artifice , quand il s'agit des parties de l'ensemble, à les prendre dans leur échelle dont l'addition donne en effet le 2^N.

Mais il est clair que si vous avez d'un côté a, b, c, d, e - pour franciser les lettres grecques que j'ai écrites au tableau, j'avais une raison pour cela - et, si vous y apportez ce qui leur répond, a, b, c, d correspondant à e; a, b, d, e correspondant à c, vous voyez que le nombre des parties, si vous y substituez une partition, aboutit à une formule qui est très différente, mais dont vous verrez pourquoi elle m'intéresse : c'est que le nombre, c'est 2^{N-1}.

Je ne puis ici, vu l'heure et puis le fait qu'après tout ceci n'intéresse pas ici absolument tout le monde, mais j'aimerais là-dessus, je sollicite, je dois dire comme je le fais d'habitude, d'une façon désespérée - je sollicite des grammairiens de temps en temps de me donner un petit tuyau, ils m'en envoient, c'est toujours les mauvais - j'ai sollicité des mathématiciens très nombreux déjà de me répondre là-dessus et, à la vérité, ils font la sourde oreille parce qu'il faut vous dire que cette non-dénombrabilité des parties de l'ensemble, ils y tiennent comme la tique à la peau du chien. Néanmoins, je propose ceci qui a son petit intérêt, je vais droit là à un but qui va laisser de côté un point sur lequel j'aimerais finir après, mais je vais droit à un but qui a son intérêt. Son intérêt est ceci, c'est que, à substituer à la notion des parties celle de la partition, il est nécessaire, de la même façon que nous avons admis que les parties les parties de l'ensemble infini, ce serait $2^{\aleph_0}$ c'est-à-dire le plus petit des transfinis, celui constitué par l'ensemble, le cardinal de l'ensemble des entiers, au lieu d'avoir : $2^{\aleph_0}$, nous avons : $2^{\aleph_0-1}$.

Je soupçonne que ceci à quiconque peut faire sentir ce qu'il y a d'abusif à supposer la bipartition d'un ensemble infini. Si, comme la formule en porte elle-même la trace, ce qu'on appelle ensemble des parties aboutit à une formule qui contient le nombre 2 porté à la puissance des éléments de l'ensemble

est-ce qu'il est tout à fait recevable, et surtout à partir du moment où nous mettons en question l'induction quand il s'agit de l'ensemble infini, comment est-il recevable que nous acceptions une formule qui manifeste aussi clairement qu'il s'agit, non pas de parties de l'ensemble, mais de sa partition ?

J' y ajouterai quelque chose qui a bien son intérêt; je sais que $\aleph^0$, bien sûr, n'est qu'un index, index qui n'est pas pris au hasard, et index forgé pour désigner - car il y en a toute la série des autres en principe admis, toute la série des nombres entiers peuvent servir d'index à ce qu'il en est de l'ensemble en tant qu'il fonde le transfini. Néanmoins, à partir du moment où ce dont il s'agit, c'est la fonction de la puissance, et qu'il semble que nous ayons abusé de l'induction en nous permettant d'y trouver test de la non-dénombrabilité des parties de l'ensemble infini, est-ce que, à y regarder de près nous ne trouverions pas ici, à ce zéro, une autre fonction, celle qu'il a dans la puissance exponentielle, c'est à savoir que, quelque nombre que ce soit, l'exposant zéro quant à ce qu'il en est de la puissance, l'égale à Un, quel que soit ce nombre. Je souligne : un nombre quelconque puissance 1, c'est lui-même. Mais un nombre puissance 0, c'est toujours 1, pour la raison très simple qu'un nombre puissance -1, c'est son inverse. C'est donc 1 qui sert ici d'élément pivot.

A partir de ce moment, la partition de l'ensemble transfini aboutit à ceci, à savoir que si nous égalons l'aleph 0 dans cette occasion à 1, nous avons, pour ce qu'il en est de la partition de l'ensemble, ce qui paraît en effet bien recevable, à savoir que la suite des nombres entiers n'est supportée par rien d'autre que par la réitération de l'Un. L'Un sorti de l'ensemble vide, c'est de se reproduire qu'il constitue ce que j'ai donné la dernière fois comme étant, au principe, manifesté dans le triangle de Pascal, de ce qu'il en est au niveau du cardinal des monades, et que derrière les appuie ce que j'ai appelé - je le dis pour les sourds qui se sont interrogés sur ce que j'avais dit - la "nade", c'est-à-dire le 1 en tant qu'il sort de l'ensemble vide, qu'il est la réitération du manque.

Je souligne très précisément ceci que l'Un dont il s'agit, c'est très proprement ce à quoi la Théorie des Ensembles ne substitue comme réitération, que l'ensemble vide, ce en quoi elle manifeste - elle, la Théorie des Ensembles - la vraie nature de la "nade".

Ce qui est en effet affirmé au principe de l'ensemble, ceci sous la plume de Cantor, certes comme on le dit, "naïve" au moment où elle a frayé

cette voie vraiment sensationnelle, ce que la plume de Cantor affirme, c'est que, pour ce qui est des éléments de l'ensemble, ceci veut dire qu'il s'agit de quelque chose d'aussi divers qu'on le voudra, à cette seule condition que nous posions chacune de ces choses qu'il va jusqu'à dire objet de l'intuition ou de la pensée, c'est ainsi qu'il s'exprime - et en effet, pourquoi le lui refuser, ça ne veut rien dire d'autre que quelque chose d'aussi éternel qu'on voudra; il est tout à fait clair qu'à partir du moment où on mêle l'intuition avec la pensée, ce dont il s'agit c'est le signifiant, ce qui bien entendu est manifesté par le fait que tout ça s'écrit a,b,c,d.

Mais ce qui est dit, c'est très proprement ceci que ce qui est exclu donc, dans l'appartenance à un ensemble comme élément, c'est qu'un élément quelconque soit répété comme tel. C'est donc en tant que distinct que subsiste quelque élément que ce soit d'un ensemble, et pour ce qu'il en est de l'ensemble vid il est affirmé au principe de la Théorie des Ensembles qu'il ne saurait être qu'un. Cet Un, la nade en tant qu'elle est au principe du surgissement de l'Un numérique, de l'Un dont est fait le nombre entier, est donc quelque chose qui se pose comme étant d'origine l'ensemble vide lui-même. Cette notion est importante, parce que si nous interrogeons cette structure, c'est dans la mesure où, pour nous, dans le discours analytique, l'Un se suggère comme étant au principe de la répétition et que donc ici il s'agit justement de l'espèce d'Un qui se trouve marqué de n'être jamais, dans ce qu'il en est de la théorie des nombres, que d'un manque, que d'un ensemble vide.

Mais il y a, à partir du moment où j'ai introduit cette fonction de la partition, un point du triangle de Pascal que vous me permettrez d'interroger. Avec les deux colonnes que je viens de faire, j'on ai assez pour vous montrer où porte mon point d'interrogation. Voici ce que j'énonce. S'il est vrai

1	1
4	5
6	10
4	10
1	5
	1

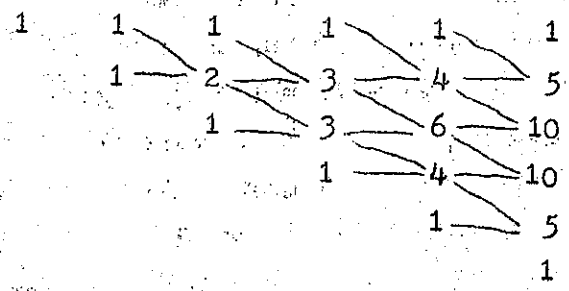
1	1	1	1	1	1	
	1	2	3	4	5	
		1	3	6	10	
			1	4	10	
				1	5	
					1	

Triangle de Pascal

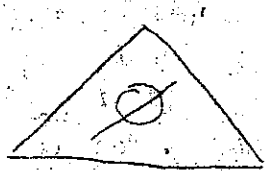
que nous n'avons comme nombre de partitions que le nombre qui précédemment était affecté à l'ensemble N-1, à l'ensemble dont le nombre cardinal est inférieur d'une unité au cardinal d'un ensemble, regardez comment, à engendrer à partir de ce nombre qui correspond aux présumées parties de l'ensemble

que nous appellerons plus brièvement inférieur, inférieur d'1, comme élément, pour trouver comme le triangle de Pascal nous l'a déjà appris, les parties qui vont composer - elles se trouveront dans une bipartition - qui vont composer comme partie, selon le premier énoncé, l'ensemble supérieur, nous avons à chaque fois à faire l'addition de ce qui correspond dans la colonne de gauche aux deux nombres qui sont situés immédiatement à gauche et au-dessus du premier : pour obtenir ici le chiffre 10, ici le chiffre 4 et le chiffre 6.

Qu'est-ce à dire si ce n'est que, pour obtenir le premier chiffre, celui des monades de l'ensemble, des éléments, du nombre cardinal de l'ensemble, c'est uniquement du fait d'avoir, je dirai, par un abus d'office, mis l'ensemble vide au rang des éléments monadiques : c'est-à-dire que c'est en additionnant l'ensemble vide avec chacune des quatre monades de la colonne précédente que nous obtenons le nombre cardinal des monades des éléments de l'ensemble supérieur,



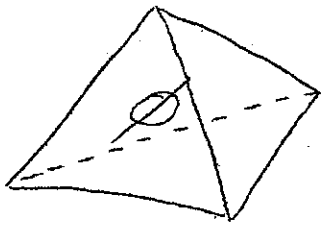
Essayons maintenant simplement, pour vous rendre la chose figurable, de voir ce que ceci donne sur un schéma. Et prenons pour être plus simple la colonne encore d'avant, prenons ici trois monades et non plus quatre. L'ensemble, nous le figurons de ce cercle.



Mais l'ensemble vide, je ne tiens pas à ce qu'il soit du tout forcément au centre; mais à seulement le figurer nous l'avons là.

Nous avons dit que cet ensemble vide, quand il s'agira de faire l'ensemble tétradique, cet ensemble vide viendra au rang des monades du précédent, c'est-à-dire que pour le représenter comme ceci, par un tétraèdre - bien entendu, il ne s'agit pas de tétraèdre, il s'agit de nombre - si c'est désigné par

les lettres grecques α, β, γ, nous aurons ici, comme quatrième élément à



un élément dans l'ordre de ces sous-ensembles, ce que nous aurons l'ensemble vide. Mais il n'en reste pas moins que l'ensemble vide, au niveau de ce nouvel ensemble, il existe toujours, et que c'est au niveau de ce nouvel ensemble que ce qui vient d'être extrait de l'ensemble vide, nous l'appellerons autrement, et puisque nous avons déjà α, β, γ, nous l'appellerons δ. Qu'est-ce que ceci nous conduit à voir ? C'est qu'au niveau de l'élément des sous-ensembles anté-pénultième, c'est-à-dire, pour désigner celui-ci, à savoir celui, disons, pour rester dans l'intuition, des cinq quadrangles, qu'on peut mettre en évidence dans, disons aussi, un polyèdre à cinq sommets, là aussi nous avons à prendre quoi ? Les quatre triangles de la tétrade. En tant que quoi ? En tant que, dans ces quatre triangles, nous allons pouvoir faire trois soustractions différentes, ceci y étant additionné, ce qui le constitue comme ensemble, ou plus exactement comme sous-ensemble.

Comment pouvons-nous avoir notre compte, sauf à ce même niveau, où nous n'aurions que trois sous-ensembles, chacun à trois éléments différents où nous n'aurions que trois sous-ensembles d'y ajouter les éléments seuls de l'ensemble, c'est-à-dire α, β, γ, δ, comme non pris en un ensemble, c'est-à-dire en tant que, définis comme éléments, ils ne sont pas des ensembles, mais qu'isolés de ce qui les inclut dans l'ensemble, ils doivent être comptés, pour que nous ayons notre compte de quatre : à fournir la partie du chiffre 5 au niveau de l'ensemble à 5 éléments, il nous faut faire intervenir les éléments au nombre de 4 comme simplement juxtaposés, mais non pas pris en un ensemble, sous-ensemble à l'occasion, c'est-à-dire quoi ? Nous apercevoir de ceci que dans la Théorie des Ensembles, tout élément se vaut. Et c'est bien ainsi que peut en être engendrée l'unité. C'est justement en ce qu'il est dit que le concept de "distinct" et de "défini" en l'occasion représente ceci, c'est que "distinct" ne veut dire que "différence radicale" puisque rien ne peut se ressembler. Il n'y a pas d'espèces. Tout ce qui se distingue de la même façon est le même élément. C'est ceci que ça veut dire.

Mais qu'est-ce que nous voyons ? Nous voyons ceci qu'à ne prendre l'élément que de pure différence, nous pouvons le voir aussi comme mêmeté de

cette différence, je veux dire, pour l'illustrer, qu'un élément dans la Théorie des Ensembles, comme c'était déjà démontré à la deuxième ligne, est tout à fait équivalent à un ensemble vide, puisque l'ensemble vide peut aussi jouer comme élément. Tout ce qui se définit comme élément est équivalent de l'ensemble vide. Mais à prendre cette équivalence, cette mêmeté de la différence absolue, à la prendre comme isolable, et ceci non pris dans cette inclusion ensembliste, si je puis dire, qui la ferait sous-ensemble, ça veut dire que la mêmeté comme telle est, en un point, comptée.

Ceci me paraît d'une extrême importance, et très précisément, par exemple, au niveau du jeu platonicien qui fait de la similitude une idée de subsistance, dans la perspective réaliste, un universal en tant que cet universal est la réalité.

Ce que nous voyons, c'est qu'il n'est pas du même niveau - et c'est à ça que j'ai fait allusion dans mon dernier discours du Panthéon - ce n'est pas au même niveau que l'idée de semblable s'introduit. La mêmeté des éléments de l'ensemble est, comme telle, comptée comme jouant son rôle dans les parties de l'ensemble. La chose a certainement pour nous son importance, puisque de quoi s'agit-il au niveau de la théorie analytique ? La théorie analytique voit pointer l'Un à deux de ses niveaux. L'Un est l'Un qui se répète; il est au fondement de cette incidence majeure dans le parler de l'analysant qu'il dénonce d'une certaine répétition, eu égard à quoi ? A une structure signifiante.

Quel est, d'autre part, à considérer le schéma que j'ai donné du discours analytique, ce qui se produit de la mise en place du sujet au niveau de la jouissance de parler ? Ce qui se produit et ce que je désigne à l'étage dit du plus-de-jouir, c'est S1, c'est-à-dire une production signifiante que je propose, quitte à me donner le devoir de vous en faire sentir l'incidence, que je propose de reconnaître dans ce qu'il en est de quoi ? Qu'est-ce que la mêmeté de la différence ? Qu'est-ce que veut dire que quelque chose que nous désignons dans le signifiant par des lettres diverses, c'est les mêmes ? Que peut vouloir dire "les mêmes", si ce n'est justement que c'est unique, à partir même de l'hypothèse dont part, dans la Théorie des Ensembles, la fonction de l'élément.

L'Un dont il s'agit, celui que produit le sujet, disons point idéal dans l'analyse, c'est très précisément au contraire de ce dont il s'agit dans la répétition, l'Un comme un seul, l'Un en tant que, quelle que soit quelque différence qui existe, toutes les différences qui existent, toutes les différences se valent, il n'y en a qu'une, c'est <u>la</u> différence.

C'est ceci sur lequel je vou ce soir achever ce discours, entre que l'heure et ma fatigue m'en pressent incidemment; l'illustration de cette fonction S1 tel que je l'ai mis dans la formule statuante du discours analytique, je la donnerai dans les séances qui viendront.

- - - - - -

ooo

LE SAVOIR DU PSYCHANALYSTE

1er juin 1972

VII

Vous le savez, ici je dis ce que je pense. C'est une position féminine, parce qu'en fin de compte penser, c'est très particulier.

Alors, comme je vous écris de temps en temps, j'ai pendant un petit voyage que je viens de faire, inscrit un certain nombre de propositions dont la première est qu'il faut reconnaître que le psychanalyste est mis, par le discours - c'est un terme à moi - par le discours qui le conditionne - qu'on appelle, depuis moi, le "discours du psychanalyste" - dans une position, disons, difficile. Freud disait impossible, "unmöglich", c'est peut-être un peu forcé, il parlait pour lui.

Bon ! D'autre part, deuxième proposition : il sait - ceci d'expérience, ce qui veut dire que, si peu qu'il ait pratiqué la psychanalyse, il en sait assez pour ce que je vais dire - il sait dans tous les cas avoir une commune mesure avec ce que je dis . C'est tout à fait indépendant du fait qu'il soit, de ce que je dis, informé, puisque ce que je dis aboutit, comme je l'ai, il me semble, démontré cette année, à situer son savoir. Ça, c'est l'histoire du savoir sur la vérité:

$$\begin{array}{lcl} \text{SEMBLANT} & & \text{JOUISSANCE} \\ & \dfrac{a}{S2} \longrightarrow \dfrac{\not S}{S1} & \\ \text{VERITE} & & \text{PLUS-de-JOUIR} \end{array}$$

Ça, c'est la place de la vérité, pour ceux qui viennent pour la première fois. Ça, celle du semblant; ça, celle de la jouissance, et ça, du plus-de-jouir, ce que j'écris en abrégé ainsi :"+ de jouir". Pour la jouissance, nous mettrons un J.

C'est son rapport, au savoir, qui est difficile, non bien sûr à ce que je dis, puisque dans l'ensemble du no man's land psychanalytique, on ne sait pas que je le dis. Ça ne veut pas dire que de ce que je dis , on n'en sache rien, puisque ça sort de l'expérience. Mais on a, de ce qu'on en sait,

horreur, ce dont je peux dire, comme ça, vraiment simplement que je les comprends - "je peux dire", ça veut dire : "je peux dire, si on y tient" - mais je les comprends, je me mets à leur place d'autant plus facilement que j'y suis. Mais je le comprends d'autant plus facilement que, comme tout le monde, j'entends ce que je dis.

Néanmoins, néanmoins ça ne m'arrive pas tous les jours, parce que ce n'est pas tous les jours que je parle. En réalité, je le comprends, c'est-à-dire que j'entends ce que je dis, les quelques jours - mettons un ou deux - qui précèdent immédiatement mon séminaire, parce qu'à ce moment-là je commence à vous écrire. Les autres jours, la pensée de ceux à qui j'ai eu affaire me submerge. Il faut que je vous l'avoue, parce qu'à ce moment-là, l'impatience de ce que j'ai déjà appelé - et donc que je peux encore appeler, parce que c'est rare que je revienne - de ce que j'ai appelé dans SCILICET mon échec, me domine. Voilà.

Oui. Ils savent, je rappelle ça parce que le titre de ce que j'ai à traiter ici, c'est : "Le savoir du psychanalyste". "Du", dans ce cas-là, ça évoque le "le", article défini, en français enfin c'est ce qu'on appelle défini. Oui ? Pourquoi pas "des psychanalystes", après ce que je viens de vous dire ? Ca serait plus conforme à mon thème de cette année, c'est-à-dire "y a d'l'un". Y en a des qui se disent tels. Je suis d'autant moins à discuter leur dire qu'il n'y en a pas d'autres. Je dis "du", pourquoi ? C'est parce que c'est à eux que je parle malgré la présence d'un très grand nombre de personnes qui ne sont pas psychanalystes ici. Le psychanalyste donc sait ce que je dis.

Ils le savent, je vous l'ai dit, d'expérience, si peu qu'ils en aient, même si ça se réduit à la didactique qui est l'exigence minimale pour que psychanalystes ils se disent.

Car même si ce que j'ai appelé "la passe" est manqué, eh bien, ça se réduira à ça qu'ils auront eu une psychanalyse didactique, mais en fin de compte, ça suffit pour qu'ils sachent ce que je dis. La passe - c'est toujours dans SCILICET que tout ça traîne, c'est plutôt l'endroit indiqué - quand je dis que la passe est manquée, ça ne veut pas dire qu'ils ne se sont pas offerts à l'expérience de la passe. Comme je l'ai souvent marqué, cette expérience de la passe est simplement ce que je propose à ceux qui sont assez dévoués pour s'y exposer à de seules fins d'information sur un point très délicat et qui consiste à en somme, ce qui s'affirme de la façon la plus sûre, c'est que c'est tout à fait a-normal - objet a normal - que quelqu'un qui fait une psychanalyse veuille être psychanalyste. Il y faut vraiement une sorte d'aberration qui vaut, qui valait

la peine d'être offerte à tout ce qu'on pouvait recueillir de témoignage. C'est bien en ça que j'ai institué provisoirement cet essai de recueil pour savoir pourquoi quelqu'un, qui sait ce que c'est que la psychanalyse par sa didactique, peut encore vouloir être analyste.

Alors, je n'en dirai pas plus sur ce qu'il en est de leur position, simplement parce que j'ai choisi, cette année, "Le savoir du psychanalyste" comme étant ce que je proposais pour mon retour à Ste Anne. C'est pas pour ménager du tout les psychanalystes, ils n'ont pas besoin de moi pour avoir le vertige de leur position, je ne l'augmenterai pas à le leur dire.

Oui ! Ce qui pourrait être fait - et je le ferais peit-être à un autre moment - ce qui pourrait être fait d'une manière piquante, dans une certaine référence que je n'appelerai "historique" qu'entre guillemets - enfin, vous verrez ça quand ça viendra, si je subsiste - pour ceux qui sont des fins finauds, je leur parlerai du not tonbation.

Là, je ne parle que du savoir et je remarque qu'il ne s'agit pas de la vérité sur le savoir, mais du savoir sur la vérité, et que ceci, le savoir sur la vérité, s'articule de la pointe de ce que j'avance cette année sur le "y a d'l'un". "Y a d'l'un" et rien de plus, mais c'est un Un très particulier, celui qui sépare le Un de Deux, et que c'est un abîme.

Je répète, la vérité - je l'ai déjà dit - ça ne peut que se mi-dire quand le temps de battement sera passé qui fera que je peux en respecter l'alternance, je parlerai de l'autre face, du mi-vrai: il faut toujours séparer le bon grain et la "mi-vraie" !

Comme je vous l'ai dit tout à l'heure peut-être, je reviens d'Italie où je n'ai jamais eu qu'à me louer de l'accueil, même de mes collègues psychanalystes ! Grâce à l'un d'entre eux, j'en ai rencontré un troisième qui est tout à fait à la page, enfin, à la mienne, bien entendu. Il opère avec Dedekind, et il a trouvé ça tout à fait sans moi, je ne peux pas dire que, à la date où il a commencé de s'y mettre, je n'y étais pas déjà, mais enfin c'est un fait que j'en ai parlé plus tard que lui, puisque je n'en parle que maintenant et que lui avait déjà écrit là-dessus tout un petit ouvrage. Il s'est aperçu de la valeur en somme des éléments mathématiques pour faire émerger quelque chose qui vraiment, notre expérience d'analyste, la concerne. Eh bien, comme il est tout à fait bien vu - il a tout fait pour ça -il a réussi à se faire entendre dans des endroits très bien placés de ce qu'on appelle l'I.P.A. - l'Institution Psychanalytique Avouée, je traduirai - donc il a réussi à se faire entendre, mais ce qu'il y a de très curieux, c'est qu'on ne le publie pas.

On ne le publie pas en lui disant : "Vous comprenez, personne ne comprendra !" Je dois dire que je suis surpris parce que,en somme, du "Lacan", entre guillemets,bien sûr, enfin, des choses de la veine que je suis censé représenter auprès des incompétents d'une certaine linguistique, on est plutôt pressé d'en bourrer l'International Journal. Plus il y a des trucs dans la poubelle, naturellement, moins ça se discerne ! Alors pourquoi, diable, est-ce que dans ce cas on a cru devoir faire obstacle, puisque pour moi, il me semble que c'est un obstacle et que le fait qu'on dise que les lecteurs ne comprendront pas, c'est secondaire? Il n'est pas nécessaire que tous les articles de l'International Journal soient compris. Il y a donc quelque chose que là-dedans ne plaît pas.

Mais il est évident que, comme que celui que je viens - non pas de nommer parce que vous ignorez profondément son nom, il n'a encore rien réussi à publier - est parfaitement repérable, je ne désespère pas que, à la suite de ce qui filtrera de mes propos d'aujourd'hui - et surtout si on sait que je ne l'ai pas nommé - on le publiera. Vraiment, ça a l'air de lui tenir assez à coeur pour que je l'aide à ça volontiers. Si ça ne vient pas, je vous en parlerai un peu plus !

Revenons au temps. Le psychanalyste a donc un rapport à ce qu'il sait, complexe. Il le renie, il le réprime, pour employer le terme dont en Anglais se traduit le refoulement, la Verdrängung, et même il lui arrive de n'en rien vouloir savoir. Et pourquoi pas ? Qui est-ce que ça pourrait épater ? La psychanalyse, me direz vous, alors quoi ! J'entends d'ici le bla-bla-bla de quiconque n'a pas de la psychanalyse la moindre idée. Je réponds à ce qui peut surgir de ce floor, comme on dit, je réponds : est-ce le savoir qui guérit, que ce soit celui du sujet ou celui supposé dans le transfert, ou bien est-ce le transfert, tel qu'il se produit dans une analyse donnée ? Pourquoi le savoir, celui dont je dis qu'a dimension tout psychanalyste, pourquoi le savoir serait-il, comme je disais tout à l'heure, avoué ? C'est de cette question que Freud a pris en somme la Verwerfung, il l'appelle "un jugement qui dans le choix rejette". Il ajoute "qui condamne", mais je le condense. Ce n'est pas parce que la Verwerfung rend fou un sujet, quand elle se produit dans l'inconscient, qu'elle ne règne pas, la même et du même nom d'où Freud l'emprunte, quelle ne règne pas sur le monde comme un pouvoir rationnellement justifié.

"Des psychanalystes", vous allez le voir, à la différence avec "le", "des psychanalystes", ça se préfère, ça se préfère soi, voyez-vous. C'est pas les seuls. Il y a une tradition là-dessus : la tradition médicale. Pour se préférer, on n'a jamais fait mieux, sauf les saints. Les saints : S.A.I.N.T.S.,

oui, on vous parle tellement des autres qu'il faut que je précise, parce que les autres...enfin, passons ! Les saints- s, a, i, n, t, s - ils se préfèrent eux aussi, ils ne demandent même qu'à ça, ils se consument de trouver la meilleure façon de se préférer, alors qu'il y en a de si simples, comme le montrent les méde-saints, eux aussi. Enfin, ceux-là ne sont pas des saints, ça, ça va de soi.

Il y a peu de choses aussi abjectes à feuilleter que l'histoire de la médecine. Ca peut être conseillé comme vomitif ou comme purgatif, ça fait les deux. Pour savoir que le savoir n'a rien à faire avec la vérité, il n'y a rien de plus convaincant. On peut même dire que ça va jusqu'à faire du médecin une sorte de provocateur. Ca n'empêche pas que le médecin se soit arrangé - et pour des raisons qui tenaient à ce que leur plate-forme avec le discours de la science devenait plus exiguë - que les médecins se soient arrangés à mettre la psychanalyse à leur pas. Et ça, ils s'y connaissent, ceci naturellement d'autant plus que le psychanalyste étant fort embarrassé, comme je suis parti là-dessus, fort embarrassé de sa position, il était d'autant plus disposé à recevoir les conseils de l'expérience.

Je tiens beaucoup à marquer ce point d'histoire qui est, dans mon affaire, pour autant qu'elle ait de l'importance, tout à fait un point-clé, grâce à cette conjuration contre laquelle est dirigé un article exprès de Freud sur la Laïenanalyse, grâce à cette conjuration qui a pu se produire peu après la guerre, j'avais déjà perdu la partie avant de l'avoir engagée.

Simplement, je voudrais qu'on me croie là-dessus, parce que - pourquoi, je le dirais - si ce soir je témoigne - et je ne le fais pas par hasard à Ste Anne puisque je vous ai dit que c'est là que je dis ce que je pense - si je déclare que c'est très précisément à ce titre de savoir très bien l'avoir, à l'époque, perdue, que, cette partie je l'ai engagée.

Ca n'a rien d'héroïque , vous savez, il y a un tas de parties qui s'engagent dans ces conditions. C'est même un des fondements de la condition humaine, comme dit l'autre, et ça ne réussit pas plus mal que n'importe quelle autre entreprise. La preuve, hein ! Le seul ennui - mais il n'est que pour moi- c'est que ça ne vous laisse pas très libre, je dis ça en passant pour la personne qui m'a, il y a je ne sais pas quoi, le deuxième séminaire avant, qui m'a interrogé sur le fait si je croyais ou non à la liberté.

Une autre déclaration que je veux faire et qui après tout a bien son importance, puisqu'après tout, je ne sais pas, c'est mon penchant ce soir, une autre déclaration qui celle-là alors est tout à fait prouvée - là, je vous

demande de me croire, que je m'étais très bien aperçu que la partie était perdue, après tout je n'étais pas si malin, j'ai peut-être cru qu'il fallait foncer et que je foutrais en l'air l'Internationale Psychanalytique (Avouée), et là personne ne peut dire le contraire de ce que je vais dire, c'est que je n'ai jamais lâché aucune des personnes que je savais devoir me quitter avant qu'elle s'en aille elle-même. Et c'est vrai aussi du moment où la partie était en somme, pour la France, perdue, qui est celle à laquelle j'ai fait allusion tout à l'heure, ce petit brouhaha dans une conjuration médecin-psychanalyste d'où est sorti en 53 le début de mon enseignement. Les jours où l'idée de devoir poursuivre le dit enseignement ne m'habite pas, c'est-à-dire un certain nombre, il est évident que j'ai, comme tous les imbéciles, l'idée de ce que ça aurait pu être pour la Psychanalyse Française (!) si j'avais pu enseigner là où, pour la raison que je viens de dire, je n'étais nullement disposé à lâcher quiconque, je veux dire que si scandaleuse que fussent mes propositions sur " Fonction et Champ...et patati et patata... de la parole et du langage", mais j'étais disposé à couvrir le sillon pendant des années pour les gens même les plus durs de la feuille et, au point où nous en sommes, personne n'y aurait perdu parmi les psychanalystes.

Je vous ai dit que j'avais fait un petit tour en Italie. Dans ces cas, je vais aussi... pourquoi pas, parce que il y a beaucoup de gens qui m'aiment : à propos, il y a quelqu'un qui m'a envoyé un verre à dents ! Je voudrais savoir qui c'est, pour la remercier, cette personne. Il y a une personne qui m'a envoyé un verre à dents. Je dis ça pour ceux qui étaient là au Panthéon la dernière fois. C'est une personne que je remercie d'autant plus que ce n'est pas un verre à dents. C'est un merveilleux petit verre rouge, long et galbé, dans lequel je mettrai une rose, qui que ce soit qui me l'ait envoyée. Mais je n'en ai reçu qu'un, ça je dois le dire. Enfin passons. Il y a des personnes qui m'aiment un peu dans tous les coins, même dans les couloirs du Vatican. Pourquoi pas, hein ? Il y a des gens très bien. Il n'y a que là - ceci pour la personne qui m'interroge sur la liberté - il n'y a qu'au Vatican que je connaisse des libres-penseurs ? Moi, je suis pas un libre-penseur, je suis forcé de tenir à ce que je dis, mais là-bas, quelle aisance! Ah ! on comprend que la Révolution Française ait été véhiculée par les abbés. Si vous saviez quelle est leur liberté, mes bons amis, vous auriez froid dans le dos. Moi, j'essaie de les ramener au dur, il n'y a rien à faire, ils débordent : la psychanalyse, pour eux, est dépassée ! Vous voyez à quoi ça sert, la libre-pensée : ils voient clair.

C'était pourtant un bon métier, hein ? Ca avait des bons côtés. Quand ils disent que c'est dépassé, ils savent ce qu'ils disent. Ils disent: c'est foutu, parce que quand même on doit faire un peu mieux ! Je dis ça quand même pour, avertir les personnes, les personnes qui sont dans le coup, et particulièrement, bien sûr, celles qui me suivent, qu'il faut y regarder à deux fois avant d'y engager ses descendants, parce que c'est très possible qu'au train où vont les choses, ça tombe tout d'un coup sec, comme ça. Enfin, c'est uniquement pour ceux qui ont à y engager leur descendance, je leur conseille la prudence.

J'ai déjà parlé de ce qui se passe dans la psychanalyse, il faut quand même bien préciser certains points que j'ai déjà abordés, par conséquent que je crois pouvoir traiter brièvement au point où nous en sommes : c'est que c'est le seul discours - et rendons-lui hommage - c'est le seul discours, au sens où j'ai catalogué quatre discours, c'est le seul qui soit tel que la canaillerie y aboutisse nécessairement à la bêtise. Si on savait tout de suite que quelqu'un qui vient vous demander une psychanalyse didactique c'est une canaille, mais on lui dirait : "Pas de psychanalyse pour vous, mon cher ! Vous en deviendrez bête comme chou". Mais on ne le sait pas, c'est justement soigneusement dissimulé, on le sait quand même au bout d'un certain temps, dans la psychanalyse, la canaillerie étant toujours, non pas héréditaire, c'est pas d'hérédité qu'il s'agit, il s'agit de désir, désir de l'Autre d'où l'intéressé a surgi. Je parle du désir : c'est pas toujours le désir de ses parents, ça peut être celui de ses grands-parents, mais si le désir dont il est né est le désir d'une canaille, C'est une canaille immanquablement. Je n'ai jamais vu d'exceptions, et c'est même pour ça que j'ai toujours été si tendre pour les personnes dont je savais qu'elles devaient me quitter, au moins pour les cas où c'était moi qui les avais psychanalysées, parce que je savais bien qu'elles étaient devenues tout à fait bêtes.

Je peux pas dire que je l'avais fait exprès, comme je vous l'ai dit, c'est nécessaire. C'est nécessaire quand une psychanalyse est poussée jusqu'au bout, ce qui est la moindre des choses pour la psychanalyse didactique. Si la psychanalyse n'est pas didactique, alors c'est une question de tact : vous devez laisser au type assez de canaillerie pour qu'il se démerde désormais convenablement. C'est proprement thérapeutique, vous devez le laisser surnager. Mais pour la psychanalyse didactique, vous pouvez pas faire ça, parce que Dieu sait ce que ça donnerait. Supposez un psychanalyste qui reste une canaille, ça hante la pensée de tout le monde ! Soyez tranquille, la psychanalyse, contrairement

à ce qu'on croit, est toujours vraiment didactique, même quand c'est quelqu'un de bête qui la pratique, et je dirai même, d'autant plus. Enfin, tout ce qu'on risque, c'est d'avoir des psychanalystes bêtes. Mais c'est, comme je viens de vous le dire, en fin de compte, sans inconvénients, parce que quand même, l'objet a à la place du semblant, c'est une position qui peut se tenir. Voilà ! On peut être bête d'origine aussi. C'est très important à distinguer.

Bon ! Alors, je n'ai rien trouvé de mieux, quant à moi, je n'ai rien trouvé de mieux que ce que j'appelle le mathème pour approcher quelque chose concernant le savoir sur la vérité, puisque c'est là en somme qu'on a réussi à lui donner une portée fonctionnelle. C'est beaucoup mieux quand c'est Pierce qui s'en occupe, il met les fonctions 0 et 1 qui sont les deux valeurs de vérité. Il ne s'imagine pas par contre, qu'on peut écrire grand V ou grand F pour désigner la vérité et le faux. J'ai déjà indiqué ça en quelques phrases, j'ai déjà indiqué ça au Panthéon, c'est à savoir qu'autour du "yad'l'un", il y a deux étapes : le Parménide et puis ensuite il a fallu arriver à la Théorie des Ensembles, pour que la question d'un tel savoir, qui prend la vérité comme simple fonction, et qui est loin de s'en contenter, qui comporte un réel qui, avec la vérité, n'a rien à faire - ce sont les mathématiques - néanmoins, pendant des siècles , il faut croire que la mathématique se passait là-dessus de toute question, puisque c'est sur le tard, et par l'intermédiaire d'une interrogation logique, qu'elle a fait faire un pas à cette question qui est centrale pour ce qui est de la vérité, à savoir comment et pourquoi "yad'l'un"? Vous m'excuserez, je ne suis pas le seul.

"Yad'l'un", autour de cet Un tourne la question de l'existence. J'ai déjà fait là-dessus des remarques, à savoir que l'existence n'a jamais été abordée comme telle avant un certain âge et qu'on a mis beaucoup de temps à l'extraire de l'essence. J'ai parlé, du fait qu'il n'y eût pas en grec très proprement quelque chose de courant qui veuille dire "exister", non pas que j'ignorasse ἐξίστημι, ἔξιστα μαι, mais plutôt que je constatasse qu'aucun philosophe ne s'en était jamais servi. Pourtant c'est là que commence quelque chose qui puisse nous intéresser. Il s'agit de savoir ce qui existe. Il n'existe que de l'Un - avec ce qui se presse autour de nous, je suis forcé ici aussi également de me presser - la Théorie des Ensembles, c'est l'interrogation : pourquoi "yad'l'un" ?

L'Un, ça ne court pas les rues, quoi que vous en pensiez, y compris cette certitude tout à fait illusoire, et illusoire depuis très longtemps - ça n'empêche pas qu'on y tienne - que vous en êtes Un, vous en êtes un aussi. Vous en êtes un, il suffit

que vous essayiez même de lever le petit doigt pour vous apercevoir que, non seulement vous n'êtes pas Un, mais que vous êtes, hélas! innombrables, innombrables chacun pour vous. Innombrables jusqu'à ce qu'on vous ait appris, ce qui peut être un des bons résultats de l'affluent psychanalytique, que vous êtes selon les cas, tout à fait finis - ça, je vous le dis très vite, parce que je ne sais pas combien de temps je vais pouvoir continuer - tout à fait finis pour ce qui est des hommes - là c'est clair - finis, finis, finis ! Pour ce qui est des femmes, dénombrables.

Je vais tâcher de vous expliquer brièvement quelque chose qui commence à vous frayer là-dessus la voie, puisque, bien entendu, ce n'est pas des choses qui sautent aux yeux, surtout quand on ne sait pas ce que ça veut dire, "fini" et "dénombrable" ! Mais si vous suivez un peu mes indications, vous lirez n'importe quoi, parce que ça pullule maintenant, les ouvrages sur la Théorie des Ensembles, même pour aller contre.

Il y a quelqu'un de très gentil que j'espère bien voir tout à l'heure pour m'excuser de ne pas lui avoir apporté ce soir un livre que j'ai tout fait pour trouver et qui est épuisé, qu'il m'a passé la dernière fois, et qui s'appelle "CANTOR A TORT". C'est un très bon livre. C'est évident que Cantor à tort, d'un certain point de vue, mais il a incontestablement raison, pour le seul fait que ce qu'il a avancé a eu une innombrable descendance dans la mathétique, et que tout ce dont il s'agit, c'est ça : c'est que ce qui fait avancer la mathématique, ça suffit à ce que ça se défende. Même si Cantor à tort du point de vue de ceux qui décrètent, on ne sait pourquoi, que le nombre, ils savent ce que c'est, toute l'histoire des mathématiques bien avant Cantor a démontré qu'il n'y a pas de lieu où il soit démontrable, il n'y a pas de lieu où il soit plus vrai que l'impossible, c'est le réel.

Ca a commencé aux Pythagoriciens à qui, un jour, a été asséné ce qu'ils devaient bien savoir, parce qu'il ne faut pas non plus les prendre pour des bébés, que $\sqrt{2}$ n'était pas commensurable. C'est repris par des philosophes, et ce n'est pas parce que ça nous est parvenu par le Théétète qu'il faut croire que les mathématiques de l'époque n'étaient pas à la hauteur et incapables de répondre, que justement de s'apercevoir que de ce que l'incommensurable existait, on commençait à se poser la question de ce que c'était que le nombre.

Je ne vais pas vous faire toute cette histoire, il y a une certaine affaire de $\sqrt{-1}$, une certaine affaire de $\sqrt{-1}$ qu'on a appelé depuis, on ne sait pourquoi, maginaire. Il n'y a rien de moins imaginaire que $\sqrt{-1}$ comme

la suite l'a prouvé, puisque c'est de là qu'est sorti ce qu'on peut appeler le nombre complexe, c'est-à-dire une des choses les plus utiles et les plus fécondes qui aient été crées en mathématiques.

Bref, plus se fait d'objections à ce qu'il en est de cette entrée par l'Un, c'est-à-dire par le nombre entier, plus il se démontre que c'est justement de l'impossible qu'en mathématique s'engendre le réel. Et c'est justement de ce que par Cantor ait pu être engendré quelque chose qui n'est rien de moins que toute l'oeuvre de Russell, voire infiniment d'autres points qui ont été extrêmement féconds dans la Théorie des Fonctions, il est certain que, au regard du réel, c'est Cantor qui est dans le droit fil de ce dont il s'agit.

Si je vous suggère, - je parle aux psychanalystes - de vous mettre un peu à cette page, c'est justement pour la raison qu'il y a quelque chose à en tirer dans ce qui est, bien sûr, votre péché mignon. Je dis ça parce que vous avez affaire à des êtres qui pensent, qui pensent, bien sûr, parce qu'ils ne peuvent pas faire autrement, qui pensent comme Télémaque, comme tout au moins le Télémaque que décrit Paul-Jean Toulet : "ils pensent à la dépense", eh bien ! ce dont il s'agit, c'est de savoir si vous, analystes, et ceux que vous conduisez dépensent ou non en vain leur temps.

Il est clair qu'à cet égard, le pathos de pensée qui peut pour vous résulter d'une courte initiation, encore qu'il ne faut pas non plus qu'elle soit trop brève, à la Théorie des Ensembles, est quelque chose bien de nature à vous faire réfléchir sur des notions comme l'existence, par exemple. Il est clair que ce n'est qu'à partir d'une certaine réflexion sur les mathématiques, que l'existence a pris son sens. Tout ce qu'on en a pu dire avant, par une sorte de pressentiment, religieux notamment, à savoir que Dieu existe, n'a strictement de sens qu'en ceci qu'à mettre l'accent - je dois, y mettre l'accent parce qu'il y a des gens qui me prennent pour un maître à penser - c'est ceci : que vous y croyiez ou pas, gardez ça dans votre petit creux d'oreille - moi je n'y crois pas, mais on s'en fout, pour ceux qui y croient, c'est la même chose - que vous y croyiez ou pas, à Dieu, dites-vous bien qu'avec Dieu, dans tous les cas, qu'on y croit ou qu'on n'y croit pas, il faut compter. C'est absolument inévitable.

C'est pour ça que je récris au tableau ce autour de quoi j'ai essayé de faire tourner quelque chose sur ce qu'il en est du prétendu rapport sexuel.

$\exists x \cdot \overline{\Phi} x$ $\quad$ $\overline{\exists x} \cdot \overline{\Phi} x$

$\forall x \cdot \overline{\Phi} x$ $\quad$ $\overline{\forall x} \cdot \overline{\Phi} x$

Je recommence : il existe un x tel que ce qu'il y a de sujet déterminable par une fonction qui est ce qui domine le rapport sexuel, à savoir la fonction phallique - c'est pour ça que j' l'écris Φx - il existe un x qui détermine de ceci qu'il ait dit non à la fonction. Vous voyez que de là d'où je parle pour psychanalyser,, de là d'où je parle, vous voyez d'ores et déjà la question de l'existence liée à quelque chose dont nous ne pouvons pas méconnaître que ce soit un dire. C'est un "dire non" je dirai même plus, c'est un "dire que non ". Ceci est capital, ceci est justement ce qui nous indique le point juste où doit être pris, pour notre formation, formation d'analyste, ce qu'énonce la Théorie des Ensembles, il y en a Un "au-moins-Un" qui "dit que non".

C'est un repère, c'est un repère, bien entendu, qui ne tient pas même un instant, qui n'est d'aucune façon enseignant, ni enseignable, si nous ne le conjoignons pas à cette inscription quantificatrice des quatres termes, à savoir le quanteur dit universel, $\forall x \cdot \overline{\Phi} x$, c'est -à-dire le point d'où il peut être dit, comme cela s'énonce dans la doctrine freudienne, qu'il n'y a de désir, de libido - c'est la même chose - que masculine. C'est , à la vérité, une erreur qui a tout son prix de repère.

Que les trois autres formules, à savoir il n'existe pas, cet x,pour dire qu'il n'est pas vrai que la fonction phallique soit ce qui domine le rapport sexuel et que, d'autre part, nous devions - je ne dis pas "nous puissions" écrire - qu'à un niveau complémentaire de ces trois termes, nous devions écrire la fonction du "Pas-tout" comme étant essentielle à un certain type de rapport à la fonction phallique en tant qu'elle fonde le rapport sexuel, c'est là évidemment ce qui fait, de ces quatre inscriptions, un ensemble.

Sans cet ensemble, il est impossible de s'orienter correctement dans ce qu'il en est de la pratique de l'analyse pour autant qu'elle a affaire avec ce quelque chose qui couramment se définit comme étant l'homme, d'une part, et, d'autre part, ce correspondant généralement qualifié de femme, qui le laisse seul. Il le laisse seul, c'est pas la faute du correspondant, c'est la faute de l'homme. Mais faute ou pas faute, c'est une affaire que nous n'avons pas à trancher immédiatement; je le signale au passage; ce qu'il importe pour l'instant

c'est d'interroger le sens de ce que peuvent avoir à faire ces quatre fonctions qui ne sont que deux : l'une, négation de la fonction de l'autre, fonction opposée, ces quatre fonctions pour autant que les diversifie leur accouplement quanté.

Il est clair que ce que veut dire le $\overline{\exists}x$, barré, c'est-à-dire négation de $\overline{\Phi}x$, est quelque chose qui depuis longtemps - et depuis assez à l'origine pour qu'on puisse dire qu'on est absolument confondu que Freud l'ait ignoré - $\exists$ de x , négation de $\overline{\Phi}x$, à savoir cet " au-moins-Un ! cet Un tout seul qui se détermine d'être l'effet du "dire-que-non" à la fonction phallique, c'est très précisément le point sous lequel il faut que nous mettions tout ce qui s'est dit jusqu'à présent de l'Oedipe, pour que l'Oedipe soit autre chose qu'un mythe.

Et ceci a d'autant plus d'intérêt qu'il ne s'agit pas là de genèse, ni d'histoire, ni de quoi que ce soit qui ressemble, comme il semble à certains moments dans Freud que ç'ait pu être énoncé par lui, à savoir un évènement. Il ne s'aurait s'agir d'évènement à ce qui nous est représenté comme étant avant toute histoire. Il n'y a d'évènement que ce qui se connote dans quelque chose qui s'énonce. Il s'agit de structure.

Qu'on puisse parler de "Tout-homme" comme étant sujet à la castration, c'est ce pourquoi, de la façon la plus patente, le mythe d'Oedipe est fait.

Est-il nécessaire de se mettre à retourner à des fonctions mathématiques pour énoncer un fait logique qui est celui-ci : c'est que, s'il est vrai que l'inconscient est structuré comme un langage, la fonction de la castration y est nécessitée, c'est exactement en effet ce qui implique quelque chose qui y écahppe. Et quoi que ce soit qui y échappe, même si ce n'est pas - pourquoi pas, car c'est dans le mythe - quelque chose d'humain, après tout, mais pourquoi ne pas voir le père du meurtre primitif comme un orang-outang, beaucoup de choses qui coïncident dans la tradition, la tradition d'où tout de même il faut dire que la psychanalyse surgit : de la tradition judaïque. Dans la tradition judaïque, comme j'ai pu l'énoncer, l'année où je n'ai pu, voulu faire plus que mon premier séminaire sur les "Noms du Père", j'ai quand même eu le temps d'y accentuer que dans le sacrifice d' Abraham, ce qui est sacrifié, c'est effectivement le père, lequel n'est autre qu'un bélier. Comme dans toute lignée humaine qui se respecte, sa descendance mythique est animale. De sorte qu'en fin de compte, ce que je vous ai dit, l'autre jour, de la fonction de la chasse

chez l'homme, c'est de ça qu'il s'agit, je ne vous en ai pas dit bien long, bien sûr, j'aurais pu vous en dire plus sur le fait que le chasseur aime son gibier, tels les fils, dans l'événement dit primordial dans la mythologie freudienne, ils ont tué le père... comme ceux dont vous voyez les traces sur les grottes de Lascaux, ils l'ont tué, mon Dieu, parce qu'ils l'aimaient, bien sûr, comme la suite l'a prouvé, la suite est triste. La suite est très précisément que tous les hommes, $\forall$ de x , A renversé, l'universalité des hommes est sujette à la castration. Qu'il y ait "Une" exception, nous ne l'appellerons pas, du point d'où nous parlons, mythique. Cette exception, c'est la fonction inclusive : quoi énoncer de l'universel, sinon que l'universel soit enclos, enclos précisément par la possibilité négative. Très exactement, l'existence ici joue le rôle du complément ou, pour parler plus mathématiquement, du bord. Et c'est ce qui inclut ceci qu'il y a quelque part un tout x, un tout x qui devient un tout petit $\underline{a}$ - je veux dire un A renversé de $(\underline{a})$: $\forall a$ -
chaque fois qu'il s'incarne, qu'il s'incarne dans ce qu'on peut appeler "Un être", "Un être" au moins qui ne se pose que comme être et à titre d'homme nommément.

C'est très précisément ce qui fait que ce soit dans l'autre colonne, et avec un type de rapport qui est fondamental, que puisse s'articuler quelque chose dans quoi se range, puisse se ranger, pour quiconque sache penser avec ces symboles, au titre de la femme.

Rien que de l'articuler ainsi, ceci nous fait sentir qu'il y a quelque chose de remarquable, de remarquable pour vous, que ce qui s'en énonce, c'est qu'il n'y en a pas une qui, dans l'énoncé, dans l'énoncé qu'il n'est pas vrai que la fonction phallique domine ce qu'il en est du rapport sexuel, s'inscrive en faux.

Et pour vous permettre de vous y retrouver au moyen de références qui vous sont un petit peu plus familières, je dirai, mon Dieu, puisque j'ai parlé tout à l'heure du père, je dirai ce que concerne ce "Il n'existe pas de x qui se détermine comme sujet dans l'énoncé du dire-que-non à la fonction phallique", c'est à proprement parler la vierge. Vous savez que Freud en fait un état le tabou de la virginité, etc..., et autres histoires follement folkloriques autour de cette affaire, et le fait qu'autrefois les vierges étaient baisées pas par n'importe qui, il fallait au moins un grand prêtre ou un petit seigneur, enfin qu'importe.

L'important n'est pas ça. L'important en effet, c'est qu'on puisse dire autour de cette fonction du "vir", cette fonction du "vir" si frappante en ceci qu'il n'y ait jamais que d'une femme après tout qu'on dise qu'elle soit virile. Si vous avez jamais entendu parler, au moins de nos jours, d'un type qui le soit, vous me le montrerez, ça m'intéressera ! Là par contre, si l'homme est tout ce que vous voulez dans le genre virtuose, vire à babord, parer à virer, vire ce que tu veux, le viril, c'est du côté de la femme, c'est la seule à y croire. Elle pense ! C'est même ce qui la caractérise. Je vous expliquerai tout à l'heure - il faut que je vous le dise tout de suite - que c'est pour ça - je vous expliquerai dans le détail pourquoi - que la virgo n'est pas dénombrable, parce qu'elle se situe, contrairement à l'Un qui est du côté du père, elle se situe entre l'Un et le Zéro. Ce qui est entre l'Un et le Zéro, c'est très connu et ça se démontre même quand on a tort, ça se démontre dans la théorie de Cantor, ça se démontre d'une façon que je trouve absolument merveilleuse.

Il y en a au moins là quelques-uns qui savent de quoi je parle, de sorte que je vais l'indiquer brièvement : il est tout à fait démontrable que ce qui est entre l'Un et le Zéro - ça se démontre grâce aux décimales - on se sert de décimales dans le système du même nom : décimal, et il est très facile de montrer que supposez - il faut le supposer - supposez que ce soit dénombrable, la méthode dite de la diagonale peut permettre de forger toujours une nouvelle suite décimale telle qu'elle ne soit certainement pas inscrite dans ce qui a été dénombré. Il est strictement impossible de construire ce dénombrable, de donner même une façon, si mince soit-elle, de le ranger, ce qui est bien la moindre des choses, parce que le dénombrable se définit de correspondre à la suite des nombres entiers.

C'est donc purement et simplement d'un supposé - et là-dessus on accusera très volontiers comme il se fait dans ce livre, "Cantor a tort" - Cantor d'avoir tout simplement forgé un cercle vicieux. Un cercle vicieux, mes bons amis , mais pourquoi pas ! Plus un cercle est vicieux, plus il est drôle, surtout si on peut en faire sortir quelque chose, quelque chose comme ce petit oiseau qui s'appelle le non-dénombrable, qui est bien une des choses les plus éminentes, les plus astucieuses, les plus collant au réel du nombre qui ait jamais été inventée.

Enfin, laissons ! Les 11.000 Vierges, comme il se dit dans la Légende Dorée, c'est la façon d'exprimer le non-dénombrable. Parce que les 11.000, vous comprenez, c'est un chiffre énorme, c'est surtout un chiffre énorme, pour

des vierges, et pas seulement par les temps qui courent !

Donc, nous, nous avons pointé ces faits, tâchons maintenant de comprendre ce qu'il en advient, de ce "Pas-Toute", qui est vraiment le point vif, le point original de ce que j'ai inscrit au tableau. Car nulle part, jusqu'à présent, dans la logique, n'a été mise , promue, mise en avant la fonction du "Pas-Toute" comme telle. Le mode de la pensée, pour autant qu'il est, si je puis dire, subverti par le manque du rapport sexuel, pense et ne pense qu'au moyen de l'Un. L'Universel, c'est ce quelque chose qui résulte de l'enveloppement d'un certain champ par quelque chose qui est l'ordre de l'Un,à ceci près qui est la véritable signification de la notion de l'ensemble, c'est très précisément ceci, c'est que l'ensemble, c'est la notation mathématique de ce quelque chose où, hélas, je ne suis pas pour rien, qui est une certaine définition, celle que je note du S barré,(Ⱥ), c'est à savoir du sujet, du sujet pour autant qu'il n'est rien d'autre que l'effet de signifiant, autrement dit ce que représente un signifiant pour un autre signifiant.

L'ensemble, c'est la façon dont, à un tournant de l'histoire, les gens les moins faits pour mettre au jour ce qu'il en est du sujet, s'y sont trouvés, si l'on peut dire, nécessités. L'ensemble n'est rien d'autre que le sujet. C'est bien pour cela qu'il ne saurait même se manier sans l'addition de l'ensemble vide (Ø).

Jusqu'à un certain point, je dirai que l'ensemble vide se démarque dans sa nécessité de ceci qu'il peut être pris pour un élément de l'ensemble, à savoir que l'inscription de la parenthèse qui désigne l'ensemble avec comme élément l'ensemble vide (Ø), est quelque chose sans quoi est absolument impensable tout maniement de cette fonction, de cette fonction qui - je vous le répète, je pense vous l'avoir suffisamment indiqué - est faite très précisément à un certain tournant pour interroger, interroger au niveau du langage commun - je souligne commun, parce que ce n'est nullement ici aucun, de quelque sorte que ce soit, métalangage qui règne - pour interroger du point de vue logique, interroger avec le langage tout ce qu'il en est de l'incidence, dans le langage lui-même, du nombre, c'est-à-dire de quelque chose qui n'a rien à faire avec le langage, de quelque chose qui est plus réel que n'importe quoi, le discours de la science l'a suffisamment manifesté.

{Ø}

Pas-Tout - il manquait la barre - c'est très précisément ce qui résulte de ceci, non pas que rien ne le limite, mais que la limite est autrement située. Ce qui fait que le Pas-Tout, si je puis dire et je le dirai pour aller vite, c'est ceci : c'est que contrairement à l'inclusion dans ∃ de x " il existe le Père dont le dire-non le situe par rapport à la fonction phallique", inversement c'est en tant qu'il y a le vide, le manque, l'absence de quoi que ce

soit qui dénie la fonction phallique au niveau de la femme, que, inversement, il n'y a rien d'autre que ce quelque chose que le "Pas-Tout" formule dans la position de la femme à l'endroit de la fonction phallique. Elle est en effet, pour elle, "pas toute". Ce qui ne veut pas dire que, sous quelque incidence que ce soit, elle le nie. Je ne dirai pas qu'elle est autre, parce que très précisément le mode sous lequel elle n'existe pas dans cette fonction, de la nier, ce qui est très précisément ce mode, c'est qu'elle est ce qui dans mon graphe s'inscrit du signifiant de ceci, que l'Autre est barré, S (Ⱥ).

La femme n'est pas le lieu de l'Autre et, plus encore, elle s'inscrit très précisément comme n'étant pas l'Autre dans la fonction que je donne au grand A, à savoir comme étant le lieu de la vérité. Et ce qui s'inscrit dans la non-existence de ce qui pourrait nier la fonction phallique, de même qu'ici j'avais traduit par la fonction de l'ensemble vide l'existence du "dire-que-non", de même c'est de s'absenter et même c'est d'être ce "jouiscentre", ce "jouiscentre" qui est conjugué à ce que je n'appelerai pas une absence, mais une "dé-sence"- S.E.N.C.E. - que la femme se pose pour ce fait signifiant, non seulement que le grand Autre n'est pas là, ce n'est pas elle, mais qu'il est tout à fait ailleurs, au lieu où il situe la parole.

Il me reste - puisque après tout vous avez la patience à une heure qui est déjà 11, de continuer à m'entendre - à pointer ceci qui est capital dans ce qu'après tout ici pour vous je force à la fin de l'année, un certain nombre de thèmes qui sont des thèmes cristallisants, c'est de dénoter la béance qui sépare chacun de ces termes en tant qu'ils sont énoncés.

Il est clair qu'entre le $\exists$ de x, "Il existe", et le "Il n'existe pas", on n'a pas à baragouiner, c'est l'existence.

$\exists x . \overline{\Phi} x$ existence $\quad \overline{\exists x} . \overline{\Phi} x$

Il est clair qu'entre "Il existe un qui ne" et Il n'y en a pas Un qui ne soit", il y a la contradiction :

$$\exists x . \overline{\Phi x}$$

contradiction

$$\forall x . \Phi x$$

Quand Aristote fait état des propositions particulières pour les opposer aux universelles, c'est entre une particulière positive par rapport à une universelle négative qu'il institue la contradiction. Ici, c'est le contraire : c'est

la particulière qui est négative et c'est l'universelle qui est positive.

Ici, ce que nous avons entre ce Non $\exists$ de x . Non Φ de x , qui est la négation d'aucune universalité, ce que nous avons - je ne fais ici que vous l'indiquer, je le justifierai par la suite - c'est l'indécidable :

$$\overline{\exists x} \cdot \overline{\Phi x}$$

indécidable

$$\overline{\forall x} \cdot \Phi x$$

Entre les deux $\forall$ de x, dont toute notre expérience nous montre, je pense assez, que la situation n'est pas simple, ce dont il s'agit, c'est quoi ? Nous l'appellerons le manque, nous l'appellerons la faille, nous l'appellerons, si vous voulez, le désir et, pour être plus rigoureux, nous l'appellerons l'objet a.

$\forall x \cdot \Phi x$ manque faille désir objet a $\quad \overline{\forall x} \cdot \Phi x$

Alors, il s'agit de savoir comment, au milieu de tout ça - j'espère que certains tout au moins l'auront pris en note - comment au milieu de tout ça fonctionne quelque chose qui pourrait ressembler à une circulation.

Pour ça, il faut s'interroger sur le mode dont sont posés ces quatre termes.

$\exists x \cdot \overline{\Phi x}$ existence $\quad \overline{\exists x} \cdot \overline{\Phi x}$

contradiction $\qquad$ indécidable

$\forall x \cdot \Phi x$ manque faille désir objet a $\quad \overline{\forall x} \cdot \Phi x$

Le $\exists$ de x, en haut à gauche, c'est littéralement le nécessaire. Rien n'est pensable, c'est surtout pas notre fonction de penser à nous autres, hommes. Enfin, une femme, ça pense, ça pense même de temps en temps "donc je suis", en quoi, bien sûr, elle se trompe. Mais enfin, pour ce qui est du nécessaire, il est absolument nécessaire, - et c'est ça que nous livre

Freud avec cette histoire à dormir debout de Totem et ... Debout - est absolument nécessaire de penser quoi que ce soit aux rapports - qu'on appelle humains, on ne sait pas pourquoi - dans l'expérience qui s'instaure dans le discours analytique, il est absolument nécessaire de poser qu'il existe Un pour qui la castration,à la gare ... La castration, ça veut dire quoi ? Ça veut dire surtout laisse à désirer, ça ne veut rien dire d'autre. Ben voilà ! Pour penser ça, c'est-à-dire à partir de la femme, il faut qu'il y en ait un pour qui rien ne laisse à désirer. C'est l'histoire du mythe d'Oedipe, mais c'est absolument nécessaire, c'est absolument nécessaire. Si vous perdez ça, je vois absolument pas ce qui peut vous permettre de vous y retrouver d'une façon quelconque. C'est très important de se retrouver.

$\exists x$ Alors voilà, c'est $\exists$ de x. Je vous ai déjà dit que c'est nécessaire à partir de quoi ? A partir justement de ce que, ma foi, je vous ai écrit là tout à l'heure d'indécidable, de ce qu'on ne pourrait absolument rien dire qui ressemble à quoi que ce soit qui puisse faire fonction de vérité si, si on n'admettait pas, ce nécessaire : il y en a au moins Un qui dit non. J'insiste un peu. J'insiste, parce que je n'ai pas pu ce soir - on a été dérangés - vous raconter toutes les gentillesses que j'aurais voulu vous dire à ce propos. Mais j'en avais une bien bonne et, puisqu'on me taquine, je m'en vais vous la sortir, quand même : c'est la fonction de l'é-pater:

é-pater

On s'est beaucoup interrogé sur la fonction du "pater familias". Il faudrait mieux centrer ce que nous pouvons exiger de la fonction du père : cette histoire de carence paternelle, qu'est-ce qu'on s'en gargarise ! Il y a une crise, c'est un fait, c'est pas tout à fait faux; l'é-pater ne nous épate plus. C'est la seule fonction véritablement décisive du père.

J'ai déjà marqué que ce n'était pas l'Oedipe, que c'était foutu, que si le père était un législateur, ça donnait le Président Schreber comme enfant. Rien de plus. Sur n'importe quel plan, le père c'est celui qui doit épater la famille. Si le père n'épate plus la famille, naturellement... mais on trouvera mieux! 'est pas forcé que ce soit le père charnel, il y en a toujours un qui épatera la famille dont chacun sait que c'est un troupeau d'esclaves. Il y en aura d'autres qui l'épateront. Vous voyez comme la langue française peut servir à bien des choses. Je vous ai déjà expliqué ça la dernière fois, j'avais commencé par un truc : "fondre" ou "fonder d'eux un Un", au subjonctif, c'est le même truc: pour fonder il faut fondre. Il y a des choses qui ne peuvent s'exprimer que dans la langue française, c'est justement pour ça qu'il y a l'inconscient. Parce

que ce sont les équivoques qui fondent dans les deux sens du mot, il n'y a même que ça.

Si vous vous interrogez sur le "Tous" en cherchant comment c'est exprimé en chaque langue, vous trouverez des tas de trucs, des trucs absolument sensationnels. Personnellement, je me suis beaucoup enquis du Chinois parce que je ne peux pas faire un catalogue des langues du monde entier. J'ai aussi interrogé quelqu'un, grâce à la charmante trésorière de notre Ecole, qui a fait écrire par son père comme on disait "Tous" en Yoruba. Mais c'est fou, vous comprenez ! Je fais ça pour l'amour de l'art, mais je sais bien que de toute façon, je trouverai que dans toutes les langues, il y a un moyen pour dire "Tous".

Moi, ce qui m'intéresse, c'est le signifiant, comme Un, c'est de quoi on se sert dans chaque langue et le seul intérêt du signifiant, c'est les équivoques qui peuvent en sortir, c'est-à-dire quelque chose de l'ordre du "fondre d'eux un Un", et autres conneries de cette espèce. C'est la seule chose intéressante, parce que pour nous ce qui est du "Tous", vous trouverez toujours ça exprimé : le "Tous" est forcément sémantique.

Le seul fait que je dise que je voudrais interroger toutes les langues résoud la question, puisque les langues justement ne sont "pas toutes", c'est leur définition, par contre si je vous interroge sur le "Tous", vous comprenez. Oui, enfin la sémantique, ça revient à la traductibilité. Qu'est-ce que je pourrais en donner d'autre comme définition ! La sémantique, c'est ce grâce à quoi un homme et une femme ne se comprennent que s'ils ne parlent pas la même langue. Enfin, je vous dis tout ça pour vous faire des exercices et parce que je suis là pour ça et puis aussi peut-être pour vous ouvrir un petit peu la comprenoire sur l'usage que je fais de la linguistique. Oui ! Je veux en finir. Alors pour ce qui est de ce qui nécessite l'existence, nous partons justement de ce point que j'ai tout à l'heure inscrit, de la béance de l'indécidable, c'est-à-dire entre le "pas-tout" et le "pas-une". Et après, ça va là, à l'existence. Puis après ça, ça va là. A quoi ? Au fait que tous les hommes sont en puissance de castration. Ca va au possible, car l'universel n'est jamais rien d'autre que ça. Quand vous dites que "Tous les hommes sont des mammifères", ça veut dire que tous les hommes possibles peuvent l'être. Et après ça, où ça va ? Ca va là, à l'objet a. C'est avec ça que nous sommes en rapport. Et après ça, ça va où ? Ca va là, où la Femme se distingue de n'être pas unifiante.

Voilà ! Il reste plus qu'à compléter ici pour aller vers la contradiction et à revenir du "Pas-Toutes", qui n'est en somme rien d'autre que

l'expression de la contingence. Vous voyez ici, comme je l'ai déjà signalé en son temps, l'alternance de la nécessité, du contingent, du possible et de l'impossible : n'est pas dans l'ordre qu'Aristote donne; car ici, c'est de l'impossible qu'il s'agit, c'est-à-dire en fin de compte, du réel.

Alors, suivez bien ce petit chemin, parce qu'il nous servira par la suite. Vous en verrez quelque chose. Voilà ! Il faudrait indiquer les quatre triangles dans les coins comme ça, la direction des flèches est également indiquée ; Vous y êtes ? Et ici le (...)

Voilà ! Je trouve que j'en ai assez fait pour ce soir. Je ne désire pas finir sur une péroraison sensationnelle, mais la question que, oui, c'est assez bien écrit. Nécessaire, impossible...

X - On n'entend pas !

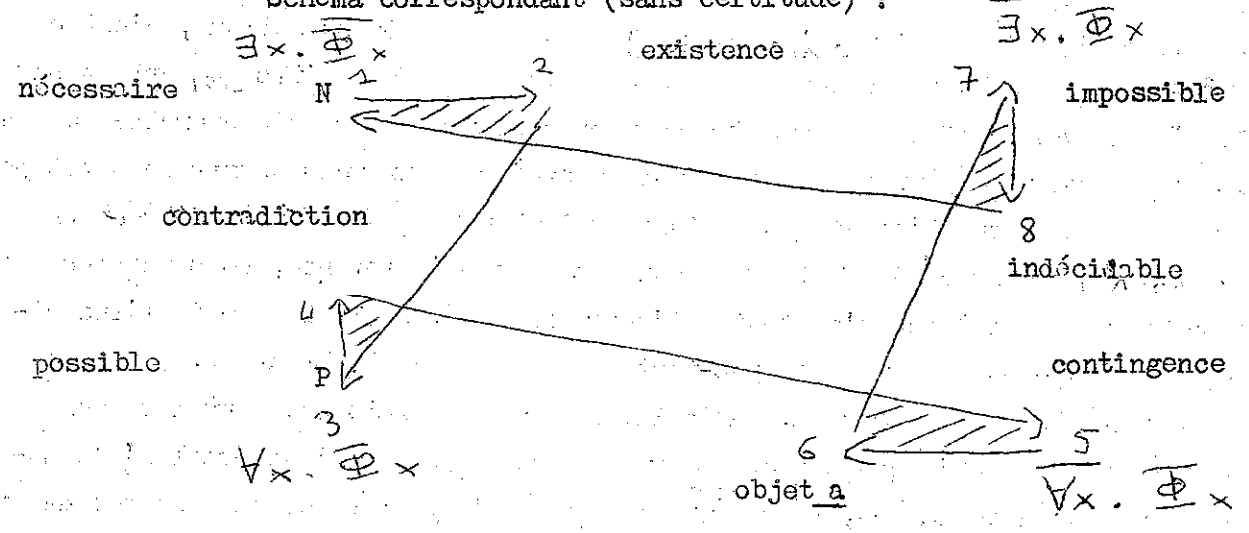
LACAN - Hein ? Nécessaire, impossible, possible et contingent.

X - On n'entend rien !

LACAN - Je m'en fous ! Voilà ! C'est un frayage. Vous entendrez la suite dans presque quinze jours. Puisque c'est le 14 que je ferais mon prochain séminaire au Panthéon. Je ne suis pas sûr que ce ne sera pas le dernier.

- - - - - - - -

Schéma correspondant (sans certitude) :



LACAN

. . . O U P I R E

8 Décembre 1971 I

Je pourrais commencer tout de suite en passant sur mon titre dont après tout dans un bout de temps vous verriez bien ce qu'il veut dire. Néanmoins, par gentillesse, puisqu'aussi bien il est fait pour retenir, je vais l'introduire par un commentaire portant sur lui. " ... ou pire", peut-être tout de même certains d'entre vous l'ont compris, "ou pire", en somme c'est ce que je peux toujours faire. Il suffit que je le montre pour entrer dans le vif du sujet. Je le montre en somme à chaque instant. Pour ne pas rester dans ce sens qui, comme tout sens - vous le touchez du doigt, je pense - est une opacité, je vais donc le commenter textuellement.

"... Ou pire", il est arrivé que certains lisent mal, ils ont cru que c'était : ou le pire. C'est pas du tout pareil. "Pire", c'est tangible, c'est ce qu'on appelle un adverbe, comme "bien", ou "mieux". On dit: je fais bien, on dit : je fais pire. C'est un adverbe, mais disjoint, disjoint de quelque chose qui est appelé, à quelque place, justement le verbe, le verbe qui est ici remplacé par les 3 points. Ces trois points se réfèrent à l'usage, à l'usage ordinaire pour marquer - c'est curieux, mais ça se voit, ça se voit dans tous les textes imprimés - pour faire une place vide. Ça souligne l'importance de cette place vide et ça démontre aussi bien que c'est la seule façon de dire quelque chose avec l'aide du langage. Et cette remarque, que le vide, c'est la seule façon dont attraper quelque chose avec le langage, c'est justement ce qui nous permet de pénétrer dans sa nature, au langage.

Aussi bien, vous le savez, dès que la logique est arrivée à s'affronter à quelque chose, à quelque chose qui supporte une référence de vérité, c'est quand elle a produit la notion de variable. C'est une variable apparente. La variable apparente X est toujours constituée par ceci, c'est que l'X, dans ce dont il s'agit marque une place vide; la condition que ça marche, c'est qu'on y mette exactement le même signifiant à toutes les places réservées vides. C'est la seule façon dont le langage arrive à quelque chose et c'est pourquoi je me suis exprimé dans cette formule qu'il n'y a pas de métalangage.

Qu'est-ce que ça veut dire ? Il semblerait que, ce disant, je ne formule qu'un paradoxe , car d'où est-ce que je le dirais ? Puisque je le dis dans le langage, ça serait déjà suffisamment affirmer qu'il y en a un d'où je peux le dire. Il n'en est évidemment rien pourtant. Le métalangage, bien sûr, il est nécessaire qu'on l'élabore comme une fiction, chaque fois qu'il s'agit de logique, c'est à savoir qu'on forge à l'intérieur du discours ce qu'on appelle langage-objet, moyennant quoi c'est le langage qui devient méta, j'entends le discours commun sans lequel il n'y pas moyen même d'établir cette division. "Il n'y a pas de métalangage" nie que cette division soit tenable. La formule forclot dans le langage qu'il y ait discordance.

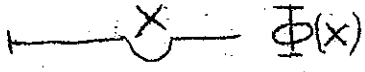
Qu'est-ce qui occupe donc cette place vide dans le titre que j'ai produit pour vous retenir ? J'ai dit : forcément un verbe, puisqu'un adverbe il y a. Seulement, c'est un verbe élidé par les trois points. Et ça, dans le langage à partir du moment où on l'interroge en logique, c'est la seule chose qu'on ne puisse pas faire. Le verbe en l'occasion, il n'est pas difficile à trouver, il suffit de faire basculer la lettre qui commence le mot "pire", ça fait : "dire". Seulement, comme en logique le verbe, c'est précisément le seul terme dont vous ne puissiez pas faire place vide, dont vous ne puissiez pas faire place vide, parce que quand une proposition, vous essayez d'en faire fonction, c'est le verbe qui fait fonction et c'est de ce qui l'entoure que vous pouvez faire argument, à vider ce verbe donc, j'en fais argument, c'est-à-dire quelque substance ce n'est pas "dire", c'est "un dire".

Ce dire, celui que je reprends de mon séminaire de l'année dernière, s'exprime, comme tout dire, dans une proposition complète : il n'y a pas de rapport sexuel. Ce que mon titre avance, c'est qu'il n'y a pas d'ambiguïté : c'est qu'à sortir de là, vous n'énoncerez, vous ne direz que pire. "Il n'y a pas de rapport sexuel" se propose donc comme vérité. Mais j'ai déjà dit de la Vérité qu'elle ne peut que se mi-dire. Donc, ce que je dis, c'est qu'il s'agit, somme toute, que l'autre moitié dise pire. S'il n'y avait pas pire, qu'est-ce que ça simplifierait les choses ! C'est le cas de le dire. La question est : est-ce que ça ne les simplifie pas déjà, puisque si ce dont je suis parti, c'est de ce que je peux faire et que ce soit justement ce que je ne fasse pas, est-ce que ça ne suffit pas à les simplifier ? Seulement voilà, il ne peut pas se faire que je ne puisse pas le faire, ce pire. Exactement comme tout le monde. Quand je dis qu'il n'y a pas de rapport sexuel, j'avance très précisément cette vérité

chez l'être parlant que le sexe n'y définit nul rapport.

Ce n'est pas que je nie la différence qu'il y a , dès le plus jeune âge, entre ce qu'on appelle une petite fille et un petit garçon. C'est même de là que je pars. Attrapez tout de suite que vous ne savez pas,quand je pars là, de quoi je parle. Je ne parle pas de la fameuse "petite différence" qui est celle pour laquelle, à l'un des deux il paraîtra, quand il sera sexuellement mûr,il paraîtra tout à fait de l'ordre du bon mot, du mot d'esprit, que de pousser : Hourra! Hourra pour la petite différence ! Rien que ce soit drôle suffirait à nous indiquer, dénote, fait référence au rapport complexuel, c'est-à-dire au fait tout inscrit dans l'expérience analytique et qui est ce à quoi nous a mené l'expérience de l'inconscient sans lequel il n'y aurait pas de mot d'esprit, au rapport complexuel avec cet organe, la petite différence, déjà détaché très tôt comme organe,ce qui est déjà tout dire : , instrument. Est-ce qu'un animal a l'idée qu'il a des organes ? Depuis quand a-t-on vu ça ? Et pourquoi faire ? Suffira-t-il d'énoncer : "Tout animal ..."- c'est une façon de reprendre ce que j'ai énoncé récemment à propos de la supposition de la jouissance dite sexuelle comme instrumentale chez l'animal, j'ai raconté ça ailleurs, ici je le dirai autrement - "Tout animal qui a des pinces ne se masturbe pas". C'est la différence entre l'homme et le homard! Voilà, ça fait toujours son petit effet.

Moyennant quoi, vous échappe ce que cette phrase a d'historique. Ça n'est pas du tout à cause de ce qu'elle asserte - je ne dis rien de plus, elle asserte - mais de la question qu'elle introduit au niveau de la logique. Ça y est caché, mais - c'est la seule chose que vous n'y ayez pas vue - c'est qu'elle contient le "pas-tout" qui est très précisément et très curieusement ce qu'élude la logique aristotélicienne pour autant qu'elle a produit et détaché la fonction des prosdiorismes qui ne sont rien d'autre que ce que vous savez, à savoir l'usage de "tout" , de"quelque" , autour de quoi Aristote fait tourner les premiers pas de la logique formelle. Ces pas sont lourds de conséquences, c'est eux qui ont permis d'élaborer ce qu'on appelle la fonction des quantificateurs. C'est avec le "Tout" que s'établit la place vide dont je parlais tout à l'heure. Quelqu'un comme Frege ne manque pas, quand il commente la fonction de l'assertion, devant laquelle il place l'assertion en rapport à une fonction vraie ou fausse,/il lui faut, pour qu'x de x ait existence d'argument ici placé dans ce petit creux, image de la

place vide, qu'il y ait quelque chose qui s'appelle "Tout X", qui convienne à la fonction 

L'introduction du "Pas-Tout" est ici essentielle. Le "pas-tout" n'est pas cette universelle négativée, le "Pas-Tout", ça n'est pas "nul", ça n'est pas nommément : "Nul animal qui ait des pinces se masturbe". C'est : Non pas tout animal qui a des pinces est par là nécessité à ce qui suit. Il y a organe et organe, comme il y a fagot et fagot , celui qui porte les coups, et celui que les reçoit.

Et ceci vous porte au coeur de notre problème. Car vous voyez qu'à simplement en ébaucher le premier pas, nous glissons ainsi au centre, sans avoir même eu le temps de nous retourner, au centre de quelque chose où il y a bien une machine qui nous porte. C'est la machine que je démonte. Mais - j'en fais la remarque à l'usage de certains - ce n'est pas pour démontrer que c'est une machine, encore bien moins pour qu'un discours soit pris pour une machine, comme le font certains justement à vouloir s'embrayer sur le mien, de discours. En quoi, ce qu'ils démontrent, c'est qu'ils n'embrayent pas sur ce qui fait un discours, à savoir le Réel qui y passe. Démontrer la machine n'est pas du tout la même chose que ce que nous venons de faire, c'est-à-dire d'aller sans plus de façons au trou du système, c'est-à-dire l'endroit où le Réel passe par vous - et comment qu'il passe, puisqu'il vous aplatit!

Naturellement, moi, j'aimerais, j'aimerais bien, j'aimerais beaucoup mieux, j'aimerais sauver votre **canaillerie** naturelle qui est bien ce qu'il y a de plus sympathique, mais qui, hélas, hélas, toujours recommençant, comme dit l'autre, en vient à se réduire à la bêtise par l'effet même de ce discours qui est celui que je démontre. En quoi vous devez sentir, sur l'instant, qu'il y a au moins 2 façons de le démontrer, ce discours, restant ouvert que la mienne, de façon, ça soit encore une troisième. Il faut pas me forcer à insister, bien sûr, sur cette énergétique de la **canaillerie** et de la bêtise, auxquelles je ne fais jamais allusion que lointaine. Du point de vue de l'énergétique, bien sûr, ça ne tient pas. Elle est purement métaphorique. Mais elle est de cette veine de métaphore dont l'être parlant subsiste, je veux dire qu'elle fait pour lui le pain et le levain.

Je vous ai donc demandé grâce sur le point de l'insistance. C'est dans l'espoir que la théorie y supplée - vous entendez l'accent du

subjonctif, je l'ai isolé parce que... et puis ça aurait pu être recouvert par l'accent interrogatif, pensez à tout ça, comme ça, au moment où ça passe, et spécialement pour ne pas manquer ce qui vient là, à savoir le rapport de l'inconscient à la vérité- la bonne théorie, et c'est elle qui fraye la voie, la voie même où l'inconscient en était réduit à insister. Il n'aurait plus à le faire si la voie était bien frayée. Mais ça ne veut pas dire que tout serait résolu pour ça, bien au contraire. La théorie, puisqu'elle donnerait cette aise, devrait elle-même être légère, légère au point de na pas avoir l'air d'y toucher, elle devrait avoir le naturel que, jusqu'à ce jour, n'ont que les erreurs... pas toutes, une fois de plus, bien sûr. Mais ça rend-il plus sûr qu'il y en ait certaines à soutenir ce naturel dont tant d'autres font semblant.

Voilà, j'avance que pour que celles-ci, les autres, puissent faire semblant, il faut que, de ces erreurs, à soutenir le naturel, il y en ait "au moins une" :

HOMOINZUNE

Reconnaissez ce que j'ai déjà écrit l'année dernière, avec une terminaison différente, très précisément à propos de l'hystérique et de l'"homoinzin" qu'elle exige. Cette "homoinzune", le rôle, c'est évident, ne saurait en être mieux soutenu que par le naturel lui-même. C'est en quoi je niais au départ, c'est en quoi au contraire, c'est en quoi je ne niais pas au départ la différence qu'il y a, parfaitement notable et dès le premier âge, entre une petite fille et un petit garçon et que cette différence qui s'impose comme native est bien en effet naturelle, c'est-à-dire répond à ceci que ce qu'il y a de réel dans le fait que, dans l'espèce qui se dénomme elle-même comme ça fille de ses oeuvres, en ça comme en beaucoup d'autres choses, qui se dénomme "homo sapiens", les sexes paraissent se répartir en 2 nombres à peu près égaux d'individus et qu'assez tôt - plus tôt qu'on ne l'attend - ces individus se distinguent. Ils se distinguent, c'est certain. Seulement - je vous le fais remarquer en passant - ça ne fait pas partie d'une logique, seulement ils ne se reconnaissent, ils ne se reconnaissent comme êtres parlants qu'à rejeter cette distinction par toutes sortes d'identifications dont c'est la monnaie courante de la psychanalyse que de s'apercevoir que c'est le ressort majeur des phases de chaque enfance. Mais ça c'est une simple parenthèse.

L'important logiquement est ceci : c'est que ce que je ne niais pas - c'est justement là le glissement - c'est qu'ils se distinguent. C'est un glissement. Ce que je ne niais pas, ce n'est justement pas cela, ce que je ne niais pas, c'est qu'on les distingue, ce n'est pas eux qui se distinguent. C'est comme ça qu'on dit : "Oh! le vrai petit bonhomme, comme on voit déjà qu'il est tout à fait différent d'une petite fille". Il est inquiet, enquêteur, hein! déjà en mal de gloriole. Alors que la petite fille est loin de lui ressembler. Elle ne pense déjà qu'à jouer de cette sorte d'éventail qui consiste à se fourrer la figure dans un trou et à refuser de dire bonjour. Seulement voilà : on ne s'émerveille de ça que parce que c'est comme ça, c'est-à-dire exactement comme ça sera plus tard, soit conforme aux types d'homme et de femme tels qu'ils vont se constituer de tout autre chose, à savoir de la conséquence du prix qu'aura pris dans la suite la petite différence. Inutile d'ajouter que "la petite différence, hourra!" était déjà là pour les parents depuis une paye et qu'elle a déjà pu avoir des effets sur la façon dont a été traité petit bonhomme et petite bonne femme. C'est pas sûr, c'est pas toujours comme ça. Mais il n'y a pas besoin de ça pour que le jugement de reconnaissance des adultes circonvoisins repose donc sur une erreur, celle qui consiste à les reconnaître, sans doute de ce dont ils se distinguent, mais à ne les reconnaître qu'en fonction des critères formés sous la dépendance du langage, si tant est que, comme je l'avance, c'est bien de ce que l'être soit parlant qu'il y a complexe de castration. Je rajoute ça pour insister, pour que vous compreniez bien ce que je veux dire.

Donc, c'est en ça que l'homoinzune, d'erreur, rend consistant le naturel d'ailleurs incontestable de cette vocation prématurée, si je puis dire, que chacun éprouve pour son sexe. Il faut d'ailleurs ajouter, bien sûr, que dans le cas où cette vocation n'est pas patente, ça n'ébranle pas l'erreur, puisqu'elle peut se compléter avec aisance de s'attribuer à la nature comme telle, ceci, bien sûr, non moins naturellement. Quand ça ne colle pas, on dit : " c'est un garçon manqué", et dans ce cas-là, le manque a toute facilité pour être considéré comme réussite dans la mesure où rien n'empêche qu'on lui impute, à ce manque, un supplément de féminité. La femme, la vraie, la petite bonne femme, se cache derrière ce manque même, c'est un raffinement tout à fait d'ailleurs pleinement conforme à ce que nous enseigne l'inconscient

de ne réussir jamais mieux qu'à rater.

Dans ces conditions, pour accéder à l'autre sexe, il faut réellement payer le prix, justement celui de la petite différence qui passe trompeusement au Réel par l'intermédiaire de l'organe, justement à ce qu'il cesse d'être pris pour tel et du même coup révèle ce que veut dire d'être organe : un organe n'est instrument que par le truchement de ceci dont tout instrument se fonde, c'est que c'est un signifiant. Eh bien, c'est en tant que signifiant que le transexualiste n'en veut plus, et pas en tant qu'organe. En quoi il pâtit d'une erreur, qui est l'erreur justement commune. Sa passion, au transexualiste, est là folie de vouloir se libérer de cette erreur : l'erreur commune qui ne voit pas que le signifiant, c'est la jouissance et que le phallus n'en est que le signifié. Le transexualiste ne veut plus être signifié phallus par le discours sexuel, qui, je l'énonce, est impossible. Il n'a qu'un tort, c'est de vouloir le forcer, le discours sexuel qui, en tant qu'impossible, est le passage du Réel, à vouloir le forcer par la chirurgie.

Voilà, c'est la même chose que ce que j'ai énoncé dans un certain programme pour un certain "Congrès sur la sexualité féminine". Seule, disais-je, pour ceux qui savent lire, bien sûr, disais-je, l'homosexuelle - à écrire là au féminin - soutient le discours sexuel en toute sécurité. Ce pourquoi j'invoquais le témoignage des Précieuses qui, vous le savez, restent pour moi un modèle, les Précieuses qui, si je puis dire, définissent si admirablement l'Ecce Homo - permettez moi d'arrêter là le mot - l'excès au mot l'ecce homo de l'amour, parce que, elles, elles ne risquent pas de prendre le phallus pour un signifiant. "Φ donc ! " signifie Φ donc : ce n'est qu'à briser le signifiant dans sa lettre qu'on en vient à bout au dernier terme. Il est fâcheux pourtant que cela ampute pour elle, l'homosexuelle, le discours psychanalytique. Car ce discours, c'est un fait, les remet, les très chères, dans un aveuglement total sur ce qu'il en est de la jouissance féminine. Contrairement à ce qu'on peut lire dans un célèbre drame d'Apollinaire, celui qui introduit le mot "surréaliste" Thérèse revient à Tirésias - je viens de parler d'aveuglement, n'oubliez pas - non en lachant, mais en récupérant les deux oiseaux dits " sa faiblesse" - je cite Apollinaire, pour ceux qui ne l'auraient pas lu - soit les petits et gros ballons qui, sur le théâtre, les représentent et qui sont peut-être - je dis peut-être, parce que je ne veux

pas détourner votre attention, je me contente d'un peut-être - qui sont peut-être ce grâce à quoi la femme ne sait jouir que dans une absence.

L'homosexuelle n'est pas du tout absente dans ce qu'il lui reste de jouissance. Je le répète, cela lui rend aisé le discours de l'amour, mais il est clair que ça l'exclut du discours psychanalytique qu'elle ne peut guère que balbutier. Alors, essayons d'avancer.

Vu l'heure, je ne pourrai qu'indiquer rapidement ceci que, pour ce qu'il en est de tout ce qui se pose comme, ce rapport sexuel l'instituant par une sorte de fiction qui s'appelle le mariage, la règle serait bonne que le psychanalyste se dise : sur ce point, qu'ils se débrouillent comme ils pourront. C'est ça qu'il suit, dans la pratique. Il ne le dit pas, ni même ne se le dit par une sorte de fausse honte, car il se croit en devoir de pallier à tous les drames. C'est un héritage de pure superstition :il fait le médecin. Jamais le médecin ne s'était mêlé d'assurer le bonheur conjugal et, comme le psychanalyste ne s'est pas encore aperçu qu'il n'y a pas de rapport sexuel, naturellement le rôle de providence des ménages le hante. Tout ça : la fausse honte, la superstition et l'incapacité de formuler une règle précise pour ce point - celle que je viens d'énoncer là,"qu'ils se débrouillent" - relève de la méconnaissance de ceci que son expérience lui répète, mais, je pourrais même dire, lui serine, qu'il n'y a pas de rapport sexuel... Il faut dire que l'étymologie de "seriner" nous conduit tout droit à "sirène". C'est textuel, c'est dans le dictionnaire étymologique, c'est pas moi qui me livre ici tout d'un coup à un chant analogue. C'est sans doute pour ça que le psychanalyste, comme Ulysse le fait en telle conjecture, reste attaché à un mât... oui!... naturellement, pour que ça dure, ce qu'il entend comme le chant des sirènes, c'est-à-dire en restant enchanté, c'est-à-dire en l'entendant tout de travers, eh bien, le mât, ce fameux mât dans lequel naturellement vous ne pouvez pas ne pas reconnaître le phallus, c'est-à-dire le signifié majeur, global, eh bien! il y reste attaché et ça arrange tout le monde. Ca n'arrange quand même tout le monde qu'en ceci que ça n'a aucune conséquence fâcheuse, puisque c'est fait pour ça, pour le navire psychanalytique lui-même, c'est-à-dire pour tous ceux qui sont dans le même bateau. Il n'en reste pas moins qu'il l'entend de travers, ce serinage de l'expérience et que c'est pour ça que, jusqu'à maintenant, ça reste un domaine privé, un domaine privé, j'entends, pour ceux qui sont sur le même bateau. Ce qui se passe sur ce bateau, où il y a aussi des

êtres des deux sexes, est pourtant remarquable : ce qu'il arrive que j'en entende par la bouche de gens qui parfois viennent me visiter, de ces bateaux, moi qui suis, mon dieu ! sur un autre que ne régissent pas les mêmes règles, serait pourtant assez exemplaire si la façon dont j'en ai vent n'était pas si particulière.

A étudier ce qu'il ressort d'un certain mode de méconnaissance de ce qui fait le discours psychanalytique, à savoir les corséquences que ça en a sur ce que j'appellerai le style de ce qui se rapporte à la liaison, puisqu'enfin l'absence du rapport sexuel est très manifestement ce qui n'empêche pas, bien loin de là, la liaison, mais ce qui lui donne ses conditions, ceci permettrait peut-être d'entrevoir ce qui pourrait résulter du fait que le discours psychanalytique reste logé sur ces bateaux où actuellement il vogue et dont quelque chose laisse craindre qu'il reste le privilège. Il se pourrait que quelque chose de ce style vienne à dominer le registre des liaisons dans ce qu'on appelle improprement le vaste champ du monde, et à la vérité ça n'est pas rassurant. Ca serait sûrement encore plus fâcheux que l'état présent qui est tel que c'est à cette méconnaissance que je viens de pointer, que c'est d'elle que ressortit, ce qui après tout n'est pas injustifié, à savoir ce qu'on voit souvent à l'entrée de la psychanalyse, les craintes manifestées parfois par des sujets qui ne savent que c'est en somme d'en croire le silence psychanalytique institutionnalisé sur le point de ce qu'il n'y a pas de rapport sexuel qui évoque, chez ces sujets, ces craintes, à savoir, mon Dieu!, de tout ce qui peut rétrécir, affecter les relations intéressantes, les actes passionnants, voire les perturbations créatrices que nécessite cette absence de rapport.

Je voudrais donc avant de vous quitter amorcer ici quelque chose. Puisqu'il s'agit d'une exploration de ce que j'ai appelé une nouvelle logique, celle qui est à construire de ce qui se passe de ceci à poser en premier qu'en aucun cas rien de ce qui se passe, du fait de l'instance du langage, ne peut déboucher sur la formulation d'aucune façon satisfaisante du rapport, est-ce qu'il n'y a pas quelque chose à prendre de ce qui, dans l'exploration logique, c'est-à-dire dans le questionnement de ce qui, au langage, non pas seulement impose limite, dans son appréhension du Réel, mais démontre dans la structure même de cet effort de l'approcher, c'est-à-dire de repérer dans son propre maniement ce qu'il

peut y avoir de Réel à avoir déterminé le langage, est-ce qu'il n'est pas convenable, probable, propre à être induit que, si c'est au point d'une certaine faille du Réel, à proprement parler indicible, puisque ça serait elle qui déterminerait tout discours, que gisent les lignes de ce champ qui sont celles que nous découvrons dans l'expérience psychanalytique, est-ce que tout ce que la logique a dessiné, à rapporter le langage à ce qui est posé de Réel, ne nous permettrait pas de repérer dans certaines lignes à inventer - et c'est là l'effort théorique que je désigne de cette aisance qui trouverait une insistance - est-ce qu'il n'est pas possible ici de trouver orientation ?

Je ne ferai avant de vous quitter aujourd'hui que pointer qu'il y a trois registres à proprement parler déjà émergés de l'élaboration logique, trois registres autour desquels tournera cette année mon effort de développer ce qu'il en est des conséquences de ceci, posé comme premier, qu'il n'y a pas de rapport sexuel.

Premièrement, ce que vous avez vu déjà, dans mon discours, pointer, les prosdiorismes. Je n'ai aujourd'hui, au cours de ce premier abord, rencontré que l'énoncé du "pas-tous". Celui-là, déjà l'année dernière, j'ai cru vous l'isoler, très précisément

$\overline{\forall x} \cdot \Phi x$

auprès de la fonction, elle-même que je laisse ici totalement énigmatique, de la fonction, non pas du rapport sexuel, mais de la fonction qui proprement en rend l'accès impossible. C'est celle-là à définir, en somme à définir cette année, imaginez-la jouissance. Pourquoi ne serait-il pas possible d'écrire une fonction de la jouissance ? C'est à l'épreuve que nous en verrons la soutenabilité, si je puis dire, ou non. La fonction du "pas-tous", déjà l'année dernière je n'ai pu avancer - et certainement d'un point beaucoup plus proche quant à ce dont il s'agissait, je ne fais aujourd'hui qu'aborder notre terrain - je l'ai, l'année dernière, avancée d'une barre négative

$\overline{\forall x} \cdot \overline{\Phi x}$

mise au dessus du terme qui, dans la théorie des quanteurs, désigne l'équivalent - c'en est seulement l'équivalent, je dirai même plus : la purification au regard de l'usage naïf fait dans Aristote du prosdiorisme "tout". L'important, c'est que j'ai aujourd'hui avancé devant vous la fonction du "pas-tout".

Chacun sait qu'à propos de ce qu'il en est de la proposition dite, dans Aristote, particulière, ce qui en surgit, si je puis dire naïvement, c'est qu'il existe quelque chose qui y répondrait. Quand vous employez "quelque", en effet, ça semble aller de soi. Ça semble aller de soi et ça ne va pas de soi, parce qu'il est tout à fait clair qu'il ne suffit pas de nier le "pas tout" pour que de chacun des deux morceaux, si je puis m'exprimer ainsi, l'existence soit affirmée. Bien sûr, si l'existence est affirmée, le "pas-tout" se produit. C'est autour de cet "il existe" que doit porter notre avancée. Depuis si longtemps là-dessus les ambiguïtés se perpétuent qu'on est arrivé à confondre l'essence et l'existence et, d'une façon encore plus étonnante, à croire que c'est plus d'exister que d'être. C'est peut-être justement qu'il existe assurément des hommes et des femmes, et pour tout dire qui ne font rien de plus que d'exister, qu'est tout le problème.

Parce qu'après tout, dans l'usage correct qui est à faire à partir du moment où la logique se permet de décoller un peu du Réel, seule façon à vrai dire qu'elle ait par rapport à lui de pouvoir se repérer, c'est à partir du moment où elle ne s'assure que de cette part du Réel où il y ait possible une vérité, c'est-à-dire les mathématiques, c'est à partir de ce moment que ce qu'on voit bien que désigne un "il existe" quelconque, ce n'est rien d'autre, par exemple, qu'un nombre à satisfaire une équation. Je ne tranche pas de savoir si le nombre est à considérer ou non comme du Réel. Pour ne pas vous laisser dans l'ambiguïté, je peux vous dire que je tranche, que le nombre fait partie du Réel. Mais c'est ce Réel privilégié à propos de quoi le maniement de la vérité fait progresser la logique. Quoi qu'il en soit, le mode d'existence d'un nombre n'est pas à proprement parler ce qui peut pour nous assurer ce qu'il en est de l'existence chaque fois que le prosdiorisme "quelque" est avancé.

Il y a un deuxième plan sur lequel ce que je ne fais ici qu'épingler comme repère du champ dans lequel nous aurons à nous avancer d'une logique qui nous serait propice, c'est celui de la modalité. La modalité, comme chacun sait aussi à ouvrir Aristote, c'est ce qu'il en est du possible, de ce qui se peut. Je ne fais ici qu'en indiquer aussi l'entrée, le frontispice. Aristote joue des quatre catégories, de l'impossible qu'il oppose au possible, du nécessaire qu'il oppose au contingent. Nous verrons qu'il n'est rien de tenable dans ces oppositions, et aujourd'hui je vous pointe simplement ce qu'il en est d'une formulation du nécessaire qui est proprement ceci : "ne pas pouvoir ne pas". "Ne pas pouvoir ne pas", c'est là

proprement ce qui, pour nous, définit la nécessité. Ça va où? De l'impossible "ne pas pouvoir" à "pouvoir ne pas". Est-ce le possible ou le contingent ? Mais ce qu'il y a de certain, c'est que, si vous voulez faire la route contraire, ce que vous trouvez c'est "pouvoir ne pas pouvoir", c'est-à-dire que ça conjoint l'improbable, le caduc de ceci qui peut arriver, à savoir, non pas que cet impossible auquel on retournerait en bouclant la boucle mais, tout simplement l'impuissance. Ceci simplement pour indiquer, en frontispice, le deuxième champ des questions à ouvrir.

Le troisième terme, c'est la négation. Est-ce que déjà il ne vous semble pas, bien que ce que j'ai ici écrit de ce qui le complète dans les formules, l'année dernière, déjà notées au tableau, c'est à

$\exists x \cdot \overline{\Phi} x$

savoir qu'il y a 2 formes tout à fait différentes de négation possible, pressenties déjà par les grammairiens. Mais à la vérité, comme c'était dans une grammaire qui prétendait aller des mots à la pensée, c'est tout dire, l'embarquement dans la sémantique, c'est le naufrage assuré ! La distinction pourtant faite de la forclusion et de la discordance est à rappeler à l'entrée de ce que nous ferons cette année. Encore faut-il que je précise - et ce sera l'objet des entretiens qui suivront de donner à chacun de ces chapitres le développement qui convient - la forclusion ne saurait, comme le disent Damourette et Pichon, être liée en soi-même au "pas", au "point", au"goutte", au"mie" ou à quelques-uns des autres de ces accessoires qui paraissent le supporter dans le Français. Néanmoins, il est à remarquer que ce qui va contre, c'est notre précisément "pas tous". Notre "pas-tous", c'est la discordance. Mais qu'est-ce que c'est que la forclusion ? Assurément, elle est à placer dans un registre différent de celui de la discordance. Elle est à placer au point où nous avons écrit le terme dit de la fonction. Ici se formule l'importance du dire. Il n'est de forclusion que du dire; Que de ce quelque chose qui existe, l'existence étant déjà promue à ce qu'assurément il nous faut lui donner de statut, que quelque chose puisse être dit ou non, c'est de cela qu'il s'agit dans la forclusion. Et de ce que quelque chose n'en puisse pas être dit, assurément il ne saurait être conclu qu'une question sur le Réel. Pour l'instant la fonction $\overline{\Phi} X$, telle que je l'ai écrite, ne veut dire que ceci que pour tout ce qu'il en est de l'être parlant, le rapport sexuel fait question. C'est bien là toute notre expérience, je veux dire le minimum que nous puissions en tirer. Car cette question,

comme toute question - il n'y aurait pas de question s'il n'y avait de réponse que les modes sous lesquels cette question se pose, c'est-à-dire les réponses, soit précisément ce qu'il s'agit d'écrire dans cette fonction - c'est là ce qui va nous permettre sans aucun doute de faire jonction entre ce qui s'est élaboré de la logique et ce qui peut, sur le principe considéré comme effet du Réel, sur le principe qu'il n'est pas possible d'écrire le rapport sexuel, sur ce principe même de fonder ce qu'il en est de la fonction, de la fonction qui règle tout ce qu'il en est de notre expérience, en ceci qu'à faire question, le rapport sexuel qui n'est pas, en ce sens qu'on ne peut l'écrire, ce rapport sexuel détermine tout ce qui s'élabore d'un discours dont la nature est d'être un discours rompu.

---

ooo

LACAN

° ° ° O U P I R E

15 Décembre 1971 II

On m'a donné ce matin, on m'a apporté ce matin, on m'a fait cadeau ce matin de ça, d'un petit stylo. Si vous saviez ce que c'est difficile pour moi de trouver un stylo qui me plaise, eh bien, vous sentiriez combien ça m'a fait plaisir et la personne qui me l'a apporté,qui est peut-être là, je la remercie. C'est une personne... qui m'admire, comme on dit ! Moi, je m'en fous, qu'on m'admire. Ce que j'aime, c'est qu'on me traite bien ! Seulement, même parmi celles-là, ça arrive rarement. Bon ! Quoi qu'il en soit, je m'en suis tout de suite servi pour écrire et c'est de là que partent mes réflexions.

C'est un fait que - au moins pour moi - c'est quand j'écris que je trouve quelque chose. Ca ne veut pas dire que si j'écrivais pas, je ne trouverais rien. Mais enfin je m'en apercevrais peut-être pas. En fin de compte, l'idée que je me fais de cette fonction de l'écrit qui, grâce à quelques petits malins, est à l'ordre du jour et sur quoi enfin je n'ai peut-être pas trop voulu prendre parti - mais on me force la main, pourquoi pas ? - l'idée que je m'en fais, en somme - et c'est ça qui peut-être dans certains cas a prêté à confusion - je vais le dire comme ça, tout cru, tout massif, parce que, aujourd'hui justement, je me suis dit que l'écrit, ça peut être très utile pour que je trouve quelque chose, mais écrire quelque chose pour m'épargner ici, disons, la fatigue ou le risque ou bien d'autres choses encore que je veuille vous parler, ça ne donne pas finalement de très bons résultats. Il vaut mieux que je n'aie rien à vous lire. D'ailleurs, ce n'est pas la même sorte d'écrit qui est l'écrit où je fais quelques trouvailles de temps en temps ou l'écrit où je peux préparer ce que j'ai à dire ici. Puis alors il y a aussi l'écrit pour l'impression,qui est encore tout à fait autre chose, qui n'a aucun rapport, ou plus exactement dont il serait fâcheux de croire que ce que je peux avoir écrit une fois pour vous parler, ça constitue un écrit tout à fait recevable et que je recueillerais. Donc, je me risque à dire quelque chose,

comme ça, qui saute le pas. L'idée que je me fais de l'écrit, pour le situer, pour partir de là, on pourrait discuter après, bon enfin, disons-le, deux points : c'est le retour du refoulé.

Je veux dire que c'est sous cette forme - et c'est ça qui peut-être a pu prêter à confusion dans certains de mes écrits précisément - c'est que si j'ai pu parfois paraître prêter à ce qu'on croie que j'identifie le signifiant et la lettre, c'est justement parce que, c'est en tant que lettre qu'il me touche le plus, moi, comme analyste, c'est en tant que lettre que le plus souvent je le vois revenir, le signifiant, le signifiant refoulé précisément. Alors, que je l'image dans "L'Instance de la Lettre", enfin, avec une lettre, ce signifiant - et d'ailleurs, je dois dire que c'est d'autant plus légitime que tout le monde fait comme ça, la première fois qu'on entre à proprement parler dans la logique, il s'agit d'Aristote et des Analytiques, ben, on se sert de la lettre aussi, pas tout à fait de la même façon que celle dont la lettre revient à la place du signifiant qui fait retour. Elle vient là pour marquer une place, la place d'un signifiant qui, lui, est un signifiant qui traîne, qui peut tout au moins traîner partout. Mais on voit que la lettre, elle est faite en quelque sorte pour ça et on s'aperçoit qu'elle est d'autant plus faite pour ça que c'est comme ça qu'elle se manifeste d'abord.

Je ne sais pas si vous vous rendez bien compte, mais enfin j'espère que vous y penserez, parce que ça suppose quand même quelque chose qui n'est pas dit dans ce que j'avance. Il faut qu'il y ait une espèce de transmutation qui s'opère du signifiant à la lettre, quand le signifiant n'est pas là, est à la dérive, n'est-ce pas, a foutu le camp, dont il faudrait se demander comment ça peut se produire. Mais ce n'est pas là que j'ai l'intention de m'engager aujourd'hui, j'irai peut être un autre jour.

Tout de même on ne peut pas faire que, sur le sujet de cette lettre, on n'ait affaire, dans un champ qui s'appelle mathématique, à un endroit où on ne peut pas écrire n'importe quoi. Bien sûr, ce n'est pas... je ne vais pas non plus m'engager là-dedans. Je vous fais simplement remarquer que c'est en ça que ce domaine se distingue et que c'est même probablement ça qui constitue ce à quoi je n'ai pas encore fait allusion ici, c'est-à-dire ici, au séminaire, mais enfin que j'ai amené dans quelques propos où sans doute certains de ceux qui sont ici ont assisté, à savoir à Ste Anne, quand je posais la question de ce qu'on pourrait appeler un mathème, en posant déjà que c'est le point pivot de tout enseignement, autrement dit qu'il n'y a d'enseignement que mathématique, le reste est plaisanterie.

Ça tient bien sûr à un autre statut de l'écrit que celui que j'ai donné d'abord. Et la jonction enfin, en cours de cette année de ce que j'ai à vous dire, c'est ce que j'essaierai de faire.

En attendant, ma difficulté, celle en somme où malgré tout je tiens - je sais pas si ça vient de moi ou si c'est pas plutôt par votre concours - ma difficulté c'est que mon mathème à moi, vu le champ du discours que j'ai à établir, il confine toujours à la connerie. Ça va de soi avec ce que je vous ai dit puisqu'en somme, ce dont il s'agit, c'est que le rapport sexuel, il y en a pas - il faudrait l'écrire : H-I-H-A-N et appât avec deux p, un accent circonflexe et un t à la fin. Il ne faut pas confondre naturellement : H I H A N A P P Â T, des relations sexuelles, il n'y a que ça, mais des rencontres sexuelles, c'est toujours raté, même et surtout quand c'est un acte. Bon, enfin, passons...

C'est ça qui m'a tout de même attiré une remarque comme ça; j'aimerais, pendant qu'il en est temps encore, que, parce qu'on aura à le voir, on aura tout au moins à voir des choses autour... c'est une très bonne introduction / c'est quelque chose d'essentiel, c'est la Métaphysique d'Aristote. Je voudrais vraiment que vous l'ayez lu... pour faire enfin que quand j'y viendrai, je sais pas, au début du mois de Mars, pour y voir le rapport avec notre affaire à nous, il faudrait que vous ayez bien lu ça. Naturellement c'est pas de ça que je vous parlerai. C'est pas que je n'admire pas la connerie, je dirai plus : je me prosterne. Vous, vous ne vous prosternez pas, vous êtes des électeurs conscients et organisés, vous ne votez pas pour des cons, c'est ce qui vous perd. Un heureux système politique devrait / permettre à la connerie d'avoir sa place et d'ailleurs les choses ne vont bien que quand c'est la connerie qui domine. Ceci dit, ce n'est pas une raison pour se prosterner. Donc, le texte que je prendrai, c'est quelque chose qui est un exploit, et un exploit comme il y en a beaucoup qui sont, si je puis dire, inexploités, c'est le Parménide de Platon, qui nous rendra service.

Mais pour bien le comprendre, pour comprendre le relief qu'il y a à ce texte pas con, il faut avoir lu la Métaphysique d'Aristote. Et j'espère - j'espère parce que, quand je conseille qu'on / lise la "Critique de la raison pratique" comme un roman, comme quelque chose de plein d'humour, je ne sais pas si personne a jamais suivi ce conseil et a réussi à l lire comme moi; on m'en a pas fait part, c'est quelque part dans le " Kant avec ade" dont je sais jamais si personne l'a lu - alors je vais faire pareil, je vais

vous dire : lisez la Métaphysique d'Aristote, et j'espère que, comme moi, vous sentirez que c'est vachement con. Enfin, je ne voudrais pas m'étendre longtemps là-dessus, c'est comme ça des petites remarques latérales, bien sûr, qui me viennent, ça ne peut que frapper tout le monde quand on le lit, quand on lit le texte, bien sûr.

Il s'agit pas de la Métaphysique d'Aristote, comme ça, dans son essence, dans le signifié, dans tout ce qu'on vous a expliqué à partir de ce magnifique texte, c'est-à-dire tout ce qui a fait la métaphysique pour cette partie du monde où nous sommes, car tout est sorti de là, c'est absolument fabuleux. On parle de la fin de la métaphysique, au nom de quoi ? Tant qu'il y aura ce bouquin, on pourra toujours en faire ! Ce bouquin, c'est un bouquin, c'est très différent de la métaphysique, c'est un bouquin "écrit" dont je parlais tout à l'heure. On lui a donné un sens qu'on appelle la métaphysique, mais il faut quand même distinguer le sens et le bouquin. Naturellement une fois qu'on lui a donné tout ce sens, c'est pas facile de retrouver le bouquin. Si vous le retrouvez vraiment, vous verrez ce que tout de même des gens qui ont une discipline, et qui existe, et qui s'appelle la méthode historique, critique, exégétique, tout ce que vous voudrez, qui sont capables de lire le texte évidemment avec une certaine façon de se barrer du sens, et quand on regarde le texte, eh bien, évidemment il vous vient des doutes. Je dirai que, comme bien entendu, parce que ... cet obstacle de tout ce qu'on en a compris, ça ne peut exister qu'au niveau universitaire et que l'université n'existe pas depuis toujours, enfin dans l'Antiquité, trois ou quatre siècles après Aristote, on a commencé à émettre les doutes naturellement les plus sérieux sur ce texte, parce qu'on savait encore lire, on a émis des doutes, on a dit de ça que c'est des séries de notes ou bien que c'est un élève qui a fait ça, qui a rassemblé des trucs. Je dois dire que je ne suis pas convaincu du tout, c'est peut-être parce que je viens de lire un bouquin d'un nommé Michelet - pas le nôtre, pas notre poète; quand je dis notre poète, je veux dire par là que je le place très haut, le nôtre, - c'est un type comme ça qui était à l'Université de Berlin, qui s'appelait Michelet lui aussi, qui a fait un livre sur la Métaphysique d'Aristote, précisément là-dessus. Parce que la méthode historique qui florissait alors l'avait un peu taquiné avec les doutes émis, non sans fondement puisqu'ils remontent à la plus haute Antiquité. Je dois dire que Michelet n'est pas de cet avis et moi non plus.

Parce que vraiment, comment dirais-je, la connerie fait preuve pour ce qui est de l'authenticité. Ce qui domine, c'est l'authenticité, si je puis

dire, de la connerie. Peut-être que ce terme"authentique" qui est toujours un petit peu compliqué chez nous, comme ça, avec des résonnances étymologiques grecques, il y a des langues où il est mieux représenté,c'est"echt",je sais pas comment avec ça on fait un nom, ça doit être l'Echtigkeit ou quelque chose comme ça, qu'importe. Il y a tout de même rien d'authentique que la connerie. Alors cette authenticité, c'est peut-être pas l'authenticité d'Aristote, mais la Métaphysique - je parle du texte - c'est authentique, ça ne peut pas être fait de pièces ou de morceaux, c'est toujours à la hauteur de ce qu'il faut bien maintenant que j'appelle, que je justifie de l'appeler la connerie, la connerie,c'est ça c'est ce dans quoi entre quand on pose les questions à un certain niveau qui est, celui-là précisément, déterminé par le fait du langage, quand on approche de sa fonction essentielle qui est de remplir tout ce que laisse de béant qu'il ne puisse y avoir de rapport sexuel, ce qui veut dire qu'aucun écrit ne puisse en rendre compte en quelque sorte d'une façon satisfaisante, qui soit écrit en tant que produit du langage. Parce que, bien entendu, depuis que nous avons vu les gamètes, nous pouvons écrire au tableau : "homme = porteur de spermatozoïdes", ce qui serait une définition un peu drôle parce qu'il n'y a pas que lui qui en porte, il y a des tas d'animaux; de ces spermatozoïdes-là, des spermatozoïdes d'hommes, alors, commençons à parler de biologie! Pourquoi les spermatozoïdes d'hommes sont-ils justement ceux que porte l'homme, parce que, comme c'est des spermatozoïdes d'homme qui font l'homme, nous sommes dans un cercle qui tourne là ! Mais qu'importe, on peut écrire ça.

Seulement ça n'a aucun rapport avec quoi que ce soit qui puisse s'écrire, si je puis dire,de sensé, c'est-à-dire qui ait un rapport au Réel. Ce n'est pas parce que c'est biologique que c'est plus réel : c'est le fruit de la science qui s'appelle biologie. Le Réel, c'est autre chose : le Réel, c'est ce qui commande toute la fonction de la signifiance. Le Réel, c'est ce que vous rencontrez justement de ne pouvoir, en mathématique, pas écrire n'importe quoi. Le Réel, c'est ce qui intéresse ceci que, dans ce qui est notre fonction la plus commune : vous baignez dans la signifiance, eh bien, vous ne pouvez les attraper tous en même temps, les signifiants, hein ! C'est interdit par leur structure même : quand vous en avez certains, un paquet, vous n'avez plus les autres, ils sont refoulés. Ça ne veut pas dire que vous les dites pas quand même : justement, vous les dites "inter". Ils sont interdits, ça ne vous empêche pas de les dire, mais vous les dites censurés. Ou bien tout ce qu'est la psychanalyse n'a aucun sens, est à foutre au panier,

ou bien ce que je vous dis là doit être votre vérité première.

Alors c'est ça dont il va s'agir cette année, du fait qu'en se plaçant à un certain niveau - Aristote ou pas, mais en tout cas le texte est là, authentique - quand on se place à un certain niveau, ça ne va pas tout seul. C'est passionnant de voir quelqu'un d'aussi aigu, d'aussi savant, d'aussi alerte, aussi lucide, se mettre à patauger là de cette façon parce que quoi ? Parce qu'il s'interroge sur le principe. Naturellement il n'a pas la moindre idée que le principe, c'est ça : c'est qu'il n'y a pas de rapport sexuel. Il n'en a pas idée, mais on voit que c'est uniquement à ce niveau-là qu'il se pose toutes les questions. Et alors ce qu'il lui sort comme vol d'oiseau à sortir du chapeau où simplement il a mis une question dont il ne connaît pas la nature, vous comprenez, c'est comme le prestidigitateur qui croit avoir mis ..., enfin, il faut bien qu'on l'introduise le lapin, naturellement, qui doit sortir, et puis après, il en sort un rhinocéros ! C'est tout à fait comme ça pour Aristote : car où est le principe, si c'est le genre, mais alors si c'est le genre, il devient enragé parce que : est-que c'est le genre général ou le genre le plus spécifié. Il est évident que le plus général est le plus essentiel, mais que tout de même le plus spécifié, c'est bien ce qui donne ce qu'il y a d'unique en chacun. Alors, sans même se rendre compte - Dieu merci ! parce que grâce à ça il ne les confond pas - que cette histoire d'essentialité et cette histoire d'unicité, c'est la même chose ou plus exactement c'est homonyme à ce qu'il interroge, Dieu merci, il ne les confond pas, c'est pas de là qu'il les fait sortir, il se dit : est-ce que le principe, c'est l'Un, ou bien est-ce que le principe, c'est l'Etre. Alors à ce moment-là, ça s'embrouille vachement! Comme il faut à tout prix que l'Un soit et que l'Etre soit un, là nous perdons les pédales. Car justement, le moyen de ne pas déconner, c'est de les séparer sévèrement, c'est ce que nous essaierons de faire par la suite. Assez pour Aristote.

Je vous ai annoncé, j'ai déjà franchi le pas l'année dernière, que ce non-rapport, si je puis m'exprimer ainsi, il faut l'écrire, il faut l'écrire à tout prix, je veux dire écrire l'autre rapport, celui qui fait bouchon à la possibilité d'écrire celui-ci... Et déjà l'année dernière, j'ai mis sur le tableau quelques choses dont après tout je ne trouve pas mauvais de les poser d'abord. Naturellement, il y a là quelque chose d'arbitraire. Je ne vais pas m'excuser en me mettant à l'abri des mathématiciens : les mathématiciens font ce qu'ils veulent et puis moi aussi. Tout de même, simplement pour ceux qui ont besoin de me donner des excuses, je peux faire

remarquer que, dans les Eléments de Bourbaki, on commence par foutre les lettres sans dire absolument rien de ce à quoi elles peuvent servir. Je parle ... appelons ça symboles écrits, car ça ne ressemble même pas à aucune lettre, et ces symboles représentent quelque chose qu'on peut appeler des opérations, on ne dit absolument pas desquelles il s'agit, ça ne sera que vingt pages plus loin qu'on commencera à pouvoir le déduire rétroactivement d'après la façon dont on s'en sert. Je n'irai pas du tout jusque là. J'essaierai tout de suite d'interroger ce que veulent dire les lettres que j'aurai écrites. Mais comme après tout je pense que pour vous, ça serait beaucoup plus compliqué que je les amène une par une à mesure qu'elles s'animeront, qu'elles prendront valeur de fonction, je préfère poser ces lettres comme ce autour de quoi j'aurai à tourner ensuite.

Déjà l'année dernière j'ai cru pouvoir poser ce dont il s'agit, Φx et que je crois, pour des raisons qui sont de tentative, pouvoir écrire comme en mathématiques, c'est à savoir la fonction qui se constitue de ce qu'il existe cette jouissance appelée jouissance sexuelle et qui est proprement ce qui fait barrage au rapport. Que la jouissance sexuelle ouvre pour l'être parlant la porte à la jouissance, et là ayez un peu d'oreille : apercevez-vous que la jouissance, quand nous l'appelons comme ça tout court, c'est peut-être la jouissance pour certains, je ne l'élimine pas, mais vraiment ce n'est pas la jouissance sexuelle.

C'est le mérite qu'on peut donner au texte de Sade que d'avoir appelé les choses par leur nom : jouir, c'est jouir d'un corps. Jouir, c'est l'embrasser, c'est l'étreindre, c'est le mettre en morceaux. En droit, avoir la jouissance de quelque chose, c'est justement ça : c'est pouvoir traiter quelque chose comme un corps, c'est-à-dire le démolir, n'est-ce pas. C'est le mode de jouissance le plus régulier, c'est peut-être pour ça que ces énoncés ont toujours une résonnance sadienne. Il ne faut pas confondre sadienne avec sadique, parce qu'on a dit tellement de conneries précisément sur le sadisme que le terme est dévalorisé ! Je ne m'avance pas plus sur ce point.

Ce que produit cette relation du signifiant à la jouissance, c'est ce que j'exprime par cette notation $\exists x \Phi x$. Ca veut dire que X qui ne désigne qu'un signifiant - un signifiant, ça peut être chacun de vous, chacun de vous précisément au niveau, au niveau mince où vous existez comme sexués. Il est très mince en épaisseur, si je puis dire, mais il est

beaucoup plus large en surface que chez les animaux, chez qui, quand ils ne sont pas en rut, vous ne les distinguez pas, ce que j'appelais, le dernier séminaire, le petit garçon et la petite fille : les lionceaux par exemple, ils se ressemblent tout à fait dans leur comportement. Pas vous, à cause que justement c'est comme signifiant que vous/vous sexuez. Alors il ne s'agit pas là de faire la distinction, de marquer le signifiant-homme comme distinct du signifiant-femme, d'appeler l'un X et l'autre Y, parce que c'est justement là la question : c'est comment on se distingue. C'est pour ça que je mets ce X à la place du trou que je fais dans le signifiant, c'est-à-dire que je l'y mets, ce X, comme variable apparente, ce qui veut dire que chaque fois que je vais avoir à faire à ce signifiant sexuel, c'est-à-dire à ce quelque chose qui tient à la jouissance, je vais avoir à faire à Φx, et il y a certains, quelques-uns, spécifiés parmi ces X qui sont tels qu'on peut écrire : pour tout X quel qu'il soit, Φx, c'est-à-dire que fonctionne ce qui s'appelle en mathématiques une fonction Φ, c'est-à-dire que ça, ça peut s'écrire : $\forall x.\Phi x$

Alors je vais vous dire tout de suite, je vais éclairer, enfin,... éclairer ... il y a que vous qui serez éclairés, enfin vous serez éclairés un petit moment; comme disaient les stoïciens, n'est-ce pas, quand il fait jour, il fait clair. Moi, je suis évidemment, comme je l'ai écrit au dos de mes Ecrits, du parti des lumières : j'éclaire ... dans l'espoir du Jour "J", bien sûr. Seulement c'est justement lui qui est en question, le jour J, il est pas pour demain. Le premier pas à faire pour la philosophie des Lumières, c'est de savoir que le jour n'est pas levé et que le jour dont il s'agit n'est que celui de quelque petite lumière dans un champ parfaitement obscur. Moyennant quoi vous allez croire qu'il fait clair quand je vous dirai que Φx, ça veut dire la fonction qui s'appelle la castration. Comme vous croyez savoir ce que c'est que la castration, alors je pense que vous êtes contents, au moins pour un moment ! Seulement figurez-vous que moi, si j'écris tout ça au tableau, et que je vais continuer, c'est parce que moi, je sais pas du tout ce que c'est que/la castration ! Et que j'espère à l'aide de ce jeu de lettres venir à ce qu'enfin, justement, le jour se lève, à savoir qu'on sache que la castration, il faut bien en passer par là et qu'il n'y aura pas de discours sain, à savoir qui ne laisse dans l'ombre la moitié de son statut et de son conditionnement, tant qu'on ne le saura pas et on ne le saura qu'à avoir fait jouer à différents niveaux de relations topologiques une certaine façon de changer les lettres et de voir comment ça se répartit.

Jusque là, vous en êtes réduits à de petites histoires, à savoir que Papa a dit : "on va te la couper", enfin, comme si c'était pas la connerie type !

Alors, il y a quelque part un endroit où on peut dire que tout ce qui s'articule de signifiant tombe sous le coup de $\exists x$, de cette fonction de castration. a a un petit avantage, de formuler les choses comme ça. Il peut vous venir à l'idée justement que, si tout à l'heure, j'ai, non sans intention - je suis beaucoup plus rusé que j'en ai l'air - je vous ai amené comme remarque sur le sujet de l'interdit, à savoir que tous les signifiants ne peuvent pas être là tous ensemble, jamais, ça a peut être rapport, je n'ai pas dit : l'inconscient = la castration, j'ai dit : ça a beaucoup de rapports.

Evidemment, écrire comme ça $\exists x$, c'est écrire une fonction d'une portée, comme dirait Aristote, incroyablement générale. Que ça veuille dire que le rapport à un certain signifiant - vous voyez que.. je ne l'ai pas encore dit, mais enfin disons-le - un signifiant qui est par exemple "un homme" - tout ça est tuant parce qu'il y a beaucoup à remuer, et puis personne ne l'ayant fait jamais ayant moi, ça risque à tout instant de me dégringoler sur la tête - "un homme" ... J'ai pas dit "homme". C'est assez rigolo tout de même que dans l'usage, comme ça, du signifiant, on dise au gars : "sois un homme", on ne lui dit pas "sois homme" non, on lui dit "sois un homme". Pourquoi ? Ce qu'il y a de curieux, c'est que ça ne se dit pas beaucoup, "sois une femme, mais on parle par contre de "la femme", article défini. On a beaucoup spéculé sur l'article défini. Mais enfin, nous retrouverons ça quand il faudra. Ce que je veux simplement vous dire, c'est que ce qu'écrit $\exists x$, ça veut dire, je ne dis même pas ces deux signifiants-là précisément, mais eux et un certain nombre d'autres qui s'articulent avec donc, ont pour effet qu'on ne peut plus disposer de l'ensemble des signifiants et que c'est peut-être bien là une première approche de ce qu'il en est de la castration, du point de vue, bien sûr, de cette fonction mathématique, que mon écrit imite. Dans un premier temps, je ne vous demande pas plus que de reconnaître que c'est imité. Ça ne veut pas dire que pour moi qui y ai déjà réfléchi, ça n'aille pas beaucoup plus loin. Enfin, il y a moyen d'écrire que pour tout x, ça fonctionne. C'est le propre d'une façon d'écriture qui est issue du premier tracage logicien dont Aristote est le responsable, ce qui lui a donné ce prestige qui tient du fait que c'est formidablement jouissif, la logique, justement parce que ça tient à ce champ de la castration. Enfin, comment pourriez-vous justifier, à travers l'histoire, qu'une période aussi ample comme temps, aussi brûlante comme intelligence, aussi foisonnante comme production, que notre

moyen-âge, ait pu s'exciter à ce point sur ces affaires de la logique, et aristotélicienne. Pour que ça les ait mis dans cet état, car ça venait à soulever des foules, parce que, par l'intermédiaire des logiciens, ça avait des conséquences théologiques où la logique dominait beaucoup le théo, ce qui n'est pas comme chez nous où il n'y a plus que le théo qui reste toujours là bien solide, dans sa connerie, et où la logique est légèrement évaporée, c'est bien que c'est jouissif, cette histoire. C'est d'ailleurs de là qu'est pris tout le prestige qui, de la construction d'Aristote, a retenti sur cette fameuse Métaphysique où il débloque à plein tube. Mais à ce niveau-là, car je n'ai pas voulu aujourd'hui vous faire un cours d'histoire logique, si vous voulez aller chercher simplement les premiers Analytiques, ce qu'on appelle plus exactement les Analytiques Antérieurs, même pour ceux qui, bien entendu, les plus nombreux, n'ont jamais eu le courage de les lire, encore que ce soit fascinant, oui, je vous recommande quand même, à ce qu'on appelle le livre I, au Chapitre 46, de lire ce qu'Aristote produit sur ce qu'il en est de la négation, à savoir sur la différence qu'il y a à dire "l'homme n'est pas blanc", si c'est bien ça le contraire de "l'homme est blanc" ou si, comme bien des gens le croyaient déjà à son époque - ça n'a pas arrêté pour autant - ou si le contraire, c'est de dire "l'homme est non-blanc". Ce n'est absolument pas la même chose. Je pense que rien qu'à l'énoncer comme ça, la différence est sensible. Seulement, il est très important que vous ayez pu lire ce chapitre, parce que, depuis que je vous ai raconté tellement de choses sur la logique des prédicats, au moins ceux ici qui déjà se sont frottés à des endroits où on parle de ces trucs-là, vous pourriez vous imaginer que le syllogisme est tout entier dans la logique des prédicats. C'est une petite indication que je fais latéralement. Comme j'ai pas voulu m'y attarder - peut-être que j'aurai le temps de le reprendre un jour - je veux simplement dire qu'il y a eu, pour que je puisse l'écrire ainsi, au début du 19ème siècle, une mutation essentielle : c'est la tentative d'application de cette logique à ce dont déjà tout à l'heure je vous ai indiqué qu'il a un statut spécial, à savoir le signifiant mathématique.

Ça a donné ce mode d'écriture dont, je pense, j'aurai le temps par la suite de vous faire sentir le relief et l'originalité, à savoir que ça ne dit plus du tout la même chose que les propositions - car c'est de cela dont il s'agit - qui fonctionnent dans le syllogisme, à savoir que, comme je l'ai déjà écrit l'année dernière: $\forall x \cdot \Phi x$

le signe de la négation mis au niveau où il y a le $\forall$, c'est une possibilité qui nous est ouverte, justement par cette introduction des quanteurs. Dans l'usage de ces quanteurs, appelés généralement un quantificateur, mais que je préfère appeler ainsi - je ne suis pas le seul, ni le premier, parce que la chose importante, c'est que vous sachiez, ce qui est évident, que ça n'a absolument rien à faire avec la quantité; on l'appelle comme ça parce qu'on n'a pas trouvé mieux, ce qui est un signe - enfin, cette articulation des quanteurs nous permet, ce qui n'a jamais été fait dans cette logique des quanteurs, et ce que je fais, parce que je considère que pour nous ça peut être très fructueux, c'est la fonction du "pas-tous". Il y a un ensemble de ces signifiants qui supplée à la fonction du sexué, qui y supplée pour ce qui est de la jouissance : il y a un endroit où c'est "pas-tous" qui fonctionne dans la fonction de la castration. Je continue à me servir des quanteurs.

Il y a une façon qu'on a de les articuler, c'est d'écrire :

$$\exists x \,.\, \Phi x$$

$\exists x$, ça veut dire "il existe". Il existe quoi ? Un signifiant. Quand vous traitez de signifiants mathématiques, ceux qui ont un autre statut que vos petits signifiants sexués, qui ont un autre statut et qui mord autrement sur le Réel - j'essaierai peut-être quand même de faire prévaloir dans votre esprit qu'il y a au moins une chose de réelle, et c'est la seule dont nous sommes sûrs : c'est le nombre. Ce qu'on arrive à faire avec, on a fait pas mal! Pour arriver jusqu'à construire les nombres réels, c'est-à-dire justement ceux qui ne le sont pas, il faut que le nombre, ce soit quelque chose de réel ! Enfin j'adresse ça en passant aux mathématiciens, qui vont peut-être me lancer des pommes cuites, mais qu'importe, ils le feront dans le privé, puisqu'ici je les intimide. Revenons à ce que nous avons à dire. "Il existe", cette référence que je viens de faire n'est pas simplement une digression, c'est pour vous dire que "il existe", c'est là que ça a un sens. Ça a un sens précaire, c'est bien en tant que signifiant que vous existez, tous. Vous existez sûrement, mais ça ne va pas loin. Vous existez en tant que signifiant. Essayez bien de vous imaginer nettoyés enfin de toute cette affaire, vous m'en direz des nouvelles ! Après la guerre, on vous a incités à exister de façon fortement contemporaine, eh bien, regardez ce qu'il en reste ! Vous comprenez, j'oserais dire que les gens avaient tout de même un tout petit peu plus d'idées dans la tête quand ils démontraient l'existence de Dieu. C'est évident que Dieu existe, mais pas plus que vous ! Ça ne va pas loin. Mais enfin, ceci pour mettre au point ce qu'il en est de l'existence.

Qu'est-ce qui peut bien nous intéresser, concernant ce qui existe en matière de signifiant ? Ça serait qu'il en existe "aumoinzun" pour qui ça ne fonctionne pas, cette affaire de castration. Et c'est bien pour ça qu'on l'a inventé : il s'appelle le père. C'est pourquoi le père existe, au moins autant que Dieu, c'est-à-dire pas beaucoup. Alors naturellement il y a quelques petits malins - je suis entouré de petits malins, ceux qui transforment ce que j'avance en "pollution intellectuelle", comme s'exprimait une de mes patientes et que je remercie de m'avoir fourni ça; elle a trouvé ça toute seule, parce que c'est une sensible; d'ailleurs, en général, il n'y a que les femmes qui comprennent ce que je dis - alors il y en a qui ont découvert que je disais que le père, c'est peut-être un mythe, parce qu'il saute aux yeux en effet que $\overline{\exists}x\,\Phi x$ ne marche pas au niveau du mythe d'Oedipe : le père, il n'est pas châtré, sans ça comment pourrait-il les avoir toutes ! Elles n'existent même que là en tant que toutes.. Car c'est aux femmes que ça convient le " pas-tous", mais enfin, je commenterai ça plus loin la prochaine fois.

Donc, à partir de ce qu'"il existe un", c'est à partir de là que tous les autres peuvent fonctionner, c'est en référence à cette exception, à cet "il existe". Seulement voilà, à très bien comprendre qu'on peut écrire le rejet de la fonction : $\overline{\exists}x$ nié, "il n'est pas vrai" que ça se castre, ça c'est le mythe. Seulement, ce dont ils ne se sont pas aperçus, les petits malins, c'est que c'est corrélatif de l'existence et que ça pose le "il existe" de cet "il n'est pas vrai" de la castration.

Il est 2 heures, alors je vais simplement vous marquer la 4ème façon de faire usage de ce qu'il en est de la négation, quand vous vous fondez sur les quanteurs, qui est d'écrire "il n'en $\overline{\exists}x$ existe pas". "Il n'en existe pas " qui quoi ?... pour quoi il ne soit pas vrai que la fonction $\overline{\exists}x\,\Phi x$ soit ce qui domine ce qu'il en est de l'usage du signifiant. Mais est-ce que c'est cela que ça veut dire? Car tout à l'heure l'existence, je vous l'ai distinguée de l'exception, et si la négation, là , voulait dire : $\overline{\exists x}\,.\,\overline{\exists}x\,\Phi x$ sans exception de cette position signifiante, elle peut s'inscrire dans la négation de la castration, dans le rejet, dans le "il n'est pas vrai que la castration domine tout". C'est sur cette petite énigme que je vous laisserai aujourd'hui, parce qu'à la vérité c'est très éclairant sur le sujet de savoir que la négation, ce n'est pas une chose dont on peut user comme ça d'une façon aussi simplement univoque qu'on le fait dans la logique des propositions, où tout ce qui n'est pas vrai

est faux, et où - autre chose énorme!- tout ce qui n'est pas faux devient vrai !... Bon, je laisse les choses au moment où c'est l'heure qui me pousse , ., comme il convient, et je reprendrai les choses le 2ème mercredi de Janvier au point précis où je les ai laissées aujourd'hui.

---

ooo

LACAN

° ° ° O U P I R E

12 Janvier 1972

III

AU TABLEAU :

$\exists x \,.\, \overline{\Phi x}$ $\quad$ $\overline{\exists x} \,.\, \overline{\Phi x}$

$\forall x \,.\, \Phi x$ $\quad$ $\overline{\forall x} \,.\, \Phi x$

				0			
nade			0	I			monade
monade		0	1	2	1	0	dyade
dyade	0	1	3	3	1	0	triade
	0	1					tétrade

Si nous trouvions dans la logique moyen d'articuler ce que l'inconscient démontre de valeurs sexuelles, nous n'en serions pas surpris, je veux dire ici même à mon séminaire, c'est-à-dire au ras de cette expérience, l'analyse, instituée par Freud et dont s'instaure une structure de discours que j'ai définie.

Je reprends ce que j'ai dit. Dans la densité de ma première phrase, j'ai parlé de "valeurs sexuelles". Je ferai remarquer que ces valeurs sont des valeurs reçues recues dans tout langage : l'homme, la femme, c'est ça qu'on

appelle valeurs sexuelles. Au départ, qu'il y ait l'homme et la femme - c'est la thèse dont aujourd'hui je pars - c'est d'abord affaire de langage. Le langage est tel que, pour tout sujet parlant, ou bien c'est "lui" ou bien c'est "elle". Ca existe dans toutes les langues du monde. C'est le principe du fonctionnement du genre, féminin ou masculin. Qu'il y ait l'hermaphrodite, ce sera seulement une occasion de jouer avec plus ou moins d'esprit à faire passer dans la même phrase le lui et l'elle. On ne l'appellera de "ça" en aucun cas, sauf à manifester par là quelque horreur du type sacré, on ne le mettra pas au neutre.

Ceci dit l'homme et la femme, nous ne savons pas ce que c'est. Pendant un temps, cette bipolarité de valeurs a été prise pour suffisamment supporter, suturer ce qu'il en est du sexe. C'est de là même qu'est résultée cette sourde métaphore qui, pendant des siècles, a sous-tendu la théorie de la connaissance. Comme je l'ai fait remarquer ailleurs, le monde était ce qui était perçu, voire aperçu, comme à la place de l'autre valeur sexuelle, ce qu'il en était du "γνῶς", du pouvoir de connaître, étant placé du côté positif, du côté actif de ce que j'interrogerai aujourd'hui en demandant quel est son rapport avec l'UN. J'ai dit que, si le pas que nous a fait faire l'analyse nous montre, nous révèle, en tout abord serré de l'approche sexuelle, le détour, la barrière, le cheminement, la chicane, le défilé de la castration, c'est là, et proprement, ce qui ne peut se faire qu'à partir de l'articulation telle que je l'ai donnée du discours analytique, c'est là ce qui nous conduit à penser que la castration ne saurait en aucun cas être réduite à l'anecdote, à l'accident, à l'intervention maladroite d'un propos de menace, ni même de censure.

La structure est logique. Quel est l'objet de la logique ? Vous savez, vous savez d'expérience d'avoir ouvert seulement un livre qui s'intitule traité de logique combien fragile, incertain, éludé peut être le premier temps de tout traité qui s'intitule de cet ordre : l'art de bien conduire sa pensée - la conduire où et en la tenant par quel bout ? - ou bien encore tel recours à une normalité dont se définirait le rationnel indépendamment du réel. Il est clair que ce qui, après une telle tentative de définir comme objet de la logique, se présente est d'un autre ordre, et autrement consistant. Je proposerais, s'il fallait, si je ne pouvais tout simplement laisser là un blanc - mais je ne le laisse pas - je propose "ce qui se produit de la nécessité d'un discours". C'est ambigu sans doute, mais ce n'est pas idiot, puisque cela comporte l'implication que la logique peut complètement changer de sens selon d'où prend son sens tout discours... Alors puisque c'est là ce dont prend son sens tout discours, à savoir à partir d'un autre, je propose assez

clairement depuis longtemps pour qu'il suffise de le rappeler ici : le Réel - la catégorie que dans la triade dont est parti mon enseignement, le Symbolique, l'Imaginaire et le Réel - le Réel s'affirme par un effet qui n'est pas le moindre de s'affirmer dans les impasses de la logique. Je m'explique : ce qu'au départ, dans son ambition conquérante, la logique se proposait, ce n'était rien de moins que le réseau du discours en tant qu'il s'articule et qu'à s'articuler, ce réseau devait se fermer en un univers supposé enserrer et recouvrir, comme d'un filet, ce qu'il pouvait en être de ce qui était à la connaissance offert.

L'expérience, l'expérience logicienne a montré qu'il en était différemment et sans avoir ici, aujourd'hui où par accident je dois m'époumonner, à entrer plus dans le détail, ce public est tout de même suffisamment averti d'où en notre temps a pu reprendre l'effort logique pour savoir qu'à aborder quelque chose en principe d'aussi simplifié comme réel que l'arithmétique, il a pu être démontré que dans l'arithmétique, quelque chose peut toujours s'énoncer, offert ou non offert à la déduction logique, qui s'articule comme en avance sur ce dont les prémices, les axiomes, les termes fondateurs, dont peut s'asseoir la dite arithmétique, permet de présumer comme démontrable ou réfutable. Nous touchons là du doigt, en un domaine en apparence le plus sûr, ce qui s'oppose à l'entière prise du discours, à l'exhaustion logique, ce qui y introduit une béance irréductible. C'est là que nous désignons le Réel.

Bien sûr, avant d'en venir à ce terrain d'épreuve qui peut paraître à l'horizon, voire incertain, à ceux qui n'ont pas serré de près ces dernières épreuves, il suffira de rappeler ce qu'est le "discours naïf". Le"discours" naïf propose d'emblée, s'inscrit comme tel comme vérité. Il est depuis toujours apparu facile de lui démontrer, à ce discours, le"discours naïf", qu'il ne sait pas ce qu'il dit - je ne parle pas du sujet, je parle du discours . C'est l'orée - pourquoi ne pas le dire ? - de la critique que le sophiste, à quiconque énonce ce qui est toujours posé comme vérité, que le sophiste lui démontre qu'il ne sait pas ce qu'il dit. C'est même là l'origine de toute dialectique. Et puis, c'est toujours prêt à renaître : que quelqu'un vienne témoigner à la barre d'un tribunal, c'est l'enfance de l'art de l'avocat que de lui montrer qu'il ne sait pas ce qu'il dit. Mais là nous tombons au niveau du sujet, du témoin qu'il s'agit d'embrouiller. Ce que j'ai dit au niveau de l'action sophistique, c'est au discours lui-même que le sophiste s'en prend. Nous aurons peut-être cette année - puisque

j'ai annoncé que j'aurai à faire état du Parménide - à montrer ce qu'il en est de l'action sophistique. Le remarquable, dans le développement auquel tout à l'heure je me suis référé de l'énonciation logicienne, où peut-être d'aucuns se seront aperçus qu'il ne s'agit de rien d'autre que du théorème de Goedel concernant l'arithmétique, c'est que ce n'est pas à partir des valeurs de vérité que Goedel procède à sa démonstration qu'il y aura toujours dans le champ de l'arithmétique quelque chose d'énonçable dans les termes propres qu'elle comporte, qui ne sera pas à la portée de ce qu'elle se pose à elle-même comme mode à tenir pour reçu de la démonstration. Ce n'est pas à partir de la vérité, c'est à partir de la notion de dérivation, c'est en laissant en suspens la valeur "vrai ou faux" comme telle, que le théorème est démontrable. Ce qui accentue ce que je dis de la béance logicienne sur ce point-là, point vif, point vif en ce qui illustre ce que j'entende avancer, c'est que, si le Réel assurément d'un accès facile peut se définir comme l'impossible, cet impossible en tant qu'il s'avère de la prise même du discours, du discours logicien, cet impossible-là, ce Réel-là doit être par nous privilégié. Par nous, par qui ? Par les analystes. Car il donne d'une façon exemplaire, il est le paradigme de ce qui met en question ce qui peut sortir du langage. Il en sort certain type, que j'ai défini, de discours comme étant ce qui instaure un type de lien social défini. Mais le langage s'interroge sur ce qu'il fonde comme discours. Il est frappant qu'il ne puisse le faire qu'à fomenter l'ombre d'un langage qui se dépasserait, qui serait métalangage. J'ai souvent fait remarquer qu'il ne peut le faire qu'à se réduire dans sa fonction, c'est-à-dire déjà à engendrer un discours particularisé. Je propose, en nous intéressant à ce Réel, en tant qu'il s'affirme de l'interrogation logicienne du langage, je propose d'y trouver le modèle de ce qui nous importe, à savoir de ce que livre l'exploration de l'inconscient qui, loin d'être - comme a pensé pouvoir le reprendre un Jung, à revenir à la plus vieille ornière - loin d'être un symbolisme sexuel universel, est très précisément ce que j'ai tout à l'heure rappelé de la castration, à souligner seulement qu'il est exigible qu'elle ne se réduise pas à l'anecdote d'une parole entendue. Sans quoi, pourquoi l'isoler, lui donner ce privilège de je ne sais quel traumatisme, voire efficace de béance, alors qu'il est trop clair qu'elle n'a rien d'anecdotique, qu'elle est rigoureusement fondamentale dans ce qui, non pas instaure, mais rend impossible l'énoncé de la bipolarité sexuelle comme telle, à

savoir comme, chose curieuse, nous continuons de l'imaginer au niveau animal comme si chaque illustration de ce qui, dans chaque espèce, constitue le tropisme d'un sexe pour l'autre, n'était pas aussi variable pour chaque espèce qu'est leur constitution corporelle, comme si de plus nous n'avions pas appris déjà depuis un bout de temps que le sexe, au niveau , non pas de ce que je viens de définir comme le Réel, mais au niveau de ce qui s'articule à l'intérieur de chaque science, son objet étant une fois défini, que le sexe, il y a au moins 2 ou 3 étages de ce qui le constitue du génotype au phénotype et qu'après tout après les derniers pas de la biologie - est-ce que j'ai besoin d'évoquer lesquels ? - il est sûr que le sexe ne fait que prendre place comme un mode particulier dans ce qui permet la reproduction de ce qu'on appelle un corps vivant. Loin que le sexe en soit l'instrument-type, il n'en est qu'une des formes. Et ce qu'on confond trop - encore que Freud là-dessus ait donné l'indication, mais approximative - ce qu'on confond trop, c'est très précisément la fonction du sexe et celle de la reproduction. Loin que les choses soient telles qu'il y ait la filière de la gonade d'un côté - ce que Weismann appelait le "germen" - et le branchement du corps, il est clair que le corps, de son génotype, véhicule quelque chose qui détermine le sexe et que ça ne suffit pas : de sa production de corps, de sa statique corporelle, il détache des hormones qui dans cette détermination peuvent interférer. Il n'y a donc pas d'un côté le sexe irrésistiblement associé, parce qu'il est dans le corps, à la vie, le sexe imaginé comme l'image de ce qui dans la reproduction de la vie serait l'amour, il n'y a pas cela d'un côté et, de l'autre côté, le corps, le corps en tant qu'il a à se défendre contre la mort. La reproduction de la vie, telle que nous arrivons à l'interroger au niveau de l'apparition de ses premières formes, émerge de quelque chose qui n'est ni vie ni mort, qui est ceci que très indépendamment du sexe et même à l'occasion de quelque chose de déjà vivant, quelque chose intervient que nous appellerons le programme ou le codon encore, comme ils disent à propos de tel ou tel point repéré des chromosomes. Et puis le dialogue vie et mort, ça se produit au niveau de ce qui est reproduit, et ça ne prend à notre connaissance un caractère de drame qu'à partir du moment où, dans l'équilibre vie et mort, la jouissance intervient. Le point vif, le point d'émergence de quelque chose qui est ce dont tous ici nous croyons plus ou moins faire partie, de l'être parlant pour le dire, c'est ce rapport dérangé à son propre corps qui s'appelle jouissance et cela, ça a pour sens, ça a pour point de départ - c'est ce que nous démontre le discours analytique - ça a pour

point de départ un rapport privilégié à la jouissance sexuelle. C'est en quoi la valeur du partenaire autre, celle que j'ai commencé de désigner effectivement par l'homme et par la femme, est inapprochable au langage, très précisément en ceci que le langage fonctionne d'origine en suppléance de la jouissance sexuelle, que c'est par là qu'il ordonne cette intrusion, dans la répétition corporelle, de la jouissance. C'est en quoi je vais aujourd'hui commencer de vous montrer comment, à user de fonction logique, il est possible de donner, de ce qu'il en est de la castration, une autre articulation qu'anecdotique.

Dans la ligne de l'exploration logique du Réel, le logicien a commencé par les propositions. La logique n'a commencé qu'à avoir su dans le langage isoler la fonction de ce qu'on appelle les prosdiorismes qui ne sont rien d'autre que le "un", le "quelque", le "tous" et la négation de ces propositions. Vous le savez, Aristote définit, pour pour les opposer, les Universelles et les Particulières, à l'intérieur de chacunes, affirmatives et négatives, Ce que je veux marquer, c'est la différence qu'il y a de cet usage des prosdiorismes, à ce qui pour des besoins logiques, à savoir pour un abord qui n'était autre que de ce réel qui s"appelle le nombre, ce qui s'est passé de complètement différent. L'analyse logique de ce qu'on appelle fonction prositionnelle s'articule de l'isolement dans la proposition, ou plus exactement du manque, du vide, du trou, du creux, qui est fait de ce qui doit fonctionner comme argument. Nommément il sera dit que tout argument d'un domaine que nous appellerons comme vous le voulez X ou un A gothique, tout argument de ce domaine mis à la place laissée vide dans une proposition y satisfera, c'est-à-dire lui donnera valeur de vérité. C'est ce qui s'inscrit de ce qui est là en bas à gauche : $\forall x \,.\, \Phi x$ peu importe quelle est la proposition, la fonction prend une valeur vraie pour tout X du domaine. Qu'est-ce que cet X ? J'ai dit qu'il se définit comme d'un domaine, Est-ce à dire pour autant qu'on sache ce que c'est ? Savons-nous ce que c'est qu'un homme, à dire que tout homme est mortel ? Nous en apprenons quelque chose du fait de dire qu'il est mortel et justement de savoir que pour tout homme c'est vrai. Mais avant d'introduire le "tout homme", nous n'en savons que les traits les plus approximatifs et qui peuvent se définir de la façon la plus variable - ça, je suppose que vous le savez depuis longtemps, c'est l'histoire, que Platon rapporte, du poulet plumé. Alors c'est bien dire qu'il faut que

l'on s'interroge sur les temps de l'articulation logique, à savoir ceci que ce que détient le prosdiorisme n'a, avant de fonctionner comme argument, aucun sens, qu'il n'en prend un que de son entrée dans la fonction : il prend le sens de vrai ou de faux. Il me semble que ceci est fait pour nous faire toucher la béance qu'il y a du signifiant à sa dénotation, puisque le sens, s'il est quelque part, il est dans la fonction, mais que la dénotation ne commence qu'à partir du moment où l'argument vient s'y inscrire. C'est du même coup mettre en question ceci qui est différent, qui est l'usage de la lettre E , également inversée, $\exists$, "il existe", il existe quelque chose qui peut servir dans la fonction comme argument et en prendre ou n'en pas prendre valeur de vérité.

Je voudrais vous faire sentir la différence qu'il y a de cette introduction de l'"il existe" comme problématique, à savoir mettant en question la fonction même de l'existence, par rapport à ce qu'impliquait l'usage des Particulières dans Aristote, à savoir que l'usage du "quelque" semblait avec soi entraîner l'existence. De sorte que comme le "tous" était censé comprendre ce "quelque", le "tous" lui-même prenait valeur de ce qu'il n'est pas, à savoir d'une affirmation d'existence.

Nous ne pourrons, vu l'heure, le voir que la prochaine fois : il n'y a de statut du "tous", à savoir de l'Universel, qu'au niveau du possible. Il est possible de dire, entre autre, que "tous les humains sont mortels", et bien loin de trancher la question de l'être humain , il faut d'abord - chose curieuse - qu'il soit assuré qu'il existe. Ce que je veux indiquer, c'est la voie où nous allons entrer la prochaine fois - et je m'excuse de n'avoir pas aujourd'hui plus avancé en raison sans doute de l'effort vocal qui m'a été demandé, exceptionnellement je l'espère - je voudrais dire que de l'articulation de ces quatre conjonctions, arguments, fonctions, sous le signe des quanteurs, c'est de là, et de là seulement, que peut se définir le domaine dont chacun de ces X prend valeur. Il est possible de proposer la fonction de vérité qui est celle-ci, à savoir que tout homme se définit de la fonction phallique, et la fonction phallique est proprement ce qui obture le rapport sexuel.

C'est autrement que va se définir cette lettre $\forall$ dite quanteur universel, munie comme je le fais de la barre qui la nie. J'ai avancé le trait essentiel du "pas-tous" comme étant ce dont peut s'articuler un énoncé fondamental quant à la possibilité de dénotation que prend une

$\overline{\forall x}$ $\overline{\forall x}$

variable en fonction d'argument : la femme se situe de ceci que ce n'est "pas-toutes" qui peuvent être dites avec vérité en fonction d'argument dans ce qui s'énonce de la fonction phallique. Qu'est-ce que ce "pas-toutes" ? C'est très précisément ce qui mérite d'être interrogé comme structure. Car contrairement - c'est là le point très important - à la fonction de la Particulière négative, à savoir qu' "il y en a quelques qui ne sont pas", il est impossible d'extraire du "pas-toutes" cette affirmation. C'est le "pas-toutes" à quoi il est réservé d'indiquer que quelque part, et rien de plus, elle a rapport à la fonction phallique. Or c'est de là que partent les valeurs à donner à mes autres symboles, c'est à savoir que rien ne peut approprier ce "tous" à ce "pas-toutes", qu'il reste entre ce qui fonde symboliquement la fonction argumentaire des termes, l'homme et la femme, qu'il reste cette béance d'une indétermination de leur rapport commun à la jouissance. Ce n'est pas du même ordre qu'ils se définissent par rapport à elle. Ce qu'il faut, comme je l'ai déjà dit d'un terme qui jouera un grand rôle dans ce que nous avons à dire par la suite, ce qu'il faut c'est que malgré ce "tous" de la fonction phallique en quoi tient la dénotation de l'homme, malgré ce "tous", "il existe" - et "il existe" là veut dire "il existe" exactement comme la solution d'une équation mathématique : il existe au moins un - il existe "au-moins-un" pour qui la vérité de sa dénotation ne tient pas dans la fonction phallique. Est-ce qu'il est besoin de vous mettre les points sur les i et de dire que le mythe d'Oedipe, c'est ce qu'on a pu faire pour donner l'idée de cette condition logique qui est celle de l'approche indirecte que la femme peut faire de l'homme. Si le mythe était nécessaire, ce mythe dont on peut dire qu'il est déjà à soi tout seul extraordinaire que l'énoncé ne paraisse pas bouffon, à savoir celle de l'homme originel qui jouirait précisément de ce qui n'existe pas, à savoir toutes les femmes, ce qui n'est pas possible, pas simplement parce qu'il est clair qu'on a ses limites, mais parce que IL N'Y A PAS de "tout" des femmes.

Alors ce dont il s'agit, c'est, bien sûr, autre chose, à savoir c'est qu'au niveau d'au-moins-un, il soit possible que soit subvertie, que ne soit plus vraie la prévalence de la fonction phallique. Et ce n'est pas parce que j'ai dit que la jouissance sexuelle est le pivot de toute jouissance que j'ai pour autant suffisamment défini ce qu'il en est de la fonction phallique. Provisoirement admettons que ce soit la même chose. Ce qui s'introduit au niveau de l'"au-moins-un" du père, c'est cet

"au-moins-un" qui veut dire que ça peut marcher sans, ça veut dire comme le mythe le démontre - car il est uniquement fait pour assurer ça - c'est à savoir que la jouissance sexuelle sera possible, mais qu'elle sera limitée, ce qui suppose, pour chaque homme dans son rapport avec la femme, quelque maîtrise, pour le moins, de cette jouissance. Il faut à la femme "au moins ça", que ça soit possible, la castration. C'est son abord de l'homme. Pour de ce qui est de la faire passer à l'acte, la dite castration, elle s'en charge !

Et pour ne pas nous quitter avant d'avoir articulé ce qu'il en est du 4ème terme, nous dirons ce que connaissent bien tous les analystes et ce que veut dire le $\exists x$. Il faudra que j'y revienne, bien sûr, puisqu'aujourd'hui nous avons été retardés, je comptais **couvrir**, comme chaque fois d'ailleurs, un champ beaucoup plus vaste; mais comme vous êtes patients, vous reviendrez la prochaine fois . Ça veut dire quoi ? Le "il existe", nous l'avons dit, est problèmatique. Ça sera une occasion, cette année, d'interroger ce qu'il en est de l'existence. Qu'est-ce qui existe après tout ? Est-ce qu'on s'est même jamais aperçu qu'à côté du fragile, du futile, de l'inessentiel que constitue l' "il existe", l' "il n'existe pas", lui, veut dire quelque chose?

$\exists x.\overline{\Phi x}$ Qu'est-ce que veut dire d'affirmer qu'il n'existe pas d'X qui soit tel qu'il puisse satisfaire à la fonction $\overline{\Phi x}$ pourvue de la barre qui l'institue comme n'étant pas vraie ? Car c'est très précisément ce que j'ai mis en question tout à l'heure : si "pas toutes les femmes" n'ont affaire avec la fonction phallique, est-ce que ça implique qu'il y en a qui ont à faire avec la castration ? C'est très précisément le point par où l'homme a accès à la femme, je veux dire, je le dis pour tous les analystes, ceux qui traînent, ceux qui tournent, empêtrés dans les rapports oedipiens du côté du père : quand ils n'en sortent pas de ce qui se passe du côté du père, ça a une cause très précise, c'est qu'il faudrait que le sujet admette que l'essence de la femme ce ne soit pas la castration et pour tout dire que ce soit à partir du Réel, à savoir que, mis à part un petit rien insignifiant - je ne dis pas ça au hasard - elles ne sont pas castrables, parce que le phallus, dont je souligne que je n'ai point encore dit ce que c'est, eh bien, elles ne l'ont pas.

C'est à partir du moment où c'est de l'impossible comme cause que la femme n'est pas liée essentiellement à la castration que l'accès à la femme est possible dans son indétermination. Est-ce que ceci ne vous suggère pas - je le sème pour que ça puisse avoir d'ici la prochaine fois sa résonance - que ce qui est en haut et à gauche le $\exists x. \Phi x$, "l'au-moins-un" en question résulte d'une nécessité - et c'est en quoi c'est une affaire de discours : il n'y a de nécessité que dite - et cette nécessité est ce qui rend possible l'existence de l'homme comme valeur sexuelle.

Le possible, contrairement à ce qu'avance Aristote, c'est le contraire du nécessaire. C'est en ce que $\exists x$ s'oppose à $\forall x$ qu'est le ressort du possible. Je vous l'ai dit, le "il n'existe pas" affirme d'un dire, d'un dire de l'homme, l'impossible, c'est à savoir que c'est du Réel que la femme prend son rapport à la castration. Et c'est ce qui nous livre le sens du $\forall x$, c'est-à-dire du "pas-toutes". Le "pas-toutes" veut dire, comme il en était tout à l'heure dans la colonne de gauche, veut dire le "pas impossible" : il n'est pas impossible que la femme connaisse la fonction phallique. Le "pas impossible", qu'est-ce que c'est ? Ca a un nom que nous suggère la tétrade aristotélicienne, mais disposée autrement ici : de même que c'est au nécessaire que s'opposait le possible, à l'impossible, c'est le contingent. C'est en tant que la femme à la fonction phallique se présente en manière d'argument, dans la contingence que peut s'articuler ce qu'il en est de la valeur sexuelle FEMME

$\overline{\forall x}$

Il est 2 h 16, je ne pousserai pas plus loin aujourd'hui. La coupure est faite à un endroit où je ne la trouve pas tout à fait spécialement souhaitable. Je pense avoir assez amorcé avec cette introduction du fonctionnement de mes termes pour vous avoir fait sentir que l'usage de la logique n'est pas sans rapport avec le contenu de l'Inconscient. Car ça n'est pas parce que Freud a dit que l'inconscient ne connaissait pas la contradiction pour qu'il ne soit pas terre promise à la conquête de la logique. Est-ce que nous sommes arrivés en notre siècle sans savoir qu'une logique peut parfaitement se passer du principe de contradiction ? Quant à dire que dans tout ce qu'a écrit Freud sur l'Inconscient, la logique n'existe pas, il faudrait n'avoir jamais lu l'usage qu'il a fait de tel ou tel terme : "Je l'aime, elle, je ne l'aime pas, lui ", toutes les façons qu'il y a de nier le "je l'aime, lui", par exemple, c'est-à-dire par des voies grammaticales, pour se dire que l'Inconscient n'est pas explorable par les voies d'une logique.

ooo

....OUPIRE

19 Janvier 1972 IV

Au tableau

L'art de produire une nécessité de discours

$\exists x \cdot \overline{\Phi} x$ $\exists x \cdot \Phi x$ la signification du phallus

$\forall x \cdot \overline{\Phi} x$ $\forall x \cdot \Phi x$ die Bedeutung des Phallus

Génitif objectif : un désir ⟶ d'enfant

Génitif subjectif : un désir ⟵ d'enfant

La loi du talion

0 1 0 0 0 0 0 0 0 0

0 1 1 1 1 1 1 1 1

0 1 2 3 4 5 6 7

0 1 3 6 10 15 21

0 1 4 10 20 35

0 1 5 15 35

7 0 1 6 21

0 1 7

0 1

" L'art de produire une nécessité de discours ", telle est, la dernière fois, la formule que j'ai glissée, plutôt que proposée de ce que c'est que la logique. Je vous ai quittés dans le brouhaha de tout un chacun qui se levait pour vous faire remarquer qu'il ne suffisait pas que Freud ait noté comme caractère de l'Inconscient qu'il néglige, qu'il fait bon marché du principe de contradiction pour que, comme se l'imaginent quelques psychanalystes, la logique n'ait rien à faire dans son élucidation. S'il y a discours, discours qui mérite de s'épingler de la

nouvelle institution analytique, il est plus que probable que comme pour tout autre discours, sa logique doive se dégager.

Je rappelle au passage que le discours, c'est ce dont le moins qu'on puisse dire est que le sens reste voilé. A vrai dire, ce qui le constitue est très précisément fait de l'absence de ce sens. Aucun discours qui ne doive recevoir son sens d'un autre et s'il est vrai que l'apparition d'une nouvelle structure de discours prend sens, ce n'est pas seulement de le recevoir, c'est aussi bien s'il apparaît que ce discours analytique tel que je vous l'ai situé l'année dernière représente le dernier glissement sur une structure tétradique, "quadripode", comme je l'ai appelée dans un texte publié ailleurs, par le dernier glissement de ce qui s'articule au nom de la signifiance, il devient sensible que quelque chose d'original se produit de ce cercle qui se ferme.

" L'art de produire, ai-je dit, une nécessité de discours", c'est autre chose que cette nécessité elle-même. La nécessité logique - réfléchissez-y, il ne saurait y en avoir d'autre - est le fruit de cette production. La nécessité, ἀνάγκη ne commence qu'à l'être parlant et aussi bien tout ce qui a pu apparaître, s'en produire, est toujours le fait d'un discours. Si c'est bien ce dont il s'agit dans la tragédie, c'est bien pour autant que la tragédie se concrétise comme le fruit d'une nécessité qui n'est point autre - c'est évident, car il ne s'y agit que d'êtres parlants - d'une nécessité, dis-je, que logique. Rien, il me semble, n'apparaît ailleurs que chez l'être parlant de ce qui est proprement de ἀνάγκη. C'est aussi bien pour cela que Descartes ne faisait des animaux que des automates, en quoi sûrement il s'agit d'une illusion, illusion dont nous montrerons l'incidence au passage, à propos de ce que nous allons, de cet art de produire une nécessité de discours, de ce que nous allons - je vais l'essayer - essayer de frayer.

Produire, au double sens de démontrer ce qui était là avant, c'est bien en cela déjà qu'il n'est point sûr que quelque chose ne se reflète, ne contienne l'amorce de la nécessité dont il s'agit dans le préalable, dans le préalable de l'existence animale. Mais, faute de démonstration, ce qui est à produire doit en effet être tenu pour être avant inexistant, autre sens, sens de produire, celui sur lequel toute une recherche issue de l'élaboration d'un discours déjà constitué, dit le discours du Maître, a déjà avancé sous le terme de "réaliser par un travail". C'est bien en quoi consiste ce qui se fait de pour autant que je suis moi-même, le logicien en question, le produit de l'émergence de ce nouveau

discours, que la production au sens de démonstration peut être devant vous ici annoncée. Ce qui doit être supposé avoir été déjà là, par la nécessité de la démonstration, produit de la supposition de la nécessité de toujours, mais aussi justement témoignait de la pas moindre nécessité du travail de l'actualiser. Mais dans ce moment d'émergence, cette nécessité donne du même coup la preuve qu'elle ne peut être d'abord supposée, qu'au titre de l'inexistant. Qu'est-ce donc la nécessité ? Non ! Ce qu'il faut dire, ce n'est pas "ce donc", c'est "qu'est" et directement, ce "ce dont" comportant en soi trop d'être. C'est directement "qu'est" la nécessité telle que, du fait même de la produire, elle ne puisse, avant d'être produite, qu'être supposée inexistante, ce qui veut dire posée comme telle dans le discours.

Il y a réponse à cette question, comme à toute question, pour la raison qu'on ne la pose - comme toute question - qu'à avoir déjà la réponse. Vous l'avez donc, même si vous ne le savez pas. Ce qui répond à cette question "Qu'est la nécessité, etc..?", c'est ce qu'à faire logiquement, même si vous ne le savez pas, dans votre bricolage de tous les jours, ce bricolage qu'un certain nombre ici, d'être avec moi en analyse - il y en a quelques-uns, bien sûr, pas tous !- viennent me confier sans pouvoir prendre d'ailleurs, avant un certain pas franchi, sentiment de ce qu'à le faire, de venir me voir, ils me supposent être moi-même, ce bricolage à le faire donc, c'est-à-dire tous, même ceux qui ne me le confient pas, ils répondent déjà. Comment? A le répéter tout simplement, ce bricolage, de façon inlassable. C'est ce qu'on appelle le symptôme à un certain niveau, à un autre l'automatisme, terme peu propre, mais dont l'histoire peut rendre compte. Vous réalisez à chaque instant, pour autant que l'inconscient existe, la démonstration dont se fonde l'inexistence comme préalable du nécessaire. C'est l'inexistence de ce qui est au principe du symptôme, à savoir c'est sa consistance même, au dit symptôme depuis que le terme, d'avoir émergé avec Marx, a pris sa valeur, ce qui est au principe du symptôme, c'est à savoir l'inexistence de la vérité qu'il suppose, quoiqu'il en marque la place. Voilà pour le symptôme en tant qu'il se rattache à la vérité qui n'a plus cours. A ce titre, on peut dire que, comme n'importe qui, qui subsiste dans l'art moderne, aucun de vous n'est étranger à ce mode de la réponse.

Dans le second cas, le dit automatisme, c'est l'inexistence de la jouissance que l'automatisme dit de répétition ferait venir au jour de

l'insistance de ce piétinement à la portée qui se désigne comme sortie vers l'existence. Seulement au-delà, ce n'est pas tout à fait ce qu'on appelle une existence qui vous attend, c'est la jouissance telle qu'elle opère comme nécessité de discours et elle n'opère, vous le voyez, que comme inexistante. Seulement voilà, à vous rappeler ces ritournelles, ces rengaines, ce que je fais, bien sûr, dans le dessein de vous rassurer, de vous donner le sentiment que je ne ferai là qu'apporter des pitch sur ce dans quoi..., au nom de ceci qu'il y aurait une certaine substance de jouissance, la vérité en l'occasion, telle qu'elle serait prônée dans FREUD, il n'en reste pas moins qu'à vous en tenir là, ce n'est pas à l'os de la structure que vous pouvez vous référer. "Qu'est la nécessité..", ai-je dit, "...qui s'instaure d'une supposition d'inexistence ?". Dans cette question, ce n'est pas ce qui est inexistant qui compte, c'est justement la supposition d'inexistence, laquelle n'est que conséquence de la production de la nécessité. L'inexistence ne fait question que d'avoir déjà réponse, double certes, de la jouissance et de la vérité, mais elle inexiste déjà. Ce n'est pas par la jouissance, ni par la vérité que l'inexistence prend statut, qu'elle peut inexister, c'est-à-dire venir au symbole qui la désigne comme inexistence, non pas au sens de ne pas avoir d'existence, mais de n'être existence que du symbole qui la ferait inexistante et qui, lui existe : c'est un nombre, comme vous le savez, généralement désigné par zéro. Ce qui montre bien que l'inexistence n'est pas ce qu'on pourrait croire : le néant. Car qu'en pourrait-il sortir, hors la croyance, la croyance en soi ? Il n'y en a pas 36, de croyances ! Dieu a fait le monde du néant, pas étonnant que ce soit un dogme : c'est la croyance en elle-même. C'est ce rejet de la logique qui s'exprime - il y a un de mes élèves qui a, un jour, trouvé ça tout seul - qui s'exprime, selon la formule qu'il en a donné - je l'en remercie - : "Sûrement pas, mais tout de même". Ca ne peut aucunement nous suffire. L'inexistence n'est pas le néant. Comme je viens de vous le dire, c'est un nombre qui fait partie de la série des nombres entiers. Pas de théorie des nombres entiers, si vous ne rendez pas compte de ce qu'il en est du zéro. Et ce dont on s'est aperçu dans un effort dont ce n'est pas par hasard s'il est précisément contemporain, un peu antérieur certes de la recherche de FREUD, c'est celui qu'a inauguré, à interroger logiquement ce qu'il en est du statut du nombre, un nommé FREGE, né 8 ans avant lui et mort quelques 14 ans avant.

Ceci est grandement destiné dans notre interrogation de ce qu'il en est de la nécessité logique du discours de l'analyse, c'est très précisément ce que je pointais de ce qui risquait de vous échapper de la référence dont à l'instant je l'illustrais comme application, autrement dit usage fonctionnel, de l'inexistence, c'est-à-dire qu'elle ne se produise que dans l'après-coup dont surgit d'abord la nécessité, à savoir d'un discours où elle se manifeste avant que le logicien -je vous l'ai dit - y advienne lui-même comme conséquence seconde, c'est-à-dire du même temps que l'inexistence elle-même. C'est sa fin que de se réduire où elle se manifeste d'avant lui. Cette nécessité - je le répète, la démontrant, cette fois, du même temps que je l'énonce - cette nécessité, c'est la nécessité elle-même, en elle-même, par elle-même, pour elle-même, c'est-à-dire ce par quoi la vie se démontre elle-même n'être que nécessité de discours puisqu'elle ne trouve pas pour résister à la mort, c'est-à-dire à son lot de jouissance, rien d'autre qu'un truc, à savoir le recours à cette même chose que produit une opaque programmation qui est bien autre chose - je l'ai souligné - que la puissance de la vie, l'amour ou autre baliverne, qui est cette programmation radicale qui ne commence pour nous un peu à se désenténébrer qu'à ce que font les biologistes au niveau de la bactérie et dont c'est la conséquence, précisément, que la reproduction de la vie.

Ce que le discours fait, à démontrer ce niveau où rien d'une nécessité logique ne se manifeste que dans la répétition, nous paraît ici rejoindre comme un semblant ce qui s'effectue au niveau d'un message qu'il n'est nullement facile de réduire à ce que, de ce terme que nous connaissons et qui est de l'ordre de ce qui se situe au niveau d'une combinatoire courte dont les modulations sont celles qui passent de l'acide désoxyribonucléique à ce qui s'en transmettra au niveau des protéines avec la bonne volonté de quelques intermédiaires qualifiés notamment d'enzymatiques ou de catalyseurs. Que ce soit là ce qui nous permet de référer ce qu'il en est de la répétition, ceci ne peut se faire qu'à élaborer précisément ce qu'il en est de la fiction par quoi quelque chose nous paraît soudain se répercuter du fond même de ce qui a fait un jour l'être vivant capable de parler.

Il y en a un, en effet, un entre tous, qui n'échappe pas à une jouissance particulièrement insensée et que je dirais locale au sens d'accidentelle, et qui est la forme organique qu'a pris pour lui la jouissance

sexuelle.Il en colore de jouissance tous ses besoins élémentaires, qui ne sont, chez les autres êtres vivants, que colmatage au regard de la jouissance. Si l'animal bouffe régulièrement, il est bien clair que c'est pour ne pas connaître la jouissance de la faim. Il en colore donc, celui qui parle - et c'est frappant, c'est la découverte de Freud - tous ses besoins, c'est-à-dire ce par quoi il se défend contre la mort. Il ne faut pas croire du tout pourtant pour ça que la jouissance sexuelle, c'est la vie. Comme je vous l'ai dit tout à l'houre, c'est une production locale, accidentelle, organique et très exactement liée, centrée, sur ce qu'il en est de l'organe mâle, ce qui est évidemment particulièrement/ grotesque. La detumescence, chez le mâle, a engendré cet appel de type spécial qui est le langage articulé grâce à quoi s'introduit dans ses dimensions, la nécessité de parler. C'est de là que rejaillit la nécessité logique comme grammaire du discours. Vous voyez si c'est mince ! Il a fallu, pour s'en apercevoir rien de moins que l'émergence du discours analytique.

" La Signification du phallus" : dans mes Ecrits quelque part, j'ai pris soin de loger cette énonciation que j'avais faite très préciséments à Munich quelque part avant 1960, il y a une paye... J'ai écrit dessous : "Die Bedeutung des Phallus". C'est pas pour le plaisir de vous faire croire que je sais l'allemand, encore que ce soit en allemand, puisque j'étais à Munich, que j'ai cru devoir articuler ce dont j'ai donné là le texte retraduit. Il m'avait semblé opportun d'introduire sous le terme de "Bedeutung" ce qu'en français, vu le degré de culture où nous étions à l'époque parvenus, je ne pouvais décemment traduire que par " la signification". "Die Bedeutung des Phallus", c'était déjà, mais les allemands eux-mêmes, étant donné qu'ils étaient analystes - j'en marque la distance par une petite note qui est au début de ce texte reproduite - les allemands n'avaient, bien entendu - je parle des analystes, on était au sortir de la guerre et on ne peut pas dire que l'analyse avait fait pendant beaucoup de progrès - les allemands n'y ont entravé que pouic. Tout ça leur a semblé, comme je le souligne du dernier terme de cette note, à proprement parler "inoui". C'est curieux d'ailleurs que les choses ont changé au point que ce que je raconte aujourd'hui est peut-être devenu pour un certain nombre d'entre vous déjà, à juste titre, monnaie courante.

"Die Bedeutung" pourtant, était bien référé à l'usage , à l'usage que Frege fait de ce mot pour l'opposer au terme de "Sinn", lequel

répond très exactement à ce que j'ai cru devoir vous rappeler au niveau de mon énoncé d'aujourd'hui, à savoir le sens, le sens d'une proposition. On pourrait exprimer autrement - et vous verrez que ce n'est pas incompatible - ce qu'il en est de la nécessité qui conduit à cet art de la produire comme nécessité de discours. On pourrait l'exprimer autrement : que faut-il pour qu'une parole DENOTE quelque chose ? Tel est le sens - faites attention, les menus échanges commencent! - tel est le sens que Frege donne à "Bedeutung": la dénotation.

Il vous apparaîtra clair, si vous voulez bien ouvrir ce livre qui s'appelle "Les Fondements de l'arithmétique" et qu'une certaine Claude Imbert qui autrefois, si mon souvenir est bon, fréquenta mon séminaire, a traduit, ce qui le laisse pour vous à la portée de votre main entièrement accessible, il vous apparaîtra clair, comme c'était prévisible, que pour qu'il y ait à coup sûr dénotation, ce ne soit pas mal de s'adresser d'abord, timidement, au champ de l'arithmétique tel qu'il est défini par les nombres entiers. Il y a un nommé Kronecker qui n'a pas pu s'empêcher, tellement est grand le besoin de la croyance, de dire que les nombres entiers c'est Dieu qui les avait créés. Moyennant quoi, ajoute-t-il, l'homme a à faire tout le reste et, comme c'était un mathématicien, le reste, c'était pour lui tout ce qu'il en est du reste du nombre. C'est justement pour autant que rien n'est sûr qu'il soit de cette espèce, à savoir qu'un effort logique peut au moins tenter de rendre compte des nombres entiers, que j'amène dans le champ de votre considération le travail de Frege.

Néanmoins, je voudrais m'arrêter un instant - ne serait-ce que pour vous inciter à le relire - sur ceci que cette énonciation que j'ai produite sous l'angle de "la signification du phallus", dont vous verrez, qu'au point où j'en suis - enfin ça, c'est un petit mérite dont je me targue - il n'y a rien à reprendre, bien qu'à cette époque personne vraiment n'y entendit rien. J'ai pu le constater sur place. Qu'est-ce que veut dire "la signification du phallus"? Ceci mérite qu'on s'y arrête, car après tout une liaison ainsi déterminative, il faut toujours se demander si c'est un génitif dit objectif ou subjectif, tel que j'en illustre la différence par le rapprochement des deux sens, ici le sens marqué par deux petites flèches :

"Un désir d'enfant ", c'est un enfant qu'on désire : objectif.

"Un désir d'enfant ", c'est un enfant qui désire : subjectif.

Vous pouvez vous exercer, c'est toujours très utile. La loi du talion que j'écris au-dessous sans y ajouter de commentaires, ça peut avoir 2 sens : la loi qu'est le talion, je l'instaure comme loi; ou ce que le talion articule comme loi, c'est-à-dire "oeil pour oeil, dent pour dent", ça n'est pas la même chose.

Ce que je voudrais vous faire remarquer, c'est que "la signification du phallus"- et ce que je développerai sera fait pour vous le faire découvrir - au sens que je viens de préciser du mot sens, c'est-à-dire la petite flèche, c'est neutre. "La signification du phallus", ça a ceci d'astucieux que ce que le phallus dénote, c'est le pouvoir de signification.

Ce n'est donc pas, ce $\overline{\Phi}x$, une fonction du type ordinaire, c'est ce qui fait qu'à condition de se servir, pour l'y placer comme argument, de quelque chose qui n'a besoin d'avoir d'abord aucun sens, à cette seule condition de l'articuler d'un prosdiorisme, "Il existe" ou bien "Tout", à cette condition, selon seulement le prosdiorisme, produit lui-même de la recherche de la nécessité logique et rien d'autre, ce qui s'épinglera de ce prosdiorisme prendra signification d'homme ou de femme selon le prosdiorisme choisi, c'est-à-dire soit l'"Il existe", soit l'"Il n'existe pas", soit le "Tout", soit le "Pas-tout".

Néanmoins il est clair que nous ne pouvons pas ne pas tenir compte de ce qui s'est produit d'une nécessité logique à l'affronter aux nombres entiers, pour la raison qui est celle dont je suis parti, que cette nécessité d'après-coup implique la supposition de ce qui inexiste comme tel. Or il est remarquable que ce soit à interroger le nombre entier, à en avoir tenté la genèse logique, que Frege n'ait été conduit à rien d'autre qu'à fonder le nombre 1 sur le concept de l'inexistence.

Il faut dire que, pour avoir été conduit là, il faut bien croire que ce qui jusque là courait sur ce qui le fonde, le 1, ne lui donnait pas satisfaction de logicien. Il est certain que pendant un bout de temps, on s'est contenté de peu. On croyait que ce n'était pas difficile : il y en a plusieurs, il y en a beaucoup, ben, on les compte. Ça pose, bien sûr, pour l'avènement du nombre entier d'insolubles problèmes. Car s'il ne s'agit que de ce qu'il est convenu de faire, d'un signe pour les compter - ça existe, on vient de m'apporter comme ça un petit bouquin pour me montrer comment ..., un poème arabe là-dessus, un poème qui indique comme ça, en vers, tout ce qu'il faut faire avec le petit doigt, puis

avec l'index, puis avec l'annulaire et quelques autres pour faire passer le signe du nombre - mais justement puisqu'il faut faire signe, c'est que le nombre doit avoir une autre espèce d'existence que simplement de désigner, fût-ce à chaque fois avec un aboiement, chacune des personnes ici présentes. Pour qu'elles aient valeur de 1, il faut, comme on l'a remarqué depuis toujours, qu'on les dépouille de toutes leurs qualités sans exception, alors qu'est-ce qui reste ? Bien sûr, il y a eu quelques philosophes dits empiristes pour articuler ça en se servant de menus objets comme des petites boules, un chapelet, bien sûr, c'est ce qu'il y a de meilleur.

Mais ça ne résout pas du tout la question de l'émergence comme telle du 1. C'est ce qu'avait bien vu un nommé Leibniz qui a cru devoir partir, comme il s'imposait, de l'identité, à savoir de poser d'abord : $2 = 1 + 1$, $3 = 2 + 1$, $4 = 3 + 1$, et de croire avoir résolu le problème en montrant qu'à réduire chacune de ces définitions à la précédente, on pouvait démontrer que 2 et 2 font 4. Il y a malheureusement un petit obstacle dont les logiciens du XIXème siècle se sont rapidement aperçus, c'est que sa démonstration n'est valable qu'à condition de négliger la parenthèse tout à fait nécessaire à mettre sur $2 = 1 + 1$, à savoir la parenthèse enserrant le $(1 + 1)$, et qu'il est nécessaire - ce qu'il néglige - qu'il est nécessaire de poser l'axiome que (a + b) entre parenthèse + c = a +, ouvrez la parenthèse, b + c, fermez la parenthèse :

$$\left[(a+b) + c = a + (b + c) \right]$$

Il est certain que cette négligence de la part d'un logicien aussi vraiment logicien qu'était Leibniz mérite sûrement d'être expliquée et que, par quelque côté, quelque chose la justifie. Quoi qu'il en soit, qu'elle soit omise suffit du point de vue du logicien à faire rejeter la genèse leibnizienne, outre qu'elle néglige tout fondement de ce qu'il en est du zéro.

Je ne fais ici que vous indiquer à partir de quelle notion du concept, du concept supposé dénoter quelque chose - il faut les choisir pour que ça colle, mais après tout, on ne peut pas dire que les concepts, ceux qu'ils choisissent, satellistes de Mars, voire de Jupiter, n'aient pas cette portée de dénotation suffisante pour qu'on ne puisse dire qu'un nombre soit à chacun d'eux associés.

Néanmoins, la subsistance du nombre ne peut s'assurer qu'à partir de l'équinumérici**té** des objets que subsume un concept. L'ordre

des nombres ne peut dès lors être donné que par cette astuce qui consiste à procéder, exactement en sens contraire de ce qu'a fait Leibniz. A retirer 1 de chaque nombre, de dire que le prédécesseur, c'est celui - le concept de nombre, issu du concept - le nombre prédécesseur, c'est celui qui, mis à part tel objet qui servait d'appui dans le concept d'un certain nombre, c'est le concept qui, mis à part cet objet se trouve identique à un nombre qui est très précisément caractérisé de ne pas être identique au précédent, disons à 1 près.

C'est ainsi que Frege régresse jusqu'à la conception du concept en tant que vide, qu'il ne comporte aucun objet, qu'il est celui, non du néant puisqu'il est concept, mais de l'inexistance et que c'est justement à considérer ce qu'il croit être le néant, à savoir le concept dont le nombre serait égal à 0, qu'il croit pouvoir définir de la formulation d'argument : " X différent de X " ($X \neq X$), c'est-à-dire différent de lui-même, ce qui est une dénotation assurément extrêmement problématique. Car qu'atteignons-nous, s'il est vrai que le Symbolique soit ce que j'en dis, à savoir tout entier dans la parole, qu'il n'y ait pas de métalangage, d'où peut-on désigner dans le langage un objet dont il soit assuré qu'il ne soit pas différent de lui-même ? Néanmoins, c'est sur cette hypothèse que Frege constitue la notion que le concept "égal à 0" donne un nombre différent, selon la formule qu'il a donnée d'abord pour celle qui est du nombre prédécesseur - donne un nombre différent de ce qu'il en est du 0 défini, tenu, et bel et bien, pour le néant, c'est-à-dire de celui auquel convient non pas l'égalité à zéro, mais le nombre 0.

Dès lors, c'est en référence avec ceci que le concept auquel convient le nombre 0 repose sur ceci qu'il s'agit de l'identique à zéro, mais non identique à zéro, que celui qui est tout simplement identique à 0 est tenu pour son successeur, et comme tel égalé à 1. La chose se fonde sur ceci qui est le départ dit de l'équinuméricité, il est clair que l'équinuméricité du concept sous lequel ne tombe aucun objet au titre de l'inexistence est toujours "égal à lui-même". Entre 0 et 0, pas de différence. C'est le pas de différence dont, par ce biais, Frege entend fonder le 1, et ceci de toute façon. Cette conquête est du reste précieuse pour autant qu'elle nous donne le 1 pour être essentiellement - entendez bien ce que je dis - le signifiant de l'inexistence.

Néanmoins, est-il sûr que le 1 puisse s'en fonder ? Assurément la discussion pourrait se poursuivre par les voies purement frégiennes.

Néanmoins pour votre éclaircissement, j'ai cru devoir reproduire ce qui peut être dit n'avoir pas de rapport avec le nombre entier, à savoir le triangle arithmétique. La triangle arithmétique s'organise de la façon suivante : il part, comme donnée, de la suite des nombres entiers. Chaque terme à s'inscrire est constitué sans autre commentaire - il s'agit de ce qui est au-dessous de la barre,

	0	I 0	0	0	0	0	0	0	.....
		0 1	1	1	1	1	1	1	....
MONADE		0	1	2	3	4	5	1	.....
DYADE			0	1	3	6	10	15	....
TRIADE				0	1	4	10	20	.....
TETRADE.....					0	1	5	15	.....
						0	1	6	....
							0	1	.....

par l'addition - vous remarquerez que je n'ai parlé encore jamais d'addition, non plus que Frege - par l'addition des 2 chiffres, celui qui est immédiatement à sa gauche et celui qui est à sa gauche et au-dessus. Vous vérifierez aisément qu'il s'agit ici de quelque chose qui nous donne par exemple, quand nous avons un nombre entier de points que nous appellerons monades, qui nous donne automatiquement ce qu'il en est, étant donné un nombre de ces points, du nombre de sous-ensembles qui peuvent, dans l'ensemble qui comprend tous ces points, se former d'un nombre quelconque choisi comme étant au-dessous du nombre entier dont il s'agit.

C'est ainsi par exemple que, si vous prenez ici la ligne qui est celle de la dyade.

0 - 1 - 3 - 6 - 10 - 15 .....

à rencontrer une dyade, vous obtenez immédiatement qu'il y aura dans la dyade deux monades. Une dyade, c'est pas difficile à imaginer, c'est un trait avec deux termes, un commencement et une fin.

Et que si vous interrogez ce qu'il en est - prenons quelque chose de plus amusant - de la tétrade, vous obtenez une tétrade

0 - 1 - 5 - 15 .....

vous obtenez quelque chose qui est 4 possibilités de triades, autrement dit pour vous l'imager, 4 faces du tétraèdre

0 - 1 - 4 - 10 - 20 .....

vous obtenez ensuite 6 dyades, c'est-à-dire les 6 cotés du tétraèdre,

0 - 1 - 3 - 6 - 10 - 20.....

et vous obtenez les 4 sommets d'une monade :

0 - 1 - 2 - 3 - 4 - 5 - 6 .....

Ceci pour donner support à ce qui n'a à s'exprimer qu'en termes de sous-ensembles. Il est clair que vous voyez qu'à mesure que le nombre entier augmente, le nombre des sous-ensembles qui peuvent se produire en son sein dépasse de beaucoup et très vite le nombre entier lui-même.

Ceci n'est pas ce qui nous intéresse, mais simplement qu'il ait fallu, pour que je puisse rendre compte du même procédé que la série des nombres entiers, que je parte de ce qui est très précisément à l'origine de ce qu'a fait Frege, Frege qui en vient à désigner ceci que le nombre, le nombre des objets qui conviennent à un concept en tant que concept du nombre, du nombre N nommément, sera de par lui-même ce qui constitue le nombre successeur. Autrement dit, si vous comptez à partir de 0 : 0,1,2,3,4,5,6, ça fera toujours ce qui est là, à savoir 7, 7 quoi ? 7 de ce quelque chose que j'ai appelé inexistant, d'être le fondement de la répétition.

Encore faut-il, pour que soit satisfait aux règles de notre triangle, que ce 1 qui se répète ici surgisse de quelque part et, puisque partout nous avons encadré de 0 ce triangle,

0 - 1 - 1 - 1 - 1 - 1.....

il y a donc ici un point, un point à situer au niveau de la ligne des 0, un point qui est <u>un</u> et qui articule quoi ? Ce qu'il importe de distinguer dans la genèse du 1, à savoir la distinction précisément du pas de différence entre tous ces 0, à partir de la genèse

0 - 1 - 0 - 0 - 0 - 0 ..... .

de ce qui se répète, mais se répète comme inexistant.
Frege ne rend donc pas compte de la suite des nombres entiers, mais de la possibilité de la répétition. La répétition se pose d'abord comme répétition du 1, en tant que 1 de l'inexistence. Est-ce qu'il n'y a pas - je ne peux ici qu'en avancer la question - quelque chose qui suggère qu'à ce fait qu'il n'y ait pas un seul 1, mais l'1 qui se répète et l'Un qui se pose dans la suite des nombres entiers, dans cette béance nous avons à trouver quelque chose qui est de l'ordre de ce que nous avons interrogé en posant, comme corrélat nécessaire de la question de la nécessité logique, le fondement de l'inexistence.

---

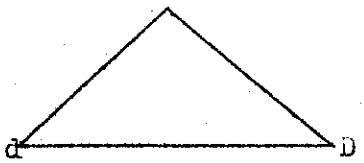
ooo

LACAN

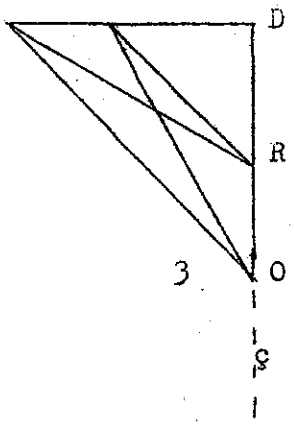
... O U P I R E

9 Février 1972 V

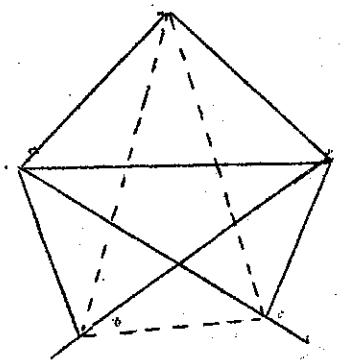
JE TE DEMANDE
DE ME REFUSER
CE QUE JE T'OFFRE PARCE QUE : C'EST PAS ÇA 1

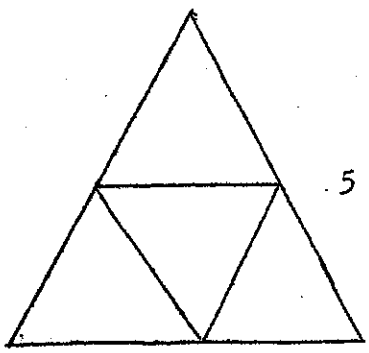


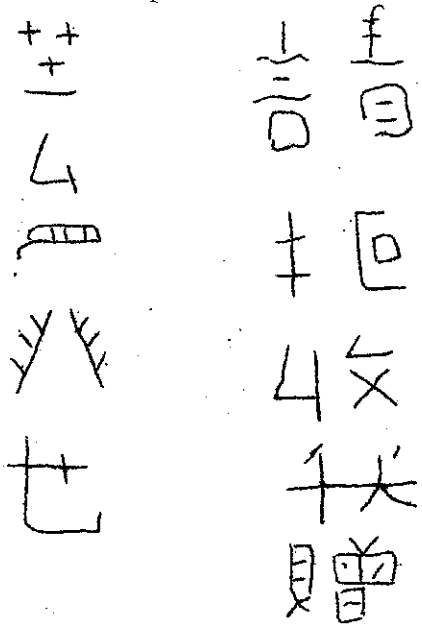
2



3


4


5



Vous adorez les conférences. C'est pourquoi j'ai prié hier soir, par un petit papier que je lui ai porté vers 10 heures 1/4, j'ai prié mon ami Roman **Jakobsen** dont j'espérais qu'il serait ici présent, je l'ai prié donc de vous faire la conférence qu'il ne vous a pas faite hier, puisqu'après vous l'avoir annoncée, je veux dire avoir écrit sur le tableau noir quelque chose d'équivalent à ce que je viens de faire ici, il a cru devoir rester dans ce qu'il a appelé les généralités, pensant sans doute que c'est ce que vous préfériez entendre, c'est-à-dire une conférence. Malheureusement - il me l'a téléphoné ce matin de bonne heure - il était pris à déjeuner avec des linguistes, de sorte que vous n'aurez pas de conférence.

Car, à la vérité, moi, je n'en fais pas. Comme je l'ai dit ailleurs très sérieusement, je m'amuse. Amusements sérieux ou plaisants. Ailleurs, à savoir à Ste Anne, je me suis essayé aux amusements plaisants, ça se passe de commentaires. Et si j'ai dit - j'ai dit là-bas - que c'est peut-être aussi un amusement, ici je dis que je me tiens dans le sérieux, mais c'est quand même un amusement. J'ai mis ça en rapport ailleurs, au lieu de l'amusement plaisant, avec ce que j'ai appelé la "lettre d'a-mur".

Ben, en voilà une, c'est typique : "Je te demande de me refuser ce que je t'offre" - ici, arrêt parce que j'espère qu'il n'y a pas besoin de rien ajouter pour que ça se comprenne, c'est très précisément ça, la "lettre d'a-mur", la vraie - "de refuser ce que je t'offre" - on peut compléter pour ceux qui par hasard n'auraient jamais compris ce que c'est que la "lettre d'a-mur" - " de refuser ce que je t'offre parce que ça n'est pas ça". Vous voyez, j'ai glissé. J'ai glissé parce que, mon Dieu, c'est à vous que je parle, vous qui aimez les conférences. " Ça n'est pas ça" : il y a d'ajouté : "n". Quand le ne est ajouté, il n'y a pas besoin qu'il soit explétif pour que ça veuille dire quelque chose, à savoir la présence de l'énonciateur, la vraie, la correcte. C'est justement parce que l'énonciateur ne serait pas là que l'énonciation serait pleine et que ça devrait s'écrire : "parce que : c'est pas ça".

J'ai dit qu'ici l'amusement était sérieux, qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire ? A la vérité, j'ai cherché, je me suis renseigné comment ça se disait "sérieux" dans diverses langues. Pour la façon dont je le conçois, je n'ai pas trouvé mieux que la nôtre qui prête au jeu de mots. Je sais pas assez bien les autres pour avoir trouvé ce qui, dans les

autres, en serait l'équivalent. Mais dans la nôtre, "sérieux" comme je l'entends, c'est "sériel". Comme vous le savez déjà, j'espère, un certain nombre d'entre vous, sans que j'ai eu à vous le dire, le principe du sériel, c'est cette suite des nombres entiers qu'on a pas trouvé d'autres moyens de définir qu'à dire qu'une propriété y est transférable de N à N+1 qui ne peut être que celle qui se transfère de 0 à 1, le raisonnement par récurrence ou induction mathématique, dit-on encore.

Seulement voilà, c'est bien le problème que j'ai essayé d'approcher dans mes derniers amusements : qu'est-ce qui peut bien se transférer de 0 à 1 ? C'est là le coton! C'est pourtant bien ce que je me suis donné comme visée cette année de serrer ... ou pire. Je n'avancerai pas aujourd'hui dans cet intervalle, qui de prime abord est sans fond, de ce qui se transfère de 0 à 1; mais ce qui est sûr et ce qui est clair, c'est qu'à prendre les choses 1 par 1, il faut en avoir le coeur net. Car quelque effort qu'on ait fait pour logiciser la suite de la série des nombres entiers, on n'a pas trouvé mieux que d'en désigner la propriété commune - c'est la seule - comme étant celle de ce qui se transfère de 0 à 1.

Dans l'intervalle, vous avez été, ceux de mon Ecole, avisés de ne pas manquer ce que Roman Jakobson devait vous apporter de lumière sur ce qu'il en est de l'analyse de la langue, ce qui à la vérité est fort utile pour savoir où je porte maintenant la question. C'est pas parce que j'en suis parti, pour en venir à mes amusements présents, que je dois m'y tenir pour lié. Et ce qui assurément m'a frappé, entre autre, dans ce que vous a apporté Roman Jakobson, c'est quelque chose qui concerne ce point d'histoire que ce n'est pas d'aujourd'hui que la langue, "lalangue" c'est à l'ordre du jour. Il vous a parlé entre autre, d'un certain Boetius Dacus, fort important, a-t-il souligné, parce qu'il a articulé des "suppositiones" - je pense qu'au moins pour certains, ça fait écho à ce que je dis depuis longtemps de ce qu'il en est du sujet, du sujet radicalement, ce que "suppose" le signifiant. Puis il vous a dit que il se trouvait que depuis un certain moment, ce Boèce, ce Boèce qui n'est pas celui que vous connaissez - celui-là il a extrait les images du passé, Dacus qu'il s'appelle, c'est-à-dire Danois, c'est pas le bon, c'est pas celui qui est dans le dictionnaire Bouillet - il vous a dit qu'il avait disparu, comme ça arrive, pour une petite question de déviationnisme. En fait, il a été accusé d'averroisme et, dans ce temps là, on ne

peut pas dire que ça ne pardonnait pas, mais ça pouvait ne pas pardonner quand on avait l'attention attirée par quelque chose qui avait l'air un peu solide comme, par exemple, de parler des "suppositiones".

De sorte qu'il n'est point tout à fait exact que les deux choses soient sans rapport et c'est ce qui me frappe. Ce qui me frappe, c'est que, pendant des siècles, quand on touchait à la langue, il fallait faire attention. Il y a une lettre qui n'apparaît que tout à fait en marge dans la composition phonétique , c'est celle-là, qui se prononce "hache" : H en français. Ne touchez pas à la Hache, c'est ce qui était prudent pendant des siècles quand on touchait à la langue. Parce qu'il s'est trouvé que pendant des siècles, quand on touchait à la langue, eh bien, dans le public, ça faisait de l'effet, un autre effet que l'amusement.

Une des questions qu'il ne serait pas mal que nous entrevoyions comme ça tout à fait à la fin, encore que, là où je m'amuse d'une façon plaisante, j'en ai donné, sous la forme de ce fameux mur, l'indication, il serait peut-être pas mal que nous entrevoyions pourquoi maintenant l'analyse linguistique, ça fait partie de la recherche scientifique. Qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire ? La définition - là je me laisse un peu entraîner - la définition de la recherche scientifique, c'est très exactement ceci - il n'y a pas loin à chercher - c'est une recherche bien nommée en ceci que c'est pas de trouver qu'il est question, en tout cas rien qui dérange justement ce dont je parlais tout à l'heure, à savoir le public.

J'ai reçu récemment d'une contrée lointaine - je ne voudrais faire à quiconque aucun ennui, je vous dirai donc pas d'où - une question de recherche scientifique, c'était un "comité de recherche scientifique sur les armes", textuel ! Quelqu'un qui ne m'est pas inconnu - c'est bien pour ça qu'on me consultait sur ce qu'il en était de lui - se proposait pour faire une recherche sur la peur. Il était question de lui donner un crédit qui, traduit en Francs français, devait tout doucement dépasser son demi-million d'anciens francs, moyennant quoi il passerait - c'était écrit dans le texte; le texte lui-même, je peux pas vous le donner, mais je l'ai - il était question qu'il passe à PARIS 3 jours, à ANTIBES 28, à DOUARNENEZ 19; à SAN MANTANO qui, je crois - Antonella, tu es là ? SAN MANTANO, ça doit être une plage assez agréable, non ? ou je me trompe ? Non, tu ne sais pas ? c'est peut-être à

côté de Florence, enfin on ne sait pas - à SAN MANTANO 15 jours, et ensuite à PARIS 3 jours.

Grâce à une de mes élèves j'ai pu résumer mon appréciation en ces termes " I bowled over with admiration ". Puis j'ai mis une grande croix sur tout le détail des appréciations qu'on me demandait sur la qualité scientifique du programme, ses résonnances sociales et pratiques, la compétence de l'intéressé et ce qui s'ensuit. Cette histoire n'a qu'un intérêt médiocre, mais elle commente ce que j'indiquais, ça ne va pas au fond de la recherche scientifique. Mais il y a quelque chose quand même que ça dénote- et c'est peut-être le seul intérêt de l'affaire, - c'est que j'avais d'abord proposé comme ça au téléphone, à la personne qui, Dieu merci ! m'a corrigé :"I bowled over" - vous ne savez pas naturellement ce que ça veut dire, je ne le savais pas non plus - "Bowl, B.o.w.l, c'est la boule, je suis donc boulé, je suis comme un jeu de quilles tout entier quand une bonne boule le bascule. Vous m'en croirez,si vous voulez, ce que j'avais proposé au téléphone, moi qui ne connaissait pas l'expression "I bowled over", c'était moi "I'm blowed over" : je suis soufflé. Mais c'est naturellement complètement incorrect, car"blow" qui veut en effet dire souffler - c'est ce que j'avais retrouvé - "blow", ça fait "blown", ça ne fait pas "blowed". Donc si j'ai dit "blowed", est-ce que ça n'est pas parce que sans le savoir, je le savais que c'était "bowled over" !!

Là nous rentrons dans le lapsus, c'est-à-dire dans les choses sérieuses. Mais en même temps, c'est fait pour nous indiquer que, comme Platon l'avait déjà entrevu dans le "Cratyle", que le signifiant soit arbitraire, c'est pas si sûr que ça. Puisqu'après tout , "bowl" et "blow", hein, c'est pas pour rien que c'est si voisin, puisque c'est justement comme ça que je l'ai manqué d'un poil, le"bowl". Je sais pas comment vous qualifierez cet amusement, mais je le trouve sérieux.

Moyennant quoi, nous revenons à l'analyse linguistique dont certainement, au nom de la recherche, vous entendrez de plus en plus parler. C'est difficile d'y mener son chemin là où le clivage en vaut la peine.

On apprend des choses, par exemple, qu'il y a des parties du discours, je m'en suis gardé comme de la peste, je veux dire de m'y appesantir, pour ne pas vous engluer. Mais enfin, comme certainement la recherche va se faire entendre - comme elle se fait entendre ailleurs - je vais partir du verbe. On vous énonce que le verbe exprime toutes sortes de choses et il est difficile de se dépêtrer entre l'action et son contraire. Il y a le verbe intransitif qui manifestement ici fait un obstacle, l'intransitif devient alors très difficile

à classer. Pour nous en tenir à ce qu'il y a de plus accentué dans cette définition, on vous parlera d'une relation binaire pour ce qu'il en est du verbe type où, il faut bien le dire, le même sens de verbe ne se classe pas de la même façon dans toutes les langues. Il y a des langues où l'on dit "l'homme bat le chien". Il y a des langues où l'on dit "il y a du battre le chien par l'homme". Ce n'est pas essentiel, la relation est toujours binaire.

Il y a des langues où on dit " l'homme aime le chien". Est-ce que c'est toujours aussi binaire quand, dans cette langue, - car là, il y a des différences - on s'exprime de la façon suivante : "l'homme aime au chien", pour dire non pas qu'il le "like", qu'il aime ça comme un bibelot, mais qu'il a de l'amour pour son chien. "Aimer à quelqu'un", moi, ça m'a toujours ravi. Je veux dire que je regrette de parler une langue où on dit "j'aime une femme", comme on dit "je la bats"."Aimer à une femme", ça me semblerait plus congru, c'est même au point qu'un jour, je me suis aperçu - puisque nous sommes dans le lapsus, continuons - que j'écrivais : "tu ne sauras jamais combien je t'ai aimé". J'ai pas mis de e à la fin, ce qui est un lapsus, une faute d'orthographe, si vous voulez, incontestablement, mais c'est en y réfléchissant justement que je me suis dit que si j'écrivais ça comme ça, c'est parce que je devais sentir "j'aime à toi". Mais enfin, c'est personnel.

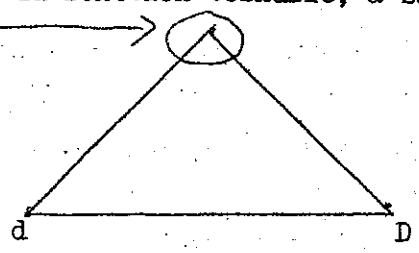
Quoi qu'il en soit, on distingue avec soin de ces premiers verbes ceux qui se définissent par une relation ternaire : "je te donne quelque chose". Ça peut aller de la nasarde au bibelot, mais enfin là il y a 3 termes. Vous avez pu remarquer que j'ai toujours employé le "je te" comme élément de la relation.

C'est déjà vous entraîner dans le sens qui est bien celui où je vous conduis, puisque là, vous le voyez, il y a du : "je te demande de me refuser ce que je t'offre".Ça va de soi parce qu'on peut dire "l'homme donne au chien une petite caresse sur le front".

Cette distinction de la relation ternaire avec la relation binaire est tout à fait essentielle. Elle est essentielle en ceci : c'est que quand on vous schématise la fonction de la parole on vous parle "petit d'", " grand D",du destinateur et du Destinataire, à quoi on ajoute la relation que, dans le schéma courant, on identifie au message. Et certes on souligne que le destinataire doit posséder le code pour que ça marche. S'il le possède pas, il aura à le conquérir, il aura à déchiffrer.

Est-ce que cette façon d'écrire est satisfaisante ? Je prétends, je prétends que la relation, s'il y en a une - mais vous savez que la chose peut être mise en question - s'il y en a une qui se passe par la parole,

implique que soit inscrite la fonction ternaire, à savoir que le message soit distingué là



et qu'il n'en reste pas moins que, y ayant un destinateur, un destinataire et un message, ce qui s'énonce dans un verbe est distinct, c'est à savoir que le fait qu'il s'agisse d'une demande, du D qui est là, mérite d'être isolé. Pour grouper les 3 éléments, c'est justement en ça que c'est évident, et seulement évident quand j'emploie "je" et "te", quand j'emploie "tu" et "me", c'est que ce "je"et ce "te", ce "tu", ce "me", ils sont précisément spécifiés de l'énoncé de la parole. Il ne peut y avoir ici aucune espèce d'ambiguïté.

Autrement dit, il n'y a pas que ce qu'on appelle vaguement le code, comme s'il n'était là qu'en un point, la grammaire fait partie du code, à savoir cette structure tétradique que je viens de marquer comme étant essentielle à ce qui se dit. Quand vous tracez votre schéma objectif de la communication, émetteur, message et à l'autre bout, le destinataire, ce schéma objectif est moins complet que la grammaire, laquelle fait partie du code. C'est bien en quoi il était important que Jakobson vous ait produit cette généralité que la grammaire, elle aussi, fait partie de la signification et que ce n'est pas pour rien qu'elle est employée dans la poésie.

Ceci est essentiel, je veux dire de préciser le statut du verbe, parce que bientôt on vous décantera les substantifs selon qu'ils ont plus ou moins de poids. Il y a des substantifs lourds, si je puis dire, qu'on appelle concrets, comme s'il y avait autre chose comme substantifs que des substituts ! Mais enfin il faut de la substance, alors que je crois urgent de marquer d'abord que nous n'avons à faire qu'à des sujets. Mais laissons là les choses pour l'instant.

Une critique, qui curieusement ne nous vient que réfléchie de la tentative de logiciser la mathématique, se formule en ceci, en ceci où vous reconnaîtrez la portée de ce que j'avance, c'est que, à prendre la proposition comme fonction propositionnelle, nous aurons à marquer la fonction du verbe, et non pas de ce qu'on en fait, à savoir fonction de prédicat. La fonction du verbe, prenons ici le verbe "demander";"je te demande, F, j'ouvre la parenthèse : x, y, c'est "je" et "te": F (x,y

qu'est-ce que je te demande ? "De refuser", autre verbe. Ce qui veut dire qu'à la place de ce qui pourrait être ici la petite caresse sur la tête du chien, c'est-à-dire z, vous avez par exemple f et de nouveau x, y :

$$F (x, y, f (x, y$$

Et là, est-ce que vous êtes forcés de terminer, c'est-à-dire d'y mettre ici z ?Ça n'est nullement nécessaire, car vous pouvez avoir très bien par exemple je mets un φ - ne le mettons pas Φ parce que tout à l'heure ça fera des confusions - je mets un petit φ, φ et encore x, y, "ce que je t'offre", moyennant quoi nous avons à fermer 3 parenthèses :

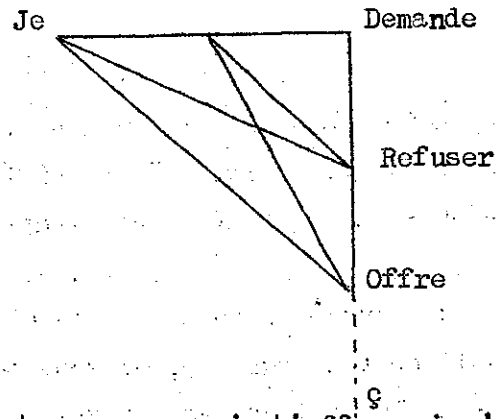
$$F (x,y, f (x, y,\varphi(x,y)))$$

Ce à quoi je vous conduis est ceci, de savoir, non pas - vous allez le voir - comment surgit le sens, mais comment c'est d'un noeud de sens que surgit l'objet, l'objet lui-même et, pour le nommer, puisque je l'ai nommé comme j'ai pu, l'objet (a).

Je sais qu'il est très captivant de lire Wittgenstein. Wittgenstein, pendant toute sa vie, avec un ascétisme admirable, a énoncé ceci que je concentre : ce qui ne peut pas se dire, eh bien, n'en parlons pas. Moyennant quoi, il pouvait dire presque rien, à tout instant, il descendait du trottoir et il était dans le ruisseau, c'est-à-dire qu'il remontait sur le trottoir, le trottoir défini par cette exigence. Ce n'est assurément pas parce qu'en somme mon ami Kojève a expressément formulé la même règle - Dieu sait que, lui, ne l'observait pas - mais ce n'est pas parce qu'il l'a formulée que je me croirais obligé d'en rester à la démonstration, à la vivante démonstration qu'en a donnée Wittgenstein.

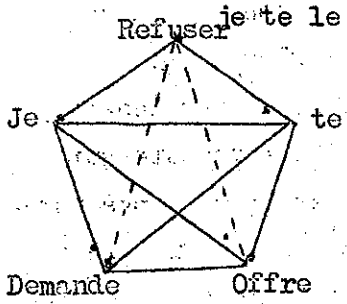
C'est très précisément, me semble-t-il, de ce dont on ne peut pas parler qu'il s'agit quand je désigne du "c'est pas ça" ce qui seul motive une demande telle que de "refuser ce que je t'offre". Et pourtant s'il y a quelque chose qui peut être sensible à tout le monde, c'est bien ce "c'est pas ça" ; nous y sommes à chaque instant de notre existence. Mais alors, tâchons de voir ce que ça veut dire, car ce "c'est pas ça", nous pouvons le laisser à sa place, à sa place dominante, moyennant quoi évidemment nous n'en verrons jamais le bout.

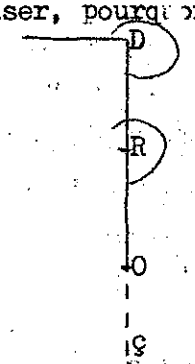
Mais au lieu de le couper, tâchons de le mettre dans l'énoncé lui-même. C'est pas ça, quoi ? Mettons-le de la façon la plus simple, ici le "je", ici le "te", ici "je te demande" (D) "de me" refuser "(R) "ce que je t'offre" (O) et puis là, il y a de la perte (ç)



Mais si c'est pas ce que je t'offre, si c'est parce que c'est pas ça que je te demande de refuser, c'est pas ce que je t'offre que tu refuses, alors j'ai pas à te le demander. Et voilà qu'ici aussi ça se coupe (en R),

moyennant quoi si j'ai pas à te demander de le refuser, pourquoi est-ce que je te le demande ? Ca se coupe aussi ici (en D).





Moyennant quoi pour reprendre dans un schéma plus correct, où le "je" et le "te" sont ici, la "Demande" ici, le Refuser ici, et l'Offre ici,

à savoir une première tétrade qui est celle-ci : je te demande de refuser; une seconde : refuser ce que je t'offre; peut-être ce qui ne nous étonnera pas, nous pouvons voir dans la distance qu'il y a des 2 pôles distincts de la Demande et l'Offre, que c'est peut-être là qu'est le "c'est pas ça".

Mais comme je viens de vous l'expliquer, si nous devons ici dire que c'est l'espace qu'il y a, qu'il peut y avoir entre ce que j'ai à te demander et ce que je veux t'offrir, à partir de ce moment-là, il est également impossible de soutenir la relation de la Demande au Refuser, et du Refuser à l'offre.

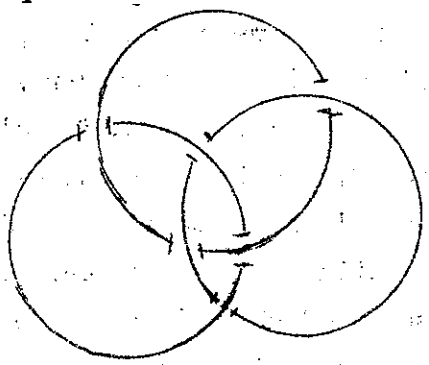
Est-ce que j'ai besoin de commenter dans le détail ? Ca ne sera peut-être quand même pas inutile. Pour la raison de ceci d'abord : vous pouvez vous demander comment ça se fait qu'après tout de tout ça je vous donne un schéma spatial. C'est pas de l'espace qu'il s'agit, c'est de l'espace pour autant que nous y projetons nos schémas objectifs. Et ça nous en indique déjà assez, à savoir que nos schémas objectifs commandent peut-être quelque chose de notre notion de l'espace, je dirais encore avant que ça soit commandé par nos perceptions. Je sais bien que nous sommes enclins à croire que c'est nos perceptions qui nous donnent les 3 dimensions. Il y a un nommé Poincaré qui n'est pas sans vous être connu, qui a fait pour le démontrer une très jolie tentative. Néanmoins ce rappel du préalable de nos schémas objectifs ne sera peut-être pas inutile pour apprécier plus exactement la portée de sa démonstration.

Ce que je veux, ce sur quoi je veux plutôt insister, ce n'est pas seulement ce rebondissement du "c'est pas ça que je t'offre" au "c'est pas ça que tu peux refuser", ni même au "c'est pas ça que je te demande". C'est ceci, c'est que ce qui n'est pas ça, ça n'est peut-être pas du tout ce que je t'offre et que nous prenons mal les choses à partir de là. C'est "que je t'offre", car qu'est-ce que ça veut dire, "que je t'offre" ? Ca ne veut pas dire du tout que je donne, comme il suffit d'y réfléchir. Ca veut pas dire non plus que tu prennes, ce qui donnerait un sens à "Refuser". Quand j'offre quelque chose, c'est dans l'espoir que tu me rendes. Et c'est bien pour ça que le potlatch existe. Le potlatch, c'est ce qui noie, c'est ce qui déborde l'impossible qu'il y a dans l'offrir, l'impossible que ce soit un don. C'est bien pour ça que le potlacth, dans notre discours, nous est devenu complètement étranger, ce qui ne rend pas étonnant que dans notre nostalgie nous en faisions ce que supporte l'impossible, à savoir le Réel, mais justement le Réel comme impossible.

Si ce n'est plus dans le "ce que" de ce que je t'offre que réside le "c'est pas ça", alors observons ce qui procède de la mise en question de l'offrir comme tel. Si c'est, non "ce que je t'offre", mais "que je t'offre" que je te demande de refuser, ôtons l'Offre - ce fameux substantif verbal qui serait un moindre substantif, c'est pourtant bien quelque chose - ôtons l'Offre et nous voyons que la Demande et le Refus perdent tout sens. Parce que qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire de demander de refuser ?

Il vous suffira d'un tout petit peu d'exercice pour vous apercevoir qu'il en est strictement de même si vous retirez de ce noeud, "je te demande de refuser ce que je t'offre", n'importe lequel des autres verbes. Car si vous retirez le refus, qu'est-ce que peut vouloir dire l'offre d'une demande et, comme je vous l'ai dit, il est de la nature de l'offre que, si vous retirez la demande, refuser ne signifie plus rien. C'est bien pourquoi la question qui pour nous se pose n'est pas de savoir ce qu'il en est du "c'est pas ça" qui serait en jeu à chacun de ces niveaux verbaux, mais de nous apercevoir que c'est à dénouer chacun de ces verbes de son noeud avec les deux autres que nous pouvons trouver ce qu'il en est de cet effet de sens en tant que je l'appelle l'objet a.

Chose étrange, tandis qu'avec ma géométrie de la tétrade je m'interrogeais hier soir sur la façon dont je vous présenterais cela aujourd'hui, il m'est arrivé, dînant avec une charmante personne qui écoute les cours de M.GUILBAUT, que, comme une bague au doigt, me soit donné quelque chose que je vais maintenant, que je veux vous montrer quelque chose qui n'est rien de moins, paraît-il - je l'ai appris hier soir - que les armoiries des Borromée.



Il y faut un peu de soin, c'est pour ça que je m'y mets. Et voilà. Vous pouvez refaire la chose avec des ficelles. Si vous copiez bien ça soigneusement - je n'ai pas fait de faute - vous vous apercevrez de ceci : c'est que - faites bien attention - celui-ci, le 3ème là, ne le voyez plus, vous pouvez faire un effort comme ça, c'est accessible, vous ne voyez plus. Vous pouver remarquer que les deux autres, vous voyez, celui-là passe au-dessus de celui de gauche et il passe au-dessus aussi là, donc ils sont séparés. Seulement à cause du 3ème, ils tiennent ensemble. Ca, vous pouvez faire l'essai, si vous n'avez pas d'imagination, il faut faire l'essai avec 3 petits bouts de ficelle. Vous verrez qu'ils tiennent, mais il n'y a rien à faire ! Il suffit donc que vous en coupiez un pour que les deux autres, encore qu'ils aient l'air noué tout à fait comme dans le cas de ce que vous connaissez bien, à savoir des 3 anneaux des Jeux

Olympiques, n'est-ce pas, qui, eux, continuent de tenir quand il y en a un qui a foutu le camp. Eh bien, ceux là, c'est fini !

C'est quelque chose qui a tout de même de l'intérêt, puisqu'il faut se souvenir que quand j'ai parlé de chaîne signifiante, j'ai toujours impliqué cette concaténation.

Ce qui est très curieux - c'est ce qui va nous permettre aussi de retourner au verbe binaire - c'est que les binaires, on ne semble pas s'être aperçu qu'ils ont un statut spécial très très en rapport avec l'objet a. Si au lieu de prendre l'homme et le chien, ces deux pauvres animaux, comme exemple, on avait pris le "je" et le "te", on se serait aperçu que le plus typique d'un verbe binaire, c'est par exemple "je t'emmerde". Ou bien "je te regarde", ou bien "je te parle", ou bien "je te bouffe". C'est les 4 espèces comme ça, les 4 espèces qui n'ont précisément d'intérêt que dans leur analogie grammaticale, à savoir d'être grammaticalement équivalentes.

Et alors, est-ce que nous n'avons pas là, en réduit, en minuscule, ce quelque chose qui nous permet d'illustrer cette vérité fondamentale que tout discours ne tient son sens que d'un autre discours. Assurément la Demande ne suffit pas à constituer un discours, mais elle en a la structure fondamentale qui est d'être, comme je me suis exprimé, un quadripode. J'ai souligné qu'une tétrade est essentielle à la représenter de même qu'un quaternion de lettres, F, x, y, z, est indispensable.

Mais Demande, Refus et Offre, il est clair que, dans ce noeud que j'ai avancé aujourd'hui devant vous, ils ne prennent leur sens que chacun l'un de l'autre, mais que ce qui résulte de ce noeud tel que j'ai essayé de le dénouer pour vous, ou plutôt à prendre l'épreuve de son dénouement, de vous dire, de vous montrer que ça ne tient jamais à deux tout seul, que c'est là le fondement, la racine, de ce qu'il en est de l'objet a.

Qu'est-ce à dire, c'est que je vous en ai donné le noeud minimum, mais vous pourriez en ajouter d'autres. Parce que ce n'est pas ça, quoi ? Que je désire, et qui ne sait que le propre de la Demande, c'est très précisément de ne pouvoir situer ce qu'il en est de l'objet du désir. Avec ce désir, ce que je t'offre, ce que je t'offre, qui n'est pas ce que tu désires, nous bouclerions aisément la chose avec ce que tu désires que je te demande. Et la lettre d'amur s'étendra ainsi indéfiniment.

Mais qui ne voit le caractère fondamental, pour le discours analytique, d'une telle concaténation ? J'ai dit autrefois - il y a très longtemps, et il y a des gens encore qui s'en bercent - qu'une analyse ne finit que quand

quelqu'un peut dire, non pas "je te parle", ni "je parle de moi" mais "c'est de moi que je/te parle", c'était une première esquisse. Est-ce qu'il n'est pas clair que ce dont se fonde le discours de l'analysant, c'est justement ça : "je te demande de me refuser ce que je t'offre, parce que ce n'est pas ça". C'est là la demande fondamentale et c'est celle qu'à négliger, l'analyste fait toujours plus prégnante. J'ai ironisé en un temps :"avec de l'offre, il fait de la demande". Mais la demande qu'il satisfait, c'est la reconnaissance de ceci de fondamental que ce qui se demande, c'est pas ça.

-:-:-:-:-:-:-

ooo

LACAN

... O U P I R E

8 Mars 1972 VI

$\exists x . \overline{\Phi x}$ $\quad \overline{\exists x} . \overline{\Phi x}$

$\forall x . \overline{\Phi x}$ $\quad \overline{\forall x} . \overline{\Phi x}$

Les choses sont telles que, puisque je vise cette année à vous parler de l'UN, je commencerai aujourd'hui à énoncer ce qu'il en est de l'Autre, de cet Autre avec un grand A, à propos duquel j'ai recueilli il y a un temps, l'inquiétude marquée par un marxiste, à qui je devais la place où j'avais pu reprendre mon travail, l'inquiétude qui était celle-ci que cet Autre, c'était ce tiers qu'à l'avancer dans le rapport du couple, il - il, le marxiste - lui, ne pouvait identifier qu'à Dieu. Cette inquiétude, dans la suite, a-t-elle cheminé assez pour lui inspirer une méfiance irréductible à l'endroit de la trace que je pouvais laisser, c'est une question que je laisserai de côté pour aujourd'hui, parce que je vais commencer par le dévoilement tout simple de ce qu'il en est de cet Autre que j'écris en effet avec un grand A. L'Autre dont il s'agit, l'Autre est celui du couple sexuel, celui-là même, et c'est bien pour cela qu'il va nous être nécessaire de produire un signifiant qui ne peut s'écrire que de ce qu'il le barre ce grand A : Ⱥ. On - c'est pas facile - on - je souligne sans m'y arrêter, car je ne ferai pas un pas - on ne jouit que de l'Autre.

Il est plus difficile d'avancer en ceci qui semblerait s'imposer, parce que ce qui caractérise la jouissance, après ce que je viens de dire, se déroberait. Avancerai-je qu'on n'est joui que par l'Autre ? C'est bien l'abîme que nous offre en effet la question de l'existence de Dieu, précisément celle que je laisse à l'horizon comme ineffable, parce que ce qui est important, ce n'est pas le rapport avec ce qui jouit de ce que nous pourrions croire notre

être, L'important, quand je dis qu'on ne jouit que de l'Autre, est ceci : c'est qu'on n'en jouit pas sexuellement - il n'y a pas de rapport sexuel - ni n'en est-on joui -- vous voyez que "lalangue", "lalangue" que j'écris en un seul mot, "lalangue", qui est pourtant bonne fille, ici résiste, elle fait la grosse joue. On en jouit, il faut bien le dire, de l'Autre, on en jouit "mentalement". Il y a une remarque dans ce Parménide, qui ici prend sa valeur de modèle, c'est pour ça que je vous ai recommandé d'aller vous y décrasser un peu. Naturellement, si vous le lisez de travers les commentaires qui en sont faits à l'Université, vous le situerez dans la lignée des philosophes, vous y verrez que c'est considéré comme un exercice particulièrement brillant. Mais, après ce petit salut, on vous dit qu'il n'y a pas grand chose à en faire, que Platon a simplement poussé là jusqu'à son dernier degré d'acuité ceci qu'on vous déduira de sa théorie des formes. C'est peut-être autrement qu'il faut le lire ;il faut le lire avec innocence... Remarquez que de temps en temps quelque chose peut vous toucher, ne serait-ce par exemple que cette remarque, quand il aborde comme ça tout à fait en passant, au début de la 7 ème hypothèse qui part de "Si l'Un n'est pas", tout à fait en marge, il dit : "et si nous disions que le Non-Un n'est pas ?" Et là il s'applique à montrer que la négation de quoi que ce soit - pas seulement de l'Un, du non-grand, du non-petit - cette négation comme telle se distingue de ne pas nier le même terme.

C'est bien quant à ce dont il s'agit, de la négation de la jouissance sexuelle, ce à quoi je vous prie à l'instant de vous arrêter.

Que j'écrive ce S parenthèse du grand A barré, S (Ⱥ), et qui est la même chose que ce que je viens de formuler que de l'Autre, on en jouit mentalement, ceci écrit quelque chose sur l'Autre et, comme je l'ai avancé, en tant que terme de la relation qui, de s'évanouir de ne pas exister, devient le lieu où elle s'écrit, où elle s'écrit telle que ces quatre formules sont là écrites pour transmettre un savoir, parce que - j'y ai déjà fait, il me semble, suffisamment allusion - le savoir, en la matière, le savoir peut-être s'enseigne, mais ce qui se transmet, c'est la formule.

$$\exists x \,.\, \overline{\Phi x} \qquad \overline{\exists x} \,.\, \Phi x$$

$$\forall x \,.\, \overline{\Phi x} \qquad \overline{\forall x} \,.\, \Phi x$$

la formule. C'est justement parce qu'un des termes devient le lieu où la relation s'écrit qu'elle ne peut plus être relation puisque le terme change de fonction, qu'il devient le lieu où elle s'écrit et que la relation n'est que d'être écrite justement au lieu de ce terme. Un des termes de la relation doit se vider pour lui permettre, à cette relation, de s'écrire. C'est bien en quoi ce "mentalement" que j'ai avancé tout à l'heure entre des guillemets, que la parole ne peut pas énoncer, c'est cela qui radicalement soustrait à ce "mentalement" toute portée d'idéalisme, cet idéalisme incontestable à le voir se développer sous la plume de Berkeley, des remarques que j'espère que vous connaissez, qui reposent toutes sur ceci que rien de ce qui se pense n'est que pensé par quelqu'un. C'est bien là argument ou plus exactement argumentation irréductible et qui aurait plus de mordant s'il avouait ce dont il s'agit : de la jouissance. Vous ne jouissez que de vos fantasmes, voilà ce qui donnerait portée à l'idéalisme que personne par ailleurs, malgré qu'il soit incontestable, ne prend au sérieux. L'important, c'est que vos fantasmes vous jouissent. Et c'est là que je peux revenir à ce que je disais tout à l'heure, c'est que, comme vous voyez, même "lalangue", qui est bonne fille, ne laisse pas sortir cette parole facilement.

Que l'idéalisme avance qu'il ne s'agit que de pensées, pour en sortir, "lalangue" qui est bonne fille, mais pas si bonne fille que ça, peut peut-être vous offrir quelque chose que je vais quand même pas avoir besoin d'écrire pour vous prier de faire consonner ce "que" autrement. Enfin s'il faut vous le faire entendre : q.u.e.u.e ! "Queue de pensées", c'est ce que permet la bonne-fillerie de lalangue en français, c'est dans cette langue que je m'exprime, je ne vois pas pourquoi je n'en profiterais pas; si j'en parlais une autre, je trouverais un autre truc.! Il ne s'agit là "queue de pensées", non, comme le dit l'idéaliste, en tant qu'on les pense, ni même seulement qu'on les pense donc je suis -ce qui est un progrès pourtant - mais qu'elles se pensent réellement.

C'est en ça que je me classe, pour autant que ça a le moindre intérêt, parce que je vois pas pourquoi je me classerais, pourquoi je me classerais philosophiquement, moi par qui émerge un discours qui n'est pas le discours philosophique, le discours psychanalytique nommément, celui dont le schéme, je l'ai reproduit à droite,

que je qualifie de discours en raison de ceci que j'ai souligné, c'est que rien ne prend de sens que des rapports d'un discours à un autre discours. Ca suppose, bien entendu, cet exercice à quoi je peux pas dire ni espérer que je vous aie vraiment rompus ... Tout ça vous passe, bien sûr, comme l'eau sur les plumes d'un canard, puisque - et d'ailleurs c'est ce qui fait votre existence - vous êtes bien solidement insérés dans des discours qui vous précèdent, qui sont là depuis un temps, une paye, le discours philosophique y compris, pour autant que vous le transmet le discours universitaire, c'est-à-dire dans quel état ! Vous y êtes bien solidement installés et ça fait votre assiette.

Ceux qui occupent la place de cet Autre, de cet Autre que, moi, je mets au jour, il faut pas croire qu'ils soient tellement plus avantagés sur vous; mais quand même, on leur a mis entre les mains un mobilier qui n'est pas facile à manier. Danc ce mobilier, il y a le fauteuil dont on n'a pas encore très bien repéré la nature. Le fauteuil est pourtant essentiel parce que le propre de ce discours, c'est de permettre à ce quelque chose qui est écrit là-bas en haut à droite, sous la forme du $\mathcal{S}$ et qui est, comme toute écriture, une forme bien ravissante, - que le S soit ce que Hogarth donne pour la trace de la beauté, c'est pas tout à fait un hasard, ça doit avoir quelque part un sens et puisqu'il faille le barrer, ça en a sûrement un aussi - mais quoi qu'il en soit, ce qui se produit à partir de ce sujet barré, c'est quelque chose dont il est curieux de voir que je l'écris de la même façon que ce qui tient, dans le discours du Maître, une autre place, la place dominante. Ce S de 1, S1, c'est justement ce que j'essaie pour vous, en tant qu'ici je parle, c'est ce que j'essaie pour vous de produire, en quoi - je l'ai déjà dit maintes fois - je suis à la place, la même - et c'est en cela qu'elle est enseignante - je suis à la place de l'analysant.

Ce qui est écrit s'est-il pensé, voilà la question. On peut ne plus pouvoir dire par qui ça s'est pensé. Et c'est même, en tout ce qui est écrit, ce à quoi vous avez à faire. La "queue de pensées" dont je parlais, c'est le sujet lui-même, le sujet en tant que hypothétique de ces pensées. Cet hypothétique, on vous en a tellement rebattu les oreilles depuis Aristote, l'ὑποκείμενον qui était pourtant bien clair, on en a fait une telle chose qu'une chatte n'y retrouverait plus ses petits. Je vais l'appeler "la traîne", la traîne justement

de cette"queue de pensées", de ce quelque chose de réel qui fait cet effet de comète que j'ai appelé la "queue de pensées" et qui est peut-être bien le phallus.

Si ce qui se passe là n'est pas capable d'être reconquis par ce que je viens d'appeler la traîne, ce qui n'est concevable que parce que l'effet qu'elle est,est de même saillie que son avènement, à savoir le désarroi, si vous me permettez d'appeler ainsi la disjonction du rapport sexuel, si ce qui se passe là n'est pas capable d'être reconquis "nachträglich", si ce qui s'est pensé n'est ouvert à portée des moyens d'une repensée, ce qui consiste justement à s'apercevoir, à l'écrire, que c'étaient des pensées - parce que l'écrit, quoi qu'on en dise, vient après que ces pensées, ces pensées réelles, se soient produites, c'est dans cet effort de repensée,de ce"nachträglich", cette répétition, qui est le fondement de ce que découvre l'expérience analytique. Que ça s'écrive, c'est là preuve, mais preuve seulement de "l'effet de reprise", "nachträglich", c'est ce qui fonde la psychanalyse. Combien de fois dans les dialogues philosophiques voyez-vous l'argument, enfin : si tu ne me suis pas jusque là, il n'y a pas de philosophie. Ce que je vais vous dire, c'est exactement la même chose : de deux choses l'une, ou ce qui est encore reçu dans le commun, dans tout ce qui s'écrit sur la psychanalyse, dans tout ce qui coule de la plume des psychanalystes, à savoir que ce qui pense n'est pas pensable,et alors il n'y a pas de psychanalyse; pour qu'il puisse avoir psychanalyse, et pour tout dire interprétation, il faut que ce dont part la "queue de pensées" ait été pensé, pensé en tant que pensée réelle.

C'est bien pour ça que je vous ai fait des tartines avec ce DESCARTES. Le "je pense, donc je suis" ne veut rien dire s'il n'est vrai. Il est vrai parce que "donc je suis", c'est ce que je pense avant de le savoir et que je le veuille ou non. C'est la même chose. La même chose, c'est ce que j'ai appelé justement la "Chose freudienne". C'est justement parce que c'est la même chose, ce "je pense" et ce que je pense, c'est-à-dire "donc je suis", c'est justement parce que c'est la même chose que ça n'est pas équivalent. Parce que c'est pour ça que j'ai parlé de la "Chose freudienne". C'est parce que dans une chose, deux faces - et écrivez ça comme vous voulez : f.a.c.e. ou f.a.s.s.e. - deux faces, c'est non seulement pas équivalent, c'est-à-dire remplaçable l'un par l'autre dans le dire, il n'y a pas d'équivalent,c'est même pas pareil.

C'est pour ça que je n'ai parlé de la "Chose freudienne" que d'une certaine façon. Ce que j'ai écrit, ça se lit, c'est même curieux que ce soit une des choses qui forcent à le relire, c'est même pour ça que c'est fait. Et quand on le relit, on s'aperçoit que je parle pas de la chose, parce qu'on peut pas en parler. "En" parler : je la fais parler elle-même. La Chose dont il s'agit énonce:"Moi, la vérité, je parle". Et elle le dit pas, bien sûr, comme ça, mais ça doit se voir, c'est même pour ça que j'ai écrit, elle le dit de toutes les manières et j'oserais dire que ce n'est pas un mauvais morceau, je ne suis appréhendable que dans mes cachotteries ! Ce qu'on on écrit, de la Chose, il faut le considérer comme ce qui s'en écrit venant d'elle, non pas de qui écrit. C'est bien ce qui fait que l'ontologie, autrement dit la considération du sujet comme être, l'ontologie est une honte, si vous me le permettez ! Vous l'avez donc bien entendu : il faut savoir de quoi on parle. Ou le "donc je suis" n'est qu'une pensée, à démontrer que c'est l'impensable qui pense, ou c'est le fait de le dire qui peut agir sur la Chose assez pour qu'elle tourne autrement. Et c'est en cela que toute pensée se pense de ses rapports à ce qui s'en écrit. Autrement, je le répète, pas de psychanalyse. Nous sommes dans l'I.N.A.N. qui est actuellement ce qu'il y a de plus répandu, l' I.N.A.N.alysable.

Il ne suffit pas de dire qu'elle est impossible, parce que ça n'exclut pas qu'elle se pratique. Pour qu'elle se pratique sans être I.N.A.N; ce n'est pas la qualification d'impossible qui importe, c'est son rapport à l'impossible qui est en cause, et le rapport à l'impossible est un rapport de pensée. Ce rapport ne saurait avoir aucun sens si l'impossibilité démontrée n'est pas strictement une impossibilité de pensée parce que c'est la seule démontrable. Si nous fondons l'impossible dans ce rapport au Réel, il nous reste à dire ceci que je vous donne en cadeau, je le tiens d'une charmante femme, lointaine dans mon passé, restée pourtant marquée d'une charmante odeur de savon, avec l'accent vaudois qu'elle savait prendre pour, tout en s'en étant purifiée, savoir le rattraper, "Rien n'est impossible à l'homme" qu'elle disait - je peux pas vous imiter l'accent vaudois, moi, je suis pas né là-bas - "ce qu'il peut pas faire, il le laisse". Ceci pour vous centrer tout ce qu'il en est de l'impossible en tant que ce terme est recevable pour quelqu'un de sensé.

Eh bien, cette annulation de l'Autre ne se produit qu'à ce niveau où s'inscrit de la seule façon qu'il se peut inscrire, à savoir comme je l'inscris : $\exists$ de x , et la barre dessus, $\exists \overline{x}$, ce qui veut dire qu'on ne

peut pas écrire que ce qui y fait obstacle, à savoir la fonction phallique, $\exists x$ ne soit pas vrai. Alors qu'est-ce que veut dire Φ de x, à savoir "Il existe X", tel qu'il pourrait s'inscrire dans cette négation de la vérité de la fonction phallique ? C'est ce qui mérite que nous l'articulions selon des temps et vous voyez bien que ce que nous allons mettre en cause est très précisément ce statut de l'existence en tant qu'il n'est pas clair. Je pense qu'il y a assez longtemps que vous avez les oreilles, la comprenoire rebattue de la distinction de l'essence et de l'existence pour ne pas en être satisfaits. Qu'il y ait là, dans ce que le discours analytique nous permet d'apporter de sens aux discours précédents, c'est quelque chose que je ne pourrai en fin de compte, de la collection de ces formules, épingler que du terme d'une motivation dont l'inaperçu est ce qui engendre par exemple la dialectique hégélienne qui, en raison de cet inaperçu, ne s'en passe, si je puis dire, qu'à considérer que le discours comme tel régente le monde.

Me voilà rencontrant une petite note latérale, je ne vois pas pourquoi je ne la prendrais pas, cette digression, d'autant plus que vous ne demandez que ça. Vous ne demandez que ça parce que, si je vais tout droit, ça vous fatigue ! Ce qui laisse une ombre de sens au discours de Hegel, c'est une absence, c'est très précisément cette absence de la plus-value telle qu'elle est tirée de la jouissance, dans le Réel, du discours du Maître. Mais cette absence tout de même note quelque chose : elle note réellement l'Autre, non pas comme aboli, mais justement comme impossibilité de corrélat. Et c'est en présentifiant cette impossibilité qu'elle colore le discours de Hegel, parce que... vous ne perdrez rien à relire, je ne sais pas, simplement la préface de la "Phénoménologie de l'Esprit" en corrélation avec ce que j'avance ici. Vous voyez tous les devoirs de vacances que je vous donne : Parménide et la Phénoménologie, la préface au moins, parce que la Phénoménologie, naturellement vous ne la lisez jamais. Mais la préface est foutrement bien, elle vaut, à elle seule, le boulot de la relire et vous verrez que ça confirme, que ça prend sens de ce que je vous dis. J'ose pas encore vous promettre que le Parménide en fera autant, prendra sens, mais je l'espère, parce que c'est le propre d'un nouveau discours que de renouveler ce qui se perd dans le tournoiement des discours anciens, justement le sens.

Si je vous ai dit qu'il y a quelque chose qui le colore, ce discours de Hegel, c'est que là le mot couleur veut dire autre chose que sens. La promotion de ce que j'avance justement le décolore, achève l'effet du

discours de Marx, où il y a quelque chose que je voudrais souligner et qui fait sa limite : c'est qu'il comporte une protestation dont il se trouve qu'il il consolide le discours du Maître en le complétant, et pas seulement de la plus-value, en incitant - je sens que ça va provoquer des remous - en incitant la femme à exister comme égale. Egale à quoi, personne ne le sait, puisqu'on peut très bien dire aussi que l'homme égale zéro, puisqu'il lui faut l'existence de quelque chose qui le nie pour qu'il existe comme tous ! En d'autres termes, la sorte de confusion, qui n'est pas inhabituelle : nous vivons dans la confusion et on aurait tort de croire que nous en vivons, ça ne va pas de soi, je vois pas pourquoi le manque de confusion empêcherait de vivre. C'est même très curieux qu'on s'y précipite, c'est bien le cas de le dire : on s'y rue.

Quand un discours tel que le discours analytique émerge, ce qu'il vous propose, c'est d'avoir les reins assez fermes pour soutenir le complot de la vérité. Chacun sait que les complots, ça tourne court. C'est plus facile de faire tant de bla-bla-bla qu'on finit par très bien repérer tous les conjurés. On confond, on se précipite dans la négation de la division sexuelle, de la différence , si vous voulez. Si j'ai dit "division", c'est que c'est opérationnel. Si je dis "différence", c'est parce que c'est précisément ce que prétend effacer cet usage du signe"égal" : la femme = l'homme.

Ce qu'il y a de formidable, je vais vous le dire : ce n'est pas toutes ces conneries; ce qui est formidable, c'est l'obstacle qu'elles prétendent, de ce mot grotesque transgresser. J'ai enseigné des choses qui ne prétendaient rien transgresser, mais cerner un certain nombre de points noeuds, points d'impossible. Moyennant quoi, il y a bien sûr, des gens que ça dérangeait parce qu'ils étaient les représentants, les assis du discours psychanalytique en exercice, m'ont fait, comme ça, un de ces coups qui vous affaiblissent la voix. Ca m'est arrivé par, par un charmant gars, physiquement, il m'a fait ça un jour, c'est un amour, il y a mis un courage ! Il l'a fait malgré que j'étais en même temps sous la menace d'un truc auquel je croyais pas spécialement - mais enfin je faisais comme si - d'un révolver. Mais les types qui m'ont coupé la voix dans un certain moment, ils ne l'ont pas fait malgré que ..., ils l'ont fait parce que j'étais sous la menace d'un flingue, celui-là, d'un vrai, pas d'un joujou, comme l'autre. Ca consistait à me soumettre à l'examen, c'est-à-dire au standard précisément des gens qui ne voulaient rien entendre du discours analytique encore qu'ils en occupassent la position assise. Alors que vouliez-vous que je fisse? Du moment que je me soumettais pas à cet examen, j'étais, bien sûr, d'avance condamné, ce qui naturellement rendait beaucoup plus facile de me couper la voix !

Parce que ça existe,une voix. Ca a duré comme ça plusieurs années, je dois dire , j'avais si peu de voix... J'ai tout de même une voix dont sont nés les Cahiers pour la psychanalyse, qui est une très, très, très bonne littérature, je vous les recommande décidément, parce que j'étais tellement tout entier occupé à ma voix que moi, ces "Cahiers pour la Psychanalyse" - je vais tout vous dire, je peux pas tout faire; je peux pas lire le Parménide, relire la Phénoménologie et autres trucs et puis lire aussi les Cahiers pour la Psychanalyse - il fallait que j'aie repris du poil de la bête, j'en ai maintenant, je les ai lus de bout en bout, c'est formidable ! C'est formidable, mais c'est marginal parce que ce n'était pas fait par des psychanalystes. Pendant ce temps-là, les psychanalystes bavardaient : on a jamais autant parlé de la transgression autour de moi que pendant le temps où j'avais là ... pfuit ! Voilà !

Parce que figurez-vous, quand il s'agit du véritable impossible, de l'impossible qui se démontre, de l'impossible tel qu'il s'articule - et ça, bien sûr, on y met le temps - entre les premiers scribouillages qui ont permis la naissance d'une logique à l'aide du questionnement de "lalangue", puis le fait qu'on s'est aperçu que ces scribouillages rencontraient quelque chose qui existait, mais pas à la façon dont on croyait jusqu'alors, à la façon de l'être c'est-à-dire de ce que chacun d'entre vous se croit, se croit être, sous prétexte que vous êtes des individus, on s'est aperçu qu'il y avait des choses qui existaient en ce sens qu'elles constituent la limite de ce qui peut tenir de l'avancée de l'articulation d'un discours. C'est ça le Réel. Son approche par la voie de ce que j'appelle le Symbolique,ce qui veut dire les modes de ce qui s'énonce par ce champ, ce champ qui existe, du langage, cet impossible,en tant qu'il se démontre, ne se transgresse pas.

Il y a des choses qui depuis longtemps ont fait repérage, repérage mythique peut-être, mais repérage très bien, pas seulement de ce qu'il en est de cet impossible, mais de sa motivation, très précisément à savoir que ne s'écrit pas le rapport sexuel. Dans le genre, on a jamais rien fait de mieux que, je ne dirai pas la religion, parce que comme je vous le dirai, je vous l'expliquerai en long et en large, on ne fait pas d'ethnologie quand on est psychanalyste,et noyer la religion dans un terme général, c'est la même chose que de faire de l'ethnologie. Je peux pas dire non plus qu'il y en ait qu'une, mais il y a celle dans laquelle nous baignons, la religion chrétienne. Eh bien, croyez-moi, la religion chrétienne, elle s'en arrange foutrement bien, de vos transgressions, c'est même tout ce qu'elle souhaite, c'est ce qui la consolide. Plus il y a de transgressions, plus ça l'arrange !

Et c'est bien de ça qu'il est question, il s'agit de démontrer où est le vrai de ce qui fait tenir debout un certain nombre de discours qui vous empêtrent.

Je finirai aujourd'hui - j'espère que je n'ai pas abîmé ma bague - je finirai aujourd'hui sur le même point par lequel j'ai commencé.

Je suis parti de l'Autre, je n'en suis pas sorti, parce que le temps passe et puis qu'après tout il ne faut pas croire qu'au moment où la séance finit, moi, je n'en ai pas ma claque. Je reboucherai donc ce que j'ai dit, trait local, concernant l'Autre, laissant ce qu'il pourra en être de ce que j'ai à vous avancer de ce qui est le point pivot, le point que je vise cette année, à savoir l'Un - ce n'est pas pour rien que je ne l'ai pas abordé aujourd'hui, parce que, vous verrez, il y a rien qui soit aussi glissant que cet Un. C'est très curieux: en fait de chose qui a des faces à ce qu'elles se fassent, non point innombrables, mais singulièrement divergentes, comme vous le verrez, c'est bien l'Un. L'Autre, ce n'est pas pour rien qu'il faut d'abord que j'en prenne l'appui, L'Autre, entendez-le bien, l'Autre, entendez-le bien, c'est donc un ENTRE, l'"entre" dont il s'agirait dans le rapport sexuel, mais déplacé, et justement de s'"Autreposer", De s'"Autreposer", il est curieux qu'à poser cet Autre, ce que j'ai eu à avancer aujourd'hui ne concerne que la femme. Et c'est bien elle qui, de cette figure de l'Autre, nous donne l'illustration à notre portée, d'être comme l'a écrit un poète, "entre centre et absence", entre le sens qu'elle prend dans ce que j'ai appelé cet "au-moins-un" où elle ne le trouve qu'à l'état de ce que je vous ai annoncé - annoncé pas plus - de n'être que pure existence. Entre centre et l'absence, que devient quoi pour elle ? Justement cette seconde barre que je n'ai pu écrire qu'à la définir comme "Pas-toute", celle qui n'est pas contenue dans la fonction phallique sans pourtant être sa négation. Son mode de présence est entre centre et absence, entre la fonction phallique dont elle participe, singulièrement de ce que l'"au-moins-un" qui est son partenaire, dans l'amour, y renonce pour elle, ce qui lui permet, à elle, de laisser ce par quoi elle n'en participe pas, dans l'absence qui n'est pas moins jouissance, d'être "jouis-absence".

Et je pense que personne ne dira que ce que j'énonce de la fonction phallique relève d'une méconnaissance de ce qu'il en est de la jouissance féminine. C'est au contraire de ce que la "jouis-présence", si je puis ainsi m'exprimer, de la femme, dans cette partie qui ne la fait "Pas-toute" ouverte à la fonction phallique, c'est de ce que cette "jouis-présence", l'"au-moins-un" soit pressé de l'habiter dans un contresens radical sur ce qui exige son

existence, c'est en raison de ce contresens, qui fait qu'il ne peut même plus exister, que l'exception de son existence même est exclue, qu'alors ce statut de l'Autre fait de n'être pas universel s'évanouit et que la méconnaissance de l'homme en est nécessitée, ce qui est la définition de l'hystérique.

C'est là-dessus que je vous laisserai aujourd'hui. Je mets un point et je vous donne rendez-vous dans 8 Jours. La séance de Ste Anne tombe un jour tel, le 1er Jeudi d'Avril, que, j'en avertis ceux qui sont ici pour qu'ils le fassent savoir aux autres qui fréquentent Ste Anne, elle n'aura pas lieu.

-:-:-:-:-:-:-:-:-

ooo

LACAN

... OU PIRE

15 Mars 1972

VII

La dernière fois, je vous ai raconté quelque chose qui était centré sur l'Autre, ce qui est plus commode que ce dont je vais parler aujourd'hui, dont je vous ai déjà caractérisé ce qu'on pourrait appeler le rapport, le rapport à l'Autre, très précisément en ceci qu'il n'est pas inscriptible, ce qui ne rend pas les choses plus faciles. Il s'agit de l'UN, l'UN pour autant que déjà je vous ai indiqué, vous indiquant aussi comment la trace s'en est frayée dans le Parménide de Platon, dont le premier pas pour y comprendre quelque chose, c'est de vous apercevoir que tout ce qu'il en énonce comme dialectisable, comme se développant de tout discours possible au sujet de l'UN, c'est d'abord, et à ne le prendre qu'à ce niveau qui n'est rien en dire d'autre, comme il s'exprime, que "c'est UN", et peut-être y en a-t-il un certain nombre d'entre vous à avoir sur mes adjurations ouvert ce livre et de s'être aperçus que c'est pas la même chose de dire que "l'UN est", "C'est UN", c'est la première hypothèse et "l'UN est", c'est la seconde; elles sont distinctes. Naturellement pour que ceci porte, il faudrait que vous lisiez Platon, avec un petit bout de quelque chose qui viendrait de vous. Il ne faudrait pas que Platon ne soit pour vous que ce qu'il est, un auteur. Vous êtes formés depuis votre enfance à faire de l'"auteur-stop". Depuis le temps que c'est passé dans les moeurs, cette façon de vous adresser aux machins là comme autorisés, vous devriez savoir que ça ne mène nulle part, encore bien sûr que ça puisse vous mener très loin.

Ces observations étant faites, c'est de l'UN donc pour des raisons dont il va falloir encore que je m'excuse - car au nom de quoi est-ce que je vous occuperais avec ça ? - c'est de l'UN que je vais vous parler aujourd'hui. C'est même pour ça que j'ai inventé un mot qui sert de titre à ce que je vais vous en dire. Je ne suis pas très sûr, je suis même sûr du contraire, je n'ai pas inventé l'UNAIRE, le trait unaire qu'en 1962 j'ai cru pouvoir extraire de Freud qui l'appelle "einzig", en le traduisant ainsi, ce qui a paru, à l'époque, miraculeux à quelques-uns. C'est bien curieux que l'einziger Zug, la deuxième forme d'identification distinguée par Freud, ne les ait jamais retenus jusque là.

Par contre, le mot dont je ferai accolade à ce que je vais vous dire aujourd'hui, est tout à fait nouveau. Et il est fait comme d'une précaution, parce qu'à la vérité, il y a beaucoup de choses qui sont intéressées à l'UN de sorte qu'il n'est pas possible ... Je vais essayer pourtant de frayer tout de suite quelque chose qui situe l'intérêt que / mon discours, pour autant qu'il est lui-même frayage du discours analytique , l'intérêt que / mon discours a à passer par l'UN.

Mais d'abord prenez-en le champ en gros désigné donc de l'UNIEN, U - N - I - E - N. C'est un mot qui ne s'est jamais dit, qui a pourtant son intérêt d'amener une note, une note d'éveil pour vous chaque fois que l'UN sera intéressé et qu'à le prendre ainsi sous une forme épithète, ça vous rappellera ce que Platon d'abord promeut, c'est que de sa nature il a des pentes directes. Que, dans l'analyse, il en soit parlé, c'est ce qui ne vous échappe pas, je pense, à nous souvenir de ce qu'il préside à cette bizarre assimilation de l'Eros à ce qui tend à coaguler. Sous prétexte que le corps, c'est très évidemment une des formes de l'UN, que ça tient ensemble, que c'est un individu sauf accident, il est c'est singulier - promu par Freud, et c'est bien, à vrai dire, ce qui met en question la dyade avancée par lui d'Eros et de Thanatos , si elle n'était pas soutenue d'une autre figure qui est très précisément celle où échoue le rapport sexuel, à savoir celle de l'UN et de PAS-UN, c'est à savoir zéro, on voit mal la fonction que pourrait tenir ce couple stupéfiant. Il est de fait qu'il sert. Il sert au profit d'un certain nombre de malentendus, d'épinglages de la pulsion de mort, ainsi dite à tort et à travers. Mais il est certain qu'en tout cas, l'UN ne saurait dans ce discours sauvage qui s'institue de la tentative d'énoncer le rapport sexuel , il est strictement impossible de considérer la copulation de deux corps comme n'en faisant qu'un. Il est extraordinaire qu'à cet égard, le " Banquet" de Platon, alors que les savants ricanent du Parménide, le "Banquet" de Platon soit pris au sérieux comme représentant quoi que ce soit qui concerne l'amour.

Certains se souviennent peut-être encore que j'en ai usé dans une année, exactement celle qui précède celle que j'ai avancée tout à l'heure, l'année 61-62, c'est en 1960-1961 que j'ai pris le "Banquet" pour terrain d'exercice, et je n'ai rien songé à en faire d'autre qu'à en fonder le transfert. Jusqu'à nouvel ordre, le transfert, qu'il y ait / quelque chose de l'ordre du deux peut-être à son horizon, ne peut pas passer pour une copulation. Je pense tout de même savoir un petit peu indiqué alors le mode de dérision sur lequel se déroule cette scène à très proprement parler désignée comme bacchique.

Que ce soit Aristophane qui promeut qui invente la fameuse bipartition de l'être qui de prime abord n'eût été que bête à deux dos qui se tient serrée et dont c'est la jalousie de Zeus qui en fait deux à partir de là, c'est assez dire dans quelle bouche est mis cet énoncé pour indiquer qu'on s'amuse, on s'amuse bien d'ailleurs ! Le plus énorme, c'est qu'il n'apparaisse pas que celle qui couronne tout le discours, la nommée Diotime ne joue pas un autre rôle, puisque ce qu'elle enseigne, c'est que l'amour ne tient qu'à ce que l'aimé, qu'il soit homo ou hétéro, on n'y touche pas, qu'il n'y a que l'Aphrodite uranienne qui compte. Ce n'est pas précisément dire que ce soit l'UN qui règne sur l'Eros. Ce serait déjà à soi tout seul une raison d'avancer quelques propositions déjà frayées d'ailleurs sur l'UN, s'il n'y avait pas en autre ceci, c'est ce que, dans l'expérience analytique, le premier pas c'est d'y introduire UN, en analyste qu'on est, on lui fait faire le pas d'entrée, moyennant quoi l'analysant dont il s'agit, cet UN, le premier mode de sa manifestation est évidemment de vous reprocher de n'être qu'UN entre autres, moyennant quoi ce qu'il manifeste, mais bien sûr sans s'en apercevoir, c'est très précisément que ces "autres" il n'a rien à faire avec eux et que c'est pour ça qu'avec vous l'analyste, il voudrait être le seul pour que ça fasse deux, et qu'il ne sait pas que ce dont il s'agit c'est justement qu'il s'aperçoive que "deux" c'est cet UN qu'il se croit et où il s'agit qu'il se divise.

Alors donc il y a de l'UN. Il faudrait écrire ça, - aujourd'hui je suis pas très porté à écrire, mais enfin pourquoi pas - :

Y A D ' L U N

Pourquoi pas l'écrire comme ça ?

L'écrire comme ça, vous allez le voir, ça a un certain intérêt, qui n'est pas sans justifier le choix de cet UNIEN tout à l'heure, c'est qu' " y a d'lun", écrit comme ça, ça met en valeur une chose propice de la langue française, et dont je ne sais pas si on peut tirer le même avantage du "There is" ou du "Es Gibt". Les gens qui en ont le maniement pourront peut-être me l'indiquer. "Es Gibt" commande l'accusatif, n'est-ce pas, on dit : es gibt einen... quelque chose, quand c'est au masculin. "There is", on peut dire "there is one", "there is a ..." quelque chose, je sais bien qu'il y a le "There" qui est une amorce de ce côté-là. Mais c'est pas simple. En français, on peut dire "il y en a". Chose très étrange, je n'ai pas réussi - ça ne veut pas dire qur ça ne soit pas trouvable, mais enfin comme ça de la façon assez hâtive dont je procède, malgré tout la fonction de la hâte en logique, j'en sais un petit quelque chose ! il faut bien que je me presse, le temps, me presse - je n'ai pas réussi à voir, à

trouver quelque chose ni à simplement, - je vais vous dire ce que j'ai consulté : le Littré, le Robert, pendant que j'y étais, le Damourette et Pichon et quelques autres quand même, - l'émergence historique - c'est ce qu'un dictionnaire comme le Bloch et von Wartburg est fait pour vous donner - l'émergence d'une formule aussi capitale que "il y a", qui veut dire ça : "y en a". C'est sur le fond de l'indéterminé que surgit ce que désigne, pointe à proprement parler l'"il y a", dont curieusement y a - je vais dire n'y a pas - n'y a pas d'équivalent - c'est vrai - d'équivalent courant dans ce que nous appellerons les langues antiques. Au nom de quoi, justement se désigne que le discours, eh bien, comme dit et comme le démontre le Parménide, le discours, ça change. C'est bien en ça que le discours analytique peut représenter une émergence et qu'il s'agirait peut-être que vous en fassiez quelque chose, si tant est que, dès ma disparition - aux yeux de beaucoup d'esprits, bien sûr, toujours présente comme possible, sinon imminente - dès ma disparition enfin on s'attend, dans le même champ, à la véritable pluie d'ordure qui déjà s'annonce, parce qu'on croit que ça ne peut plus tarder, dans la trace de mon discours. Il vaudrait peut-être mieux que se confortent ceux qui pourraient donner à ce frayage une suite dont heureusement aussi j'ai dans un endroit, un endroit bien précis, quelques prémices, mais rares. Parce qu'on passe son temps à me casser les pieds et les oreilles avec le fait de savoir le rapport du discours analytique avec la révolution. C'est peut-être justement lui qui porte le germe d'aucune révolution possible, parce qu'il ne faut pas confondre la révolution avec le vague-à-l'âme qui peut vous prendre comme ça à tout bout de champ sous cette étiquette. C'est pas tout à fait la même chose.

"Y en a" donc, c'est sur fond, sur fond de quelque chose qui n'a pas de forme. Quand on dit "y en a", ça veut dire d'habitude "y en a du..." ou "y en a des..." on peut même ajouter de temps en temps à ce "des" "des qui","des qui pensent", "des qui s'expriment","des qui racontent", des machins comme ça; ça reste un fond d'indétermination. La question commence sur ce que ça veut dire " de l'UN". Car dès que l'UN est énoncé, le "de" n'est plus là que comme un mince pédicule sur ce qu'il en est de ce fond. D'où est-ce que cet UN surgit ? C'est très précisément ce que, en première hypothèse Platon essaye d'avancer à dire, comme il peut, faute qu'il ait à sa disposition d'autres mots :

εἰ ἔν ἐστιν

"s'il est Un", car ἐστιν un a manifestement la fonction de suppléance de ce qui ne s'accentue pas, comme en français, de l'"il y a ", et de ce qu'il faudrait sûrement le traduire - je comprends le scrupule qui y arrête les

traducteurs - il faudrait sûrement le traduire "s'il y a UN ou l'UN" - c'est à vous de choisir. Mais, ce qui est certain, c'est que Platon choisit et que son UN n'a rien à faire avec ce qui englobe. Il y a même quelque chose de remarquable, c'est que ce qu'il en démontre immédiatement, c'est qu'il ne saurait avoir aucun rapport avec quoi que ce soit dont il a fait sous mille formes la recension métaphysique et qui s'appelle la dyade, en tant que dans l'expérience de la pensée elle est partout : le plus grand - le plus petit, le plus jeune - le plus vieux etc... l'incluant - l'inclus et tout ce que vous voudrez de cette espèce. Ce qu'il commence par démontrer est très précisément ceci qu'à prendre l'UN par le moyen d'une interrogation discursive, et qui est là interrogé ? Ce n'est évidemment pas le pauvre petit, le cher mignon, le dénommé Aristote, si mon souvenir est bon, dont il semble difficile de croire que ça puisse être à ce moment-là celui qui nous a laissé sa mémoire. Il est bien clair que comme dans tout dialogue, dans tout dialogue platonicien, il n'y a pas trace d'interlocuteur. Ca semble ne s'appeler dialogue que pour illustrer, ce que j'ai depuis longtemps énoncé, que le dialogue, justement, il n'y en a pas. Ca ne veut pas dire qu'il n'y ait pas présente au fond du dialogue platonicien une bien autre présence - présence humaine, disons-le - que dans bien d'autres choses qui se sont écrites depuis. Il ne nous en faudrait pour témoignage que ceci, que dans les premières approches, la façon dont se prépare ce qui constitue l'os du dialogue, ce que j'appellerai l'entretien préliminaire, celui qui nous explique, comme dans tous les dialogues, comment c'est arrivé que cette chose folle qui ne ressemble en rien à quoi que ce soit qu'on puisse appeler dialogue - c'est là vraiment qu'on peut le sentir, si déjà on ne savait pas, par le commun de la vie qu'on a jamais vu un dialogue aboutir à quoi que ce soit - il s'agit dans ce qu'on appelle dialogue, dans cette littérature qui a sa date, justement de serrer quel est le réel qui peut faire croire, qui donne l'illusion qu'on peut arriver à quelque chose en dialoguant avec quelqu'un. Alors ça vaut qu'on prépare le truc, qu'on dise de quel zin-zin il s'agissait. Le vieux Parménide et sa clique qui est là, il fallait rien moins que ça pour que puisse s'énoncer quelque chose qui fait parler qui ? Eh bien, l'UN, et à partir du moment où vous le faites parler, l'UN, ça vaut la peine de regarder à quoi ça sert celui qui tient l'autre crachoir! Il ne peut que dire des trucs comme ça :

ταυτο ἀνάγκη, οὐ γὰρ οὖν. τί δέ ἀληθῆ

"oh là là, encore 3 fois plus vrai que vous ne le disiez..." c'est ça le dialogue! Naturellement quand c'est l'UN qui parle. Ce qui est curieux, c'est la façon dont Parmenide l'introduit : l'UN, il lui passe la main dans le dos, il

lui explique : "Cher mignon, viens ici parler, cher petit un, tout cela n'est que bavardage" parce que vous ne traduisez pas ἀδολεσχία, n'est-ce pas, par l'idée qu'il s'agit d'adolescent. Je dis ça pour ceux qui ne sont pas avertis. Surtout que comme en face de la page, on vous dit qu'il s'agit de se conduire comme des innocents, comme des jeunots, vous pourriez confondre. Ils ne sont pas nommés comme ça, les jeunots, dans le texte grec. ἀδολεσχία, ça veut dire bavardage. Et on peut considérer que c'est là quelque chose qu est comme l'amorce, la préfiguration, la préfiguration de ce que nous appelons dans notre rude langage comme ça, tressé par ce qu'on a pu, la phénoménologie qu'on pouvait à ce moment-là avoir à la portée de sa main, ce qu'on a traduit par "association libre". Naturellement l'association n'est pas libre. Si elle était libre, elle n'aurait aucun intérêt, mais c'est la même chose que le bavardage : c'est fait pour apprivoiser le moineau. L'association, il est bien entendu qu'elle est liée. On ne voit pas quel serait son intérêt si elle était libre. Le bavardage en question, il est certain qu'il ne fait aucun doute que comme ce n'est pas quelqu'un qui parle, mais que c'est l'UN, on peut voir là à quel point c'est lié, parce que c'est très démonstratif.

A mettre les choses dans ce relief, ça permet de situer pas mal de choses et en particulier le pas qui se franchit de Parmenide à Platon, parce qu'il y avait déjà un pas de franchi par Parmenide dans ce milieu où il s'agissait en somme de savoir ce qu'il en est du Réel. Nous en sommes toujours tous là. Après qu'on ait dit que c'était l'air, l'eau, la terre, le feu et puis qu'après ça on n'avait plus qu'à recommencer, il y a quelqu'un qui s'est avisé que le seul facteur commun à toute cette substance dont il s'agissait, c'était d'être dicible. C'est ça, le pas de Parmenide. Seulement le pas de Platon, c'est différent. C'est différent : c'est de montrer que, dès qu'on essaye de dire d'une façon articulée, ce qui se dessine, la structure, comme on dirait dans ce que j'ai appelé tout à l'heure notre rude langage - le mot "structure" ne vaut pas mieux que le mot d'association libre - mais ce qui se dessine fait difficulté et que le Réel, c'est dans cette voie qu'il faut le chercher : εἶδος, qu'on traduit improprement la forme, c'est quelque chose qui déjà nous promet le serrage le cernage de ce qui fait béance dans le dire. En d'autres termes, Platon était pour tout dire Lacanien !

Naturellement il ne pouvait pas le savoir. En plus, il était un peu débile, ce qui ne facilite pas les choses, mais ce qui sûrement l'a aidé. J'appelle débilité mentale, le fait qu'un être, un être parlant, ne soit pas solidement installé dans un discours. C'est ce qui fait le prix du débile. Il n'a aucune autre

définition qu'on puisse lui donner, sinon d'être ce qu'on appelle un peu à côté de la plaque, c'est-à-dire qu'entre deux discours il flotte. Pour être solidement installé comme sujet, il faut s'en tenir à un ou alors bien savoir ce qu'on fait. Mais c'est pas parce qu'on est en marge qu'on sait ce qu'on dit. De sorte que pour ce qui est de son cas, ça lui a permis solidement parce qu'après tout il avait des cadres, il ne faut pas croire que dans son temps les choses ne fussent pas prises dans un très solide discours et il en montre le bout de l'oreille quelque part dans les entretiens préliminaires de ce Parménide. C'est tout de même lui qui l'a écrit. On ne sait pas si il se marre ou non, mais enfin, il n'a pas attendu Hegel pour nous faire la dialectique du maître et de l'esclave. Et je dois dire que ce qu'il en énonce est d'une autre assiette que ce qu'avance toute la "Phénoménologie de l'Esprit". Non pas qu'il conclue, mais qu'il donne les éléments matériels. Il avance, il avance et il le peut parce que de son temps, ce n'est pas du chiqué. On se demande si c'était mieux ou plutôt que pire de penser que les maîtres et les esclaves s'étaient là affirmés. Ça permettait de s'imaginer que ça pouvait changer à tout instant et en effet ça changeait à tout instant. Quand les maîtres étaient faits prisonniers, ils devenaient esclaves et quand les esclaves étaient affranchis, eh bien, ils devenaient maîtres ! Grâce à quoi, Platon s'imagine - et il le dit dans les préliminaires de ce dialogue - que l'essence maître, l'$\widehat{\xi\iota\delta o\varsigma}$, et celle de l'esclave, eh bien, on peut considérer qu'elles n'ont rien à faire avec ce qu'il en est réellement. Le maître et l'esclave sont entre eux dans des rapports qui n'ont rien à faire avec le rapport de l'essence-maître et de l'essence-esclave. C'est bien en cela qu'il est un peu débile, c'est que nous avons vu faire le grand mélange, qui s'opère toujours par une certaine voie dont il est curieux qu'on ne voie pas à quel point elle promet la suite, c'est qu'on est tous frères, hein ? Il y a une région comme ça de l'histoire, du mythe historique, je veux dire du mythe en tant qu'il est histoire, ça ne s'est vu qu'une fois : chez les juifs où on sait, la fraternité, à quoi ça sert ! Ça a donné le grand modèle : elle est faite pour qu'on vende son frère, ce qui n'a pas manqué de se produire dans la suite de toutes les subversions qui sont dites tourner autour du discours du maître.

Il est tout à fait clair que l'effort dont Hegel s'exténue au niveau de la "Phénoménologie", la crainte de la mort, la lutte à mort de pure prestance, et j't'en raconte et j't'en remets ! Moyennant quoi - c'est l'essentiel à obtenir - il y a un esclave. Mais je le demande à tous ceux qui ont des frémissements comme ça de changer les rôles, je le demande enfin : qu'est-ce qui peut faire, puisque l'esclave survit, qu'il devienne pas tout de suite après la lutte

à mort de pure prestance venant de lui et la crainte de la mort qui change de camp, tout ça ne subsiste, n'a chance de subsister qu'à condition qu'on voie très précisément ce que Platon écarte - ce que Platon écarte, mais qui saura jamais au nom de quoi, parce qu'on ne peut pas, mon dieu, sonder son coeur, c'est peut-être débilité mentale simplement - il est clair qu'au contraire que c'est là la plus belle occasion de marquer ce qu'il en est de ce qu'il appelle le μετέχειν, la participation.

Jamais l'esclave n'est esclave que de l'essence du maître, de même que le maître sans... - j'appelle ça l'essence, appelez-le comme vous voudrez, j'aime beaucoup mieux l'écrire S1 : le Signifiant - Maître - et quant au maître, s'il n'y avait pas S2, le savoir de l'esclave, qu'est-ce qu'il en ferait ?

Je m'attarde, Je m'attarde pour vous dire l'importance de cette chose invraisemblable qu'il y en ait, de l'UN. C'est là le point à mettre en relief, car dès qu'on interroge cet UN, ce qu'il devient, enfin, comme une chose qui se défait, c'est qu'il est impossible de le mettre en rapport avec quoi que ce soit hors la série des nombres entiers, qui n'est rien d'autre que cet UN.

Bien sûr, ceci ne survient, n'arrive, ne surgit qu'à la fin d'une longue élaboration du discours. Dans la logique de Frege, celle qui s'inscrit dans les "Grundlagen der Arithmetik", vous verrez à la fois l'insuffisance de toute déduction logique de UN, puisqu'il faut qu'elle passe par le zéro dont on ne peut tout de même pas dire que ce soit l'UN et pourtant d'où se déroule que c'est de ce UN qui manque au niveau du zéro que procède toute la suite arithmétique, alors que parce que déjà de 0 à 1 ça fait deux; dès lors ça fera 3, parce qu'il y aura 0, 1 et 2 avant et ainsi de suite. Et ceci très précisément jusqu'au premier des aleph qui curieusement - et pas pour rien- ne peut se désigner que d'Aleph 0 .

Bien sûr, ceci peut vous paraître à une distance savante. C'est bien pour ça qu'il faut l'incarner et que j'ai mis d'abord : "yad'lun", "y a d'lun" et que vous ne sauriez trop vous exclamer de cette annonce qu'autant de points d'exclamation à la suite que très précisément l'aleph 0 ($\aleph_0$) sera juste suffisant pour sonder ce qu'il peut en être, si vous l'approchez suffisamment, de l'étonnement que mérite qu'il y ait"d'l UN ".

Oui, ça ne mérite bien que d'être salué de cet "ouille" puisque nous parlons en"langue d'ouille" ! Je veux dire "hoc est ille". Ici est bien celui-là dont il s'agit, l'UN, le responsable. C'est à l'attraper par les oreilles que "y en a" montre bien le fond dont il existe. Le fond dont il existe tient en ceci qui ne va pas de soi : c'est que pour prendre d'abord le premier meuble

que j'avais à portée de ma main, l'UN débile mental, vous pouvez y ajouter une grippe à tiroirs, un pied de nez, une fumée, un "Bonjour de ta Catherine", une civilisation, voire une jarretière dépareillée, eh bien, ça fait huit ! Si épars que ça vous paraisse, il y en a comme ça à la pelle, mais ils viennent tous à l'appel : petits ! petits ! petits ! Et l'important - parce qu'il faut évidemment que je rende sensible les choses autrement que par un 0, 1 et par ∑ - l'important, c'est que ça suppose toujours le même UN, l'UN qui ne se déduit pas, contrairement à la poudre aux yeux que peut vous jeter John Stuart Mill, simplement de prendre des choses distinctes à les tenir pour identique, parce que ça, c'est simplement quelque chose qu'illustre, dont donne le modèle, le boulier, mais le boulier a été fait exprès pour que ça se compte et qu'à l'occasion se comptent les huit épars que je vous ait fait surgir tout à l'heure. Seulement ce que le boulier ne vous donnera pas, c'est ceci qui se déduit directement et sans aucun boulier de UN, c'est à savoir qu'entre ces huit meubles dont je vous ai parlé tout à l'heure, eh bien, il y a, parce qu'ils sont huit, 28 combinaisons deux par deux, pas une de plus, et que ça c'est comme ça, du fait de l'UN. Naturellement j'espère que ça vous frappe et, comme j'en ai pris huit, ça vous empêche, ça vous sidère. Vous saviez pas d'avance que ça ferait 28 combinaisons, encore que ça soit facile : c'est, je ne sais pas quoi : $n\frac{(n-1)}{2}$, 7 fois 8 = 42; non, voyez-vous, ça ne fait pas 28 , ça fait 21. Bon. Et alors ! Ca change rien ! Le chiffre, on peut le connaître, c'est ce dont il s'agit. Si j'en avais mis moins, c'est quelque chose qui vous aurait porté à travailler, à me dire que peut-être que même il faudrait que je compte les rapports de chacun à l'ensemble. Pourquoi je ne le fais pas, c'est ce que je serai forcé d'attendre la prochaine fois pour vous expliquer. Parce que les rapports de chacun à l'ensemble, ça n'élimine pas justement qu'il y a UN ensemble et que, de ce fait, ça veut dire que vous en remettez UN, ce qui aboutirait à en effet augmenter considérablement le nombre des combinaisons deux par deux. Au niveau du triangle, si je vous avais mis seulement trois UN, ça aurait fait trois combinaisons seulement. Vous en avez tout de suite six si vous prenez l'ensemble pour UN. Mais justement ce dont il s'agit, c'est de s'apercevoir là d'une autre dimension de l'UN que j'essaierai de vous illustrer la prochaine fois du triangle arithmétique.

En d'autres termes, l'UN donc n'a toujours même sens. Il a le sens par exemple de ce UN de l'ensemble vide qui, chose curieuse, à notre numération d'éléments ajoutera deux. Je vous montrerai pourquoi et à partir d'où.

Néanmoins nous approchons déjà de quelque chose qui, à ne pas partir du tout de l'UN comme tout, nous montre que l'UN dans son surgissement n'est pas univoque. En d'autres termes, nous renouvelons la dialectique platonicienne. C'est bien ainsi que je prétends vous mener quelque part à poursuivre par cette bifidité de l'UN. Encore faut-il voir si elle tient. Cet UN que PLATON si bien distingue de l'être, c'est assurément que l'être, lui, est UN toujours en tous les cas, mais que l'UN ne sache être comme être, voilà qui est dans le Parménide parfaitement démontré. C'est bien historiquement d'où est sortie la fonction de l'existence. Ce n'est pas parce que l'UN n'est pas qu'il ne pose pas la question et il la pose d'autant plus qu'où que ce soit, à jamais, qu'il doive s'agir d'existence, ce sera toujours autour du UN que la question tournera.

La chose dans Aristote ne s'approche que timidement au niveau des propositions particulières. Aristote s'imagine qu'il suffit de dire que "quelques" - quelques seulement, pas tous - sont comme çi ou comme ça, pour que ça les distingue, que ce n'est qu'en les distinguant de ce qui, lui, est comme ça, si celles-ci ne le sont pas par exemple, que ça suffit à assurer leur existence. C'est bien en quoi l'existence déjà dès sa première émergence s'amorce tout de suite, s'énonce de son inexistence corrélative. Il n'y a pas d'existence, sinon sur fond d'inexistence et inversement. " Ex-sistere", ne tenir son soutien que d'un dehors qui n'est pas, c'est bien là ce dont il s'agit dans l'UN. Car à la vérité, d'où surgit-il ? En un point où PLATON arrive à le serrer. Il ne faut pas croire que ce soit, comme il semble, seulement à propos du temps. Il l'appelle τὸ ἐξαίφνης Traduisez ça comme vous voudrez = c'est l'instant c'est le soudain, c'est le seul point où il peut faire subsister, c'est bien en effet toujours où toute élucidation du nombre - et Dieu sait qu'elle a été poussée assez loin pour nous donner l'idée qu'il y a d'autres aleph que celui des nombres. Mais celui-là, cet instant, ce point - car c'est cela qui en serait la véritable traduction - c'est bien ce qui ne se trouve décisif qu'au niveau d'un aleph supérieur, au niveau du continu.

L'UN donc ici précisément semble se perdre et porter à son comble ce qu'il en est de l'existence jusqu'à confiner à l'existence comme telle en tant que surgissant du plus difficile à atteindre, du plus fuyant dans l'énonçable. Et c'est ce qui m'a fait trouver, à me reporter à cet ἐξαίφνης, dans Aristote lui-même, à m'apercevoir qu'en fin de compte, il y a eu émergence de ce terme d'"exister" quelque part dans la Physique où vous pourrez le trouver, - où vous pourrez le trouver surtout si je vous le donne, c'est quelque part au livre IV de la Physique d'Aristote° - Aristote le définit comme justement ce

° Aristote, La Physique, IV 222b 15

quelque chose qui "ἀναίσθητῳ χρόνῳ" dans un temps qui ne peut pas être senti "διὰ μικρότητα" en raison de son extrême petitesse est "τὸ ἑστάν".° Je ne sais si ailleurs qu'en cet endroit du livre IV de la "Physique", le terme "ἑστάν" est proféré dans la littérature antique. Mais il est clair qu'il vient - c'est un participe passé, le participe passé de l'aoriste second "ἵστημι.", de cet aoriste qui se dit "ἔστην", c'est "στάν" et je ne sache pas qu'il y ait de verbe "ἐξίστημι", c'est à contrôler.

Quoi qu'il en soit, le "sistere" est déjà, là l'être stable. Etre stable à partir d'un dehors : τὸ ἑστάν, ce qui n'existe qu'à n'être pas. C'est bien de cela qu'il s'agit. C'est cela que j'ai voulu ouvrir aujourd'hui sous le chapitre général de l'Unien et je vous en demande pardon : si j'ai choisi l'Unien, pardonnez-moi, c'est que c'est l'anagramme d'ennui.

-:-:-:-:-:-:-:-:-

° Voir Parménide, édition des Belles Lettres, p. 100, note sur ἐξαίφνης renvoyant au livre IV de la Physique à ἑστάν.

ooo

ooo

LACAN

... O U P I R E

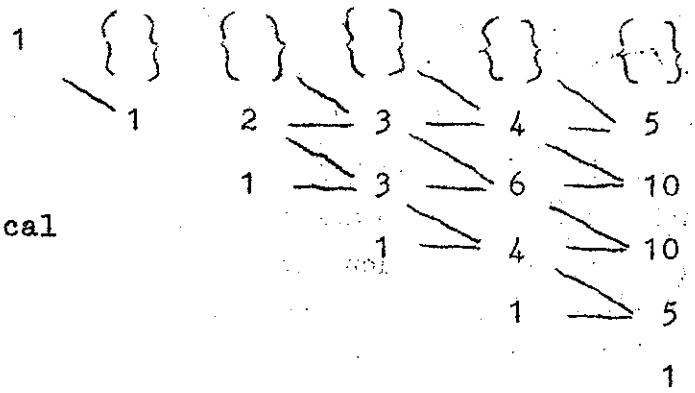
19 Avril 1972

VIII

$\exists x \,.\, \overline{\Phi x}$ $\quad$ $\overline{\exists x \,.\, \Phi x}$

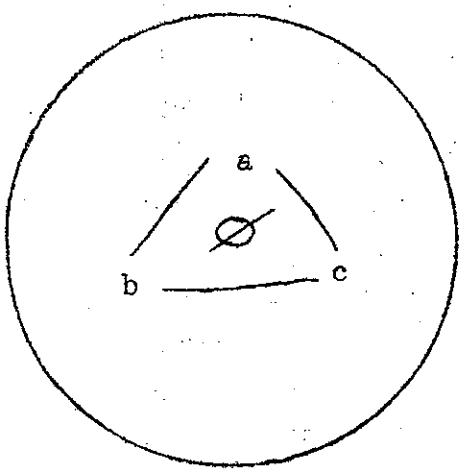
$\exists x \,.\, \Phi x$ $\quad$ $\overline{\forall x \,.\, \Phi x}$

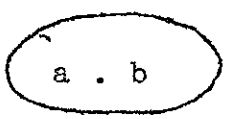
I



II

Triangle de Pascal





$\varnothing$ ensemble vide

III

Je commence parce qu'on m'a demandé en raison de choses prévalentes, je crois, de tout un fonctionnement dans cet endroit, on m'a demandé de finir plus tôt, beaucoup plus tôt que d'habitude, voilà.

Alors pour aborder ce qui vient, dans une trame, dont j'espère que le souvenir ne vous est pas trop lointain, je le reprends du "y a d'l'UN" que j'ai déjà proféré. Pour ceux qui sont là, qui se parachutent d'une contrée lointaine, je répète ce que ça veut dire parce que ça n'est pas d'une sonorité très habituelle, "Y a d' l'UN", ça a l'air de venir de je ne sais où : de l'UN, de l'UN, hein, on ne s'exprime pas comme ça habituellement. C'est pourtant de ça que je parle : de l'UN - L' - U-N - il y en a. C'est une façon de s'exprimer qui va se trouver - je l'espère du moins pour vous - en accord avec quelque chose qui, j'espère, n'est pas nouvelle pour tout le monde ici - Dieu merci, je sais que j'ai des oreilles, enfin certaines, averties des champs qu'il se trouve que je dois toucher pour faire face à ce dont il s'agit dans le discours psychanalytique - ça va donc se montrer d'accord - je vous expliquerai en quoi - cette façon de s'exprimer, avec ce qui historiquement s'est produit comme la théorie, la Théorie des Ensembles. Vous avez entendu parler de ça, vous avez entendu parler de ça parce que c'est comme ça qu'on enseigne maintenant les mathématiques à partir de la classe de 11 ème. Il n'est pas sûr, bien sûr, que ça en améliore beaucoup la compréhension.

Mais enfin par rapport à ce qu'il en est d'une théorie dont un des ressorts c'est l'écriture, non pas, bien sûr, que la Théorie des Ensembles implique une écriture univoque, mais que, comme bien des choses en mathématiques, elle ne s'énonce pas sans écriture la différence donc avec cette formule, ce "y a d' l'UN" que j'essaye de faire passer , c'est justement toute la différence qu'il y a de l'écrit à la parole. C'est une faille qui n'est pas toujours facile à combler. C'est bien pourtant à quoi je m'essaye en l'occasion et vous devez tout de suite pouvoir comprendre pourquoi, s'il est vrai que, comme je les récrites au tableau, les deux supérieures de ces quatre formules où j'essaye de fixer ce qui supplée à ce que j'ai appelé l'impossibilité d'écrire justement ce qu'il en est du rapport sexuel, c'est bien dans la mesure où, au niveau supérieur, deux termes s'affrontent dont l'un est "il existe" et l'autre "il n'existe pas" que j'apporte ou je tente d'apporter la contribution qui peut là afférer utilement à partir de la Théorie des Ensembles. Il est remarquable déjà, il est frappant que "il y ait d' l'UN" n'ait fait aucun sujet d'étonnement, si je puis dire. C'est tout de même peut-être aller un peu vite que de le formuler ainsi; car enfin on peut mettre à l'actif de ce que

j'appelle , comme étonnement, ce en quoi je vous interpelle de vous étonner, on peut y mettre à l'actif justement ce dont j'ai parlé, ce dont je vous ai invités de la façon la plus vive à prendre connaissance, c'est ce fameux Parménide, du cher Platon, qui est toujours si mal lu, enfin en tout cas que, moi, je m'exerce à lire d'une façon qui n'est pas tout à fait celle reçue, pour le Parménide, c'est tout à fait frappant de voir à quel point , à un certain niveau qui est celui proprement du du discours universitaire, il met dans l'embarras. La façon qu'ont tous ceux qui profèrent des choses sages au titre de l'Université, est toujours prodigieusement embarrassée, comme s'il s'agissait là d'une gageure, d'une sorte d'exercice en quelque sorte purement gratuit, de ballet; et le déroulement des huit hypothèses concernant les rapports de l'UN et de l'Etre reste en quelque sorte problématique, un objet de scandale. Certains, bien sûr, se distinguent en en montrant la cohérence, mais cette cohérence apparaît à l'ensemble gratuite et la confrontation des interlocuteurs, elle-même, paraît confirmer le caractère anhistorique, si on peut dire, de l'ensemble. Je dirais, si tant est que je puisse avancer quelque chose sur ce point, je dirais que ce qui me frappe c'est vraiment tout à fait le contraire et que si quelque chose me donnait l'idée qu'il y a dans le dialogue platonicien je ne sais quelle première assise d'un discours proprement analytique, je dirais que c'est bien celui-là, le Parmenide, qui me le confirmerait. Il est tout à fait clair en effet que si vous vous rappelez ce que j'ai donné, ce que j'ai inscrit comme struture , ce que je vous donne comme structure est bien que quelque chose dont ce n'est pas par hasard que ça s'inscrit comme le Signifiant indexé 1 $\frac{a}{S2} \rightarrow \frac{\not S}{S1}$ (S 1) se trouve au niveau de la production dans le discours analytique. Et c'est déjà quelque chose, encore que, j'en conviens, ça ne puisse pas vous apparaître tout de suite - je ne vous demande pas de le prendre pour une évidence - c'est une indication enfin de l'opportunité de centrer enfin très précisément sur, non pas le chiffre, mais le signifiant UN, notre interrogation dans sa suite. Ça ne va pas de soi qu'il y ait de l'UN ; ça a l'air d'aller de soi comme ça parce que, par exemple, il y a des êtres vivants et que vous, vous avez bien toute l'apparence, tout un chacun qui êtes là, si bien rangés, d'être tout à fait indépendants les uns des autres, de constituer chacun ce qu'on appelle de nos jours une réalité organique, de tenir comme individus. C'est bien de là, bien sûr, que toute une première philosophie a pris un appui certain. Ce qu'il y a, par exemple, de frappant c'est qu'au niveau de la logique aristotélicienne, le fait de mettre sur la même

colonne, c'est-à-dire - dans l'occasion je vous le rappelle - de mettre au principe de la même spécification de l'X, à savoir - je l'ai dit, je l'ai déjà énoncé - enfin de l'homme, de l'être qui se qualifie chez le parlant comme masculin. Si nous prenons le " il existe", il existe au moins un pour qui Φ de x n'est pas ,recevable comme assertion, eh bien, de ce point de vue, point de d'u/vue de l'individu, nous nous trouvons placés devant une position qui est nettement contradictoire, à savoir que la logique aristotélicienne, laquelle est fondée sur cette intuition de l'individu qu'il pose comme réelle - Aristote nous dit qu'après tout ce n'est pas l'idée du cheval qui est réelle, c'est le cheval bel et bien vivant - sur laquelle nous sommes forcés de nous demander précisément comment vient l'idée, d'où nous la retirons, il renverse, il renverse, non sans arguments péremptoires, ce dont parlait Platon, c'est à savoir que c'est de participer à l'idée du cheval que le cheval se soutient: ce qu'il y a de plus réel, c'est l'idée de cheval. Si nous nous plaçons sous l'angle, sous le biais aristotélicien, il est clair qu'il y a contradiction entre l'énoncé que, pour tout X, X remplit dans Φ x la fonction d'argument et le fait qu'il y a quelque X qui ne peut remplir la place d'argument que dans l'énonciation exactement négation de la première. Si on vous dit que tout cheval est, ce que vous voudrez, enfin fougueux et si on y ajoute qu'il y a quelque cheval, au moins un, qui ne l'est pas, dans la logique aristotélicienne, ceci est une contradiction.

Ce que j'avance est fait pour vous faire saisir que justement, si je peux, si j'ose avancer deux termes, ceux qui sont de droite dans mon groupe à 4 termes - ce n'est pas hasard qu'ils sont 4 - si je peux avancer quelque chose qui manifestement fait défaut à ladite logique, c'est bien certainement dans la mesure où le terme d'existence a changé de sens dans l'intervalle et où il ne s'agit pas de la même existence quand il s'agit de l'existence d'un terme qui est capable de prendre, dans une fonction mathématique articulée, la place de l'argument.

Rien encore ici ne fait le joint de ce "y a d'l'UN" comme tel avec cet "au moins UN" qui est très précisément ce qui est formulé par la notation $\exists x$: il existe un X, au moins UN, qui donne à ce qui se pose comme fonction une valeur qualifiable du vrai. Cette distance qui se pose de l'existence, si l'on peut dire - je ne l'appellerai pas autrement aujourd'hui faute d'un meilleur mot - de l'existence naturelle qui n'est pas limitée aux organismes vivants - ces UNS, par exemple, nous pouvons les voir dans les corps célestes dont ce n'est pas pour rien qu'ils sont parmi les premiers à avoir retenu une attention / proprement

scientifique; c'est très précisément dans cette affinité qu'ils ont avec l'UN. Ils apparaissent comme s'inscrivant au ciel comme des éléments d'autant plus aisément marquables de l'UN qu'ils sont punctiformes, et il est certain qu'ils ont beaucoup fait pour mettre l'accent comme forme de passage, pour mettre l'accent sur le point. Si entre l'individu et ce qu'il en est de ce que j'appellerai l'UN réel, dans l'intervalle, les éléments qui se signifient comme punctiformes ont joué un rôle éminent pour ce qui est de leur transition, est-ce qu'il ne vous est pas sensible et certainement est-ce que ça n'a pas retenu notre oreille au passage que je parle de l'UN comme d'un Réel, d'un Réel qui aussi bien peut n'avoir rien à faire avec aucune réalité ? J'appelle réalité ce qui est la réalité, à savoir, par exemple, votre existence propre, votre mode de soutien qui est assurément matériel et d'abord parce qu'il est corporel. Mais il s'agit de savoir de quoi on parle quand on dit "y a d'l'UN". D'une certaine façon, dans la voie dans laquelle s'engage la science, je veux dire à partir de ce tournant où décidément c'est au nombre comme tel qu'elle s'est fiée pour ce qui est son grand tournant, le tournant galiléen pour le nommer, il est clair que de cette perspective scientifique, le UN que nous pouvons qualifier d'individuel, UN et puis quelque chose qui s'énonce dans le registre de la logique du nombre, il n' y a pas tellement lieu de s'interroger sur l'existence, sur le soutien logique qu'on peut donner à une licorne tant qu'aucun animal n'est pas conçu d'une façon plus appropriée que la licorne elle-même. C'est bien dans cette perspective qu'on peut dire que ce que nous appelons la réalité, la réalité naturelle, nous pouvons la prendre au niveau d'un certain discours et je ne recule pas à prétendre que le discours analytique ne soit celui-là, la réalité, nous pouvons toujours la prendre au niveau du fantasme. Ce Réel dont je parle et dont le discours analytique est fait pour nous rappeler que son accès c'est le Symbolique, le dit Réel, c'est dans et par cet impossible que ne définit que le Symbolique que nous y accédons.

J'y reviens : au niveau de l'histoire naturelle d'un Pline, je ne vois pas ce qui différencie la licorne d'aucun autre animal qui est parfaitement existant dans l'ordre naturel. La perspective qui interroge le Réel dans une certaine direction nous commande d'énoncer ainsi les choses. Je ne suis pas du tout pour autant en train de parler de quoi que ce soit qui ressemble à un progrès. Ce que nous gagnons sur le plan scientifique qui est incontestable, n'accroit absolument pas pour autant par exemple notre sens critique en matière de vie politique par exemple. J'ai toujours souligné que ce que nous gagnons d'un côté est perdu de l'autre pour autant qu'il y a une certaine limitation

inhérente à ce qu'on peut appeler le champ de l'adéquation chez l'être parlant. Ce n'est pas parce que nous avons fait en ce qui concerne la vie, la biologie, des progrès depuis Pline que c'est un progrès absolu. Si un citoyen romain voyait comment nous vivons, il est malheureusement hors de cause de l'évoquer en cette occasion en personne, mais enfin il serait probablement bouleversé d'horreur. Comme nous ne pouvons en préjuger que d'après les ruines qu'a laissées cette civilisation, l'idée que nous pouvons nous en faire, c'est de voir, c'est d'imaginer ce que seront les restes de la nôtre dans un temps s'il est supposable équivalent. Ceci pour ne pas que vous vous montiez le bourrichon, si je puis dire, sur le sujet d'une confiance que je ferais particulièrement à la science. Il ne s'agit pas dans le discours analytique d'un discours scientifique, mais d'un discours dont la science nous fournit le matériel, ce qui est bien différent.

Donc il est clair que la prise de l'être parlant sur le monde où il se conçoit comme plongé, schéma déjà qui sent son fantasme, cette prise tout de même ne va en augmentant - ça, c'est certain - cette prise ne va en augmentant que dans la mesure où quelque chose s'élabore et c'est l'usage du nombre. Je prétends vous montrer que ce nombre se réduit tout simplement à ce "y a d'l'UN".

Alors il faut voir ce qui historiquement nous permet d'en savoir, sur ce " y a d'l'UN", un petit plus que ce que Platon en fait, si je puis dire, en le mettant tout à plat avec ce qu'il en est de l'être. Il est certain que ce dialogue est extraordianirement suggestif et fécond et que si vous voulez bien y regarder de près vous y trouverez déjà préfiguration de ce que je peux, sur la base, sur le thème de la Théorie des Ensembles, énoncer de ce "y a d'l'UN". Commencez seulement l'énoncé de la première hypothèse : si l'UN, il est à prendre pour sa signification, si l'UN est un, qu'est-ce que nous allons pouvoir en faire ? La première chose qu'il y met comme objection est ceci, c'est que cet UN ne sera nulle part parce que s'il était quelque part, il serait dans une enveloppe, dans une limite et que ceci est bien contradictoire avec son existence d'UN.

Pour que l'UN ait pu être élaboré dans son existence d'UN de la façon que fonde la Mengenlehre, la Théorie des Ensembles pour le traduire comme l'a traduit, non sans bonheur, en français, mais certainement avec un accent qui ne répond pas tout à fait avec le sans du terme original en allemand qui, du point de vue de ce qu'on vise n'est pas meilleur, eh bien, ceci n'est venu que tard et n'est venu qu'en fonction de toute l'histoire des mathématiques elles-mêmes dont, bien entendu, il n'est pas question ici que je vous retrace

même le plus bref des abrégés, mais dans lequel il faut tenir compte de ceci qui a pris tout son accent, toute sa portée, à savoir de ce que je pourrais appeler les extravagances du nombre. Ça commencé évidemment très tôt, puisque déjà au temps de Platon le nombre irrationnel faisait problème et qu'il se trouvait hériter - il nous en donne l'énoncé avec tous les développements dans le THEETETE - le scandale pythagoricien du caractère irrationnel de la diagonale du carré, du fait qu'on ne finira jamais, et ceci démontrable sur une figure, et c'est bien ce qu'il y avait de plus heureux pour leur faire apparaître à cette époque l'existence de ce que j'appelle l'extravagance numérique, je veux dire quelque chose qui sort du champ de l'UN : après ça, quoi ? Quelque chose que nous pouvons, dans la méthode dite d'exhaustion d'Archimède, considérer comme l'évitement de ce qui vient, tellement de siècles après, sous la forme des paradoxes du calcul infinitésimal, sous la forme de l'énoncé de ce qu'on appelle l'infinement petit, chose qui ne met que très longtemps à être élaborée en posant, en posant quelque quantité finie dont on dit que de toute façon un certain mode d'opérer aboutira à être plus petit que la dite quantité, c'est-à-dire en fin de compte à se servir du fini pour définir un transfini. Et puis l'apparition, ma foi - on ne peut pas ne pas la mentionner - de la série trigonométrique de FOURRIER qui n'est pas certainement sans poser toutes sortes de problèmes de fondement théorique, tout ceci conjugué avec la réduction, la réduction à des principes parfaitement finitistes du calcul dit infinitésimal qui se poursuit à la même époque et dont Cauchy est le grand représentant. Je ne fais cette évocation ultra-rapide que pour dater ce que veut dire la reprise sous la plume de Cantor de ce qui est le statut de l'UN.

Le statut de l'UN à partir du moment où il s'agit de le fonder ne peut partir que de son ambiguïté, à savoir que le ressort de la Théorie des Ensembles tient tout entier à ce que le UN qu'il y a de l'ensemble est distinct de l'UN de l'élément. La notion de l'ensemble repose sur ceci qu'il y a ensemble même avec un seul élément. Ça ne se dit pas comme ça d'habitude, mais le propre de la parole est justement d'avancer avec des gros sabots. Il suffit d'ailleurs d'ouvrir n'importe quel exposé de la Théorie des Ensembles pour toucher du doigt ce que ceci implique, à savoir que si l'élément posé comme fondamental d'un ensemble est ce quelque chose que la notion même de l'ensemble permet de poser comme un ensemble vide, eh bien, ceci fait, l'élément est parfaitement recevable, à savoir qu'un ensemble peut avoir l'ensemble vide comme constituant son élément, qu'il est à ce titre absolument équivalent à ce qu'on appelle un élément "singleton" pour ne pas justement annoncer tout de suite la carte du chiffre UN,

et ceci de la façon la plus fondée, pour la bonne raison que nous ne pouvons définir le chiffre UN qu'à prendre la classe de tous les ensembles qui sont a un seul élément et à en mettre en valeur l'équivalence comme étant proprement ce qui constitue le fondement de l'UN.

La Théorie des Ensembles est donc faite pour restaurer le statut du nombre. Et ce qui prouve qu'elle le restaure effectivement, ceci dans la perspective de ce que j'énonce, c'est que très précisément à énoncer, comme elle le fait, le fondement de l'UN et à y faire reposer le nombre comme classe d'équivalence, elle aboutit à la mise en valeur de ce qu'elle appelle le non-dénombrable qui est très simple et - vous allez le voir - d'un accès immédiat. Mais qu'à le traduire dans mon vocabulaire j'appelle, non pas le non-dénombrable, objet que je n'hésiterai pas à qualifier de mythique, mais l'impossibilité à dénombrer, ce qui se démontre par la méthode - ici je m'excuse de ne pas pouvoir en illustrer immédiatement au tableau la facture, mais vraiment après tout qu'est-ce qui empêche ceux d'entre vous que ce discours intéresse d'ouvrir le moindre traité dit "Théorie naïve des ensembles", pour s'apercevoir que, par la méthose dite diagonale, on peut faire toucher du doigt qu'il y a moyen à énoncer d'une série de façons différentes la suite des nombres entiers, car à la vérité on peut l'énoncer de 36.000 façons, qu'il sera immédiatement accessible de montrer que, quelle que soit la façon dont vous l'ayez ordonnée, il y en aura, à prendre simplement la diagonale et dans cette diagonale à en changer à chaque fois, selon une règle à l'avance déterminée, les valeurs, une autre façon encore de les dénombrer. C'est très précisément en ceci que consiste le réel attaché à l'UN. Et si tant est qu'aujourd'hui je puisse en pousser assez loin, dans le temps auquel j'ai promis que je me limiterai, la démonstration, je vais tout de même dès maintenant mettre l'accent sur ce que comporte cette ambiguïté mise au fondement de l'UN comme tel.

C'est très exactement ceci que, contrairement à l'apparence, l'UN ne saurait être fondé sur la mêmeté, mais qu'il est très précisément au conraire, par la Théorie des Ensembles, marqué comme devant être fondé sur la pure et simple différence. Ce qui règle le fondement de la Théorie des Ensembles consiste en ceci que, quand vous en notez, disons pour aller au plus simple, 3 éléments chacun séparé par une virgule, donc par deux virgules, si un de ces éléments d'aucune façon apparaît être le même qu'un autre, s'il peut lui être uni par quelque signe que ce soit d'égalité, il est purement et simplement tout un avec celui-ci. Au premier niveau de bâti qui consistue la théorie dite de l'ensemble, est l'axiome d'extensionalité qui signifie très précisément ceci

qu'au départ il ne saurait s'agir de même. Il s'agit très précisément de savoir à quel moment dans cette construction surgit la mêmeté. La mêmeté, non seulement surgit sur le tard dans la construction et, si je puis dire, sur un de ses bords, mais en plus, je puis avancer que cette mêmeté comme telle se compte dans le nombre et que donc le surgissement de l'UN, en tant qu'il est qualifiable du "même" ne surgit, si je puis dire, que d'une façon exponentielle. Je veux dire que c'est à partir du moment où l'UN dont il s'agit n'est rien d'autre que cet Aleph zéro, $\aleph_0$, où se symbolise le cardinal de l'infini, de l'infini numérique, de cet infini que Cantor appelle "impropre", mais qui est fait des éléments de ce qui constitue le premier infini propre, à savoir l'Aleph zéro en question, c'est au cours de la construction de cet Aleph zéro qu'apparaît la construction du "même" lui-même, et que ce "même" dans la construction est compté lui-même comme un élément. C'est en quoi nous disons qu'il est inadéquat dans le dialogue platonicien de faire participation de quoi que ce soit d'existant à l'ordre du semblable. Sans le franchissement dont se constitue l'UN d'abord, la notion du semblable ne saurait apparaître d'aucune façon. C'est ce que nous allons, j'espère, voir...si nous ne le voyons pas ici aujourd'hui puisque je suis limité à un quart d'heure de moins que ce que j'ai d'habitude, je le poursuivrai ailleurs et pourquoi pas la prochaine fois au jeudi de Ste Anne puisqu'un certain nombre d'entre vous en connaissent le chemin.

Néanmoins ce que je veux marquer, c'est ce qui résulte de ce départ même de la Théorie des Ensembles et de ce que j'appellerai - pourquoi pas ? - la cantorisation - à condition de l'écrire C-A-N - du nombre. Voici ce dont il s'agit : pour y fonder d'aucune façon le cardinal, il n'y a d'autre voie que celle de ce qu'on appelle l'application bi-univoque d'un ensemble sur un autre. Quand on veut l'illustrer, on ne trouve rien de mieux, on ne trouve rien d'autre que d'évoquer alternativement je ne sais quel rythme primitif de potlatch pour la prévalence d'où sortira l'instauration d'un chef au moins provisoire ou plus simplement la manipulation dite du maître d'hôtel, celui qui confronte un par un chacun des éléments d'un ensemble de couteaux avec un ensemble de fourchettes. C'est à partir du moment où il y en aura encore un d'un côté et plus rien de l'autre, qu'il s'agisse des troupeaux que font franchir un certain seuil chacun des deux concurrents au titre de chef ou qu'il s'agisse du maître d'hôtel qui est en train de faire ses comptes, il apparaîtra quoi ? L'UN commence au niveau où il y en a UN qui manque. L'ensemble vide est donc proprement légitimé de ceci qu'il est la porte dont le franchissement constitue la naissance de l'UN. Le premier UN qui se désigne à une expérience recevable, je veux dire

recevable mathématiquement, d'une façon qui puisse s'enseigner - car c'est cela que veut dire mathème - et non pas qui fasse appel à cette sorte de figuration grossière qui est celle de "c'est à peu près la même chose", de qui consistue l'UN et très précisément qui le justifie, qui ne se désigne que comme distinct et non d'aucun/autre repérage qualificatif, c'est qu'il ne commence que de son manque. Et c'est bien en quoi nous apparaît, dans la reproduction que je vous ai faite du triangle de Pascal,

1	{1}	{1}	{1}	{1}	{1}
	1	2	3	4	5
		I	3	6	10
			1	4	10
				1	5
					1

la nécessité de distinguer chacune de ces lignes dont vous savez, je pense, depuis un bout de temps - je vous l'ai assez souligné - comment elles se constituent, chacune étant faite de l'addition de ce qui est en haut sur la même ligne et de ce qui est noté sur la droite - chacune de ces lignes est donc constituée ainsi. Il importe de s'apercevoir de ce que désigne chacune de ces lignes. L'erreur, le manque de fondement qui s'énonce de la définition d'Euclide qui est très précisément celle-ci :

Μονάς ἐστι, καθ' ἣν ἕκαστον τῶν ὄντων ἓν λέγεται. Ἀριθμὸς δὲ τὸ ἐκ μονάδων συγκείμενον πλῆθος.

EUCLIDE, Eléments, 4, VII

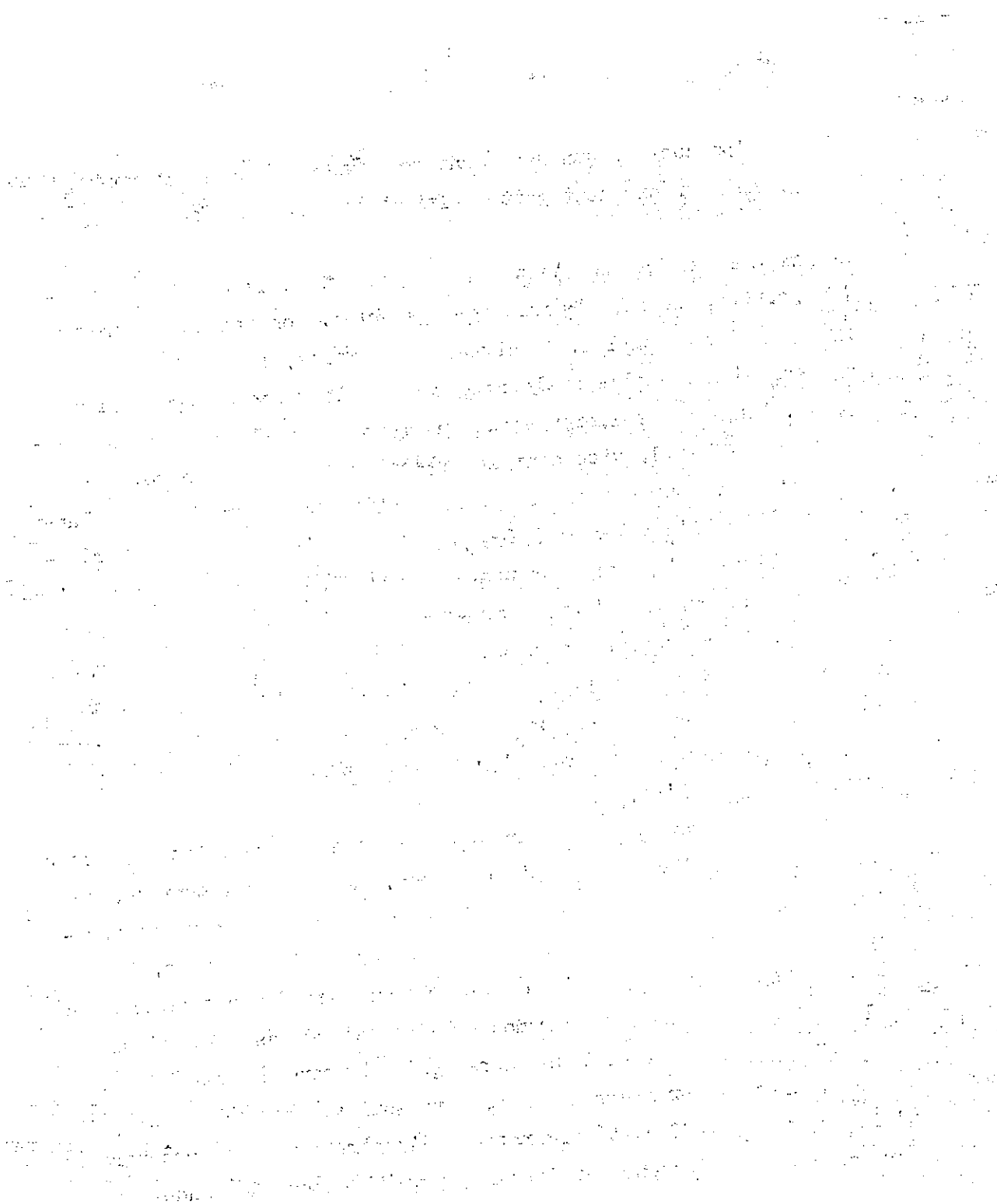
"La monade est ce selon quoi chacun des étant peut être dit UN et le nombre ἀριθμος est très précisément cette multiplicité qui est faite de monades".

Le triangle de Pascal n'est pas ici pour rien. Il est là pour figurer ce qu'on appelle, dans la Théorie des Ensembles, non pas les éléments, mais les parties de ces ensembles. Au niveau des parties, les parties énoncées monadiquement d'un ensemble quelconque sont de la seconde ligne, la monade est seconde. Comment appellerons-nous la première, celle qui est en somme constituée de cet ensemble vide dont le franchissement est justement ce dont l'UN se constitue? Pourquoi ne pas user de l'écho que nous donne la langue espagnole et ne pas l'appeler la NADE. Ce dont il s'agit dans ce UN répété de la première ligne, c'est très proprement la NADE, à savoir la porte d'entrée qui se désigne du manque. C'est à partir de ce qu'il en est de la place où se fait un trou, de ce quelque chose que, si vous en voulez une figure, je représenterai comme étant le fondement du "Y a d'l'UN", qu'il peut y avoir de l'UN dans la figure d'un sac qui est un sac troué : rien n'est UN qui ne sorte du sac ou qui, dans le sac, ne rentre, c'est là le fondement originel, à le prendre intuitivement, de l'UN.

Je ne puis en raison de mes promesses - et je le regrette - pousser donc ici plus loin aujourd'hui ce que j'ai apporté. Sachez simplement que nous interrogerons, comme j'en avais déjà ici désigné la figure, que nous interrogerons, à partir de la triade, la forme la plus simple où les parties, les sous-ensembles faits de parties de l'ensemble, où ces parties sont figurables d'une façon qui nous satisfasse, pour remonter à ce qui se passe au niveau de la dyade et au niveau de la monade. Vous verrez qu'à interroger, non pas ces nombres premiers, mais ces premiers nombres, sera soulevée une difficulté dont le fait qu'elle soit une difficulté figurative, j'espère, ne nous empêchera pas de comprendre quelle est l'essence et de voir ce qu'il en est du fondement de l'UN.

-:-:-:-:-:-:-:-

ooo



LACAN

... O U P I R E

10 Mai 1972 IX

Il m'est difficile, il m'est difficile de vous frayer la voie dans un discours qui ne vous intéresse "pas-tous". Je veux dire comme "pas-tous", et même j'ajoute : que comme "pas-tous". Une chose est évidente, c'est le caractère-clef dans la pensée de FREUD du "Tous". La notion de foule qu'il hérite de cet imbécile qui s'appelait / Gustave LEBON lui sert à entifier ce tous. Il n'est pas étonnant qu'il y découvre la nécessité d'un "il existe", dont, à cette occasion, il ne voit que l'aspect qu'il traduit comme le trait unaire : der einziger Zug". Le trait unaire n'a rien à faire avec "l'Y a d'l'UN" que j'essaye de serrer cette année au titre qu'il n'y a pas mieux à faire, ce que j'exprime par "... ou pire", dont ce n'est donc pas pour rien que j'ai dit le dire adverbialement. J'indique tout de suite : le trait unaire est ce dont se marque la répétition comme telle. La répétition ne fonde aucun "Tous", ni n'identifie rien parce que tautologiquement, si je puis dire, il ne peut pas y en avoir de première. C'est en quoi toute cette psychologie de quelque chose qu'on traduit par "des foules", psychologie des foules, loupe ce qu'il s'agirait d'y voir avec un peu plus de chance : la nature du "pas-tous" qui la fonde, nature qui est celle justement de "la femme" - à mettre entre guillemets - qui pour le père FREUD a constitué jusqu'à la fin le problème, le problème de ce qu'elle veut - je vous ai déjà parlé de ça .

Mais revenons à ce que j'essaye cette année de filer pour vous. N'importe quoi, c'est vrai, peut servir à écrire l'UN de répétition. Ce n'est pas qu'il ne soit rien, c'est qu'il s'écrit avec n'importe quoi, pour peu que ça soit facile à répéter en figure. Rien de plus facile à figurer pour l'être qui se trouve en charge de faire que dans le langage ça parle, rien de plus facile à figurer que ce qu'il est fait pour reproduire naturellement, à savoir, comme on dit, son semblable ou son type, non pas qu'il sache d'origine faire sa figure, mais elle le marque et ça, il peut le lui rendre, lui rendre la marque qui justement est le trait unaire. Le trait unaire est le support de ce dont je suis parti sous le nom de stade du miroir, c'est-à-dire d'identification imaginaire. Mais non seulement ce pointage d'un support typique, c'est-à-dire imaginaire, la marque comme telle, le trait unaire, ne constitue pas un jugement de valeur comme il m'est revenu - on l'a dit - que je faisais - un jugement de valeur du type imaginaire:caca !, symbolique : miam-miam !; mais tout

ce que j'ai dit, écrit, inscrit dans des graphes, schématisé dans le modèle optique à l'occasion, où le sujet se réfléchit dans le trait unaire et où c'est seulement à partir de là qu'il se repère comme Moi-Idéal, tout cela insiste justement sur ce que l'identification imaginaire s'opère par une marque symbolique. De sorte que qui dénonce ce manichéisme - le jugement de valeur : pouah ! - dans ma doctrine démontre seulement ce qu'il en est, pour m'avoir entendu ainsi depuis le début de mon discours dont il est pourtant contemporain : un porc pour se dresser sur ses pattes et faire le porc debout, n'en reste pas moins le porc qu'il était de souche, mais il n'y a que lui pour s'imaginer qu'on s'en souvient.

Pour revenir à FREUD dont je n'ai fait jusque là que commenter la fonction qu'il a introduite sous le nom de narcissisme, c'est bien de l'erreur qu'il a commise en liant le moi sans relai à sa "Massen-Psychologie" que relève l'incroyable de l'institution dont il a projeté ce qu'il appelle l'économie du psychisme, c'est à savoir l'organisation à quoi il a cru devoir confier la relance de sa doctrine. Il l'a voulue telle pour quoi ? Pour constituer la garde d'un noyau de vérité. C'est ainsi que FREUD l'a pensé. Et c'est bien ainsi aussi que ceux qui s'avèrent être les fruits de cette conception s'expriment pour même, s'ils déclarent modeste ce noyau, s'en attirer la considération. Ce qui, du point où les choses en sont maintenant dans l'opinion, est comique. Il suffit pour le faire apparaître d'indiquer ce qu'implique cette sorte de garant: une école de sagesse. Voilà comment/de toujours on aurait appelé ça. L'est-ce ? La sagesse, comme il apparaît du livre même de la patience, de la sapience qu'est l'Ecclésiaste, c'est quoi ? C'est comme il est dit là clairement : c'est le savoir de la jouissance. Tout ce qui se pose comme tel se caractérise comme ésotérique et l'on peut dire qu'il n'y a pas de religion, hors de la chrétienne, qui ne s'en pare - avec les 2 sens du mot. Dans toutes les religions, la boudhique et aussi bien la mahométane, sans compter les autres, il y a cette parure et cette façon de se parer, je veux dire de marquer la place de ce savoir de la jouissance. Ai-je besoin d'évoquer les tantras pour l'une de ces religions, les soufis pour l'autre. C'est ce dont s'habilitent aussi les philosophies présocratiques et c'est ce avec quoi rompt Socrate qui y substitue - et on peut dire nommément - la relation à l'objet a qui n'est rien d'autre que ce qu'il appelle âme. Cette opération s'illustre suffisamment du partenaire qui lui est donné dans le "Banquet" sous l'espèce parfaitement historique d'Alcibiade, autrement dit de la frénésie sexuelle, à quoi aboutit normalement le discours du Maître, si je puis dire, absolu, c'est-à-dire qu'il ne produit rien que la castration symbolique, je rappelle la mutilation des Hermès, je l'ai fait en son temps quand, de ce "Banquet" je me suis servi pour articuler le transfert (1). Le savoir

(1) voir Séminaire "Sur le Transfert" 1960-61

de la jouissance, à partir de Socrate , ne survivra plus qu'en marge de la civilisation, mais bien entendu sans qu'elle en ressente ce que FREUD appelle pudiquement son malaise. Un dingue de temps en temps mugit à s'y retrouver dans le fil de cette subversion, ça ne fait date qu'à ce qu'il soit capable de la faire entendre dans le discours même qui a produit ce savoir : le discours chrétien, pour mettre les points sur les i, puisque n'en doutons pas, c'est l'héritier du discours socratique, c'est le discours du Maître "up-to-date", du Maître dernier modèle, et des petites filles modèle-modèle qui sont sa progéniture.

On m'assure que dans ce genre, celui que j'appelle modèle-modèle, qui maintenant se pare d'initiales diverses, mais qui commencent toujours par M, il en vient ici à la pelle. Je le sais parce qu'on me le dit. Car, moi,d'où je suis, il ne me suffit pas pour les voir, de vous regarder, parce que justement de départ elles ne sont "pas-toutes" modèle-modèle. Oui, remarquons-le, ça fait de l'effet évidemment quand, cette remarque, qu'il y a eu subversion - et j'ai dit que ça fait date - c'est un Nietzsche qui la profère. Je fais simplement remarquer, qu'il ne peut la proférer - je veux dire se faire entendre - qu'à l'articuler dans le seul discours audible, c'est-à-dire celui qui détermine le Maître up-to-date comme sa descendance. Tout ce beau monde s'en régale naturellement, mais ça n'y change rien. Tout ce qui s'est produit en fait partie depuis le départ et, bien entendu, que les initiales elles-mêmes dont il était tout à l'heure question, y soient aussi depuis le départ, ça ne se découvre que "nachträglich".

Je ne crois pas inutile de marquer ici que le "pas-tous" vient de glisser, comme il est naturel, en "Pas-toutes", c'est fait pour ça, tout le blabla dont je produis aujourd'hui qu'on ne peut pointer quelque mouvement dans l'émergence du discours qu'à marquer que le sens en reste problématique, notamment ce qu'il ne faut pas entendre dans ce que je viens de dire, à savoir un sens de l'histoire, puisque, comme tout autre sens, il ne s'éclaire que de ce qui arrive et / ne dépend que de la fortune. Pourtant ceci ne veut pas dire qu'il ne soit pas calculable. A partir de quoi ? De l'Un qu'on y trouve. Seulement il ne faut pas se tromper sur ce qu'on trouve d'UN. Ce n'est jamais celui qu'on cherche. C'est pourquoi,comme je l'ai dit après un autre qui est dans mon cas - "je ne cherche pas", qu'il a dit, "je trouve" - la manière, la seule de ne pas se tromper, c'est à partir de la trouvaille de s'interroger sur ce qu'il y avait, si on l'avait voulu, à chercher. Qu'est-ce que la formule dont j'ai, un jour, articulé le transfert, ce depuis fameux "sujet-supposé-savoir" ? Mes artefacts d'écriture

y démontrent un pléonasme : il faut écrire sujet de $\not{s}$, ce qui rappelle qu'un sujet n'est jamais qu'un supposé : "υποκειμενον". Je n'use de la redondance qu'à partir de la surdité de l'Autre. Il est clair que c'est le savoir qui est supposé, et personne ne s'y est jamais trompé. Supposé à qui ? Certainement pas à l'analyste, mais à sa position. Ce sur quoi on peut consulter mes séminaires, car c'est bien ce qui frappe à les relire : pas de bavures. A la différence de mes Ecrits. Oui. C'est comme ça C'est parce que j'écris vite. Je ne me l'étais jamais dit, mais je m'en suis aperçu parce qu'il est arrivé que je parle récemment à quelqu'un. Je l'ai fait depuis la dernière fois où certains d'entre vous m'ont entendu à St Anne. J'ai avancé des choses à partir de la Théorie des Ensembles ici évoquée, pour mettre en question cet Un dont je parlais tout à l'heure, à l'instant. Je prends toujoure mes risques, et on ne peut pas dire que, cette fois-là, je ne les ai pas pris, avec tout l'humour nécessaire.

$2^{\aleph 0-1}$, deux puissance ALEPH indice zéro moins UN, je crois vous avoir suffisamment souligné la différence qu'il y a de l'index zéro à la fonction du zéro quand elle est utilisée dans une échelle exponentielle. Bien sûr, ce n'est pas dire que je n'ai chatouillé là la sensibilité de mathématiciens qui pouvaient être ce soir-là dans mon auditoire. Ce que je voulais dire et attendant que quelque chose m'en revienne - c'était une interpellation - ce que je voulais dire c'est que, soustrait l'UN, tout cet édifice des nombres devrait, à l'entendre comme produit d'une opération logique, nommément celle qui procède de la position du zéro et de la définition du successeur, se défaire dans toute la chaîne jusqu'à revenir à son départ. Il est curieux qu'il m'ait fallu convoquer expressément quelqu'un pour que, de sa bouche, je retrouve le bienfondé de ce qu'aussi la dernière fois j'ai énoncé, à savoir que ceci ne comporte pas seulement l'UN qui se produit du zéro, mais un autre que comme tel j'ai marqué repérable dans la chaîne du passage d'un nombre à l'autre quand il s'agit de compter ses parties. C'est là-dessus que j'espère conclure, mais dès maintenant je me contente de noter que la personne qui ainsi me confirmait, c'est elle qui dans une dédicace qu'elle m'a fait l'honneur de me faire à propos d'un petit article où elle-même s'était énoncée que j'écrivais vite. Ca ne m'était pas venu à l'idée parce que ce que j'écris, je le refais dix fois. Mais c'est vrai que la dixième fois, je l'écris très vite et c'est pour ça qu'il y reste des bavures : parce que c'est un texte. Un texte, comme le nom l'indique, ça ne peut se tisser qu'à faire des noeuds. Quand on fait des noeuds, il y a quelque chose qui reste et qui pend. Je m'en excuse. Je n'ai

jamais écrit que pour les gens sensés m'avoir entendu. Et quand, par exception, j'écrivais d'abord, le rapport d'un congrès par exemple, je n'y ai jamais donné qu'un discours sur mon rapport. Qu'on consulte ce que j'ai dit à Rome pour le congrès ainsi nommé : j'ai fait le rapport écrit qu'on sait et ça a été publié en son temps, ce que j'ai dit; je ne l'ai pas repris dans mon écrit, mais on y sera certainement plus à l'aise que dans le rapport lui-même.

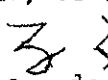
Ceux pour qui donc, en somme, j'avais fait ce travail de reprise logique, ce travail qui part du discours de Rome, dès qu'ils abandonnent la ligne critique qui en résulte, de ce travail, pour retourner aux êtres dont je démontre précisément que ce discours doit s'abstenir, pour retourner à ces êtres et en faire le support du discours de l'analysant, ne font que revenir qux bavardages. C'est pourquoi ceux-là même qui ont pris le large de ce discours, aussitôt dit, aussitôt fait, en ont complètement perdu le sens. C'est bien pourquoi à propos de mon"sujet-supposé-savoir", il s'est trouvé qu'ils émettent, voire qu'ils impriment noir sur blanc - ce qui est plus fort - justement à s'apercevoir décollés de ce où je les conduisais, de la ligne où je les maintenais, qu'ils ne savaient plus rien. A partir de quoi, je le répète, ils ont été à dire qu'à le supposer, ce savoir, à la position de l'analyste, c'est très vilain parce que c'est dire que l'analyste fait semblant. Il n'y a à cela qu'une petite paille que j'ai déjà pointée tout à l'heure, c'est que l'analyste ne fait pas semblant: il occupe - il occupe avec quoi ? c'est ce que je laisse à y revenir - il occupe la position du semblant. Il l'occupe légitimement parce que, par rapport à la jouissance, à la jouissance telle qu'ils ont à la saisir dans les propos de celui qu'au titre d'analysant ils cautionnent dans son énonciation de sujet, il n'y a pas d'autre position tenable, qu'il n'y a que là que s'aperçoit jusqu'où la jouissance, la jouissance de cette énonciation autorisée, peut se mener sans dégats trop notoires. Mais le semblant ne se nourrit pas de la jouissance qu'il bafouerait aux dires de ceux qui reviennent au discours de l'ornière. Il donne, ce semblant, à autre chose que lui-même son porte-voix, et justement de se montrer comme masque que je dis ouvertement porté, comme dans la scène grecque : le semblant ne prend effet que d'être manifeste. Quand l'acteur porte le masque, son visage ne grimace pas, il n'est pas réaliste; le pathos est réservé au choeur qui s'en donne - c'est le cas de le dire - à coeur joie. Et pourquoi ? Pour que le spectateur, je dis celui de la scène antique, y trouve son plus-de-jouir communautaire, à lui. C'est bien ce qui fait pour nous le prix du cinéma, là le masque est autre chose : c'est l'irréel de la projection.

Mais revenons à nous, c'est de donner voix à quelque chose que l'analyste peut démontrer que cette référence à la scène grecque est opportune, car qu'est-ce qu'il fait, d'occuper comme tel cette position du semblant ? Rien d'autre que de démontrer justement que le pouvoir, démontrer que la terreur ressentie du désir dont s'organise la névrose - ce qu'on appelle défense - n'est au regard de ce qui s'y produit de travail en pure perte que conjuration à faire pitié. Vous retrouvez aux deux bouts de cette phrase ce qu'Aristote désigne de l'effet de la tragédie sur l'auditeur. Et où ai-je dit que lo savoir dont procède cette voix soit du semblant ? Doit-elle même le paraître, prendre un ton inspiré ? Rien de pareil : ni l'air, ni la chanson du semblant ne lui conviennent à l'analyste. Seulement voilà, comme il est clair que ce savoir n'est pas l'ésotérique de la jouissance, ni seulement le savoir-faire de la grimace, il faut se résoudre à parler de la vérité comme position fondamentale, même si de cette vérité on ne sait pas tout puisque je la définis par son mi-dire, par le fait qu'elle ne peut plus que se mi-dire. Mais qu'est-ce alors que le savoir qui s'assure de la vérité ? Il n'est rien que ce qui provient de la notation qui résulte du fait de la poser à partir du signifiant, maintien assez rude à soutenir, mais qui se confirme de fournir un savoir non initiatique parce que procédant, n'en déplaise à quelqu'un, du sujet qu'un discours assujettit comme tel à la production, ce sujet qu'il se trouve des mathématiciens pour qualifier de créatif , et à préciser que c'est bien de sujet qu'il s'agit, ce qui se recoupe de ce que le sujet, dans ma logique, s'exténue à se **produire** comme effet de signifiant, bien entendu, en en restant aussi distinct qu'un nombre réel d'une suite dont la convergence est assurée rationnellement.

Dire savoir non initiatique, c'est dire savoir qui s'enseigne par d'autres voies que celles directes de la jouissance, lesquelles sont toutes conditionnées de l'échec fondateur de la jouissance sexuelle, je veux dire de ce par où la jouissance constitutive de l'être parlant se démarque de la jouissance sexuelle, séparation et démarquage dont certes l'efflorescence est courte et limitée. Et c'est pourquoi on n'en a pu faire que le catalogue précisément à partir du discours analytique dans la liste parfaitement finie des pulsions. Sa finitude est connexe de l'impossibilité qui se démontre dans le questionnement véritable du rapport sexuel comme tel. Exactement, c'est dans la pratique même du rapport sexuel que s'affirme le lien que nous promouvons. Nous, comme êtres parlants, promouvons partout ailleurs de l'impossible et du réel, à savoir que le Réel n'a pas d'autre attestation : toute réalité est suspecte d'être, non pas imaginaire, comme on me l'impute, car à la vérité il est

assez patent que l'Imaginaire tel qu'il surgit de l'éthologie animale c'est une articulation du Réel. Ce que nous avons à suspecter de toute réalité, c'est qu'elle soit fantasmatique et ce qui permet d'y échapper, c'est qu'une impossibilité dans la formule symbolique qu'il nous est permis d'en tirer en démontre le réel dont ce n'est pas pour rien qu'ici pour désigner le symbolique en question on se servira du mot terme.

L'amour, après tout, pourrait être pris pour objet d'une phénoménologie; l'expression littéraire de ce qui en est émis est assez profuse pour qu'on puisse présumer qu'on en pourrait tirer quelque chose. C'est tout de même curieux que, mis à part quelques auteurs comme Stendhal, Baudelaire et laissons tomber la phénoménologie amoureuse du surréalisme dont le moralisme me coupe les bras - c'est le cas de le dire - il est curieux que l'expression littéraire soit si courte pour qu'il ne puisse même pas nous en apparaître la seule chose qui nous intéresserait : c'est l'étrangeté, et que si ceci suffit à désigner tout ce qui s'en inscrit dans le roman du XIX ème siècle, pour tout ce qui est avant, c'est le contraire : c'est - reportez-vous à l'Astrée qui, pour les contemporains, n'était pas rien - c'est que nous y comprenons si peu ce qu'elle pouvait être, justement pour les contemporains, que nous n'en ressentons plus qu'ennui. De sorte que cette phénoménologie, il nous est bien difficile de la faire et qu'à reprendre ce qui y ferait inventaire, on ne puisse en déduire d'autre chose que la misère de ce sur quoi elle s'appuie.

La psychanalyse, elle, est partie là-dedans en toute innocence. Bien entendu, c'est pas très gai ce qu'elle a rencontré d'abord. Il faut reconnaître qu'elle ne s'y est pas limitée, mais ce qui lui en reste et ce qu'elle frayé d'abord d'exemplaire, c'est ce modèle d'amour en tant qu'il est donné par les soins donnés de la mère au fils, à ce qui s'inscrit encore dans le caractère chinois : HAO, ce qui veut dire le bien ou ce qui est bien. C'est rien d'autre que ça :  qui figure le fils **Tsou et ça** qui veut dire la femme. A étendre ça, de la fille chérissant le père sénile et même à ce à quoi je fais allusion à la fin de ma "Subversion du sujet", à savoir au mineur que sa femme frictionne avant qu'il la baise, c'est pas ça qui nous éclairera beaucoup le rapport sexuel !

Le savoir sur la vérité est utile à l'analyste pour autant qu'il lui permet d'élargir un peu son rapport à ces effets de sujet justement dont j'ai tenté de dire qu'il les cautionne en laissant le champ libre au discours de l'analysant. Que l'analyste doive comprendre le discours de l'analysant, ça semble en effet préférable . Mais savoir d'où, c'est une question qui ne semble

pas s'imposer aux yeux de la seule notation de ce qu'il lui faille être dans le discours à occuper la position du semblant. Il faut, bien sûr, accentuer que c'est en tant que/de a que cette position du semblant il l'occupe. L'analyste ne peut rien comprendre sinon au titre de ce que dit l'analysant, à savoir de se voir, non comme cause, mais effet de ce discours, ce qui ne l'empêche pas en droit de s'y reconnaître. Et c'est pour ça qu'il vaut mieux qu'il soit passé par là, dans l'analyse didactique, qui ne peut être sûre qu'à n'avoir pas été engagée à ce titre.

Il y a une face du savoir sur la Vérité qui prend sa force d'en négliger totalement le contenu, d'asséner que l'articulation signifiante est tellement son lieu et son heure que quelque chose qui n'est rien que cette articulation dont la monstration au sens passif se trouve prendre un sens actif et s'imposer comme démonstration à l'être, à l'être parlant qui ne peut faire à cette occasion que de reconnaître, pour le signifiant, non seulement l'habiter, mais n'en être rien que la marque. Car la liberté de choisir ses axiômes, c'est-à-dire le départ choisi pour cette démonstration ne consiste qu'à en subir comme sujet les conséquences qui, elles, ne sont pas libres, à partir seulement de ceci que la Vérité peut se/ construire à partir seulement de 0 et de I, ce qui s'est fait non seulement au début du dernier siècle, quelque part entre Boole et Morgan, avec l'émergence de la logique mathématique, en quoi il ne faut pas croire que 0 et I ici notent l'opposition de la Vérité et de l'erreur. C'est la révélation, qui ne prend sa valeur que "nachträglich", par Frege et Cantor de ce que ce Zéro/ dit de l'erreur, qui encombrait les stoïciens pour qui c'était ça et que ça conduisait cette charmante folie de l'implication matérielle dont ce n'est pas pour rien qu'elle était refusée par certains de ce qu'elle pose que l'implication est véritable qui fait résulter la vérité de formulée, l'erreur impliquant la vérité est une implication vraie. Il n'est rien de pareil dans la position de ceci avec la logique mathématique : que 0 implique 1 est une implication notable de 1, c'est-à-dire du vrai

$$(0 \longrightarrow 1) \longrightarrow 1$$

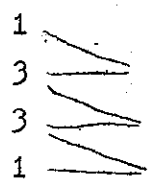
0 a tout autant de valeur véridique que 1, parce que 0 n'est pas la négation de la vérité 1, mais la vérité du manque qui consiste en ce qu'à 2, il en manque 1, ce qui veut dire, sur le seul plan de la vérité, que la Vérité ne puisse parler qu'à s'affirmer à l'occasion, comme ça s'est fait pendant des siècles, être la double vérité, mais jamais à être la vérité complète.

0 n'est pas la négation de quoi que ce soit, notamment d'aucune multitude. Il joue son rôle dans l'édification du nombre. Il est tout à fait

arrangeant comme chacun sait : s'il n'y avait que des 0, comme on se la coulerait douce ! Mais ce qu'il indique c'est que, quand il faudrait qu'il y en ait 2, il n'y en a jamais et ça c'est une vérité.

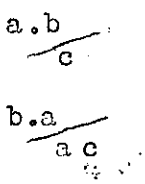
0 implique 1, le tout impliquant 1, est à prendre, non comme le faux impliquant le vrai, mais comme deux vrais, l'un impliquant l'autre, mais aussi d'affirmer que le vrai ne soit jamais qu'à manquer de son partenaire. La seule chose à quoi le 0 s'oppose, mais résolument, c'est à avoir une relation à 1 telle que 2 puisse en résulter. Il n'est pas vrai que $\overline{(0 \to 1) \to 2}$ - c'est ce que je marque de la barre qui convient - que 0 impliquant I implique 2.

Comment donc saisir ce qu'il en est de ce 2, sans quoi il est clair que ne peut se construire aucun nombre ? Je n'ai pas parlé de les numérer, mais de les construire. C'est bien pour ça que, la dernière fois , je vous ai menés jusqu'à l'aleph, c'était pour, au passage, vous faire sentir que dans la génération d'un nombre cardinal à l'autre, dans le comptage des sous-ensembles, quelque chose quelque part se compte comme tel qui est un autre 1, ce que j'ai marqué du triangle de Pascal en faisant remarquer



que chaque chiffre qui se trouve à droite marquer le nombre des parties se fait de l'addition de ce qui y correspond comme partie dans l'ensemble précédent.

C'est ce 1, ce 1 que j'ai caractérisé quand il s'agit du 3 par exemple, à savoir l'a b opposé au c et du b a qui vient de même. Pour ce qu'il y en est de 4, il faut qu'à l'a b , au b a ,



a . b . c

à l' a c, il y ait l' a. b. c, la juxtaposition des éléments de l'ensemble précédent, leur juxtaposition comme telle qui vienne en compte au seul titre de 1. C'est ce que j'ai appelé "la mêmeté de la différence", parce que c'est en tant que rien d'autre dans leur propriété n'est que d'être différence que des éléments qui viennent ici supporter les sous-ensembles, que ces éléments sont comptés eux-mêmes dans la génération des parties qui vont suivre. J'insiste. Ce qui est en question, c'est ce dont il s'agit quant au dénombré, c'est l'un en plus en tant qu'il se compte comme tel dans le dénombré ou dans l'aleph de ses parties à chaque passage d'un nombre à son successeur. C'est de se compter comme tel de la différence comme propriété que la multiplication qui s'exprime

dans l'exponantielle 2^{n-1} , des parties de l'ensemble supérieur, de sa bipartition, que s'avère dans l'aleph, quoi ? A être mis à l'épreuve du dénombrable. Que c'est là que se révèle en tant que d'un Un, de l'Un qu'il s'agit, c'est d'un autre qu'il s'agit; que ce qui se constitue à partir de l'1 et du 0 comme inaccessibilité du 2, ne se livre qu'au niveau de l'aleph^0 ($\aleph^0$) c'est-à-dire de l'infini actuel.

Je vais, pour terminer, vous le faire sentir et sous une forme tout à fait simple qui est celle-ci : de ce qu'on peut dire quant à ce qu'il en est des entiers, concernant une propriété qui serait celle de l'accessibilité. Définissons-la de ceci qu'un nombre est accessible de pouvoir être produit, soit comme somme, soit comme exponantiation des nombres qui sont plus petits que lui. A ce titre, le début des nombres se confirme de n'être pas accessible et très précisément jusqu'à 2. La chose nous intéresse tout spécialement quant à ce 2, puisque du rapport de l'1 à 0, j'ai suffisamment souligné que l'1 s'engendre de ce que le 0 marque de manque. Avec 0 et 1, que vous les additionnez ou que vous les mettiez l'un à l'autre, voire l'un à lui-même dans une relation exponantielle, jamais le 2 ne s'atteint. Le nombre 2, au sens où je viens de le poser, qu'il puisse d'une sommation ou d'une exponantiation s'engendrer des nombres plus petits, ce test s'avère négatif : il n'y a pas de 2 qui s'engendre au moyen du 1 et du 0.

Une remarque de Goedel est ici éclairante, c'est très précisément que l'aleph^0 ($\aleph^0$), à savoir l'infini actuel, est ce qui se trouve réaliser le même cas, alors que pour tout ce qu'il en est des nombres entiers à partir de 2 - commencez à 3 : 3 se fait avec 1 et 2, 4 peut se faire d'un 2 mis à sa propre exponantiation, et ainsi de suite - il n'y a pas un nombre qui ne puisse se réaliser par une de ces deux opérations à partir des nombres plus petits que lui. C'est précisément ce qui fait défaut et ce en quoi, au niveau de l'aleph 0, reproduit cette faille que j'appelle de l'inaccessibilité.

Il n'y a proprement aucun nombre qui, qu'on s'en serve à en faire l'addition indéfinie avec tous, voire avec tous ses successeurs, ni non plus à le porter à un exposant aussi grand que vous voudrez, qui jamais accède à l'aleph.

Il est singulier - et ceci est ce qu'aujourd'hui je dois laisser de côté, quitte à le reprendre, si ça intéresse quelques-uns dans un cercle plus étroit - il est tout à fait frappant que, de la construction de Cantor, il résulte qu'il n'y a pas d'aleph qui à partir de l'aleph 0 ne puisse être tenu pour accessible. Il n'est pas moins vrai que, de l'avis de ceux qui ont fait progresser cette difficulté de la Théorie des Ensembles, c'est seulement de la supposition que, dans ces alephs, il y en a d'inaccessible, que peut se réintroduire, dans ce qu'il en est des nombres entiers, ce que j'appellerai la consistance, autrement

dit que, sans cette supposition de l'inaccessible quelque part se reproduisant dans les alephs, ce dont il s'agit et ce dont je suis parti et ce qui est fait pour vous suggérer l'utilité de ce qu'il y ait de l'Un à ce que vous sachiez entendre ce qu'il en est de cette bipartition à chaque instant fuyant, de cette bipartition de l'homme et de la femme : tout ce qui n'est pas homme est-il femme, on tendrait à l'admettre, mais puisque la femme n'est "pas-toute", pourquoi tout ce qui n'est pas femme serait-il homme ? Cette bipartition, cette impossibilité d'appliquer, en cette matière du genre, quelque chose qui soit le principe de contradiction, qu'il ne faille rien de moins que d'admettre l'inaccessibilité de quelque chose au-delà de l'aleph pour que la non-contradiction soit consistante, qu'il soit fondé de dire que ce qui n'est pas 1 soit 0 et que ce qui n'est pas 0 soit 1, c'est cela que je vous indique comme étant ce qui doit permettre à l'analyste d'entendre, un peu plus loin qu'à travers les verres de lunettes de l'objet a, ce qui ici se produit, ce qui se produit d'effet, ce qui se crée de Un par un discours qui ne repose que sur le fondement du signifiant.

ooo

LACAN

... O U P I R E

17 Mai 1972 X

Voilà, ça tourne autour de ce que l'analyse nous conduit à formuler cette fonction Φx par rapport à quoi il s'agit de savoir s'il existe un x qui satisfasse à la fonction. Alors naturellement ça suppose d'articuler ce que ça peut être que l'existence. Il est à peu près certain qu'historiquement ça n'a surgi, cette notion d'existence, qu'avec l'intrusion du réel, du réel mathématique comme tel. Mais c'est une preuve de rien, parce que nous ne sommes pas ici pour faire l'histoire de la pensée. Il ne peut y avoir aucune histoire de la pensée. La pensée est une fuite en elle-même. Elle projette, sous le nom de mémoire, la mé-connaissance de sa "moire". Tout ça n'empêche pas que nous pouvons essayer de faire certains repérages et pour partir de ce qui n'est pas par hasard que j'ai écrit en forme de fonction, j'ai commencé d'énoncer quelque chose qui, j'espère, vous rendra service : un dire comme ça et que, si je l'écris, c'est dans un sens, dans le sens que c'est une fonction sans rapport avec quoi que ce soit qui fonde d'eux - d, apostrophe, e, u, x - UN. Alors vous voyez que toute l'astuce, est sur le subjonctif qui appartient à la fois au verbe fonder et au verbe fondre. D'eux n'est pas fondu en UN, ni UN fondé par DEUX. Voilà, c'est ce que dit Aristophane dans une très jolie petite fabulette du "Banquet" : qu'ils ont été séparés en deux. Ils étaient d'abord en forme de bête à deux dos ou de bête à dos d'eux..., ce qui, bien sûr, si la fable songeait le moins du monde à être un instant autre chose qu'une fable, c'est-à-dire à être consistante, n'impliquerait nullement qu'ils ne refassent pas des petits à deux dos, à dos d'eux, ce dont personne ne fait la remarque, et heureusement, parce qu'un mythe est un mythe et celui-là en dit assez : c'est celui que j'ai débord projeté sous une forme moderne, sous la forme de $\exists x \Phi x$.

C'est en somme ce qui, concernant le rapport sexuel, se présente à nous comme l'espèce de discours - je parle de la fonction mathématique - l'espèce de discours - enfin tout au moins je vous le propose comme modèle - qui, sur ce point nous permettrait de fonder autre chose que du semblant ..... ou pire.

Ce matin, moi, j'ai commencé dans le pire et malgré tout, je ne trouve pas superflu de vous en faire part, ne serait-ce que pour voir où ça peut aller. C'était à propos de cette petite coupure du courant. Je ne sais pas jusqu'où vous l'avez eue, mais moi, je l'ai eue jusqu'à 10 heures? Ca m'a énormément emmerdé parce que c'est l'heure où d'habitude je rassemble, où je repense à ces petites notes. Ca ne me le facilitait pas. En plus, à cause de la même coupure, on m'a cassé un verre à dents auquel je tenais beaucoup. S'il y a des gens qui m'aiment ici, ils peuvent peut-être m'en payer un autre, j'en aurai peut-être comme ça peut-être plusieurs, ce qui me permettra de les casser tous, sauf celui que je préfèrerais ! J'ai une petite cour qui est faite exprès pour ça. Bon, et alors, je me disais en pensant enfin que bien sûr cette coupure, ça ne nous venait pas de personne, ça nous venait d'une décision des travailleurs. Moi, j'ai un respect qu'on ne peut même pas imaginer pour la gentillesse de cette chose qui s'appelle une coupure, une grève. Quelle délicatesse de s'en tenir là ! Mais là il me semblait que vu l'heure. Quoi ? On n'entend pas ? J'étais en train de dire qu'une grève, c'était la chose du monde la plus sociale qui soit, qui représente un respect du lien social qui est quelque chose de fabuleux. Mais là il y avait une pointe dans cette coupure de courant qui avait signification d'une grève, c'est que c'était justement l'heure où tout comme à moi qui préparait ma cuisine comme ça pour vous parler maintenant, qu'est-ce que ça devait pouvoir enquiquiner celle qui malgré tout étant à l'occasion la femme du travailleur, qui - quand même j'en fréquente ! - s'appelle la bourgeoise.

C'est vrai qu'ils les appellent comme ça. Et alors je me mettais quand même à rêver. Parce que tout ça se tient : s'ils sont des travailleurs, c'est-à-dire des exploités, c'est tout de même bien parce qu'ils préfèrent encore ça à l'exploitation sexuelle de la bourgeoise ! Voilà ça, c'est pire, c'est le ... ou pire, vous comprenez ! Parce que à quoi ça mène de prononcer des articulations sur des choses à quoi on ne peut rien ? Le rapport sexuel ne se présente, on ne peut pas dire que sous la forme de l'exploitation, c'est d'avant, c'est à cause de cette exploitation que ça s'organise parce que, il n'y a même pas cette exploitation-là. Voilà, ça, c'est le ... ou pire. C'est pas sérieux. C'est pa sérieux quoiqu'on voit bien que c'est là que devrait aller un discours qui ne serait pas du semblant, mais c'est un discours qui finirait mal qui ne erait pas du tout un lien social comme c'est ce qu'il faut que soit un discours.

Bon alors, il s'agit maintenant du discours psychanalytique et il s'agit de faire que celui qui y fait fonction de a tienne une position - je vous ai déjà expliqué ça, la dernière fois, bien sûr, naturellement ça vous est passé

comme l'eau sur les plumes d'un canard, mais enfin certains quand même en ont paru un peu, comme ça, mouillés - tienne la position du semblant. Ceux qui sont vraiment intéressés là-dedans, j'en ai eu quand même des échos, ça les a émus. Il y a certains psychanalystes qui ont quelque chose qui les tourmente, qui les angoisse de temps en temps. C'est pas pour ça que je dis ça, que j'insiste sur le fait que le a doive tenir la position du semblant, c'est pas pour leur foutre de l'angoisse, je préférerais même qu'ils n'en aient pas. Mais enfin c'est pas un mauvais signe que ça le leur donne parce que ça veut dire que mon discours n'est pas complètement superflu, qu'il peut prendre un sens. Mais ça ne suffit pas. Ça n'assure absolument rien, qu'un discours ait un sens, parce qu'il faut au moins que ce sens, on puisse le repérer. Si vous faites ça, enfin, le mouvement brownien, à chaque instant, ça a un sens. C'est bien ce qui rend la position du psychanalyste difficile, parce que l'objet a, sa fonction, c'est le déplacement et comme c'est pas à propos du psychanalyste que j'ai fait descendre du ciel, pour la première fois, l'objet a, j'ai commencé, dans un petit graphe qui était fait pour donner os ou repère aux formations de l'inconscient, à le cerner dans des points où il ne pouvait pas bouger. Dans la position du semblant, c'est beaucoup moins facile d'y rester parce que l'objet a, il nous fout le camp en moins de deux entre les pattes puisque c'est - comme je l'ai déjà expliqué quand j'ai commencé à en parler à propos du langage - c'est "il court, il court, le furet" : dans tout ce que vous dites, il est à chaque instant ailleurs.

Alors c'est pour ça que nous essayons d'appréhender d'où pourrait se situer quelque chose qui serait au-delà du sens, de ce sens qui fait qu'aussi bien je ne peux pas obtenir d'autre effet que l'angoisse là où c'est pas du tout ma visée. C'est en ça que nous intéresse que soit ancré ce réel, ce réel que je dis, pas pour rien, être mathématique parce que, somme toute, à l'expérience, à l'expérience de ce qui s'agite, de ce qui se formule, de ce qui s'écrit à l'occasion, nous voyons, nous pouvons toucher du doigt que là il y a quelque chose qui résiste, je veux dire dont on ne peut pas dire n'importe quoi. On ne peut pas donner au réel mathématique n'importe quel sens. Il est même tout à fait frappant que ceux qui se sont, en somme, dans une époque récente, approchés de ce réel avec l'idée préconçue de lui faire rend e compte de son sens à à partir du vrai. Il y avait ça un immense farfelu que vous connaissez, bien sûr, de réputation parce qu'il a fait son petit bruit dans le monde, qui s'appelait Bertrand Russell : il est au coeur de cette aventure. C'est quand même lui qui a formulé quelque chose comme ceci enfin, que la

mathématique , c'est quelque chose qui s'articule d'une façon telle que qu'on ne sait même pas si c'est vrai, ce qui s'articule ou si ça a un sens. Ca n'empêche pas que justement ça prouve ceci : c'est qu'on ne peut pas lui en donner n'importe lequel, ni dans l'ordre de la vérité, ni dans l'ordre du sens et que ça résiste au point que pour aboutir à ce résultat que, moi, je considère comme un succès, le succès même, le mode sous lequel ça s'impose que c'est réel, c'est que justement, ni le vrai, ni le sens n'y dominent, ils sont secondaires et que là, la position, cette position seconde à ces deux machins qui s'appellent le vrai et le sens, leur restait inhabituelle, à eux, enfin que ça donne un peu comme ça la tournis aux gens quand ils prennent la peine de penser. C'était le cas de Bertrand Russell : il pensait, c'était... c'est une manie d'aristocrate ! Il n'y a vraiment aucune raison de trouver que ce soit là une fonction essentielle. Mais ceux qui édifient - je ne suis pas en train de faire de l'ironie - la Théorie des Ensembles, ont bien assez à faire dans ce réel pour trouver le temps de penser à côté. La façon dont on s'est engagé dans une voie, non seulement dont on ne peut pas sortir, mais dont ça mène quelque part avec une nécessité, et puis en plus une fécondité, fait qu'on touche qu'on a affaire à tout autre chose que ce qui est pourtant employé, ce qui a été la démarche dans l'initium de cette théorie : c'était d'interroger ce qu'il en était de ce réel, car c'est de là qu'on est parti parce qu'on ne pouvait pas ne pas voir que le nombre c'était réel et que depuis quelque temps il y avait du rififi avec l'Un. C'était pas quand même une mince affaire de s'apercevoir que le nombre réel, on pouvait mettre en question si ça avait à faire quelque chose avec l'Un, l'Un comme ça, le premier des nombres entiers, des nombres dits naturels. C'est qu'on avait eu le temps, depuis le XVIIème siècle, jusqu'au début du XIXème, d'approcher le nombre un tout petit peu autrement que les anciens ne l'avaient fait.

Si je pars de ça, c'est bien parce que c'est ça l'essentiel. Non seulement "y a d'l'Un", mais ça se voit à ça que l'Un, lui, il ne pense pas, "il ne pense pas, donc je suis" en particulier. Quand je dis "Il ne pense pas, donc je suis", j'espère que vous vous souvenez que même Descartes, c'est pas ce qu'il dit. Il dit : ça se pense, "donc je suis". L'Un, ça ne se pense pas, même tout seul. Mais ça dit quelque chose. C'est même ça qui le distingue et il n'a pas attendu que des gens se posent à son propos , à propos de ses rapports, la question de ce que ça veut dire du point de vue de la vérité, il n'a pas attendu même la logique. Car, c'est ça, la logique. La logique, c'est de repérer dans la grammaire ce qui prend forme de la position de vérité, ce qui dans le langage le rend adéquat à faire vérité; adéquat, ça ne veut pas dire

qu'il réussira toujours, alors à bien rechercher ses formes, on croit approcher ce qu'il en est de la vérité. Mais avant qu'Aristote ne s'avise de ça, à savoir du rapport à la grammaire, l'UN avait déjà parlé, et pas pour rien dire: il dit ce qu'il a dire dans le Parménide. C'est l'UN qui se dit. Il se dit, il faut bien le dire, en visant à être vrai, d'où naturellement l'affolement qui en résulte : il n'y a personne, parmi les personnes qui font la cuisine du savoir, qui ne se sente pas à chaque fois en prendre un bon coup. Ca casse le verre à dents ! C'est bien pour ça qu'après tout, encore que certains aient mis une certaine bonne volonté, un certain courage à dire, qu'après tout ça peut s'admettre, quoique ce soit un peu tiré par les cheveux, on n'en est pas encore venu à bout de cette chose qui était pourtant simple : de s'apercevoir que l'UN, quand il est véridique, quand il dit ce qu'il a à dire, on voit où ça va : en tout cas à la totale récusation d'aucun rapport à l'être.

Enfin il n'y a qu'une chose qui en ressorte quand il s'articule, c'est très exactement ceci : "y en a pas deux". Je vous l'ai dit : c'est un dire. Et même, vous pouvez trouver à la portée de la main confirmation de ce que, moi, je dis quand je dis que la vérité ne peut que se mi-dire parce que vous n'avez qu'à casser la formule : pour dire ça, il ne peut que dire, ou bien "il y en a"- comme je le dis "y a d'l'UN"- ou bien " pas d'eux ", ce qui s'interprète tout de suite pour nous : "il n'y a pas de rapport sexuel". C'est donc déjà, si vous voulez bien, à la portée de notre main, mais, bien sûr, pas à la portée de la main unienne de l'UN, d'en faire quelque chose dans le sens du sens. C'est bien pour ça que je recommande à ceux qui veulent tenir la position de l'analyste, avec tout ce que ça comporte de savoir ne pas en glisser, de se mettre à la page de ce qui, bien sûr, pourrait pour eux se lire, à seulement travailler le Parménide. Mais ce serait quand même un peu court. On se casse les dents là-dessus. Au lieu qu'il est arrivé autre chose qui rend tout à fait clair, si, bien sûr, on s'obstine un peu, si on s'y rompt, si on s'y brise même, qui rend tout à fait clair la distinction qu'il y a d'un réel qui est le réel mathématique avec quoi que ce soit de ces badinages qui partent de ce je ne sais quoi qui est notre position nauséeuse qui s'appelle le vrai ou le sens. Bien sûr, naturellement ça ne veut pas dire que ça n'aura pas d'effets, d'effets de massage, d'effets de revigoration, d'effets de soufflage, de nettoiement sur ce qui nous paraîtra exigible au regard du vrai ou bien du sens. Mais justement, c'est bien ce que j'en attends : c'est qu'à se former à distinguer ce qu'il en est de l'UN simplement, à s'approcher de ce réel dont il s'agit en ce qu'il supporte le nombre, déjà ça permettra beaucoup à l'analyste - je veux dire qu'il peut lui

venir, dans ce biais où il s'agit d'interpréter, de rénover le sens, de dire des choses, de ce fait, un peu moins court-circuitées, un peu moins chatoiement que toutes les conneries qui peuvent nous venir et dont tout à l'heure "...ou pire", je vous ai donné l'échantillon, à partir simplement de ce qui pour moi n'était que la contrariété du matin. J'aurais pu broder, comme ça, sur le travailleur et sa bourgeoise et en tirer une mythologie. Ca vous a fait rire d'ailleurs, parce que, dans ce genre enfin, le champ est vaste, le sens et le vrai, ça ne manque pas. C'est même devenu la mangeoire universitaire justement. C'est qu'il y en a tellement, il y en a un tel éventail qu'il s'en trouvera bien bien un jour pour faire avec ce que je vous dis une ontologie, pour dire que j'ai dit que la parole, c'était l'effet, le comblement de cette béance qui est ce que j'articule comme "il n'y a pas de rapport sexuel". Ca va tout seul comme ça, oui ! C'est l'interprétation subjectiviste, c'est parce qu'il ne peut pas la chatouiller qu'il lui fait du baratin ! C'est simple ! Moi, ce que j'essaye, c'est autre chose : c'est de faire que dans votre discours, vous mettiez moins de conneries, je parle des analystes. Pour ça, que vous essayiez, comme ça, d'aérer un peu le sens avec des éléments qui seraient un peu nouveaux. Alors c'est pourtant pas une exigence qui ne s'impose pas parce qu'il est bien clair qu'il n'y a aucun moyen de répartir deux séries quelconques - quelconques, je dis - d'attributs qui fassent une série "mâle", d'un côté, et, de l'autre, côté, la série "femme". J'ai d'abord pas dit "homme" pour ne pas faire de confusion.

Est-ce que je vais broder là-dessus encore pour rester dans ...dans le pire ? Evidemment c'est tentant, même pour moi, moi, je m'amuse ! Et puis, je suis sûr de vous amuser, de vous montrer que ce qu'on appelle l'actif, si c'est là-dessus que vous vous fondez, parce que naturellement c'est la monnaie courante, que c'est ça alors... il est actif, le cher mignon ! Dans le rapport sexuel, il me semble que c'est plutôt la femme qui, elle, en met un coup ! Et puis il n'y a qu'à le voir quand même dans des positions que, nous, n'appellerons nullement primitives, parce que c'est pas parce qu'on en rencontre dans le tiers monde qui est le monde de Monsieur Thiers que, oui... que c'est pas évident que dans la vie normale - je ne parle pas, bien sûr, naturellement des types du Gaz et de l'Electricité de France qui, eux, ont pris leurs distances, qui se sont voués au travail - mais dans une vie, appelons-la simplement ce qu'elle est, ce qu'elle est partout, depuis qu'il y a eu notre grande subversion, notre grande subversion chrétienne, eh bien, l'homme, il se les roule, la femme, elle moud, elle broie, elle coud, elle fait les courses et elle trouve le moyen encore dans ces solides civilisations qui ne sont pas perdues, elle trouve encore le moyen de tortiller du derrière après, pour - je parle d'une danse - pour la

satisfaction jubilatoire du type qui est là ! Alors pour ce qui est de l'actif et du passif permettez moi de !!! C'est vrai qu'il chasse ! Il n'y a pas de quoi rigoler, mon petit ! C'est très important.

Puisque vous me provoquez alors, je continuerai à m'amuser. C'est malheureux parce que je n'arriverai pas au bout de ce que j'ai à vous dire aujourd'hui concernant l'UN ... il est deux heures ! Mais quand même puisque ça fait rigoler, la chasse, oui ... je ne sais pas ... je sais pas si tout de même, malgré tout, c'est pas absolument superflu d'y voir justement une vertu de l'homme, la vertu justement par laquelle il se montre ce qu'il a de mieux : être passif. Parce que, d'après tout ce qu'on sait, quand même, ... je ne sais pas si vous vous rendez bien compte, parce que, bien sûr, vous êtes tous ici des Jean-foutre, et si il n'y a pas ici de paysans, personne ne chasse, mais s'il y a aussi ici des paysans, ils chassent mal, pour le paysan. C'est pas forcément un homme, le paysan, quoi qu'on en dise. Pour le paysan, le gibier, ça se rabat, alors pan ! pan ! on lui ramène tout ça. C'est pas ça du tout, la chasse. La chasse, quand elle existe , il n'y a qu'à voir dans quelles transes, ça les mettait; ça, parce qu'on le sait, on en a eu des petites traces de tout ce qu'ils offraient de propitiatoire à la chose qui pourtant n'était plus là, vous comprenez ils n'étaient quand même pas plus dingues que nous : une bête tuée est une bête tuée. Seulement s'ils avaient pu tuer la bête, c'est parce qu'ils s'étaient si bien soumis à tout ce qui est de sa démarche, de sa trace, de ses limites, de son territoire, de ses préoccupations sexuelles, pour s'être justement, eux, substitués à ce qui n'est pas tout ça : à la non-défense, à la non-clôture, aux non-limites de la bête, à la vie pour dire le mot et que, quand cette vie ils avaient dû la soustraire après y être devenus tellement, eux, cette vie même, que ça se comprend, bien sûr, qu'ils aient trouvé, non seulement que ça faisait moche, mais que c'était dangereux, que ça pouvait bien, à eux, leur arriver aussi.

Ca doit être de ces choses qui ont même fait penser à quelques-uns, parce que ces choses-là quand même, ça continue à se sentir ... et j'ai entendu ça, moi, formulé d'une façon curieuse par quelqu'un d'excessivement intelligent, un mathématicien, que - mais alors là il extrapole, le gars quand même, mais enfin je vous le fournis parce que c'est excitant - que le système nerveux, dans un organisme, c'était peut-être bien pas autre chose que ce qui résulte d'une identification à la proie. Je vous lâche l'idée comme ça, je vous la donne, vous en ferez ce que vous voudrez, bien sûr, mais on peut déconner là-dessus une nouvelle théorie de l'évolution qui sera un tout petit peu plus drôle que les précédentes. Je vous la donne d'abord d'autant plus volontiers qu'elle n'est pas à

moi. Moi aussi, on me l'a refilée ! Mais je suis sûr que ça excitera les cervelles ontologiques. C'est vrai, bien sûr, aussi pour le pêcheur et enfin dans tout ce par quoi l'homme est femme parce que la façon dont un pêcheur passe la main sous le ventre de la truite qui est sous son rocher ... enfin il faut qu'il y ait ici un pêcheur de truites, quand même là il y a des chances, il doit savoir ce que je dis là, enfin c'est quelque chose ! Enfin tout ça ne nous met pas sur le sujet de l'actif et du passif, dans une répartition plus claire.

Alors je ne vais pas m'étendre, parce qu'il suffit que je confronte chacun des couples habituels avec un essai de répartition bisexuelle quelconque pour arriver à des résultats aussi bouffons. Alors qu'est-ce que ça pourrait bien être ? Quand je dis "Y a d'l'UN" - il faut quand même que je balaye devant le pas de ma porte et puis je ne vois pas pourquoi j'en resterai pas là puisque je vous parlerai donc le jeudi 1er juin, je crois quelque chose comme ça, vous vous rendez compte, le 1er jeudi de juin, je suis forcé de revenir des quelques jours de vacances pour ne pas manquer à Ste Anne ! - alors je vais tout de même là faire la remarque que "Y a d'l'UN", ça veut pas dire - il me semble que, quand même pour beaucoup, ça doit être déjà sûr, mais pourquoi pas enfin - ça veut pas dire qu'il y a de l'individu. C'est bien pour ça, vous comprenez, que je vous demande d'enraciner cet "y a d'l'UN" de là où il vient, c'est-à-dire qu'il n'y a pas d'autre existence de l'UN que l'existence mathématique. Il y a UN quelque chose, UN argument qui satisfait à UNE formule. Et un argument, c'est quelque chose de complètement vidé de sens. C'est simplement l'UN comme UN. C'est ça que j'avais au départ l'intention de vous bien marquer dans la Théorie des Ensembles. Je vais peut-être quand même pouvoir vous l'indiquer, tout au moins avant de vous quitter. Mais il faut liquider aussi ceci d'abord que même pas l'idée de l'individu, ça ne constitue en aucun cas l'UN. Parce qu'on voit bien quand même que ça pourrait être à la portée, pour ce qui est du rapport sexuel sur lequel en somme pas mal de gens s'imaginent que ça se fonde : il y a autant d'individus d'un côté que de l'autre, en principe, au moins chez l'être qui parle : le nombre des hommes et des femmes sauf exception - je veux dire comme ça des petites exceptions : dans les îles britanniques, il y a peut-être un peu moins d'hommes que de femmes ... ailleurs il y a eu le grand massacre naturellement des hommes, mais enfin ça n'empêche pas que chacune a eu son chacun. Ça ne suffit pas du tout à motiver le rapport sexuel, qu'ils aillent UN par UN. C'est quand même drôle que vous l'ayez vu : il y a là une espèce d'impureté, dans la Théorie des Ensembles, autour de cette idée de la correspondance bi-univoque. On voit bien en quoi là l'ensemble se rattache à la classe et que la classe, comme tout

ce qui s'épingle d'un attribut, c'est quelque chose qui a affaire avec le rapport sexuel. Seulement c'est justement ça, c'est justement ça que je vous demande de vouloir appréhender grâce à la fonction de l'ensemble : c'est qu'il y a UN distinct de ce qui unifie comme attribut une classe. Il y a une transition par l'intermédiaire de cette correspondance bi-univoque : il y en a autant d'un côté que de l'autre. Et certains fondent là-dessus l'idée de la monogamie. On se demande en quoi c'est soutenable, mais enfin c'est dans l'Evangile. Comme il y en a autant, jusqu'au moment où il y aura une catastrophe sociale ... c'est arrivé paraît-il, au beau milieu du Moyen âge, en Allemagne, on a pu statuer, paraît-il, à ce moment-là que le rapport sexuel pouvait être autre chose que bi-univoque. Mais ce qui est assez amusant, c'est que ceci, c'est que la SEX-RATIO, il y a des gens qui se sont posés le problème en tant que tel : y a-t-il autant de mâles que de femelles. Et il y a eu une littérature là-dessus qui est vraiment très piquante, très amusante, parce que ce problème qui est en somme un problème qui est résolu plus fréquemment par ce que nous appellerons la sélection chromosomique...le cas le plus fréquent, c'est évidemment une répartition des deux sexes en une quantité d'individus reproduits égaux dans chaque sexe, égaux en nombre. C'est vraiment très joli qu'on se soit posé la question de ce qui arrive, si un déséquilibre commence à se produire. On peut très facilement démontrer que, dans certains cas de ce déséquilibre, ça ne peut aller qu'en s'accroissant, ce déséquilibre, si on s'en tient à la sélection chromosomique, que nous n'appellerons pas de hasard puisqu'il s'agit d'une répartition. Mais alors la solution élégante qu'on lui a donné, c'est que, dans ce cas, ça devrait être compensé par la sélection naturelle. La sélection naturelle, on la voit là se montrer à nu, je veux dire que ça se résume à dire ceci : que les plus forts sont forcément les moins nombreux et, comme ils sont les plus forts, ils prospèrent et que donc ils vont rejoindre les autres en nombre. La connection de cette idée de la sélection naturelle avec justement le rapport sexuel est un des cas où se montre bien que ce qu'on risque à tout abord du rapport sexuel, c'est de rester dans le mot d'esprit. Et en effet tout ce qui s'en est dit est de cet ordre.

S'il est important qu'on puisse articuler autre chose que quelque chose qui fasse rire, c'est bien justement ce que nous cherchons pour assurer la position de l'analyste d'autre chose que ce qu'elle paraît être dans beaucoup de cas : un gag. Le départ se lit en ceci, dans la Théorie des Ensembles, qu'il y a fonction d'élément : être un élément dans un ensemble, c'est être quelque chose qui n'a rien à faire à appartenir à un registre qualifiable

d'Universel, c'est-à-dire à quelque chose qui tombe sous le coup de l'attribut. C'est la tentative de la Théorie des Ensembles de dissocier, de désarticuler de façon définitive le prédicat de l'attribut. Ce qui, jusqu'à cette théorie, caractérise la notion justement en cause dans ce qu'il en est du type sexuel pour autant qu'il amorcerait quelque chose d'un rapport, c'est très précisément ceci que l'Universel se fonde sur un commun attribut. Il y a là en outre l'amorce de la distinction logique de l'attribut au sujet. Et le sujet de là se fonde : c'est à quoi quelque chose, qui s'y distingue, peut être appelé attribut.

De cette distinction de l'attribut, ce qui en résulte c'est tout naturellement ceci qu'on ne met pas dans un même ensemble les torchons et les serviettes par exemple. A l'opposé de cette catégorie qui s'appelle la classe, il y a celle de l'ensemble dans laquelle, non seulement le torchon et la serviette sont compatibles, mais qu'il ne peut, dans un ensemble comme tel de chacune de ces deux espèces, n'y avoir qu'UN. Dans un ensemble, il ne peut y avoir, si rien ne distingue un torchon d'un autre, il ne peut qu'y avoir qu'un torchon, de même qu'il ne peut y avoir qu'une serviette. L'UN, en tant que différence pure, est ce qui distingue la notion de l'élément. L'UN en tant qu'attribut en est donc distinct. La différence entre l'UN de différence et l'UN attribut est celle-ci : c'est que, quand vous vous servez pour définir une classe d'un énoncé attributif quelconque, l'attribut ne viendra pas dans cette définition en surnombre, c'est-à-dire que si vous dites "l'homme est bon" et, si, à ce propos, ce qui peut se dire, car qui n'est obligé de le dire : poser que "l'homme est bon" n'exclut pas qu'on ait à rendre compte de ce qu'il ne réponde pas toujours à cette appellation. On trouve d'ailleurs toujours suffisamment de raisons pour montrer qu'à cet attribut il est capable de ne pas répondre, d'éprouver une défaillance à le remplir. C'est la théorie qu'on fait et où on se livre - on a tout le sens à sa disposition pour y faire face à **expliquer** que de temps en temps quand même il est mauvais, mais ça ne change rien à son attribut - que si on en venait **alors** à devoir faire la balance du point de vue du nombre : combien y en a qui est-ce qui y tiennent et combien y en a qui n'y répondent pas, l'attribut "bon" ne viendrait pas dans la balance en plus, en plus de chacun des hommes bons. C'est très précisément la différence avec le UN de différence : c'est que quand il s'agit d'articuler sa conséquence, ce UN de différence a comme tel à être compté dans ce qui s'énonce de ce qu'il fonde qui est ensemble et qui a des parties. Le UN de différence, non seulement est comptable, mais doit être compté dans les parties de l'ensemble.

J'arrive à l'heure Deux précisément. Je ne peux donc que vous indiquer ce qui sera la suite de ce dans quoi comme d'habitude je suis amené à couper, c'est-à-dire très souvent à peu près n'importe comment et aujourd'hui sans doute en raison justement d'une autre coupure qui est celle de mon courant de ce matin avec ses conséquences, je suis donc amené à ne pouvoir ne vous donner que l'indication de ce qui, sur cette affirmation, affirmation-pivot, sera ma reprise, c'est ceci : le rapport de cet UN qui a à se compter en plus avec ce qui, dans ce que j'énonce comme, non pas suppléant, mais ne se déployant en un lieu d'à la place du rapport sexuel, se spécifie de "il existe", non pas $\exists x$, mais le dire que ce $\exists x$ n'est pas la vérité : que c'est de là que surgit l'UN qui fait que ce $\exists x$. $\exists x$ doit être mis - et c'est le seul élément caractéristique - doit être mis du côté de ce qui fonde l'homme comme tel.

Est-ce à dire que ce fondement le spécifie sexuellement, c'est très précisément ce qui sera dans la suite à mettre en cause. Car, bien entendu, il n'en reste pas moins que la relation $\forall x$ est ce qui définit l'homme là attributivement comme "tout homme". Qu'est-ce que c'est que c'est que ce "tout" ouce "tous", qu'est-ce que c'est que "tous les hommes" en tant qu'ils fondent un côté de cette articulation de suppléance, c'est où nous reprendrons à nous revoir la prochaine fois que je vous rencontrerai. La question "Tous", qu'est-ce qu'un "Tous" est entièrement à reposer à partir de la fonction qui s'articule "Y a d'l'UN".

---

ooo

LACAN

... OU PIRE

14 Juin 1972 XI

Bon, alors je suppose que pour ce qui résulte du mixage ....(problèmes du micro...) On n'entend rien. Est-ce que vous entendez comme ça ?

Alors,mettez-y du vôtre, puisque ça semble, comme la dernière fois, marcher assez mal. Est-ce que, cette fois-ci j'arrive à me faire entendre ? Un peu plus ? Je vais faire de mon mieux. ! Venez donc un peu plus près. On ne sait pas, ça peut servir à quelque chose tout à l'heure.

Alors en tenant compte de ce que j'appelais tout à l'heure le mixage, les communications qui ont pu se faire entre mon public d'ici et celui de Ste Anne - je suppose que maintenant, ils se sont unifiés, c'est le cas de le dire - vous avez pu voir que nous sommes passés de ce que j'ai appelé, un jour ici, d'un prédicat formé à votre usage,nommément l'UNIEN, nous sommes passés, la dernière fois, à Ste Anne, au terme d'une autre facture qui se fonderait du terme, de la forme UNIER. Ce dont je vous ai parlé, ce que j'ai avancé la dernière fois à Ste Anne, c'est le pivot qui se prend dans cet ordre qui se fonde - mettez "fonde", fondez-le, que ce soit du fondé fondu !- je dis donc cet UNIER qui se fonde - et je vous priais que ce "fondé" soit ... il ne vous paraisse pas trop fondamental, ce que j'appelais le "laisser dans le fondu" - cet UNIER qui se fonde, il y en a un, il en existe un qui dit que non. Ce n'est pas tout à fait pareil que de nier. Mais cette forgerie du terme U-N-I-E-R comme un verbe qui se conjugue et d'où nous pourrions avancer qu'en somme, pour ce qu'il en est de la fonction représentée dans l'analyse par le mythe du père (P-E-R-E), il unie (U-N-I-E), c'est ça, pour ceux qui ont pu réussir à entendre, à travers les pétards, le point sur lequel j'aimerais justement aujourd'hui vous permettre, disons d'accomoder.

Le père UNIE donc. Dans le mythe, il a ce corrélat des "toutes", toutes les femmes. C'est là, si l'on suit mes inscriptions quantiques (q-u-a-n-t-i-q-u-e-s) qu'il y a lieu d'introduire une modification : ils les UNIE certes, mais "pas toutes" justement. Ici se touche à la fois tout ce qui n'est pas de mon cru à dire, à savoir la parenté de la logique et du mythe. Ca manque

seulement que l'une puisse corriger l'autre. Ca, c'est du travail qui reste devant nous. Pour l'instant, je rappelle que, avec ce que je me suis permis d'approximation du père, avec ce que j'ai inscrit de l'é-pater, vous voyez que la voie qui conjoint à l'occasion le mythe avec la dérision ne nous est pas étrangère. Ca ne touche en rien au statut fondamental des structures intéressées.

C'est amusant enfin qu'il y a des gens qui découvrent sur le tard ce dont je peux bien dire, de ma place, que c'est un peu général pour l'instant, toute cette effervescence, cette turbulence qui se produit autour de termes comme le signifiant, le signe, la signification, la sémiotique, tout ce qui occupe pour l'instant le devant de la scène, c'est curieux, les singuliers retards qui s'y montrent. Il y a une très bonne petite revue, enfin pas plus mauvaise qu'une autre, dans laquelle je vois surgir comme ça sous le titre de "l'Atelier d'écriture" un article, mon Dieu, pas plus mauvais qu'un autre, qui s'appelle "l'Agonie du signe". C'est toujours très touchant, l'agonie. Agonie veut dire lutte, mais aussi agonie veut dire qu'on est en train de tourner de l'oeil, alors l'agonie du signe, ça fait très pathétique. J'eusse préféré que ce ne fût pas au pathétique que tout cela tournât ! Ca part d'une invention charmante de la possibilité de forger un nouveau sinifiant qui serait celui de fourmi ... fourmidable. En effet, c'est "fourmidable", tout cet article ! Et on commence par poser la question de : quel peut bien être le statut de "fourmidable" ?

Moi, j'aime bien ça, d'autant plus que c'est quelqu'un qui quand même est très averti depuis longtemps d'un certain nombre de choses que j'avance et qui, pour en somme au début de cet article se croire obligé de faire l'innocent, à savoir d'hésiter, à propos de "fourmidable", à le ranger, soit dans la métaphore, soit dans la métonymie, et dire qu'il y a quelque chose qui est négligé dans la théorie jakobsonnienne, c'est celle qui consisterait à emboutir des mots les uns après les autres, mais il y a longtemps que j'ai expliqué ça ! J'ai écrit "l'Instance de la lettre" exprès pour ça :S sur s, avec le résultat 1 parenthèse effet de signification, c'est le déplacement, c'est la condensation, c'est très exactement la voie par où en effet on peut créer - ce qui est quand même un petit peu plus amusant et utile que "fourmidable" - on peut créer UNIER. Et puis ça sert à quelque chose,

ça sert à vous expliquer, par une autre voie, ce que j'ai tout à fait renoncer à aborder par celle des Noms du Père. J'y ai renoncé parce qu'on m'en a empêché à un moment, et puis que c'était justement les gens à qui ça aurait pu rendre service qui m'en ont empêché. Ça aurait pu leur rendre service dans leur intimité personnelle, c'est des gens particulièrement impliqués du côté du Nom du Père;il y a une clique très spéciale dans le monde qu'on peut épingler d'une tradition religieuse, c'est eux que ça aurait aérés, et je ne vois pas pourquoi je me dévouerais spécialement à ceux-là.

Alors j'explique l'histoire de ce que Freud a abordé comme il a pu, justement pour éviter sa propre histoire : "al'shaddaï" en particulier - c'est le nom dont il se désigne, celui dont le nom ne se dit pas - il s'est reporté sur l'Oedipe, il a fait quelque chose, il a fait quelque chose de très propre, en somme, d'un peu aseptique. Il l'a pas poussé plus loin. Mais c'est bien là, ce dont il s'agit : c'est qu'on laisse passer les occasions de reprendre ce qui le dirigeait et ce qui devrait faire que maintenant le psychanalyste soit à sa place dans son discours.

Sa chance est passée, bien sûr, je l'ai déjà dit, de sorte que dans l'avion là, qui me ramenait là de je ne sais où, qui me ramenait de Milan d'où je reviens hier soir,... j'ai apporté le truc, c'est vraiment très bien. C'est dans l'avion, dans un truc qui s'appelle ATLAS et qui est distribué à tous les voyageurs par la compagnie Air France, il y a un très très joli petit article. Heureusement que je ne l'ai pas, puisque je l'ai oublié chez moi, heureusement parce que ça m'aurait entraîné à vous en lire des passages, et il n'y a rien d'ennuyeux comme d'entendre lire. Il n'y a rien d'ennuyeux comme ça. Enfin, il y a des psychologues, et des psychologues de la plus haute volée, qui s'emploient aux Amériques à faire des enquêtes sur les rêves, parce que les rêves, on les prend en quête, en enquête, et on s'aperçoit enfin que... c'est très rare, les rêves sexuels ! Ils rêvent de tout, ces gens-là, ils rêvent de sport, ils rêvent de tas de blagues, ils rêvent de chutes, enfin, il n'y a pas une majorité écrasante de rêves sexuels. D'où il résulte que, comme ce qui est la conception générale, nous dit-on dans ce texte, de la psychanalyse, c'est de croire que les rêves sont sexuels, eh bien, le grand public qui justement est fait de la diffusion psychanalytique - vous aussi, vous êtes un grand public - eh bien, le grand public naturellement va être défrisé, et tout le soufflé va retomber comme ça et s'aplatir dans le fond de la casserole.

C'est quand même curieux que personne, en somme, dans ce grand public supposé, car tout cela, c'est de la supposition, enfin c'est vrai que dans

une certaine résonnance, tous les rêves, c'est ce qu'aurait dit Freud, qu'ils étaient tous sexuels. Il a jamais dit ça, justement, jamais, jamais, jamais. Il a dit que les rêves étaient des rêves de désir. Il n'a jamais dit que c'était du désir sexuel.

Seulement comprendre le rapport qu'il y a entre le fait que les rêves soient des rêves de désir et cet ordre du sexuel qui se caractérise par ce que je suis en train d'avancer, parce qu'il m'a fallu le temps pour l'avancer, pour ne pas jeter le désordre dans l'esprit de ces charmantes personnes qui ont fait qu'au bout de 10 ans que je leur racontais des trucs, ils ne songeaient qu'à une chose:rentrer dans le sein de l'Internationale Psychanalytique, tout ce que j'avais bien pu raconter, c'était,bien sûr,des beaux exercices, des exeercices de style. Eux étaient dans le sérieux, et le sérieux, c'est l'Internationale Psychanalytique.

Oui. Ce qui fait que maintenant je peux avancer - et qu'on l'entende - qu'il n'y a pas de rapport sexuel et que c'est pour ça qu'il y a tout un ordre qui fonctionne à la place où il y aurait ce rapport et que c'est là dans cet ordre que quelque chose est conséquent comme effet de langage, à savoir le désir, et qu'on pourrait peut-être avancer un tout petit peu et penser que quand Freud disait que le rêve c'est la satisfaction d'un désir, satisfaction dans quel sens ?... Quand je pense que j'en suis encore là !! Que personne, malgré tous ces gens qui s'occupent à embrouiller ce que je dis, à en faire du bruit, personne ne s'est encore jamais avisé d'avancer cette chose, qui est pourtant la stricte conséquence des choses que j'ai avancées, que j'ai articulées de la façon la plus précise - si mon souvenir est bon, en 57, attendez, même pas : en 55 ! A propos du rêve de "l'injection d'Irma", j'ai pris, pour leur montrer comment on traite un texte de Freud, je leur bien expliqué ce qu'il avait d'ambigu, que ce soit là justement, et pas du tout dans l'inconscient, au niveau de ses préoccupations présentes, que Freud interprète ce rêve, ce rêve de désir qui n'a rien à faire avec le désir sexuel, même s'il a toutes les applications de transfert qui vous conviennent. Le terme d'immixtion des sujets, je l'ai avancé en 55, vous vous rendez compte : 17 ans !

Et puis il est clair que ... il faudra que je le publie, comme ça, si je l'ai pas publié c'est que j'ai été absolument écoeuré de la façon dont ça avait été repris dans un certain livre qui est sorti sous le titre d'"Auto-Analyse" : c'était mon texte, mais en y remettant de façon à ce que personne n'y comprenne rien !!

Qu'est-ce que ça fait, un rêve ? Ca ne satisfait pas le désir. Pour des raisons fondamentales que je ne vais pas me mettre à développer aujourd'hui parce que ça vaut 4 ou 5 séminaires, pour la raison qui est simplement celle-ci et qui est touchable et que Freud dit : que le seul désir fondamental dans le sommeil, c'est le désir de dormir. Ca vous fait rigoler, parce que vous n'avez jamais entendu ça. Très bien. Seulement, c'est dans Freud. Comment est-ce que ça ne vient pas tout de suite à votre jugeotte, en quoi ça consiste, dormir ? Ca consiste en ceci que ce qui dans ma tétrade, le semblant, la vérité et la jouissance, et le plus-de-jouir - il faut pas que je le réécrive au tableau, non ? - ce qu'il s'agit de suspendre - c'est pour ça que c'est fait le sommeil, n'importe qui n'a qu'à regarder un animal dormir, pour s'en apercevoir - ce qu'il s'agit de suspendre, c'est justement cet ambigu qu'il y a dans le rapport au corps avec lui-même : le jouir. S'il y a possibilité que ce corps accède au jouir de soi, c'est bien évidemment partout, c'est quand il se cogne, qu'il se fait mal. C'est ça, la jouissance. Alors l'homme a là de petites portes d'entrée que n'ont pas les autres. On peut en faire un but. En tout cas, quand il dort, c'est fini. Il s'agit justement de faire que ce corps , il s'enroule, il se mette en boule, enfin dormir, c'est ne pas être dérangé. La jouissance, quand même, c'est dérangeant. Naturellement on le dérange, mais enfin tant qu'il dort, il peut espérer ne pas être dérangé. C'est pour ça qu'à partir de là, tout le reste s'évanouit. Il n'est plus question non plus de semblant, ni de vérité, puisque tout ça, ça se tient, c'est la même chose, ni de plus-de-jouir. Seulement voilà ce que Freud dit : c'est que le signifiant, lui, continue, pendant ce temps-là, à cavaler. C'est bien pour ça que, même quand je dors, je prépare mes séminaires ! Monsieur Poincaré découvrait les fonctions fuchsiennes.

X, dans la salle - "C'est une pollution"

LACAN - Qui vient de dire ce terme précis ?

X - C'est moi !

LACAN - Oui, c'est ça, mais je suis particulièrement satisfait de vous voir choisir ce terme, vous devez être particulièrement intelligent ! Je me suis déjà réjoui publiquement de ce qu'une de mes analysées, qui est quelque part donc, par là qui est une personne particulièrement sensible, ait parlé en effet, à propos de mon discours de "pollution intellectuelle". C'est une dimension très fondamentale, voyez-vous, la pollution. J'aurais pas probablement poussé les choses jusque là aujourd'hui, mais vous avez l'air tellement fier d'avoir fait surgir ce terme de pollution, que je soupçonne que vous ne devez rien y comprendre. Néanmoins, vous allez voir que je vais tout de suite, non seulement en faire usage, mais me réjouir

une seconde fois que quelqu'un l'ait fait surgir, car c'est précisément ça, la difficulté du discours analytique. Je relève cette intervention, je saute là-dessus, j'embarque une chose que, dans l'urgence comme ça d'une fin d'année, je me trouverais donc avoir l'occasion de dire, c'est ceci, puisque c'est à la place du semblant que le discours analytique se caractérise de situer l'objet a, figurez-vous, Monsieur qui croyez avoir fait là un coup d'éclat, que vous abondez précisément dans le sens de ce que j'ai à avancer. C'est à savoir que la pollution la plus caractéristique en ce monde, c'est très exactement l'objet a dont l'homme prend et vous aussi prenez votre substance, et que c'est de devoir, de cette pollution qui est l'effet le plus certain sur la surface de ce globe de l'homme, de devoir en faire en son corps, en son existence d'analyste, une représentation, qu'il y regarde à plus d'une fois. Les chers petits en sont malades, et je dois vous dire que je ne suis pas non plus moi-même, dans cette situation, plus à l'aise qu'un autre. Ce que j'essaie de leur démontrer, c'est que ce n'est pas tout à fait impossible de le faire un peu décemment. Grâce à la logique, j'arrive à leur - s'ils voulaient bien se laisser tenter !- leur rendre supportable cette position qu'ils occupent en tant que a dans le discours analytique et leur permettre de concevoir que c'est évidemment pas peu de chose que d'élever cette fonction à cette position du semblant qui est la position-clé dans tout le discours.

C'est là qu'est le ressort de ce que j'ai toujours essayé de faire sentir comme la résistance - et elle n'est que trop compréhensible - de l'analyste à vraiment remplir sa fonction. Il ne faut pas croire que la position du semblant, elle soit aisée pour qui que ce soit. Elle n'est vraiment tenable qu'au niveau du discours scientifique, et pour une simple raison ; c'est que là, ce qui est porté à la position de commandement est quelque chose qui est tout à fait de l'ordre du Réel en tant que tout ce que nous touchons du Réel, c'est la Spaltung, c'est la fente, autrement dit c'est la façon dont je définis le sujet. C'est parce que, dans le discours scientifique, c'est le S, le $ qui est là à la position-clé que ça tient. Dans le discours universitaire, c'est le savoir. Là, la difficulté est encore bien plus grande à cause d'une espèce de court-circuit parce que, pour faire semblant de savoir, il faut savoir faire semblant et ça s'use vite. C'est bien pour ça que quand j'étais là, là d'où je reviens comme je vous l'ai dit tout à l'heure, à savoir à Milan, j'avais une assistance évidemment beaucoup moins nombreuse que la vôtre - mettons le quart- mais il y avait là beaucoup de jeunes, beaucoup de ces jeunes qui sont ce qu'on appelle dans le mouvement, il y avait même enfin un personnage tout à fait

respectable et d'une assez haute stature qui se trouve en être là-bas le représentant. Sait-il ou ne sait-il pas - on ne m'a dit qu'il était là qu'après et je n'ai pas pu l'interroger - sait-il ou ne sait-il pas qu'en étant là dans cette pointe, ce qu'il veut, c'est comme tous ceux qui sont ici intéressés un peu par ce mouvement, c'est redonner au discours universitaire sa valeur. Comme le nom l'indique, ça aboutit aux unités de valeur. Ils voudraient qu'on sache un peu mieux comment faire semblant de savoir. C'est ça qui les guide. Eh bien, en effet, c'est respectable et pourquoi pas ? Le discours universitaire, c'est un statut aussi fondamental qu'un autre . Simplement, ce que je marque, c'est que c'est pas le même, parce que c'est vrai ...ça n'est pas le même que le discours psychanalytique. La place du semblant y est tenue différemment.

Et alors c'est comme ça que j'ai été amené là-bas - mon Dieu, comment faire avec un auditoire nouveau et surtout s'il peut confondre - j'ai essayé de leur expliquer un tout petit peu comme ça quelle était ma place, mon histoire, j'ai commencé par dire que mes Ecrits, enfin, c'était ... c'était la poubellication, qu'il fallait pas qu'ils croient qu'ils pouvaient là-dessus me repérer. Il y avait quand même ... et alors là, le mot "séminaire", bien sûr, comment leur faire comprendre que - ce que j'étais forcé tout de suite de leur avouer - que le séminaire, c'est pas un séminaire, c'est un truc que je dégoise tout seul à mes bons amis depuis des années, mais qu'il y avait eu autrefois un temps où ça méritait son nom, où il y avait des gens qui intervenaient. Alors, c'est ça qui m'a mis hors de moi, j'ai été forcé d'en venir là, et, comme sur la route du retour quelqu'un me pressait pour me dire : "Comment est-ce que c'était du temps où c'était comme un séminaire ?". Bon, je me suis dit aujourd'hui, je vais leur dire, pour l'avant dernière fois que je vous vois, puisque je vous verrai encore une fois : bon Dieu, si quelqu'un venait me dire quelque chose là-dessus !! Je reçois une lettre de Monsieur Recanati ! Je vous raconte pas d'histoires pour l'instant, je fais pas"semblant" de faire surgir du flanc cette intervention, je dis simplement que j'ai reçu une lettre, qui était d'ailleurs une réponse à une des miennes, de Mr Recanati qui est là, qui m'a prouvé, à ma grande surprise, qu'il avait entendu quelque chose de ce que j'ai dit cette année. Alors je vais lui passer la parole parce qu'il a à vous parler de quelque chose qui a le plus étroit rapport avec ce que j'essaie de frayer avec la Théorie des Ensembles notamment et avec la logique mathématique. Il va vous dire laquelle. Expliquez bien les trucs que vous avez à leur dire parce qu'il est très important. Allez-y.

RECANATI - La lettre dont le Docteur LACAN vient de faire allusion, était en fait quelques remarques de commentaires sur trois textes de Peirce que je lui ai remis, non pas tant qu'il ne les connût pas, c'est évident, mais parce que ces textes justement différaient de ceux à quoi il avait pu par ailleurs faire référence. Il s'agissait d'une part de textes de cosmologie, et d'autre part de textes ayant un rapport à la mathématique. Je vais tout d'abord préciser un peu la teneur de ces trois textes, avant d'en venir à la manière dont je pourrai en parler.

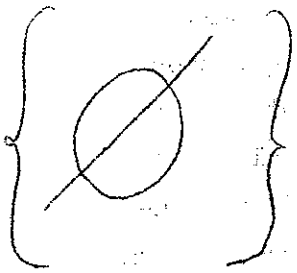
Quant à la mathématique, Peirce donne une critique des définitipns qu'il connaît des ensembles continus. Il examine trois définitions, nommément celle d'Aristote, celle de Kant, celle de Cantor, qu'il critique toutes, et en fonction d'un critère unique. Ce critère, c'est qu'il voudrait que, dans chaque définition, soit marqué le fait même de la définition, puisque, dit-il, à définir un ensemble continu, on n'est pas sans le déterminer d'une certaine manière - et ceci est important pour le résultat de la définition - où le processus même de la définition doit être marqué quelque part comme tel.

Quant à la cosmologie, Pierce part d'un problème à peu près similaire ou d'une préoccupation similaire à propos du problème de la genèse de l'univers. Son problème, c'est celui de l'avant et de l'après. On ne peut accéder à ce qu'il y avait avant, en faisant la simple opération analytique qui consiste à retirer à ce qu'il y a eu après tout ce qui fait le caractère de cet après, puisqu'on n'aboutirait par là qu'à un après raturé et que précisément c'est sur le mode de cette rature que se constitue l'après qui ne diffère que par une inscription précise glissée sur le mode de la rature, de l'avant. Autrement dit, l'avant est en quelque sorte un après, ou plutôt l'après est un avant inscrit et on ne pourra absolument pas déduire l'avant de l'après, parce que l'avant qui est inscrit dans l'après, c'est précisément l'après, et en ce sens, n'a plus rien à voir avec l'avant dont le propos est justement de n'être pas inscrit.

Autrement dit, c'est l'inscription qui compte. Ou bien ce qui est avant, ça n'est rien - c'est ce que dit Peirce quand il parle de la genèse de l'univers : avant, il n'y avait rien, mais ce rien c'est quand même un rien spécifique ou plutôt justement il n'est pas spécifique parce que de toute façon il n'est pas inscrit - et on peut dire que tout ce qu'il y a eu après c'est rien non plus, mais alors comme rien, c'est inscrit. Ce non-inscrit en général qu'il va retrouver un peu partout et pas seulement dans la cosmologie, Peirce l'appelle le POTENTIEL et c'est de cela que je vais dire quelques mots maintenant.

Mais avant de ce faire, je voudrais quand même vous dire quelques mots sur ma position ici, qui est évidemment paradoxale, puisque je ne suis spécialiste ici évidemment de rien et pas plus de Pierce que d'un autre et que tout ce que je vais dire sur cet auteur ou sur d'autres, puisque je vais parler d'autres, sera ce que je peux reprendre au discours que tient le Docteur Lacan. A ce titre, dans ma parole même, je conserve mon statut d'auditeur. Et comment cela est-il possible ? Justement à ne signifier dans mon discours, à moi, que le fait d'avoir écouté. Ceci pose le problème d'à qui m'adresser. Car il est évident que, si je m'adresse à ceux qui comme moi ont écouté, ça ne leur servira à rien et, si je m'adresse à ceux qui n'ont pas écouté, je n'inscrirai le rien, je ne pourrai qu'inscrire le rien de leur non-écoute et permettre par là une élaboration qui évidemment s'en servira dans sa suite, mais qui n'aura plus rien à voir avec le rien pur qu'il était au début; en l'occurence donc, ça ne changera rien et c'est en tant que mon intervention d'auditeur ne dérange rien que je peux effectivement représenter l'auditoire, puisque, somme toute, toutes les interventions d'Aristote ne sont que supposées dans le discours de Parménide et que justement, le plus vite c'est terminé, le mieux c'est généralement quant aux interventions d'Aristote ou plutôt pour qu'il puisse lui-même tenir un véritable discours, il faut qu'à son tour il ait un auditeur muet à qui il puisse s'identifier, ce qui explique que l'autre Aristote dans la Métaphysique du Νους platonicien : car c'est après que Platon a parlé ou, si on veut, après que Parménide ait parlé - pour l'autre - qu'il peut lui-même commencer à le faire. D'où ici le paradoxe, mais comme ce paradoxe n'est pas mon fait, je laisse au Docteur Lacan de le commenter après puisque je n'en puis rien dire quant à moi.

On ne peut pas, dit Pierce, opposer le vide, le zéro, au quelque chose, car le zéro est quelque chose - c'est bien connu - le vide représente quelque chose, et **Peirce** dit qu'il fait partie de ces concepts secondants, concepts importants chez **Peirce** et que je reverrai un peu dans la suite. Il n'est pas une monade comme vide inscrit, mais il est relatif. En effet si l'on pose ce vide, on l'inscrit. En l'occurence, l'inscription de l'ensemble vide peut donner ceci :



Ceci se reconnaît pour être l'ensemble vide considéré comme un élément de l'ensemble des parties de l'ensemble vide. Donc ici, le vide se constitue comme UN, et si on voulait répéter un peu l'opération et faire l'ensemble des parties de l'ensemble des parties de l'ensemble vide, on aurait vite quelque chose comme ça :

$$\{\varnothing, \{\varnothing\}\}$$

ce qui donne à peu près :

$$\{\{\varnothing\}\}$$

et ceci se reconnaît pour pouvoir très bien représenter le 2
Aussi bien ceci peut-il représenter le 1

Et c'est par là qu'on est amené à refaire cette remarque que, bien sûr, c'est la répétition d'une inexistence qui peut fonder bien des choses, et notamment la suite des entiers en l'occurence. Mais ce qui intéresse Pierce, dans cette remarque, c'est que ce qui se répète, ce n'est pas l'inexistence comme telle ou plutôt pas exactement, c'est l'inscription de l'inexistence

en tant que l'inexistence se marque de cette inscription et c'est ce qu'il développera à bien des reprises, dans plusieurs textes, et je vais en parler.

On rejoint là son propos mathématique. Quand on veut, dit-il, définir un système où cette inexistence est répétée, il faut préciser qu'elle est répétée comme inscrite. C'est au départ qu'il y a une inscription d'une inexistence, et ceci est très important pour la logique. Le quanteur universel, tout seul, ne saurait rien définir. Le quanteur universel, pour Pierce, c'est quelque chose de secondant, aussi paradoxal que cela paraisse; comme il dit, il est relatif à quelque chose; ce qui fonde ce quanteur, c'est la néantisation préalable et inscrite des valeurs qui le contredisent. Ainsi d'un point de vue purement méthodologique, Pierce s'attaque à Cantor : Cantor a tort, parce que sa

définition du continu renvoie nommément à tous les points de l'ensemble. Pierce précise : il faut faire varier la définition d'un point de vue logique. Une ligne ovale n'est continue que parce qu'il est impossible de nier qu'au moins un de ses points doit être vrai pour une fonction qui ne caractérise absolument pas l'ensemble, par exemple,quand il s'agit de passer de l'extérieur à l'intérieur, où il faut nécessairement passer par un des points du bord. Ceci est en quelque sorte une approche latérale. On ne peut pas poser comme ça le quanteur universel, il faut passer par une **néantisation** préalable, et qui passe elle-même par une fonction préalable. La négation ici est elle-même érigée en fonction, et l'ensemble des ensembles pertinents pour cette fonction, en l'occurence, dans la mesure où il est impossible de nier ... etc ..., est l'ensemble vide qui inscrit la négation comme impossible. Le même type d'exemple pourrait être pris en topologie éventuellement. Si l'on écoutait Pierce, le théorème des points fixes devrait s'énoncer comme suit. Je vais l'écrire.

$$\exists x \left\{ \exists x . \overline{\Phi x} \right\}$$

Il est impossible de nier que, dans une déformation d'un disque sur son bord, au moins un point échappe à la déformation qu'il autorise par le fait même d'y échapper. Le théorème des points fixes, si on le prend par exemple pour quelque chose comme un disque, il s'agit, en quelque sorte, il s'agit de déformer de manière continue un disque sur son bord, il est certain - et c'est donné dans le théorème - qu'au moins un point du disque échappe à la déformation, c'est-à-dire reste fixe et que c'est par le fait qu'il y a ce point qui reste fixe qu'on peut effectuer la déformation générale, sans quoi ce ne serait pas possible. Mais ici,je puis dire, il y a évidemment contradiction, disons qu'il y a une liaison très nette entre ce point qui échappe à la fonction qu'il autorise,à la fonction elle-même.

LACAN - Ca, c'est un théorème démontré. C'est pas seulement démontrable, démontré en mathématique. D'autre part, ce théorème se symbolise. Vous pouvez peut-être le commenter, comment il est symbolisé par ce "il existe x"- car c'est une formule qui est très près en somme de celle que j'ai été amené à inscrire - il existe x tel qu'il faille nier qu'il n'y a pas de $\exists$ de x, qu'il faille nier qu'il n'y a d'existence de x telle que $\overline{\Phi}$ de x soit nié. Vous pouvez un peu faire saisir.

RECANATI - Il y a une double négation, certes, mais ce n'est pas que les deux négations ne sont pas équivalentes, ce n'est pas exactement les mêmes. Et d'autre

part, surtout, cette double négation, dans la mesure où elle est inscrite à ce qu'on voit dessous, c'est pas la même chose que d'affirmer simplement. On aurait pu affirmer. Là, c'est pour ça que je citais au début la critique du quanteur universel en quelque sorte comme donnée comme ça. S'il est le produit d'une double négation, cette première négation, d'après lui, elle porte sur une négation érigée comme fonction. Par exemple : les points ne restent pas fixes, eh bien, il y a un point qui justement échappe à cette fonction, et, à ce titre là, la nécessité est avant tout de les inscrire, c'est pourquoi je l'ai fait là, et il faudrait marquer peut-être d'une manière spécifique ce que j'ai dit être une impossibilité, mais en même temps, ici c'est simplement l'ensemble vide posé comme le seul ensemble fonctionnant pour la fonction de la négation.

LACAN - Je crois que ce qu'il faut que vous souligniez, c'est ceci : c'est que la barre portée ici sur les deux termes chacun comme nié, est un "il n'est pas vrai que",un "il n'est pas vrai que" fréquemment utilisé en mathématique, puisque c'est le point-clé, c'est ce à quoi nous fait aboutir la démonstration dite de la contradiction. Il s'agit en somme de savoir pourquoi, en mathématique, il est reçu qu'on puisse fonder, mais seulement en mathématique, parce que partout ailleurs comment pourriez-vous fonder quoi que ce soit d'affirmable sur un " il n'est pas vrai que". C'est bien là de quoi l'objection vient dans l'intérieur dos mathématiques à l'usage de la démonstration par l'absurde. C'est la question qui est de savoir, c'est comment en mathématique la démonstration par l'absurde peut fonder quelque chose qui se démontre en effet comme tel - je ne vais pas revenir à la contradiction. C'est là que se spécifie le domaine propre des mathématiques. Alors sous cet "il n'est pas vrai que", vous avez qu'il s'agit de donner le statut à la barre négative qui est celle qu'on juge en un point de mes schémas pour dire que ça c'est une négation: il n'existe pas de x qui satisfasse à ceci : $\overline{\phi x}$ nié. $\exists x . \overline{\phi} x$

RECANATI - Dans les termes de Peirce, c'est le travail qui vient en premier, qui est la première inscription. Parce qu'il dit le potentiel - et ça j'allais y revenir dans le cours parce que c'est un concept qui est finalement assez élaboré - c'est le champ d'inscription des impossibilités non inscrites encore, c'est le champ des impossibilités possibles et, dans ce champ, quelque chose vient le subvertir par ce trait en quelque sorte qui est ici impossibilité, qui est une espèce de coupure, coupure qui est faite à l'intérieur d'un domaine qui auparavant est en quelque sorte unique et c'est pour ça que, dit Peirce, il faut

inscrire la première impossibilité d'abord, ça, détermine tout, et ensuite éventuellement les négations et toutes ces spécifications-là continuent à déterminer, mais c'est déjà là à l'intérieur de l'impossible. Autrement dit, il dit qu'il y a deux champs : il y a d'une part le champ des potentiels qui est l'élément du pur zéro, on pourrait dire du pur vide - et ça j'y reviendrai - et d'autre part les impossibles qui sont eux qui naissent du potentiel, mais pour s'y opposer pas nettement et, dans l'intérieur des impossibles, on peut dire des choses comme ça, c'est-à-dire : "il n'existe pas x tel que non - ϕ de x", "il existe x tel que non - ϕ de x". Mais il fait une opposition de ces deux champs comme fondamentalement s'opposant, l'un étant l'élément du pur zéro, l'autre étant l'élément que je dirais du zéro de répétition. Et c'est là-dessus que je voudrais revenir.

LACAN - Vous admettez par exemple que je transcrive ce que vous avez dit, en disant que le potentiel égale le champ des possibilités comme déterminant l'impossible.

RECANATI - Comme déterminant, et je précise tout de suite qu'il a dit : c'est ce champ des possibilités qui détermine l'impossible, mais pas au sens de Hegel. Il faut faire attention, dit-il lui-même, ça détermine, non pas nécessairement, mais potentiellement, c'est-à-dire qu'on ne peut pas dire : nécessairement ça devait arriver; on remarque que c'est arrivé; on sait que c'est ce potentiel qui a déterminé cet impossible, mais non pas nécessairement on est d'accord. Donc c'est exactement ce que je voulais dire. Le potentiel ...

LACAN - On pourrait peut-être le transcrire comme ça : potentiel = champ des possibilités comme déterminant l'impossible.

RECANATI - Donc c'est avec cette sorte de considération que Peirce construit le concept du potentiel. C'est donc le lieu où s'inscrivent les impossibilités. C'est la possibilité générale des impossibilités non effectuées, c'est-à-dire non inscrites. C'est le champ des possibilités comme déterminant l'impossible. Mais il ne comporte, comme je viens de le dire, par rapport aux inscriptions qui s'y produisent, aucune nécessité, ce qui signifie notamment, pour un problème mathématique, que du 2, on ne peut pas rendre compte rationnellement au sens de Hegel, c'est-à-dire nécessairement. Le 2 est venu, on peut dire d'où il est venu, on peut certainement le mettre en rapport avec le 0, avec ce qui se passe entre le 0 et le 1, mais de dire pourquoi il est venu, impossible. Le potentiel permet ça : de définir le paradoxe du continu. Et ça, c'est dans un texte

de Peirce°, je cite ça, mais en fait je ne l'ai pas regardé de bien près, donc je ne le développerai pas. Si un point d'un ensemble continu potentiel se voit conférer une détermination précise, une inscription, une existence réelle, alors la continuité elle-même est rompue. Et ceci, c'était interssant, non pas du point de vue du continu, mais du point de vue du potentiel. C'est que le potentiel existe vraiment comme potentiel et que dès lors qu'il s'inscrit d'une manière ou d'une autre, il n'est évidemment plus le potentiel, c'est-à-dire qu'il est lui-même produit d'un inconnu qui est issu de lui-même.

LACAN - Là, Cantor a tort.

RECANATI - Pour ce qui est de la cosmologie, le zéro absolu, le pur néant, comme dit Peirce, est différent du zéro qui se répète dans la suite des entiers. Il n'est autre, ce zéro qui se répète dans la suite des entiers, que l'ordre en général du temps - et j'y reviendrai - tandis que le zéro absolu, c'est l'ordre en général du potentiel. Ainsi le zéro a une dimension propre et Peirce essaie d'insister pour que cette dimension soit inscrite quelque part, soit au moins marquée, soit présentée dans les définitions mathématiques. Le problème est évidemment...

LACAN - Là, Cantor n'est pas contre.

RECANATI - Le problème est évidemment : comment peut-on passer d'une dimension, celle du potentiel par exemple, à l'autre que je dirais celle de l'impossible ou celle du temps ou ce qu'on voudra. Peirce présente ainsi ce problème : comment penser non temporellement ce qu'il y avait avant le temps. Ca rappelle certes Spinoza et St. Augustin, mais ça rappelle surtout les empiristes et ici je dois dire qu'on a souvent remarqué que Peirce a repris le style des empiristes et leurs préoccupations. Mais, pour situer véritablement l'originalité de Peirce, on n'a jamais rapporté ça aux empiristes, on n'a jamais cherché ce qui chez eux a pu préparer tout ça. Or pourtant ces deux dimensions, l'une potentielle et l'autre, si l'on veut, temporelle ou plutôt une dimension du zéro absolu et une dimension du zéro de répétition, étaient présentes dès le début de l'épopée empiriste. Et c'est là-dessus que je voudrais dire un petit mot pour montrer comment on peut le dégager.

LACAN - Dites-le bien. Tonitruez-le !!!

RECANATI - Avant de ... Je ferai cela et après je reviendrai à la sémiotique de Peirce dans le rapport avec tout cela.

° Peirce, "Réflexions sur la définition kantienne du continu", Vol VI, 168

Oui, l'objet de la psychologie empiriste - c'est un premier point qu'on a fait exprès à chaque fois d'évacuer - c'est les signes et rien d'autre, c'est le système des signes. Il s'agit d'une extension, on peut dire, du système quaternaire de Port-Royal, telle que, somme toute, Saussure aussi n'en est qu'une extension à la limite : la chose comme chose et comme représentation, le signe comme chose et comme signe, l'objet du signe comme signe étant la chose comme représentation. C'est la même chose que dit Saussure - je le disais, mais je le développerai pas - le signe comme concept et comme image accoustique. Seulement on a évacué avec la scolastique le problème en général de la chose en soi et on a même été jusqu'à voir dans le monde - et ça avec toutes les théories du grand livre du monde - le signe de la pensée. Dès lors, on aboutit à quelque chose comme ça : le monde comme représentation, en tant qu'on ne le connaît que comme représentation, remplace la chose dans le système quaternaire du signe et la pensée du monde en général remplace la représentation, ce qui équivaut à mettre face à face pensée du monde et monde de pensée. Or, il est évident que la pensée du monde et le monde de pensée diffèrent peut-être par certains côtés, mais c'est la même chose. Alors, il y a un problème pour le système quaternaire parce qu'il y a une dualité irréductible dans le système quaternaire : il faut soit l'abandonner, soit le changer. On sait que Berkeley l'abandonne en justement établissant une espèce d'identité entre la pensée du monde et le monde de la pensée. Quant à Locke, il le change. Ce qu'il dit, c'est - et je m'excuse de m'appesantir un peu trop sur cette introduction - ce qu'il dit, c'est les représentations, les idées ne représentent pas les choses, elles se représentent entre elles. Ainsi les idées les plus complexes représentent les plus simples. Il y a des facultés par exemple de représentation des idées entre elles et c'est très développé ... Il y a toute une topique qui est à peu près ce qu'on en a dit : une hiérarchie des idées et des facultés. Mais ce sur quoi je voudrais justement appuyer un peu et qui est ce qui n'a pas été remarqué chez Locke et qui est précisément le plus intéressant puisque ça permet Condillac et que Condillac, par là, précède en quelque sorte Peirce, c'est qu'il y a une autre faculté pour Locke qui permet tout ça. Parce que comment ça se passe ? Ca fonctionne tout seul apparemment. Il faut quelque chose pour que ça fonctionne, le système, et il y a une nouvelle faculté, une nouvelle opération qu'il appelle - et qu'on n'a jamais repérée parce qu'elle n'est pas dans ses petites classifications, elle est toujours dans les notes - "observation", l'observation qui est quelque chose qui fonctionne tout seul, qui marche à tous les niveaux, qui se retrouve partout et qui est aussi intrinsèque à tous les éléments,

quelque chose d'assez incompréhensible et qui est à la fois le processus de la transformation et le milieu, l'élément en général du transformé. C'est à la fois le milieu... par cette observation en quelque sorte une idée simple se transforme en image d'elle-même, c'est-à-dire en idée complexe, puisque son objectivité est placée à ses côtés dans l'idée, mais dans cette idée générale par où elle est transformée, il y a une inscription, il y a connotation de l'inscription de sa transformation en image, c'est-à-dire l'idée, une fois qu'elle est transformée, c'est en quelque sorte qu'elle est inscrite, c'est en cela qu'elle devient une idée complexe et non plus une idée simple. Alors, tout le problème, à cet endroit, c'est : qu'est-ce qui rend cela possible ? Soit, qu'est-ce qu'il y avait au départ, qu'est-ce qui se transforme au départ, à partir de quoi on transforme pour obtenir la première cause ? Qu'est-ce qui est l'avant-premier en quelque sorte ? Et Locke le pose dans ces termes quand il parle de sensation irréductible d'une réflexion originaire. Si une réflexion est originaire qu'est-ce qui est réfléchi qui soit pré-originaire ? Soit, quel est le pré-originaire, soit qu'est-ce qui permet à proprement parler cette faculté ? Là il y a Condillac qui prend la relève. Sa méthode est absolument exemplaire. Il va cerner ce quelque chose qu'il a vu chez Locke, ce quelque chose d'inatteignable en lui donnant un nom, en le faisant fonctionner comme une inconnue dans une équation et, par la suite, quand des auteurs ont voulu critiquer Condillac, ils ont dit que son système, c'était pas du tout de la psychologie, c'était de la logique profondément, qu'il avait fait un système logique, un système où il n'y avait pas de contenu, etc... Vous voyez justement que c'est là l'intérêt de Condillac. Et notamment cette sensation dont il dit que tout dérive, au moins dans un de ses traités majeurs, cette sensation-là finalement n'est rien, à aucun moment il ne la définit précisément. Au contraire, tout le développement qu'il en donne, tout ce qu'il montre en dériver, est une espèce de contribution à sa définition, mais ce qui permet à proprement parler que tout le reste en dérive, tout ce qui est à proprement parler les attributs de la sensation, tout ce qui permet cette attribution, c'est ce qu'il indique comme l'élément zéro qui est toujours donné au départ, toujours donné dans la sensation et dont il demande qu'est-ce que c'est. Et on va s'interroger avec lui.

Il va caractériser, pour essayer d'atteindre cet élément irréductible, tout ce qui se passe avec l'aide de cet élément, mais avec plus que cet élément, c'est-à-dire en un mot, comme il dit, tout ce qui se passe dans l'entendement. Avec ça, on va pouvoir arriver à voir ce qui fonde véritablement l'originalité de la sensation si tant est que c'est de la sensation que dérive

tout ce qui se passe dans l'entendement. Or, le propre de l'entendement, dit-il, et, ce dans son premier essai - j'insiste parce qu'il y a une petite divergence après, il s'est éloigné de cette idée qui était évidemment son originalité la plus grande - le propre de l'entendement, c'est l'ordre, c'est la liaison en général, liaison comme liaison des idées, liaison des signes, liaison des besoins, en fait c'est toujours une liaison des signes, c'est toujours la même chose. Chez l'homme, l'ordre fonctionne tout seul, dit-il, et il s'en explique un peu, tandis que chez les bêtes, il faut, pour mettre l'ordre en branle, une impulsion extérieure ponctuelle. Et Condillac précise : Entre les hommes et les bêtes - et c'est une assez belle phrase qu'il dit - entre les hommes et les bêtes, il y a les imbéciles et les fous. Les uns n'arrivent pas à accrocher l'ordre, il s'agit des imbéciles qui systématiquement n'arrivent pas à accrocher l'ordre; et les autres, ils n'arrivent plus à s'en détacher; eux sont complètement noyés dans l'ordre, ils n'arrivent plus à prendre de distance, ils n'arrivent plus à s'en détacher. L'ordre en général, c'est ce qui permet de passer d'un signe à l'autre, c'est la possibilité d'avoir une idée de la frontière entre deux signes, et Condillac a une conception du signe comme étant toujours impropre, toujours une métaphore. Et il le dit nommément, cette fois, dans un cours d'études où il fait l'apologie des tropes, reprenant peut-être - je n'en suis pas sûr - les termes de Quintilien. Toujours est-il que, pour lui, un signe, c'est ce qui vient remplir l'intervalle entre deux autres signes. Dans ce sens, dans un signe, qu'est-ce qui est considéré ? Ce sont les deux autres signes limitrophes, dont au moins deux, qui sont considérés, mais pas comme signes en tant qu'ils pourraient entraîner une représentation du point de vue de leur bord à eux, c'est-à-dire du point de vue formel. Et il précise donc que ça ne peut pas être à proprement parler une représentation uniquement des signes, puisqu'il dit : il n'y a pas de représentation formelle, il n'y a pas de représentation abstraite, il y a toujours une représentation qui représente une représentation, c'est-à-dire qu'il y a toujours une médiatisation de la représentation de signe, mais jamais une immédiatisation du contenu par exemple; comme il dit lui-même, l'image d'une perception, n'est que sa répétition hallucinatoire, il dit que c'est la même chose, on ne peut pas différencier une perception et son image, et par là, il fait la critique de toutes les théories antérieures. Donc l'ordre, c'est ce que le signe représente en tant que le signe substantifie un intervalle entre deux signes. Seulement les signes, en général, sont censés par toutes les théories dont hérite Condillac représenter quelque chose. Et ça, ça lui fait

évidemment problème, il n'arrive pas à s'en dépatouiller. Comment se fait la liaison entre le signe formel et sa référence en général ? Cette liaison elle-même, dit Condillac pour s'en débarasser, elle dérive de l'inconnue, elle dérive de la sensation. Alors l'inconnue est déjà une relation entre le signe comme évènement et le signe comme inscription de l'évènement. Et ça, je précise, c'est pas Condillac qui le dit - lui, il le laisse entendre - c'est Destutt de Tracy, son exégète qui affirme ça comme ça et Maine de Biran qui, lui, était élève de ...

LACAN - Les deux phrases que j'avais commencées à écrire tout au long du truc, et que certains ont peut-être copiées, sont directement l'énoncé de ce que vous avez dit. Je reproduis Recanati ici.

RECANATI - Maine de Biran, lui-même disciple de Destutt de Tracy, fait d'abord mourir cette différence entre l'évènement et l'inscription de l'évènement. Et on voit qu'il va en faire le pivot de toute sa théorie. Il y a, dit-il, un perpétuel décalage entre l'inscription et l'évènement. Ce décalage, dit Maine de Biran, vient du décalage chez l'être parlant - et je ne plaisante pas - entre le sujet de l'énoncé et le sujet de l'énonciation. C'est dans les "Fondements de la psychologie" de Maine de Biran, où il montre à peu près que, à se représenter le moi, dans la mesure où dans toute représentation il y a déjà un moi, on peut dire qu'à ce moment-là, il y en a deux. Dès qu'on essaie de se représenter le "je", ça veut dire automatiquement qu'il y en a deux, ça veut dire qu'immédiatement il y en a deux, ça veut dire que médiatement il n'y en a jamais.. qu'il n'y en a jamais un que médiatement.

Pour Condillac, l'ordre des signes, en tant que l'ordre des signes est l'ordre de ce décalage, a comme modèle l'espace qu'il dit pluridimensionnel du temps et je ne m'étale pas là-dessus. Le temps, on peut dire que ce n'est que la répétition infinie des ponctualités, la ponctualité comme temps-zéro. Mais le même problème que plus haut, se pose : ce n'est pas la même ponctualité, celle qui se répète dans le temps et celle dont le temps est issu, la ponctualité zéro, celle dont le temps est issu, la ponctualité zéro comme transparence précisément entre l'inscription et l'évènement. La ponctualité qui se repète dans le temps - toujours pour Condillac - est relativisée à être considérée dans le temps comme cette ponctualité-là présente, passée ou à venir. Elle aussi est considérée du point de vue de ses bords, du point de vue de sa frontière. Le temps qui est toute une série de ponctualités est dans la série des frontières inter-ponctuelles en tant que la frontière est justement le pointage des bords effectifs de deux ponctualités ou aussi bien de deux signes.

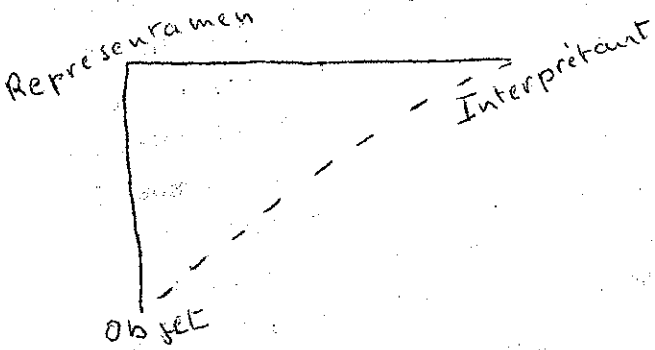
Il y a doncla même différence entre la ponctualité absolue et le temps qu'entre l'ensemble vide et l'ensemble de ses parties; c'est l'inscription du zéro qui est élément de celui-ci, de même que c'est l'inscription de la ponctualité qui est l'élément du temps.

Ainsi il y a une faille qui est donnée au départ dans toute cette théorie et que Maine de Biran essayait peut-être le mieux de cerner. Le système des signes n'est que la répétition infinie de cette faille. En tant que telle, toute faille - et ça, ça se répète dans tous les écrits des empiristes elle sort de l'expérience et de l'investigation de leur école, c'est-à-dire qu'on parle pas. Condillac, lui aussi - et ça lui arrive rarement - parle de la nature humaine, à un moment, en disant : je me demande bien comment au début, ça se fait cette relation, cet ordre, pourquoi, puisque justement il est raté, l'ordre entre l'inscription et l'évènement, pourquoi, puisque c'est raté, puisque ça ne colle pas, pourquoi, quand même, ça existe ? Pourquoi, il y a une inscription de ce qui n'est que du zéro ? C'est évidemment son problème et à ce moment-là, il répond après avoir fait un petit morceau de bravoure : j'en sais rien, c'est la nature humaine. C'est cette faille en général qui permet l'automotricité du système de signes, selon Condillac, dont il a dit: les système des signes, là, ça marche tout seul, tandis que dans son traité des animaux, il raconte des tas de trucs pour montrer comment chez les bêtes, il y a également un système de signes et comment il est sous la dépendance de tous les objets extérieurs, sous la dépendance de tous les ?

On rejoint par là la sémiotique de Peirce dont on était parti. Pierce appelle "phaneron", du mot grec φανερόν, l'ensemble de tout ce qui est présent à l'esprit - c'est d'ailleurs à peu près le sens de φανερόν - réel ou pas, l'immédiatement observable, et il part de là, il décompose les éléments du "phaneron" . Il y a trois éléments dans le "phaneron" indissociables, qu'il appelle, d'une part, ce qu'on pourrait traduire par le "priman" - c'est la monade en général, je crois qu'il emploie le mot monade - élément complet en lui-même, d'autre part, le "secondan", force statique, opposition, tension statique entre deux éléments, c'est-à-dire que chaque élément immédiatement évoque cet autre avec quoi il est en relation, et c'est en quelque sorte, un ensemble absolument indissociable. Et le plus important c'est le "tertian", élément immédiatement relatif à la fois à un premier et à un troisième. Et Peirce précise : toute continuité, tout procès en général relève de la ternarité. A partir de là, à partir de cette conception de la ternarité qu'on peut montrer dériver de ses théories astronomiques qu'il a produit au début de sa vie - mais ça, je n'en dit mot ...

LACAN - Peirce as astronomer ...

RECANATI - Donc, à partir de cette ternarité, il construit une logique qui se spécifie en sémiotique "Logic of semiotic", la sémiotique elle-même se spécifiant à certain niveau comme rhétorique, et ça c'est important pour Peirce. Tout tient dans sa définition du signe en général. Le signe, il l'appelle "representamen" - je suis désolé de citer - "c'est quelque chose, le representamen, qui pour quelqu'un tient lieu d'une autre chose d'un certain point de vue ou d'une certaine manière". Là-dedans , il y a quatre éléments : pour quelqu'un qui est le premier - et je recite Peire - "cela signifie que le signe crée dans l'esprit du destinataire un signe plus équivalent ou même plus développé". Le deuxième point découle de celui-là : la réception du signe est donc un deuxième signe fonctionnant comme "interprétant". Troisièmement, la chose dont le signe tient lieu est dite son "objet". C'est ces trois éléments-là qui seront les trois sommets du triangle sémiotique. Le quatrième terme qui vient est plus discret, mais non moins intéressant. C'est ce que Peirce appelle le "Ground" : le signe tient lieu de l'objet non absolument, mais en référence



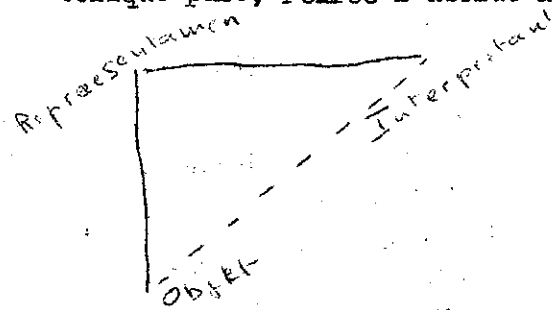
à une espèce d'idée , appelée le "ground", c'est-à-dire le sol ou le fond de la relation du signe et de l'objet. Ces quatre termes dans leur ensemble définissent trois relations et ces trois relations sont les objets respectifs des trois branches de la sémiotique. Première relation : la relation signe-fond, signe-ground, : c'est la grammaire pure ou spéculative, dit Peirce. Il s'agit de reconnaître...

LACAN - Oui, parce qu'on n'a pas inventé la grammaire spéculative il y a quelques années, hein !

RECANATI - Il s'agit de reconnaître ce qui doit être vrai du signe pour avoir du sens. L'idée en général est la focalisation du "representamen" sur un objet déterminé, selon le "ground" ou le point de vue. On voit donc que la signification s'enlève en quelque sorte sur un fond différencié et que le "ground", la détermination du "ground", c'est presque la détermination du premier point de vue qui détermine l'inscription, tout ceci sur du potentiel. De même, le "representamen" est par rapport à son fond la détermination d'un certain point de vue qui commande le rapport à l'objet. Le "ground" est donc l'espace préliminaire de l'inscription.

La 2ème relation, representamen-objet, c'est le domaine de la logique pure pour Peirce, c'est la science de ce qui doit être vrai du "representamen" pour qu'il puisse tenir lieu d'un objet.

La troisième, la plus importante pour ce que nous faisons ici, c'est la relation entre le "representamen" et l' "interprétant", ce que Peirce appelle, avec génie, "la rhétorique pure" qui reconnaît les lois - ça fonctionne au niveau des lois - selon lesquelles un signe donne naissance à un autre signe qui le développe. Selon le cursus des "interprétants" qu'on va voir, cette question de la rhétorique pure, Peirce l'aborde à l'aide de son triangle sémiotique. Je vais préciser chacun des termes pour qu'on saisisse mieux ce que dit Peirce pour ce qui est de cette relation. "Le "representamen" premier a une relation primitive à un deuxième, l'objet", l'objet est donc deuxième, le signe est donné d'abord, "mais cette relation peut déterminer un troisième, l'interprétant, a avoir la même relation à son objet que lui-même entretient". Autrement dit, la relation du representamen avec l'objet est commandée à être la même relation, la même du point de vue de l'ordre, mais différente cependant. Différente, c'est-à-dire plus spécifiée, c'est-à-dire d'une certaine manière qu'on a un peu réduit le champ de possibilités de ce signe qui vient, et comme ça, ça continue à l'infini, on le réduit de plus en plus, on va voir ça. Le "ground" absent ici, détermine la relation du "representamen" à l'objet lui-même, et la représentation du "representamen" à l'objet détermine comme répétition la relation du représentant à l'objet qui détermine comme répétition elle-même - qu'est-ce que je disais ? j'ai dit du représentant ? - Oui donc, le representamen-objet détermine **representamen-objet.**



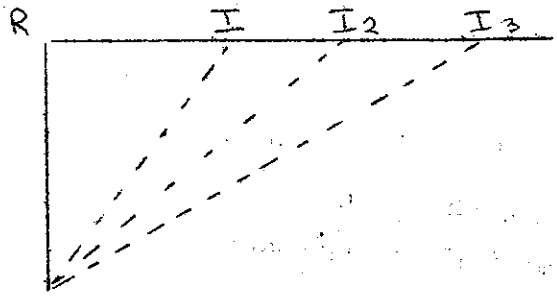
Mais, d'une certaine manière, on peut dire et Pierce le dit - que l'objet de la relation entre l'interprétant et l'objet, ce n'est pas exactement l'objet qui est objet de l'interprétant, c'est l'ensemble de cette relation, c'est-à-dire d'une part que tout ça, c'est l'objet de ça et que d'autre part ça, ça doit répéter ça. Ça doit le répéter en général dans la forme et l'avoir pour objet. Et on pourra prendre un exemple.

Pierce prend un exemple ...

LACAN - Ce que je traduis en disant que l'existence, c'est l'insistance.

RECANATI - On voit que tout le problème, c'est le tout début, c'est ce qui se passe entre le "representamen" et l'objet. Or, justement il est impossible de rien dire de ce qui se passe là-dessus, impossible de revenir de ce qui

se passe là-dessus. Tout ce qu'on sait, c'est que ça, ce qui se passe là-dedans, entre les deux, ça entraîne tout le reste, je vais finir par là sur le reste parce que ça, ça continue à l'infini. Dès qu'on veut savoir, pour que ça, ça ait du sens, dit Peirce - le procès de signification il se fait à partir de là - pour que ça, ça ait du sens d'une manière ou d'une autre, il faut nécessairement que du rapport, si on prend l'objet en tant que "justice" et si on prend le "representamen" comme étant "balance", il faut justement que cette relation-là qui en soi ne fait rien, elle soit interprétée par ses interprétants, ses interprétants pouvant être n'importe quoi; ça pourra être "égalité", et à ce titre-là, la relation en général de l'interprétant à ici va être elle-même interprétée par un deuxième interprétant, on pourra mettre "communiste", on pourra mettre ce qu'on voudra, et ça continue sans arrêt. C'est-à-dire qu'au départ, il y a un tout qui est donné, il y a une espèce de voie, il y a un fond qui est choisi, à l'intérieur d'un fond différencié, et à partir de là il y a une tentative d'exhaustion absolument impossible de ce fond à partir de la première étape qui est donnée dans le tout. Le triangle sémiotique - on le voit, c'est très clair - reproduit la même relation ternaire, que vous aviez citée à propos des armoiries des Boromée, c'est-à-dire - et Peirce ne dit pas, il ne choisit pas les armoiries des Boromée, mais il emploie les mêmes termes - les trois pôles sont liés par cette relation d'une manière qui n'admet pas de relations duelles multiples, mais une triade irréductible. Je le cite : "l'interprétant ne peut avoir de relation duelle à l'objet, mais à la relation que lui commande celle du signe-objet, qu'il ne peut avoir cependant identique, mais dégénérée. La relation signe-objet sera le propre objet de l'interprétant comme signe". Donc le triangle se développe en chaîne comme interprétation interminable - et le mot est de Peirce, c'est quand même fantastique, "interprétation interminable" comme expression - c'est-à-dire qu'à chaque fois, c'est ce que vous tracez comme nouvelle hypoténuse qui est pris pour objet du nouvel interprétant à chaque fois. Ceci qui n'est là qu'en pointillé, en quelque sorte , se voit affirmé comme objet ensuite pour le nouvel interprétant, et ce triangle continue à l'infini.



Pour l'exemple que j'ai pris, la relation "égalité-justice", est de même ordre que la relation balance-justice. Mais ce n'est pourtant pas la même. "Egalité" vise non seulement "justice", mais aussi le rapport "balance-justice". Alors, Pour revenir à Locke, par exemple, on voit que justement ceci est pris comme

objet d'une interprétation, mais ce qui est nouveau, en quelque sorte, dans le point de vue terminal, dans le résultat de l'interprétation, c'est que l'inscription de l'objet y est marquée comme telle, parce que justement le rapport en général balance-justice est mis à côté de l'objet lui-même, à savoir la justice. Tel est le modèle du procès de signification en tant qu'il est interminable. D'un premier écart, celui qui est donné par un premier trait à l'intérieur du 'ground-representamen-objet', d'un premier écart naît une série d'autres et l'élément pur du premier écart était ce 'ground', analogue au pur zéro. Ici encore, surgit la double fonction du vide.

Bon, vu l'heure, je ne vais pas continuer, parce qu'il y aurait peut-être des tas d'exemples à prendre, et ce, aussi bien un peu partout dans Peirce qu'un peu partout dans toutes les théories, là, j'ai pris l'empirisme. On aurait pu prendre un peu n'importe quoi. Vous avez notamment cherché du côté de Berkeley, c'est une bonne idée parce que c'est très riche. On pourrait multiplier ces exemples, mais ce ne serait que s'en tenir au commentaire.

Lacan a dit que son discours permettait de redonner sens aux discours plus anciens. C'est certainement le premier fruit qu'on peut en retirer, mais le repérage de ce qui s'est produit en général comme frayage sous la plume de Peirce par exemple, n'est encore que l'inscription de ce qui comptait jusque là pour du beurre, jusque là : jusqu'à Pierce et jusqu'à Lacan comme on voudra. Dorénavant, de cette inscription, de ce qui était jusque là du zéro, doit naître une énorme suite infinie, c'est à cette suite qu'il s'agit de faire place.

Lacan - Voilà. Il a fallu que j'aille à Milan, pour éprouver le besoin d'obtenir une réponse. Je trouve que celle que je viens d'obtenir est très suffisamment satisfaisante pour que vous puissiez pour aujourd'hui vous en satisfaire aussi.

---

ooo

... O U P I R E

21 Juin 1972 XII

Qu'on dise comme fait reste oublié derrière ce qui est dit, dans ce qui s'entend.
Cet énoncé assertif par sa forme appartient au modal pour ce qu'il émet d'existence.

Aujourd'hui, je prends congé de vous, de ceux qui sont venus et puis de ceux qui ne sont pas venus et qui viennent pour ce congé. Il n'y a pas de quoi pavoiser ! Qu'est-ce que je peux faire ? Que je me résume, comme on dit, c'est absolument exclu. Que je marque quelque chose, un point, un point de suspension. Bien sûr, je pourrais dire que j'ai continué de serrer cet impossible dans lequel se rassemble ce qui est pour nous - pour nous, dans le discours analytique - fondable comme réel.

Au dernier moment, ma foi, en raison d'une chance, j'ai eu le témoignage que ce que je dis s'entend. Je l'ai eu en raison de celui qui a bien voulu - et c'est un grand mérite - parler dans le dernier moment de cette année, qui a bien voulu me prouver qu'en effet, pour certains, pour plus d'un, pour des veines dont je ne peux pas du tout prévoir dans quel biais elles se produisent, ils trouvaient en somme, intérêt dans ce que j'essaie d'énoncer. Je remercie donc la personne qui a donné, pas seulement à moi, qui a donné à tous, une espèce de ... j'espère qu'il y en a assez pour qui ça fait écho, qui se sont aperçus que ça peut rendre, il est toujours difficile naturellement de savoir jusqu'où ça s'étend.

En Italie - j'y fais encore allusion parce qu'après tout ça ne me paraît pas superflu - j'ai fait la rencontre de quelqu'un que je trouve très gentil, qui est dans l'histoire de l'art, l'idée de l'oeuvre. On ne sait pas

pourquoi, mais on peut arriver à le comprendre, ce qui s'énonce sous le titre de la structure, et nommément ce que j'ai pu moi-même en produire, l'intéresse. Ca l'intéresse en raison de problèmes personnels. Cette idée de l'oeuvre, cette histoire de l'art, cette veine, ça rend esclave, c'est certain. Ca se voit bien, quand on voit ce que quelqu'un qui n'est ni un critique, ni un historien, mais qui était un créateur a formé comme image de cette veine : l'esclave, le prisonnier. Il y a un nommé MICHEL-ANGE qui nous a montré ça. Alors en marge, il y a l'historien et critique qui prie pour l'esclave... En somme, c'est une mômerie comme une autre. C'est une espèce de service divin qui peut se pratiquer. Ca cherche à faire oublier qui commande, parce que l'oeuvre, ça vient toujours à la commande, même pour MICHEL-ANGE.

Celui qui commande - c'est ça que j'ai d'abord essayé de vous produire, cette année, sous le titre "y a d'l'UN" - ce qui commande, c'est l'Un. L'Un fait l'Etre. Je vous ai priés d'aller chercher ça dans le Parménide; vous avez peut-être pour certains obtempéré. L'Un fait l'Etre comme l'hystérique fait l'homme. Evidemment, cet Etre que fait l'Un - il n'est pas l'Etre, il fait l'Etre - évidemment c'est ça qui insupporte une certaine infatuation créativiste et, dans le cas de la personne dont je parle, qui a été vraiment très gentille avec moi, il m'a bien expliqué comment il se faisait qu'il s'était accroché à ce qu'il appelle, lui, mon système, pour y dénoncer - c'est piquant, et c'est pour ça aussi que je le mets aujourd'hui en épingle, pour éviter certaines confusions - il s'est accroché à ce qu'il trouve que je fais trop d'ontologie. C'est tout de même drôle ! Je ne pense pas qu'ici, bien sûr, il n'y ait que des oreilles ouvertes, je pense qu'il y a comme partout une quantité de sourds. Mais dire que je fais de l'ontologie, quand même c'est assez drôle, et la placer dans ce grand Autre que très précisément je montre comme devant être barré et épinglé très précisément du signifiant de ce barrage lui-même, c'est curieux. Parce que ce qu'il faut voir dans le retentissement, la réponse qu'on obtient, c'est quand même qu'après tout les gens vous répondent avec leurs problèmes, et comme son problème à lui, c'est que l'ontologie et même l'Etre déjà lui restent en travers de la gorge, à cause de ceci, c'est que si l'ontologie, c'est simplement la grimace de l'Un, c'est évidemment que tout ce qui se fait à la commande devient à l'Un suspendu et, mon Dieu, ça l'embête. Alors ce qu'il voudrait bien en somme, c'est que la structure fût absente. Ca serait plus commode pour le passez-**muscade** !

Ce qu'on voudrait, c'est que l'escamotage, l'escamotage qui a lieu, qui est ça : l'oeuvre d'art, c'est que l'escamotage n'ait pas besoin de gobelet.

Vous n'avez qu'à regarder ça, Il y a un tableau de Breughel qui était un artiste qui était très au-dessus de ça, il ne dissimule pas comment ça se fait, la captivation des badauds. Alors ici, évidemment ce n'est pas à ça que nous nous occupons. Nous nous occupons du discours analytique et, du du discours analytique, j'ai pensé quand même que ce ne serait pas mal de ponctuer quelque chose avant de vous quitter qui vous donne l'idée justement que, non seulement ce n'est pas ontologique, ce n'est pas philosophique, mais c'est seulement nécessité par une certaine position, une certaine position que je rappelle, qui est celle où j'ai cru pouvoir condenser l'articulation d'un discours et vous montrer quand même quel rapport ça a avec ce fait que les analystes ont quand même rapport - et vous auriez tort de croire que je le méconnais - avec quelque chose qu'on appelle l'être humain, oui, bien sûr, mais, moi, je ne l'appelle pas comme ça, je ne l'appelle pas comme ça pour ne pas que vous vous montiez la tête, pour que vous restiez bien là où il faut, pour autant, bien sûr, que vous êtes capables de percevoir quelles sont les difficultés qui s'offrent à l'analyste. Ne parlons pas, bien sûr, de connaissance, parce que le rapport de l'homme à un monde sien, il est évident que nous avons démarré de là depuis longtemps, que d'ailleurs de toujours ça n'a jamais été qu'une simagrée au service du discours du Maître. Il n'y a de monde comme sien que le monde que le maître fait marcher au doigt et à l'oeil. Et quant à la fameuse connaissance de soi-même, Γνῶθι σεαυτόν supposée faire l'homme, partons de ceci qui est tout de même simple et touchable, que, oui, si on veut, elle a lieu, elle a lieu du corps : la connaissance de soi-même, c'est l'hygiène. Partons bien de là. Alors pendant des siècles, il restait la maladie, bien sûr, parce que chacun sait que ça ne se règle pas par l'hygiène. La maladie - et ça, c'est bien quelque chose d'accroché au corps - et la maladie - ça a duré pendant des siècles - c'est le médecin qui était supposé la connaître. Connaître, j'entends connaissance. Et je pense avoir assez souligné rapidement, lors d'un de nos derniers entretiens - je ne sais même plus où - l'échec de ces deux biais. Tout ça est patent dans l'histoire, ça s'y étale en toutes sortes d'aberrations.

Alors tout de même, la question que je voudrais vous faire sentir aujourd'hui, c'est ça : c'est l'analyste qui est là et qui a l'air de prendre un relais. On parle de maladie, en même temps on dit qu'il n'y en a pas, qu'il n'y a pas de maladie mentale par exemple, à juste titre, au sens où c'est une entité nosologique, comme on disait autrefois. Ce n'est pas du tout "entitaire", la maladie mentale. C'est plutôt la mentalité qui a des failles. Enfin exprimons-nous comme ça rapidement. Alors tâchons de voir ce que suppose par exemple ça, qui est écrit là - au tableau - et qui est supposé énoncer

où se place une certaine chaîne qui est très certainement et sans aucune espèce d'ambiguïté la structure. On y voit se succéder deux signidiants et le sujet n'est là que pour autant qu'un signifiant le représente pour l'autre signifiant. Et puis ça a quelque chose qui en résulte/et que nous avons largement au cours des années développé assez de raisons pour motiver que nous le notions de l'objet a. Evidemment, si c'est là dans cette forme, dans cette forme de tétrade, ce n'est pas une topologie qui soit sans aucune espèce de sens. C'est ça la nouveauté qui est apportée par FREUD. La nouveauté qui est apportée par FREUD, ce n'est pas rien. Il y avait quelqu'un qui avait fait quelque chose de très bien, en situant, en cristallisant le discours du maître en raison d'un éclairage historique qu'il avait pu attraper, c'est MARX. C'est quand même/un pas qu'il n'y a pas lieu du tout de réduire au premier. Il n'y a pas non plus lieu de faire entre les deux un mixage. On se demande au nom de quoi il faudrait absolument qu'ils s'accordent. Ils ne s'accordent pas, ils sont parfaitement compatibles, ils s'emboîtent. Et puis il y en a certainement un qui a été à sa place avec toutes ses aises, c'est celui de FREUD.

Qu'est-ce qu'il a apporté en somme d'essentiel ? Il a apporté la dimension de la surdétermination. La surdétermination, c'est exactement ça que j'image avec ma façon de formaliser, de la façon la plus **radicale, l'essence** du discours, en tant qu'il est en position tournante par rapport à ce que je viens d'appeller un support. C'est quand même du discours que FREUD a fait surgir ceci que ce qui se produisait au niveau du support avait à faire avec ce qui s'articulait du discours. Le support, c'est le corps. C'est le corps et encore il faut faire attention quand on dit que c'est le corps. Ce n'est pas forcément un corps, parce qu'à partir du moment où on part de la jouissance, ça veut très exactement dire que le corps n'est pas tout seul, qu'il y en a un autre. Ce n'est pas pour ça que la jouissance est sexuelle, puisque ce que je viens de vous expliquer, cette année, c'est que le moins qu'on puisse dire, c'est qu'elle n'est pas rapportée, cette jouissance : c'est la jouissance de corps à corps. Le propre de la jouissance, c'est que quand il y a deux corps - et encore bien plus quand il y en a plus - naturellement on ne sait pas, on ne peut pas dire lequel jouit. C'est ce qui fait qu'il peut y avoir dans cette affaire pris plusieurs corps, et même des séries de corps.

Alors la surdétermination, elle consiste en ceci : c'est que les choses qui ne sont pas le sens, où le sens ça serait supporté par un signifiant, justement le propre du signifiant - je ne sais pas, je me suis mis, de fil en aiguille, et Dieu sait pourquoi ! et puis de plus peu importe ! - j'ai retrouvé quelque chose un séminaire que j'ai fait au début d'un trimestre, juste le trimestre qui était la fin de l'année sur ce qu'on appelle " Le cas

du Président Schreber" - c'était le 11 Avril 1956, c'est très précisément juste en-deça, c'est les deux premiers trimestres qui sont résumés dans ce que j'ai écrit "D'une question préalable à tout traitement de la psychose" - à la fin, le 11 Avril 1956, j'ai posé ce que c'était, et puis je l'appelle par son nom, enfin le nom que ça a dans mon discours, la structure; ce n'est pas toujours ce qu'un vain peuple pense, mais c'est parfaitement dit à ce niveau là; ça m'amusera de le republier, ce séminaire; si la tapeuse n'avait pas fait un grand nombre de petits trous faute d'avoir, bien entendu, si elle avait seulement reproduit correctement la phrase latine que j'avais écrite au tableau et dont je ne sais plus maintenant à quel auteur elle appartient, je le ferais, je ne sais pas, dans le prochain numéro de SCILICET. Le temps qu'il va me falloir pour retrouver de qui est cette phrase latine, ça va certainement me faire perdre du temps ! Peu importe ...

Tout ce que j'ai dit, à ce moment-là, du signifiant, à un moment où vraiment on ne peut pas dire que ce fût à la mode, en 1956, ça reste frappé d'un métal où je n'ai rien à retoucher. Ce que j'en dis très précisément, c'est qu'il se distingue en ceci qu'il n'a aucune signification. Je le dis d'une façon tranchante parce qu'à ce moment-là il faut que je me fasse entendre, vous vous rendez compte, en plus c'étaient des médecins qui m'écoutaient! Qu'est-ce que ça pouvait leur foutre ! Simplement ils entendaient du LACAN, du LACAN, c'est-à-dire cet espèce de clown qui faisait merveilleusement son trapèze, bien entendu ! Pendant ce temps-là, ils lorgnaient déjà la façon dont ils pourraient retourner à leur digestion. Parce qu'on ne peut pas dire qu'ils rêvent, ce serait très beau : ils ne rêvent pas, ils digèrent ! C'est une occupation après tout, comme une autre !

Ce qu'il faut tout de même bien essayer de voir, c'est que ce que FREUD introduit, c'est ce quelque chose qui - ils s'imaginent que je le méconnais, parce que je parle du signifiant - c'est le retour à ce fondement qui est dans le corps et qui fait que, tout à fait indépendamment des signifiants dont on les articule, ces quatre pôles qui se déterminent de l'émergence comme telle de la jouissance justement comme insaisissable, eh bien, c'est ça qui fait surgir les trois autres et, en réponse, le premier qui est la vérité.

La vérité, ça implique déjà le discours. Ca ne veut pas dire que ça puisse se dire. Je me tue à dire que ça ne peut pas se dire ou que ça ne peut que se mi-dire. Mais enfin, pour que la jouissance, ça existe, il faut qu'on puisse en parler, moyennant quoi il y a quelque chose qui n'est autre et qui s'appelle le dire. Je vous ai, en somme, expliqué pendant une année -

j'ai mis assez de temps pour l'articuler parce que, pour l'articuler, c'est en ça qu'il faut que vous voyiez que la nécessité qui est la mienne, la façon dont je procède, justement je ne peux jamais l'articuler comme une vérité. Il faut, selon ce qui est votre destin à tous, il faut en faire le tour ou plus exactement voir comment ça tourne, comment ça bascule, comment ça bascule dès qu'on le touche et comment même, jusqu'à un certain point, c'est assez instable pour prêter à toutes sortes d'erreurs. Quoi qu'il en soit, si j'ai émis, ce qui est tout de même d'un certain culot, le titre "D'un discours qui ne serait pas du semblant", je pense que c'était pour vous faire sentir - et que vous avez senti - que le discours comme tel, est toujours discours du semblant et que s'il y a quelque part quelque chose qui s'autorise de la jouissance, justement c'est de faire semblant.

Et c'est de ce départ qu'on peut arriver à concevoir ce quelque chose que nous ne pouvons qu'attraper là, mais d'une façon déjà tellement assurée, tellement assurée par quelqu'un dont il faut saluer la mémoire - la mé-moire telle que je l'écris, en donnant au "mé" le même sens que le "mé" de mé-connaissance - celui qu'on a si bien "mé-morisé" que c'est faire risée de ses mots dont il s'agit plutôt, à savoir Platon.

Quand même s'il y a quelqu'un qui attrapé ce qu'il en est du plus-de-jouir, quelque chose qui fait penser que Platon, ce n'est pas seulement les idées et la forme, et tout ce qu'on a avec une certaine grille, une grille qui, j'en conviens, est vraisemblable, traduit ses énoncés, Platon c'est celui qui quand même a avancé la fonction de la dyade comme étant ce point de chute, là où tout passe, là où tout fuit. Pas de plus grand sans plus petit, de plus vieux sans plus jeune. Et le fait que la dyade soit le lieu de notre perte, le lieu de la fuite, le lieu grâce à quoi il est forcé de forger cet Un de l'idée, de la forme, cet Un qui d'ailleurs aussitôt se démultiplie, s'insaisit, c'est bien parce qu'il est là, comme nous tous, plongé dans ce seul supplément - je parle de tout ça dans le 11 Avril 1956 - le supplément, la différence qu'il y a entre le supplément et le complément. Enfin j'avais dit très très bien ça. Depuis l'année 1956, ça aurait pu servir, semble-t-il, à cristalliser quelque chose du côté de cette fonction qui est à remplir, celle de l'analyste, et dont il semble qu'elle soit si impossible, plus que d'autres, qu'on ne songe qu'à la camoufler.

Alors c'est là-dessus que ça tourne et qu'il faut bien voir certaines choses : c'est qu'entre ce support, ce qui arrive au niveau du corps et d'où surgit tout sens, mais inconstitué, parce qu'après ce que je viens d'énoncer de la jouissance, de la vérité, du semblant et du plus-de-jouir comme

faisant là le fond, le "ground", comme s'exprimait l'autre jour la personne qui a bien voulu ici venir nous parler de Peirce, pour autant que c'est dans la note de Peirce qu'il avait entendu ce que je disais - inutile de vous dire que c'est à peu près vers la même époque que j'ai sorti les quadrants de Peirce; ça n'a, bien sûr, du tout servi à rien, parce que ce que vous pouvez bien penser que mes remarques sur l'ambiguïté totale de l'Universel, qu'il soit affirmatif ou négatif, et du Particulier de même, qu'est-ce que ça pouvait bien faire à ceux qui ne songeaient dans tout ça qu'à retrouver leur ritournelle ! - le "ground" donc est là: il s'agit en effet du corps.

Il s'agit en effet du corps avec ses sens radicaux sur lesquels il n'y a aucune prise, parce que ce n'est pas avec la vérité et le semblant, la jouissance et le plus-de-jouir qu'on fait de la philosophie. On fait de la philosophie à partir du moment où il y a quelque chose qui bourre ce support qui n'est articulable qu'à partir du discours. Qui le bourre de quoi ? Il faut bien le dire que ce dont vous êtes tous faits - enfin tous faits, d'autant mieux que vous êtes un peu philosophes, ça arrive quelquefois, mais c'est rare, vous êtes surtout "astudés" comme je l'ai dit un jour : vous êtes à la place où le discours universitaire vous situe, vous êtes pris comme "a-formés"; depuis quelques temps il se produit une crise, mais on en parlera tout à l'heure, c'est secondaire. La question donc est différente, il faut bien que vous vous rendiez compte que ce dont vous dépendez le plus fondamentalement - parce qu'enfin l'Université n'est pas née d'hier ! - c'est le discours du maître quand même, qui est le premier surgi. Et puis c'est lui qui dure et qui a peu de chances de s'ébranler. Il pourrait se compenser, s'équilibrer avec quelque chose qui serait, le jour où ça sera, le discours analytique. Au niveau du discours du maître, on peut parfaitement dire ce qu'il y a, entre le champ du discours, entre la fonction du discours telle qu'elle s'articule de ce S1, S2, le $\not{S}$ et le $\underline{a}$, et puis ce corps, ce corps qui vous représente ici et à qui, en tant qu'analyste, je m'adresse, parce que, quand quelqu'un vient me voir à mon cabinet, pour la première fois, et que je scande notre entrée dans l'affaire de quelques entretiens préliminaires, ce qui est important, c'est ça, c'est cette confrontation de corps. C'est justement parce que c'est de là que ça part, cette rencontre de corps, qu'à partir du moment où on entre dans le discours analytique, il n'en sera plus question.

S'il reste qu'au niveau où le discours fonctionne qui n'est pas le discours analytique, la question se pose de "comment ça a réussi, ce discours à attraper des corps", au niveau du discours du maître, c'est clair : au niveau

du discours du maître, dont vous êtes, comme corps, pétris - ne vous le dissimulez pas, quelles que soient vos gambades - c'est ce que j'appellerai les sentiments, et très précisément les bons sentiments. Entre le corps et le discours, il y a ce dont les analystes se gargarisent en appelant ça prétentieusement les "affects". C'est bien évident que vous êtes affectés dans une analyse. Si c'est ça qui fait une analyse - c'est ce qu'ils prétendent, évidemment il faut bien qu'ils tiennent la corde quelque part pour être sûrs de ne pas glisser - les bons sentiments, avec quoi ça se fait ? On est bien forcé d'en venir là. Au niveau du discours du maître, c'est clair : ça se fait avec de la jurisprudence. Il est quand même bon de ne pas l'oublier au moment où je parle, où je suis l'hôte de la faculté de Droit, de ne pas méconnaître que les bons sentiments, c'est la jurisprudence, et rien d'autre, qui les fonde. Et quand quelque chose comme ça vient tout d'un coup vous tourner le coeur parce que vous ne savez pas très bien si vous n'êtes pas un peu responsable de la façon dont une analyse a mal tourné, écoutez, soyons clairs quand même : s'il n'y avait pas de déontologie, s'il n'y avait pas de jurisprudence, où serait ce "mal au coeur", cet affect, comme on dit ?

Il faudrait tout de même essayer de temps en temps de dire un peu la vérité. "Un peu", ça veut dire que ça n'est pas exhaustif, ce que je viens de dire. Je pourrais aussi dire autre chose d'incompatible avec ce que je viens de dire, ce serait aussi la vérité. Et c'est bien ce qui se passe. C'est bien ce qui se passe simplement quand simplement par l'effet, non pas d'un quart de tour, mais d'une moitié de tour complet, de deux quarts de tour, deux glissements de ces éléments fonction de discours, enfin il se trouve ... il se trouve parce qu'il y a quand même, dans cette tétrade, des vecteurs, des vecteurs dont on peut très bien établir la nécessité, ils ne tiennent pas à la tétrade, ni à la vérité, ni au semblant ni à quoi que ce soit de cet espèce, ils tiennent au fait que la tétrade, c'est quatre : à cette seule condition d'exiger qu'il y ait des vecteurs dans les deux sens, à savoir que ce soit deux qui arrivent ou deux qui partent, ou un qui arrive ou un qui parte, vous êtes absolument nécessités à trouver la façon dont ici ils sont accrochés : ça tient au nombre quatre, à rien d'autre. Naturellement, le semblant, la vérité, la jouissance et le plus-de-jouir ne s'additionnent pas, alors ils ne peuvent évidemment pas faire quatre à eux tout seuls. C'est justement en ça que consiste le Réel, c'est que le nombre quatre, lui, existe tout seul. C'est aussi une chose que je dis le 11 Avril 1956, mais très précisément. Je n'avais pas encore sorti tout ça, d'ailleurs je n'avais même pas construit tout ça. C'est ce

qui me prouve que je suis dans la bonne veine, puisque le fait que j'ai dit à ce moment-là que le nombre quatre était là un nombre essentiel à ce qu'on s'en souvînt, prouve que j'étais quand même dans le bon fil, puisque maintenant je ne trouve pas de superflu autour de ça : je l'ai dit au moment où il fallait, au moment où il est question de la psychose.

Alors la question est celle-ci : si les sentiments - ne vous agitez pas pour les personnes qui s'en vont, elles ont à faire à cette heure, elles ont à aller aux obsèques de quelqu'une dont je salue ici la mémoire, et qui était quelqu'un de notre Ecole, que je chérissais vraiment. Je suis au regret, vu mes engagements, de ne pouvoir m'y joindre moi-même ....

Qu'est-ce qu'il y a dans le discours analytique entre les fonctions de discours et ce support qui n'est pas la signification du discours, qui ne tient à rien de ce qui est dit. Tout ce qui est dit est semblant, tout ce qui est dit est vrai par-dessus le marché, tout ce qui est dit fait jouir : ce qui est dit. Et comme je le répète, comme je l'ai récrit au tableau aujourd'hui : "qu'on dise comme fait - le dire - reste oublié derrière ce qui est dit". Ce qui est dit n'est pas ailleurs que dans ce qui s'entend. Et c'est ça, la parole.

Seulement le dire, c'est un autre plan, c'est le discours. C'est ce qui, de relations, de relations et qui vous tiennent tous et chacun ensemble avec des personnes qui ne sont pas forcément celles qui sont là, ce qu'on appelle la relation, la religio, l'accrochage social, ça se passe au niveau d'un certain nombre de prises qui ne se font pas au hasard, qui nécessitent, à très peu d'errance près, ce certain ordre dans l'articulation signifiante. Et, pour que quelque chose y soit dit, il y faut autre chose que ce que vous imaginez, ce que vous imaginez sous le nom de réalité, parce que la réalité découle très précisément du dire.

Le dire a ses effets dans ce qui constitue ce qu'on appelle le fantasme, c'est-à-dire ce rapport entre l'objet a qui est ce qui se concentre de l'effet du discours pour causer le désir et ce quelque chose qui, autour et comme une fente, se condense, et qui s'appelle le sujet. C'est une fente parce que l'objet a , lui, il est toujours entre chacun des signifiants et celui qui suit. Et c'est pour ça que le sujet, lui, a été toujours, non pas entre, mais au contraire béant.

Pour revenir à ROME, j'ai pu saisir, toucher du doigt l'effet assez saisissant, l'effet où je me reconnaissais très bien, des plaques de cuivre qu'un nommé FONTANA, défunt paraît-il, et qui, après avoir montré quelques grandes capacités de constructeur, de sculpteur etc.. consacrait ses dernières années à

° Pierre Fiszlewicz

faire - en italien, ça se dit "squarcio", paraît-il, mais je ne sais pas l'italien; je me suis fait expliquer : c'est une fente - il faisait une fente dans une plaque de cuivre . Ça fait un certain effet , ça fait un certain effet pour ceux qui sont un peu sensibles; mais il n'y a pas besoin d'avoir entendu mon discours sur la Spaltung du sujet pour y être sensible. La première personne venue, surtout si elle est du sexe féminin, peut avoir une petite vacillation comme ça. Il faut croire que FONTANA n'était pas de ceux qui méconnaissaient totalement la structure, qui croyaient que c'était trop ontologique.

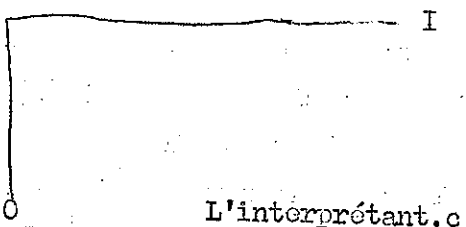
Alors de quoi s'agit-il, dans l'analyse ? Parce que si on m'en croit, on doit penser que c'est bien, comme je l'énonce, que c'est au titre de ce qu'encore, avec toute l'ambiguïté de ce terme qui est motivée, c'est parce que l'analyste en corps installe l'objet à la place du semblant, qu'il y a quelque chose qui existe et qui s'appelle le discours analytique. Qu'est ce que ça veut dire ? Au point où nous en sommes, c'est-à-dire à avoir commencé de voir prendre forme ce discours, nous voyons que, comme discours et pas dans ce qui est dit, dans son dire, il nous permet d'appréhender ce qu'il en est du semblant. C'est là qu'il est frappant de voir qu'au terme d'une tradition, comme on nous l'a bien fait sentir la dernière fois, cosmologique - comment est-ce que l'univers a pu naître ? est-ce que ça ne vous semble pas un peu dater ? mais dater du fond des âges, ça n'en reste pas moins daté - ce qui est frappant, c'est que ça amène Peirce à une articulation purement logique, voire logicienne. C'est un point de détachement du fruit sur l'arbre d'une certaine articulation illusoire, je l'appellerai, qui, du fond des âges, avait abouti à cette cosmologie jointe à une psychologie, à une théologie, à tout ce qui s'ensuit. Nous voilà là touchant du doigt, tel qu'on vous l'a énoncé la dernière fois, qu'il n'y a de discours sur l'origine qu'à traiter de l'origine d'un discours, qu'il n'y a pas d'autre origine attrapable que l'origine d'un discours et que c'est ça qui nous importe quand il s'agit de l'émergence d'un autre discours, d'un discours qui, par rapport au discours du maître, dont je peux vite retracer les termes et leur disposition, comporte la double inversion précisément des vecteurs obliques, et ceci a toute son importance.

$$\frac{S1}{\$} \rightleftharpoons \frac{S2}{a}$$

Ce que Peirce ose nous articuler est là au joint d'une antique cosmologie : c'est la plénitude de ce dont il s'agit dans le semblant de corps, c'est le discours dans son rapport, dit-il, au rien. Ça veut dire ce autour de quoi nécessairement tourne tout discours.

Par cette voie, ce qu'à promouvoir cette année la Théorie des Ensembles, j'essaie à ceux qui tiennent la fonction de l'analyste de suggérer, c'est que ce soit dans cette veine, celle qu'exploite ces énoncés qui se formalisent de la logique, c'est que ce soit à cette veine qu'ils se rompent pour se former. Se former à quoi ? A ce qui doit distinguer ce que j'ai appelé tout à l'heure la bourre, l'intervalle, le tamponnement, la béance, qu'il y a entre le niveau du corps, de la jouissance et du semblant, et le discours pour s'apercevoir que c'est là qu'ils se posent la question de ce qui est à mettre, et qui n'est pas les bons sentiments, ni la jurisprudence, qui a à faire à autre chose qui a un nom : qui s'appelle l'interprétation.

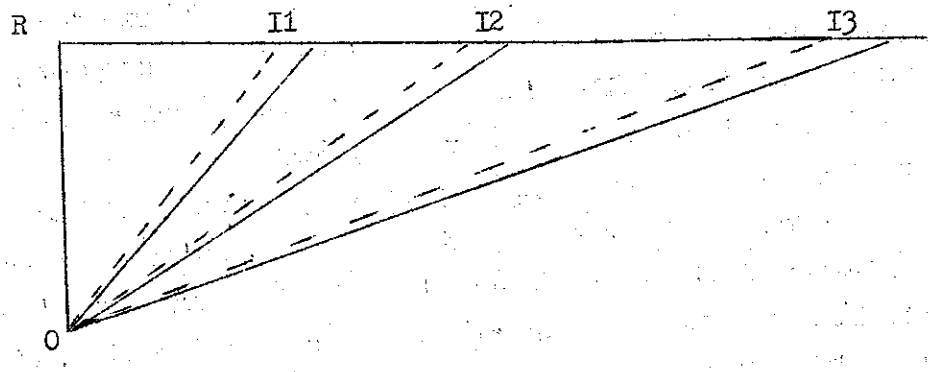
Ce qui, l'autre jour, vous a été mis au tableau sous la forme du triangle dit "sémiotique", sous la forme du"representamen", de l'interprétant et ici de l'objet,



pour montrer que la relation est toujours ternaire, à savoir que c'est le couple representamen/objet qui est toujours à réinterpréter, c'est cela dont il s'agit dans l'analyse.

L'interprétant, c'est l'analysant. Ca ne veut pas dire que l'analyste ne soit pas là pour l'aider, pour le pousser un peu dans le sens de l'interprété. Il faut bien le dire, ça ne peut pas se faire au niveau d'un seul analyste, pour la simple raison que, si ce que je dis est vrai, à savoir que ce n'est que de la veine de la logique, de l'extraction des articulations de ce qui est dit, et pas du dire, que si, pour tout dire, l'analyste dans sa fonction ne sait pas, je veux dire en corps, en recueillir assez de ce qu'il entend de l'interprétant, de celui à qui, sous le nom d'analysant, il donne la parole, eh bien, le discours analytique en reste à ce qui en effet a été dit par FREUD sans bouger d'une ligne. Mais à partir du moment où ça fait partie du discours commun, ce qui est le cas maintenant, ça rentre dans l'armature des bons sentiments.

Pour que l'interprétation progresse, soit possible selon le schéma de Peirce qui vous a été avancé la dernière fois, c'est en tant que cette relation Interprétation et l'objet, - remarquez, de quoi s'agit-il ? Quel est cet objet dans Peirce ? - c'est de là que la nouvelle interprétation, il n'y a pas de fin à ce à quoi elle peut venir, sauf à ce qu'il y ait une limite, précisément, qui est bien ce à quoi le discours analytique doit advenir, à condition qu'il ne croupisse pas dans son piétinement actuel.



Qu'est-ce qu'il faut, au schéma de Peirce, substituer pour que ça colle avec mon articulation du discours analytique ? C'est simple comme bonjour: à l'effet de ce dont il s'agit dans la cure analytique, il n'y a pas d'autre representamen que l'objet a, l'objet a dont l'analyste se fait le representamen, justement lui-même à la place du semblant.

L'objet dont il s'agit, ce n'est rien d'autre que ce que j'ai interrogé ici de mes deux formules, ce n'est rien d'autre que ceci : comme oublié, le fait du dire. C'est ça qui est l'objet de ce qui pour chacun est la question: où suis-je dans le dire ? Parce que s'il est bien clair que la névrose s'étale, c'est très précisément en ceci qui nous explique le flottement de ce que FREUD a avancé concernant le désir, et spécialement le désir dans le rêve. C'est bien vrai qu'il y a des rêves de désir. Mais quand FREUD analyse un ses rêves, on voit bien de quel désir il s'agit : c'est du désir de poser l'équation du désir avec "égale zéro".

A une époque qui n'était pas beaucoup postérieure à celle du 11 Avril 1956, en 1957 précisément, j'ai analysé le "rêve de l'injection d'Irma". Ca a été transcrit, comme vous pouvez l'imaginer d'un universitaire, dans une thèse où ça se ballade actuellement. La façon dont cela a été je ne dirai pas entendu - car la personne n'était pas là, elle a travaillé sur des notes et a cru possible d'en rajouter de son cru. Mais il est tout de même clair que s'il y a une chose que le rêve de cette injection d'Irma, sublime, divin, permet de montrer, c'est ce qui est évident, qui depuis le temps que j'ai annoncé cette chose devrait avoir été exploité par n'importe qui dans l'analyse, j'ai laissé ça traîner parce qu'après tout, comme vous allez le voir, la chose n'a pas tellement de conséquences, si comme je le rappelais récemment, l'essence du sommeil, c'est justement la suspension du rapport du corps à la jouissance, il est bien évident que le désir qui, lui, se suspend au plus-de-jouir, ne va pas pour autant être là mis entre parenthèses. Ce que le rêve travaille, ce sur quoi il tricote, et on voit bien comment et avec quoi : avec les éléments de la veille, comme dit FREUD, c'est-à-dire avec ce qui est encore là tout à fait à la surface de la mémoire, pas dans la profondeur, la seule chose qui relie le désir du rêve à

l'inconscient, c'est la façon dont il faut travailler pour résoudre le problème d'une formule avec "égale zéro", pour trouver la racine grâce à quoi la façon dont ça fonctionne, ça s'annule; si ça ne s'annule pas, comme on dit il y a le réveil, moyennant quoi bien sûr le sujet continuera à rêver dans sa vie.

Si le désir a de l'intérêt dans le rêve, FREUD le souligne, c'est pour autant qu'il y a des cas où le fantasme, on ne peut pas le résoudre, c'est-à-dire de s'apercevoir que le désir - permettez-moi de m'exprimer, puisque je suis à la fin, ainsi - n'a pas de raison d'être, c'est que quelque chose s'est produit qui est la rencontre, la rencontre d'où procède la névrose, la bête de Méduse, la fente de tout à l'heure directement vue en tant qu'elle n'a pas de solution. C'est bien pour ça que, dans les rêves de la plupart, il s'agit en effet de la question du désir, la question du désir pour autant qu'elle se reporte à bien plus loin, à la structure grâce à quoi c'est le a qui est la cause de la Spaltung du sujet.

Alors qu'est ce qui nous lie à celui avec qui nous nous embarquons, franchie la première appréhension du corps ? Est-ce que l'analyste est là pour lui faire grief de ne pas être assez sexué, de jouir assez bien ? Et quoi (en corps) encore ? Qu'est-ce qui nous lie à celui qui avec nous s'embarque dans la position qu'on appelle celle du patient ? Est-ce qu'il ne vous semble pas que, si on le conjoint à ce lieu, le terme "frère" qui est sur tous les murs -"Liberté, Egalité, Fraternité"- je vous le demande, au point de culture où nous en sommes, de qui sommes-nous frères ? De qui sommes-nous frères dans tout autre discours que dans le discours analytique ? Est-ce que le patron est le frère du prolétaire ? Est-ce qu'il ne vous semble pas que ce mot de "frère", c'est justement celui auquel le discours analytique donne sa présence, ne serait-ce que parce qu'il ramène ce qu'on appelle ce barda familial. Vous croyez que c'est simplement pour éviter la lutte de classe ? Eh bien, vous vous trompez ! Ca tient à bien d'autres choses que le bastringue familial. NOus sommes frères de notre patient en tant que, comme lui, nous sommes les fils du discours et, que pour représenter cet effet que je désigne de l'objet a, pour nous faire à ce désêtre d'être le support, le déchet, l'abjection à quoi peut s'accrocher ce qui va, grâce à nous, naître de dire, de dire qui soit interprétant, bien sûr, avec l'aide de ceci qui est ce à quoi j'invite l'analyste : à se supporter, de façon à être digne du transfert, à se supporter de ce savoir qui peut, d'être à la place de la vérité, s'interroger comme tel sur ce qu'il en est depuis toujours de la structure des savoirs, depuis les savoir-faire jusqu'aux savoirs de la science.

De là, bien sûr, nous interprétons. Mais qui peut le faire si ce n'est celui-là lui-même qui s'engage dans le dire et qui, du frère certes qu nous sommes, va nous donner l'exaltation, je veux dire que ce qui naît d'une analyse, ce qui naît au niveau du sujet, de sujet qui parle, de l'analysant, c'est quelque chose qui avec, au moyen - l'homme pense, disait ARISTOTE, avec son âme - l'analysant analyse avec cette merde que lui propose en la figure de son analyste l'objet a. C'est avec cela que quelque chose, cette chose fendue, doit naître qui n'est rien d'autre en fin de compte, pour reprendre quelque chose qui vous a été avancé l'autre jour à propos de Peirce, que le fléau dont une balance peut s'établir et qui s'appelle justice. Notre frère transfiguré, c'est cela qui naît de la conjuration analytique et c'est ce qui nous lie à celui qu'improprement on appelle notre patient.

Ce discours "parasexal", il faut bien dire qu'il peut avoir ses retours de bâton. Je ne voudrais pas vous laisser uniquement sur du susucre. La notion de frère, si solidement tamponnée grâce à toutes sortes de jurisprudences pendant des âges, de revenir à ce niveau, au niveau d'un discours, elle aura ce que j'appelais à l'instant ses retours au niveau du support. Je ne vous ai pas du tout parlé dans tout ça du père parce que j'ai considéré qu'on vous en a déjà assez dit, assez expliqué, à vous montere que c'est autour de celui qui "unie", celui qui dit non, que peut se fonder, que doit se fonder, que ne peut que se fonder tout ce qu'il y a d'universel. Mais quand nous revenons à la racine du corps, si nous revalorisons le mot de "frère", il va rentrer à pleine voiles au niveau des bons sentiments.

Puisqu'il faut bien quand même ne pas vous peindre uniquement l'avenir en rose, sachez que celui qui monte, qu'on a pas encore vu jusqu'à ses dernières conséquences et qui, lui, s'enracine dans le corps, dans la fraternité de corps, c'est le racisme, dont vous n'avez fini d'entendre parler !

---

ooo